

LE ROMAN COMPLET

30 centimes

012

LÉON MALICET

105

LE COQ DU VILLAGE

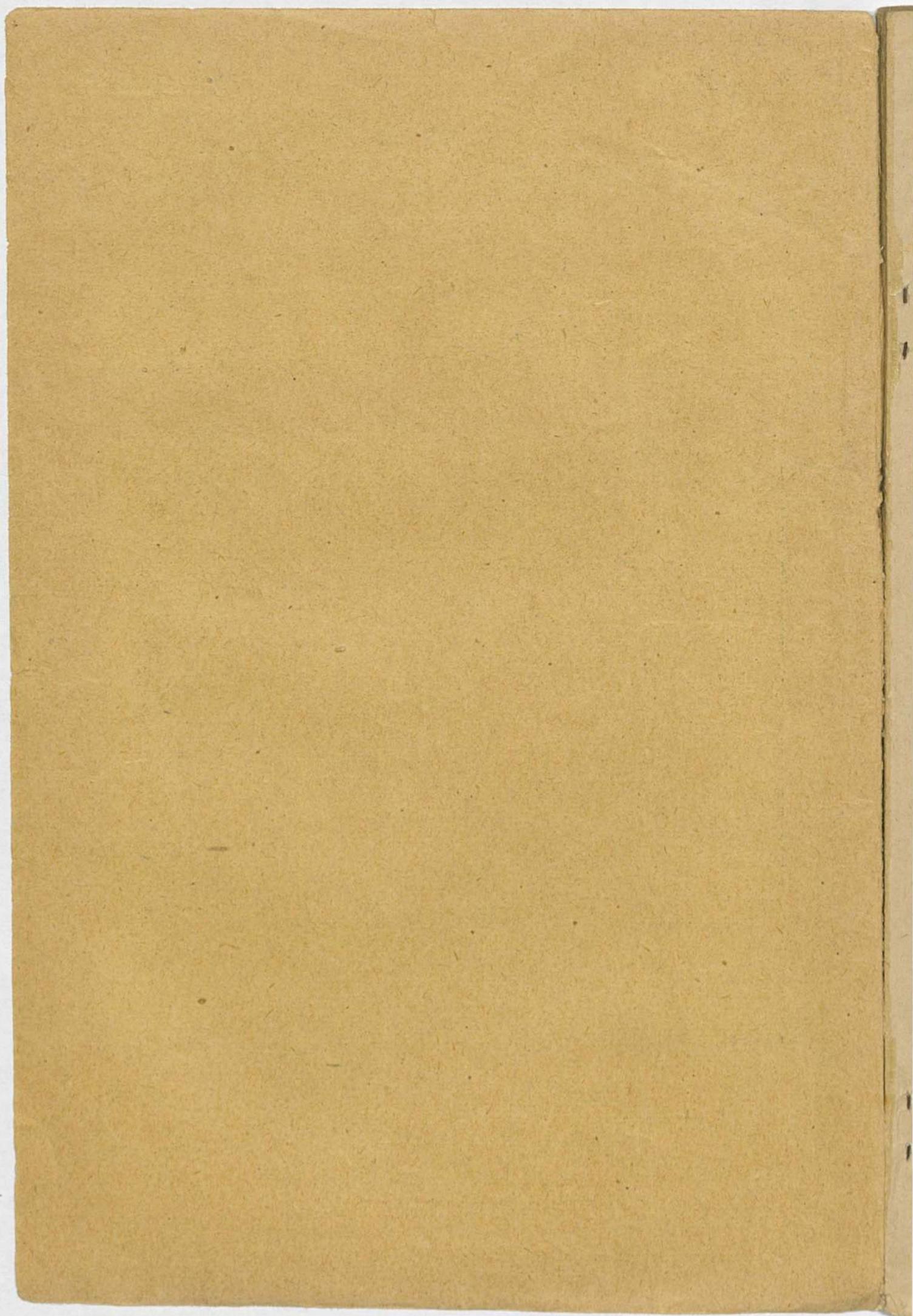


LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C^{ie}

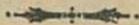
Editeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS



C20688

LÉON MALICET



LE COQ DU VILLAGE



LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C^{ie}

Editeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

Le 1^{er} Juillet paraîtra :

RIVALITÉ D'AMOUR

par

Henri GERMAIN

Le roman complet : 30 centimes

Volumes déjà parus :

GRINGALETTE

PAR JULES MARY

Le Roman complet, prix exceptionnel : 15 centimes

L'ENFANT D'UNE VIERGE

PAR PIERRE SALES

Le Roman complet : 30 centimes

UNE NUIT DE NOCES

PAR CHARLES MÉROUVEL

Le Roman complet : 30 centimes

LA DAME AUX VIOLETTES

PAR MICHEL MORPHY

Le Roman complet : 30 centimes

CHAÎNE MORTELLE

PAR GEORGES MALDAGUE

Le Roman complet : 30 centimes

LA NUIT ROUGE

PAR JULES DE GASTYNE

Le Roman complet : 30 centimes

LE CORPS D'ÉLISA

PAR A. MATTHEY

Le Roman complet : 30 centimes

LE FILS DE JACQUES

PAR RENÉ DE PONT-JEST

Le Roman complet : 30 centimes



LE COQ DU VILLAGE

PREMIÈRE PARTIE

Les Ruines de l'Amour

I

LA VOLEUSE DE BONHEUR

Depuis plus d'une heure, assise sur le talus du chemin, Christiane Dangeville attendait.

Elle avait été frapper chez Gaston Freneuse. Une servante allemande qu'elle ne connaissait pas lui avait répondu :

— Monsieur est à la chasse, il ne rentrera que ce soir, mais si vous désirez le voir plus tôt, vous le rencontrerez sans doute au bois de la Garenne.

Alors elle était venue jusqu'à l'entrée du bois.

Et elle trouvait que c'était mieux ainsi. C'était là que pour la première fois, Gaston lui avait dit son amour, qu'elle lui avait rendu son premier baiser, c'était là que s'étaient écoulés les plus doux moments de son existence et c'était là qu'elle allait retrouver après deux années d'absence l'amant qui l'avait lâchement abandonnée à l'heure la plus douloureuse et la plus critique de sa vie.

Il lui semblait que parmi toutes ces choses, témoins de leurs tendresses et de leurs serments, il lui serait plus difficile, à lui de la repousser ; plus facile, à elle de le supplier.

Supplier, mendier, c'était pour cela qu'elle revenait, hélas !... Elle, qui était partie, lorsqu'elle avait appris qu'elle n'était plus aimée, sans vouloir montrer sa douleur ; elle qui avait voulu cacher à tous ses larmes et sa détresse ; c'était pour cela qu'aujourd'hui elle revenait : s'humilier, prier.

... Et maintenant le corps lassé, brisé, elle guettait, affaîcée au bord du sentier, celui qui avait été son amant.

Derrière les grands chênes qui bordaient l'allée, le soleil se couchait dans un embrasement de tout le ciel, et, à travers les arbres, des lueurs d'incendie glissaient, s'allongeaient près de Christiane, mettaient un peu de rose à ses joues émaciées, donnaient à la lourde torsade de ses cheveux blonds des reflets de cuivre rouge.

Longtemps elle resta sans bouger, les yeux fixés vers le même point, la pensée perdue dans le même rêve, puis comme la nuit venait, d'un effort elle se souleva, écouta. Elle connaissait bien ses habitudes, elle savait que toujours, lorsqu'il chassait de ce côté, Gaston Freneuse revenait par cette allée ; elle savait que pour rentrer il devait passer devant elle.

Cependant, d'instant en instant le sous-bois s'assombrissait et, prise d'une inquiétude subite, elle alla à sa rencontre.

Elle allait lentement, s'efforçant de ne pas songer au passé qu'autour d'elle tant de souvenirs rappelaient. Malgré elle pourtant, malgré sa volonté, elle s'arrêta encore, son cœur battit précipitamment.

C'est qu'elle se retrouvait alors à une de leurs stations d'amour. Là, cachés derrière ces charmilles touffues qui formaient comme une tonnelle, ils s'étaient rencontrés souvent, Gaston et elle.

Oh ! ces rendez-vous qu'elle aurait voulu fuir et où son amour plus fort que toutes les raisons la faisait courir, ces rendez-vous où il la berçait de ses paroles, où il la grisait de ses caresses !... Quelles heures, dont le souvenir lui revenait soudain, précis et troublant comme au premier jour !

Comme elle l'avait aimé, et peut-être comme elle l'aimait encore pour souffrir ainsi. De même qu'autrefois, une angoisse poignait son cœur, le même emoi serrait sa gorge et sur ses lèvres elle croyait sentir la douceur des lèvres de l'amant.

Elle frissonna, murmura :

— Comme je suis lâche !...

Elle ferma les yeux, des deux mains elle se boucha les oreilles pour ne plus entendre. Car elle l'entendait, cette voix ensorceleuse qui l'avait conquise, puis trahie et c'étaient les mots d'amour qu'elle connaissait qui arrivaient à elle, c'étaient les mêmes promesses, les mêmes serments.

Elle se dressa effarée.

— Je l'entends partout, toujours !... Mon Dieu ! quelle douloureuse folie !...

Elle resta un instant à la même place, honteuse de cette défaillance, puis plus pâle encore, elle avança, plia les branches, entra sous la tonnelle.

Il y eut un petit cri d'effroi, de surprise. Une forme claire glissa, courut derrière un gros arbre, se cacha là.

Mais Christiane ne vit que lui, lui, son amant qui se jetait au-devant d'elle.

Et Gaston Freneuse aussi la reconnut et il recula de quelques pas.

Mais il surmonta vite son trouble, son regard devint dur et ce fut lui qui le premier osa parler :

— Christiane !... Que me voulez-vous ?

Elle retint ses larmes, dit doucement :

— Pardonnez mon indiscrétion.

— Je n'aime pas qu'on m'espionne.

— Vous espionner !... Me connaissez-vous si mal !... J'ai frappé chez vous en arrivant, on m'a dit que vous étiez ici, alors je suis venue... sans plus réfléchir.

— Ne pouviez-vous m'attendre ?

— Je l'aurais dû en effet.

— Enfin, que me voulez-vous ?

Un sanglot souleva sa poitrine, plus difficilement les mots sortirent de sa gorge contractée.

— Ce que j'ai à vous dire... C'est plus dur encore que je ne pensais... Je comptais peut-être sur plus de générosité de votre part et je voulais me persuader qu'ici vous ne pourriez rester insensible lorsque je vous parlerais du passé.

Il l'interrompit brusquement :

— Oh ! ne parlez pas du passé, il est bien mort, il n'en reste rien.

Elle se redressa frémissante, une flamme passa dans ses yeux bleus très tristes, ses lèvres se crispèrent :

— Vous vous trompez, de ce passé il me reste un petit être qui est de vous comme de moi.

Elle ajouta amèrement :

— Vous l'aviez oublié.

— Vous ne m'avez pas fait part de sa naissance.
— Vous saviez pourtant qu'il devait naître. Mais vous ne vous en êtes pas inquiété ; vous pensiez, qui sait, qu'il était mort peut-être, et vous trouviez que tout était bien ainsi. Eh bien ! non, quel que soit l'ennui que vous en éprouviez, l'enfant — je n'ose plus dire de notre amour — l'enfant de ma faute existe.

Elle attendit un instant, acheva tristement :

— Et je dois vous dire encore, bien que vous ne me le demandiez pas, que votre enfant est une fille, et qu'elle s'appelle Gillette.

Embarrassé, gêné, il essaya de ricaner :

— Oh ! mon enfant, mon enfant !...

Elle dit, méprisante :

— Allez-vous maintenant nier votre paternité ?

— Dame ! depuis deux ans, bien des choses ont pu se passer que j'ignore.

— Je vais vous les dire, ces choses.

Gaston eut un geste d'impatience et d'indifférence. Christiane reprit avec plus de force :

— Si, si, il faut que vous les sachiez, c'est pour vous les apprendre, du reste, que je suis venue.

Elle fit un effort, rassembla tout son courage :

— Vous savez, je vous l'ai dit du moins, comment je quittai le couvent pour entrer chez Mme Valboise. J'étais orpheline, je n'avais ni parents ni amis, il n'y avait pas sur la terre un coin où je pus m'abriter. Un matin, la supérieure me fit appeler. Une personne de Saint-Ail, de mon pays presque, lui demandait une jeune fille qui serait chez elle moitié gouvernante, moitié institutrice. J'acceptai avec joie cette situation qu'on m'offrait, et c'est ainsi que je vins ici.

Gaston jeta derrière lui, vers la forme qui s'était cachée dans les charmilles, un regard inquiet. Il interrompit Christiane.

— Je sais tout cela.

— Il n'est pas mauvais que je vous le rappelle, vous avez tant oublié. Si je remonte si loin dans le passé du reste, c'est pour affirmer encore qu'en arrivant ici, je ne savais rien de la vie, je n'étais qu'une enfant, je m'enthousiasmai tout de suite pour ma nouvelle situation. Il me semblait que je sortais de l'ombre et que j'entraais dans la lumière, il me semblait que j'avais laissé, avec mes vêtements de deuil, toutes les souffrances et toutes les misères, et que je n'avais plus qu'à sourire à la vie qui me souriait... Je m'étais attachée sans peine à mon petit élève. Maurice Valboise était un enfant très doux, très affectueux. Son père était pour moi plein de prévenances et de bonté, sa mère semblait à peine se douter que j'existais, ma tâche était aisée... Puis je vous vis... vous venez souvent chez M. Valboise, il vous accueillait comme un ami véritable... Vos visites devinrent plus fréquentes, j'en compris bientôt la raison. Je vous écoutai et... il arriva ce que vous vouliez.

Elle s'arrêta un peu suffoquée par l'émotion. Gaston souriait.

— Je ne vous ai pas prise malgré vous.

— Oh ! non. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je me suis donnée à vous librement, entièrement, avec joie. Je n'accuse personne, mais vous m'avez promis une éternité de bonheur et combien dura-t-il, ce bonheur, combien de jours, dites ?

— J'avoue que je ne m'attendais pas à ces plaintes tardives.

Elle passa la main sur son front comme pour chasser un cauchemar.

— Vous avez raison. Sur mon cœur un rayon de soleil s'était levé, le rayon s'est évanoui, et mon cœur en est mort, ce n'est pas votre faute, je n'ai pas à me plaindre. Et je ne me suis pas plainte quand Mme Valboise, s'apercevant d'un état que je ne pouvais plus dissimuler, me jeta brutalement à la porte.

— Mme Valboise était dans son droit.

— Oh ! oui.

— Une honnête femme ne pouvait conserver chez elle, près de son fils...

— N'achevez pas, je comprends...

Et, d'une voix que les larmes contenues rendaient plus sourde, elle continua :

— Cela n'était rien... Je savais bien qu'un jour ou l'autre il me faudrait quitter cette maison, où quelques mois auparavant j'avais cru trouver une longue tranquillité. Ce n'était rien... Ce qui est terrible, c'est ce qui suivit... Je courus chez vous, là était mon seul refuge, je le croyais du moins. Je ne vous trouvais pas et votre domestique m'apprit que vous étiez parti pour très longtemps. Je compris, l'heure de souffrir était venue et la souffrance fut atroce... J'eus la force de vivre pourtant, j'eus la force de quitter ce pays, de me sauver loin, loin de tous ceux qui pouvaient me connaître... C'est à Paris, dans un hôpital, que votre fille vint au monde. Et il me fallut travailler pour elle et pour moi... Travailler !... Je vous jure que j'ai tout essayé et j'ai connu toutes les rebuffades et tous les mépris qui accueillent les filles séduites, les filles mères !... De combien de nuits de détresse chaque jour de mon bonheur passé fut-il payé, vous ne le saurez jamais... N'importe... Je lutai tant que je pus, tant que je pus nourrir ma fille, le reste compta peu... Mais c'est fini, Gaston, c'est fini... J'étais à bout, Gillette allait mourir de privations, de faim... Alors, dans un élan de désespoir, je suis venue à vous, pas pour moi, oh ! non, mais pour elle. Soyez inflexible pour la mère, mais je vous en conjure, ayez pitié de votre fille.

Il dit froidement :

— Je ne vous connais plus, je ne la connais pas.

Un long tressaillement parcourut son corps.

— Vous allez la connaître, Gaston, si vous le désirez ; je l'ai amenée avec moi, elle est ici, je l'ai laissée à l'entrée du village... chez le vieux berger...

Il se fouilla, ouvrit son porte-monnaie, tendit une aumône.

Elle arrêta son geste, eut un cri de révolte :

— Oh ! malheureux !... Malheureux !... Je vous dis que votre fille agonise et vous m'offrez... Oh ! l'ignoble geste.

— Pas de scène, je vous prie ; il vous plaît de refuser, n'en parlons plus.

— Oui, je refuse l'aumône d'un lâche !... Votre fille peut mourir, qu'est-ce que cela peut vous faire ?... Est-ce que cela vous empêchera de rire, de vous amuser !... D'autres femmes passeront dans votre vie et ce sera d'autres victimes, et ce sera pour vous d'autres joies !... Ah ! celle qui est ici du moins sera prévenue, il faut que je lui dise ce qui l'attend !

Il l'arrêta :

— Je vous défends !...

— Vous me défendez, allons donc !

Elle le bouscula, courut vers la femme qui se dissimulait sous les branches.

Elle l'attira, puis la lâcha, s'exclama :

— Mme Valboise !

Et elle eut un éclat de rire, un geste de dégoût.

— Ah ! la femme sans reproche, l'honnête mère, la voilà, c'est cela !...

Elle répéta encore :

— C'est cela !... C'est cela !...

Affaissée d'abord, courbée sous le geste de la jeune fille, Lucienne Valboise se redressait peu à peu. Très pâle, la rage au cœur, elle défait maintenant Christiane.

Et comme celle-ci disait encore :

— Oh ! l'odieuse, la sale comédie, l'infamie !...

Lucienne se tourna vers Gaston Freneuse, releva la tête, affermit sa voix :

— Allez-vous plus longtemps me laisser insulter par cette fille ?

Elles étaient face à face, jeunes toutes les deux, toutes les deux jolies. Lucienne plus petite, plus piquante, Christiane plus fine, plus séduisante. Tout chez Lucienne indiquait l'autorité, la volonté ; chez Christiane, il n'y avait que de la soumission et de la tendresse. Mais elle était à un de ces moments de la vie où toute faiblesse disparaît, où la détresse et la colère rendent plus forte la plus frêle, et sous l'insulte elle se révolta :

— Une fille !... Elle a dit une fille !... Eh bien ! oui, je suis une fille séduite, je le disais à l'instant à votre amant... Et vous !...

— Je ne m'abaisserai pas à vous répondre.

— Oh ! vous êtes descendue jusqu'à la boue, vous ne pouvez descendre plus bas ! Et vous avez l'audace de

m'appeler fille, vous qui guétriez ma misère pour me voler mon amant, car il était à moi, vous le savez, avant d'être à vous.

— Ce n'est pas vrai.

— Comment, ce n'est pas vrai !

— Je n'ai pas d'amant.

— Ah ! elle va mentir, maintenant !... Comme si je n'avais pas surpris tout à l'heure ses promesses et ses serments... Je les ai reconnus, allez ; je les ai entendus avant vous ; ce sont toujours les mêmes, et je sais ce que cela vaut.

— C'est faux !

— Elle va nier ! Comme si je n'avais pas entendu ses baisers ; comment si je ne l'avais pas vue pâmée dans ses bras ; comme si à mon approche elle ne s'était pas sauvée, n'avait pas été cacher sa honte, là, au pied de cet arbre, dans l'ombre !... Soyez donc plus courageuse. Si vous l'aimez vraiment, dites-le donc, criez-le, proclamez-le !... Elle n'ose pas !... Ah ! le pitoyable, le lâche et faux amour qu'il faut nier !

— Bième, les dents serrées, Lucienne fit un pas. Christiane l'arrêta.

— Un instant, je n'ai pas fini. Ne croyez pas que je vais vous disputer votre amant, ah ! Dieu, non ! Je vous le laisse, mais écoutez cela : cet homme a une fille, et c'est pour elle que je m'humiliais, que je mendiais. Eh bien ! il a repoussé ma prière. Sa fille peut mourir, il ne peut lui accorder que l'aumône qu'on donne au pauvre qui passe.

— Il a raison. Oui, il a raison. Faut-il donc, parce qu'une aventurière s'est trouvée sur son chemin, que toute sa vie en soit perdue ! Hier la mère, aujourd'hui l'enfant, et demain quoi ? Il repousse du pied tout ce passé qui lui répugne, il se détourne de cet avenir qui l'épouvante, il a raison.

— C'est elle qui parle ainsi.

Lucienne se mit à rire :

— Oui, c'est moi qui parle ainsi, qui vous démasque. Depuis longtemps, vous cherchiez une proie, et vous vous attachez comme une pieuvre à celle que vous avez trouvée. Lorsqu'on rencontre une fille de votre sorte, on s'écarte et on passe. Malheur à qui s'arrête !...

Des deux mains jointes, Christiane comprimait son cœur ; elle murmurait :

— Toutes les insultes, tout le calice...

Lucienne Valboise triomphait :

— Allons, Gaston, puisqu'elle l'exige, payez cette fille, et qu'elle disparaisse !

Elle eut un cri d'indignation :

— Ah ! les infâmes qui croient tout acheter parce qu'ils sont riches !

— N'est-ce pas de l'argent que vous réclamez ?

— Je ne réclame rien pour moi.

— Oh ! oh ! !

— Vous pouvez rire tous les deux de ma détresse, de ma misère, de ma souffrance ! Vous qui vous êtes joué de moi, qui m'avez menti, qui avez abusé sans scrupules de ma naïveté d'enfant, méprisez-moi ! Et vous, madame, ah ! vous qui étalez votre vertu, qui criez si haut votre honnêteté, afin qu'on ne soupçonne pas de l'autre côté de cette façade trompeuse votre vie de trahison et d'hypocrisie, vous, insultez-moi ! Allons, tous les deux, acharnez-vous après moi, outragez-moi. Je suis seule, sans défense, je suis vaincue. Allons, soyez courageux, frappez-moi.

— Vous intervertissez les rôles, c'est vous qui insultez.

La colère, l'exaspération l'emportaient.

— Vous ai-je insultés ? C'est possible. J'en avais le droit et cette femme n'avait pas le droit de me parler. Je suis une fille, a-t-elle dit. Une fille, je veux bien, mais je n'avais de compte à rendre à personne, je ne trahissais personne. Elle, c'est une femme mariée, elle a un fils, son mari croit en elle, tout le monde la respecte. Lorsqu'elle a su ma faute, elle m'a chassée sans pitié, parce qu'elle était sans faiblesse. Et voilà justement que le lendemain de mon départ cette femme impeccable prend l'amant qu'elle me reproche, voilà qu'elle oublie son enfant, qu'elle trompe son mari. Et elle ose parler

encore, elle ose insulter encore ! Ah ! c'est trop, c'est trop.

— Une dernière fois, je n'ai pas d'amant, je ne trompe personne.

— Nous verrons... Votre mari jugera.

Lucienne se troubla un peu, répéta :

— Mon mari ?...

Puis, tout de suite, retrouvant son sang-froid :

— Vous savez que la loi punit le chantage ?

— Vraiment ! Il y a encore une loi qui vous protège. Une loi qui force les pauvres filles abandonnées à se faire et qui garde les femmes adultères ! Vous avez toutes les chances. Mais vos menaces ne m'effraient pas. Ah ! je vous le jure, je n'étais pas venue ici pour me venger. Je savais bien que cet homme m'avait oubliée et je me souciais peu du nom de sa nouvelle maîtresse. Vous ou une autre, qu'est-ce que cela pouvait me faire. Ce n'était pas, je vous l'ai dit, la maîtresse qui revenait, ce n'était qu'une pauvre mère dont tout le cœur et toutes les pensées appartenaient à son enfant et jamais je ne me serais mise entre vous. Oh non ! je n'avais pas cette intention, mais tous les deux vous avez été trop injustes, trop cruels et trop lâches et puisque, à cette heure vous m'appartenez, je ne vous lâcherai pas.

Ironiquement encore, Lucienne demanda :

— Que ferez-vous donc

— Ce que je vais faire ?... Je vais aller dire à M. Valboise, votre ami, monsieur, que vous êtes l'amant de sa femme.

— Vous mentez.

— Je vais dire à votre mari, madame, que vous êtes la maîtresse de cet homme.

— C'est lâche.

— Ah ! oui, c'est lâche, je le sais bien, et il m'a fallu souffrir pour en arriver là, mais on se défend comme on peut, on se venge comme on peut, on frappe comme on peut. Je vais vous rendre d'un seul coup toutes les douleurs que vous m'avez données.

Gaston dit encore :

— Vous ne ferez pas cela, Christiane.

— Si, si, la belle façade resplendissante va s'écrouler d'un seul bloc, et celle qui m'a chassé sera chassée à son tour.

— Je vous l'avais dit, Gaston, cette fille est une bête malfaisante.

— Vous l'avez rendue enragée, cette bête, et elle va vous mordre.

Lucienne ricana :

— Nous nous défendrons.

— En vain ; rien n'arrêtera ma vengeance.

Elle reculait, les écarasait de son mépris, et Lucienne murmura encore :

— Qui sait ?

Mais Christiane ne l'entendait plus. Elle était maintenant dans l'allée qu'elle avait suivie quelques minutes auparavant. Le soleil avait disparu complètement et autour d'elle, tout était sombre, et tout en elle était sombre.

II

CRUELLE RIPOSTE

Tant qu'elle avait été là, tant qu'elle les avait menacés, ils s'étaient montrés pleins d'arrogance ; mais lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, leur belle indifférence tomba.

La même crainte les envahissait, la même peur les faisait trembler, ils se sentaient perdus. Ils se regardèrent un instant, gênés et Lucienne demanda :

— Qu'allons-nous faire ?

Gaston eut un geste d'impuissance.

Elle reprit avec violence :

— Tu ne vas pas rester là, sans rien essayer ! il faut défendre notre bonheur, notre vie.

— Que puis-je faire maintenant... Tu l'as exaspérée.

— J'attendais les reproches. Je devais donc me laisser insulter par cette fille ?

— Oh ! ne nous querellons pas !
 — Tu as raison, nous avons besoin d'être plus unis que jamais. A la haine, opposons notre amour.
 — Notre amour ! Dans dix minutes ton mari sera prévenu et... ce sera fini.
 Elle lui entoura le cou de ses bras :
 — Ne dis pas cela... Ne dis pas cela.
 — Tu sais bien qu'il est capable...
 — De nous tuer, oui, mais pas de nous séparer.
 Il secoua la tête.
 — Rien n'empêchera cette fille de parler.
 — Mon mari n'est pas là, il ne rentrera que dans la soirée. Nous avons deux heures devant nous.
 — Deux heures, ma pauvre Lucienne, qu'est-ce que cela ?... Et nous aurions deux jours du reste...
 — Oh ! tu es navrant, reprends courage, je t'en prie. Vois, je suis forte, moi, j'espère encore, cette fille t'aimait, elle ne peut vouloir te perdre, tu la supplieras.
 — Elle me hait maintenant autant qu'elle m'aimait.
 — Tu la menaceras.
 — Elle n'a rien à perdre, rien à craindre.
 — Tu achèteras son silence.
 — Tu es folle.
 — Qui sait ? pour sauver son enfant...
 Il haussa les épaules, elle se lut, puis au bout d'un instant, elle répéta sourdement :
 — Son enfant !
 Et elle s'approcha de Gaston, l'attira à elle. Son visage était devenu mauvais, ses traits s'étaient durcis, ses yeux brillaient.
 — Ecoute, Gaston, écoute. Cet enfant est à toi aussi.
 — Si peu.
 — Il est à toi. Elle l'a amené ici, elle t'a dit où elle l'avait laissé. Pendant qu'elle court chez moi, va chez ce berger, tu prendras la fille, tu la feras disparaître.
 Il eut un haut-le-corps ; elle mit la main sur ses lèvres, arrêta son cri.
 — Tais-toi. Lorsque je dis tu la feras disparaître, je veux dire : tu la cacheras si bien que personne ne pourra la retrouver.
 — Où veux-tu ?...
 — Ah ! trouve quelque chose, mon Dieu !... Tu comprends, n'est-ce pas ? Son enfant sera la rançon de son silence. Si elle parle, elle ne le reverra jamais, si elle se tait, nous le lui rendrons plus tard. Et elle l'aime trop pour s'exposer à le perdre ; je te dis qu'elle se taira.
 — Songe donc, Lucienne...
 — Je ne songe qu'à une chose, c'est que chaque minute perdue peut causer notre perte et elle-même l'a dit tout à l'heure : on se défend comme on peut.
 Et comme il hésitait encore, effrayé par tous les obstacles qu'il prévoyait, elle ajouta :
 — Es-tu assez lâche pour hésiter quand il s'agit de sauver la vie de celle qui t'appartient.
 — Non, je l'obéirai, je l'obéis, j'y vais.
 — Alors cours, sois là-bas avant elle, sois courageux, sois fort, sauve-nous, sauve notre amour.
 Elle lui tendit ses lèvres, et il la serra contre lui avec passion, longuement, comme s'il avait senti que ce baiser serait le dernier...
 Tout près du bois, les derniers arbres de son parc se confondant avec le taillis de la forêt, c'est le château et ce château n'est guère qu'une maison plus grande, plus confortable que celles qui l'entourent. C'est la demeure de Valboise, c'est là que Christiane est arrivée dans tout l'épanouissement de sa jeunesse, c'est de ce château qu'elle est partie abandonnée et malheureuse, meurtrie et désespérée.
 Il faut traverser tout le village et c'est la mesure la plus pauvre et la plus délabrée de Saint-Ail. Là, vivent depuis longtemps un berger et sa femme. Ils sont très vieux. Lui, le père Houlette, a encore assez de forces pour promener son troupeau, sa femme est depuis des années paralysée, et c'est la misère. Lorsque Christiane était au château, ses visites à cette mesure étaient plus fréquentes qu'ailleurs, parce que là les besoins étaient plus grands qu'ailleurs.
 Elle était partie, et lorsque deux années plus tard elle revenait dans ce pays où elle avait été si heureuse, elle n'y trouvait que ce seul refuge : la chaumière du berger.

A la mère Houlette, elle avait confié sa fille pour une heure seulement, avait-elle dit.

Et la nuit descendait peu à peu et Christiane n'était pas revenue.

D'abord, fatiguée sans doute par le voyage, la petite Gillette s'était endormie ; maintenant qu'elle était éveillée, elle avait faim, elle pleurait et, retenue sur son fauteuil de paille, la mère Houlette ne savait comment calmer ce gros chagrin.

Elle guettait à sa fenêtre, décidée à appeler le premier passant venu. Elle vit glisser une ombre, frappa aux vitres et le passant s'arrêta un instant à la porte comme s'il hésitait, puis décidément, il entra.

La mère Houlette rougit, s'excusa :

— Je vous demande pardon, monsieur Freneuse ; si je vous avais reconnu, bien sûr que je ne me serais pas permis de vous appeler ainsi.

C'était, en effet, Gaston Freneuse qui venait d'entrer.

En quittant Lucienne, il était bien décidé à exécuter immédiatement le plan que sa maîtresse venait de concevoir, mais au fur et à mesure qu'il avançait, il se rendait compte de toutes les difficultés qu'il lui faudrait vaincre.

Que ferait-il de cette enfant ?... Où la cacherait-il ?...

Lucienne lui avait dit : Enlève-la, fais-la disparaître. Mais comment arriverait-il à ce but qu'elle lui avait suggéré, imposé ?

Il n'avait pas le temps de réfléchir, il fallait arriver avant Christiane.

Il pensa : j'emporterai moi-même cette petite, je partirai en automobile n'importe où.

Et il courut, rentra chez lui, à la hâte prépara sa voiture.

Une seule bonne le servait, une Allemande qu'il avait depuis quelques jours et qui parlait à peine le français. Elle l'aiderait, il était sûr, il la bousculait et tout à coup, dans son affolement, il eut une idée qu'il crut lumineuse. Ce n'est pas lui qui partirait. Il poussa la bonne, la fit rentrer, lui dit précipitamment :

— Anna, vous allez partir.

Étonnée, la grosse Allemande écarquilla les yeux :

— Monsieur me chasse ?...

— C'est un service que je vous demande, ne voulez-vous pas revoir votre village ?

— Ah ! monsieur ! Si j'avais eu de l'argent je ne l'aurais pas quitté.

— Attendez.

Il entra dans son bureau, prit quelques billets qu'il glissa dans la main de la servante.

Elle ne comprenait pas, riait bêtement :

— Monsieur se moque de moi.

— Ceci est pour vous, vous allez emporter une petite fille que je vais vous confier.

Elle se rendit vaguement compte de ce qu'on lui demandait. Elle regarda Gaston, regarda les billets que ses gros doigts froissaient, dit simplement :

— Ah !...

Pour couper court à toute discussion, il ajouta :

— Cette petite fille est à moi, je veux qu'on l'ignore.

Elle dit encore :

— Ah !

— Allons, venez.

Elle était déjà décidée. En un songe rapide, elle revit son petit village perdu dans les sombres forêts de l'Allemagne du nord. Elle revit tous ceux qu'elle aimait ; son large visage s'éclairait.

— Je veux bien, oui, je veux bien. Quand faut-il partir ?

— A l'instant, venez avec moi.

— Je vais faire ma malle.

— Non, non, nous n'avons pas le temps ; vous achèterez en route ce dont vous aurez besoin.

— Si monsieur veut ; mais l'enfant ?

— Nous allons le chercher. Surtout, suivez-moi.

Elle enleva son tablier, ajusta son bonnet, riait, trouvant très drôle de partir ainsi. Et comme il était déjà dans sa voiture, elle se pressa de la rejoindre.

Pendant les courts instants que dura le trajet, il lui donna ses instructions :

— Je vais vous conduire à la gare de Metz ; là on ne vous connaît pas. Je vous donnerai votre billet, vous prendrez le premier train pour Berlin, puis vous continuerez

voire voyage, vous vous installerez chez vous, vous ne quitterez pas votre village, je vous enverrai là chaque année ce qui sera nécessaire pour élever l'enfant. Vous ne m'écrirez que quand je vous le demanderai. Personne à Saint-Ail ne sait de quelle province d'Allemagne vous êtes, il faut que tout le monde ignore où vous vous êtes réfugiée. Je veux être seul à savoir où vit ma fille.

— Bien, monsieur.
— J'ai confiance en vous, Anna. Du reste, à la première imprudence, je vous reprendrai l'enfant et, naturellement, vous n'aurez plus rien à espérer de moi. Votre intérêt me répond de votre discrétion.

— Monsieur sait bien que je ferai tout ce qu'il me demandera.

Il arrêta sa voiture.
— Attendez-moi.
L'automobile se trouvait derrière la maison du berger ; il en fit le tour, entra.

La mère Houlette s'excusait encore. Lui, souriait, un peu pâle pourtant, un peu gêné.

— Il n'y a pas de mal, ma bonne femme, et si je puis vous être utile...

— Oh ! non, monsieur, j'appelais pour cet enfant...
— La fille de Mlle Dangeville, n'est-ce pas ?
— Oui. Elle a faim, la pauvre petite.
— Je vais vous débarrasser de cette enfant.
— Mais, monsieur, elle ne m'embarrasse pas, si seulement vous voulez lui donner cette bouteille de lait qui est préparée.

— Sa mère se chargera de ce soin ; elle est là ; je vais lui porter sa fille.

Il s'approcha du lit, souleva la petite, qui pleurait, la prit dans ses bras.

La mère Houlette riait :
— Savez-vous, monsieur Freneuse, que vous vous y prenez comme une nourrice ! Voilà ce qu'il vous faudrait, une petite fille comme celle-là. Est-elle gentille !...

Il ne répondit pas, il avait hâte d'être dehors, d'être loin de la mère Houlette qui souriait, de Christiane qui pleurait, de Lucienne qui commandait, très loin de tous. A la dérobée, pourtant, il regarda ce petit être qui était sa fille. Dans un fouillis de mousselines, il vit le visage tout rond, tout rose dans tout ce blanc ; il vit ces yeux bleus étonnés fixés vers quel point qu'eux seuls distinguaient ! Il éprouva un instant de malaise, d'indécision, mais il songea à Lucienne menacée, il songea à Valboise, l'ami qu'il avait trompé et qui, prévenu, allait être un justicier sans pitié, il eut peur, il fut lâche, il n'hésita plus.

La mère Houlette entendit le démarrage de la voiture, elle se demanda comment Christiane n'était pas venue elle-même chercher sa fille, mais elle connaissait Gaston depuis sa naissance, elle avait confiance en lui, le soupçon ne vint pas à son esprit.

Elle reprit son éternel rêve à peine interrompu par cet incident. La nuit était venue tout à fait. Comme un voile qui se déroule, le crépuscule tombait derrière les vitres. Bientôt, ramenant son troupeau, le père Houlette allait rentrer et, dans l'obscurité croissante, elle l'attendit.

Bientôt, en effet, la porte s'ouvrit. Elle tourna à peine la tête.

— J'ai été longtemps absente, n'est-ce pas ? disait une voix jeune ; plus longtemps que je ne pensais.

La mère Houlette s'exclama, un peu étonnée :
— Tiens, mademoiselle Christiane, je vous croyais partie !

La jeune fille ne comprit pas.
— Je vais partir à l'instant, pour tout de bon, cette fois... Je n'ai plus rien à faire ici.

Et elle ajouta, d'une voix plus sourde encore, à peine perceptible

— Plus rien qu'à me venger !

Puis elle eut un geste de lassitude :
— A quoi bon !

D'un mouvement d'épaules, elle sembla vouloir secouer sa tristesse, elle affermit sa voix :

— Ma petite Gillette n'a pas été trop désagréable ?

— Gentille comme un amour, mais, dame comme vous tardiez et qu'elle avait faim, elle commençait à s'impatienter.

— Pauvre petite !

— Et M. Freneuse est vraiment arrivé à propos. Christiane fit un pas en avant :

— M. Freneuse est venu ici !... Il a vu ma fille !...

— Dame, vous le savez bien, puisqu'il est venu la chercher.

— La chercher !...

Elle s'avança encore, puis elle courut vers le lit. Et elle se retourna, livide, les traits subitement creusés, les yeux hagards.

— Où est-elle, ma fille, où est-elle ?

— Mais... je ne sais pas ; M. Freneuse m'a dit que vous l'attendiez, qu'il vous la portait.

— Il l'a emportée et vous l'avez laissé faire !

— Mais, puisque... Elle chancela, porta les mains à son cœur qui se brisait.

— Oh !... Puis elle eut un cri de détresse, d'agonie.

— Ah ! il me la rendra !... Où est-il ?

— Je ne sais pas.

— Il me la rendra !... Il me la rendra !... Elle poussa la porte, s'élança dehors, s'enfuit éperdue, folle...

La mère Houlette répétait :
— Pourquoi s'effrayer ainsi, bien sûr qu'il vous la rendra.

Ce fut chez Gaston d'abord qu'elle courut. Tout était fermé.

Une douleur comme elle n'en avait jamais ressentie la déchirait toute, elle se sentait mourir de cette souffrance. Elle devait la surmonter pourtant, car il lui fallait reprendre sa course affolée. Elle arriva au château, poussa la grille. Un domestique la reconnut, la salua, elle répondit d'un geste sans s'arrêter. Sous la porte d'un petit salon où se tenait habituellement Lucienne, un peu de lumière filtrait, Christiane ouvrit cette porte et les deux femmes encore une fois se trouvèrent face à face.

En la voyant ainsi, livide, chancelante, Lucienne comprit que le rapt était accompli et elle se sentit soudain délivrée d'un poids énorme, elle était sauvée.

Christiane s'était appuyée sur la table et elle implorait :

— Vous savez que Gaston a emporté ma fille ?

— Oui.

— Vous êtes... complice de ce... crime.

— Oui.

— Alors, vous savez où il l'a emmenée ?

— Je vous jure que je l'ignore.

Se jeter sur Lucienne, la déchirer, la piétiner, lui arracher son secret, Christiane voulait cela. Ses forces la trahirent, elle vacilla, s'éroula sur un fauteuil, un spasme souleva sa poitrine, elle sanglota éperdument.

Devant cette misère si grande, si profonde, Lucienne se serait peut-être apitoyée, mais elle ne pensait qu'à elle. Elle guettait un pas, qu'elle reconnaissait, qui s'approchait et elle se disait, vraiment tranquille cette fois :

— Voilà Gaston, l'enfant est en lieu sûr.

Il arrivait en effet, un peu pâle, un peu essoufflé par une course rapide, il dit tout haut :

— C'est fait.

Lucienne mit un doigt sur ses lèvres, se détourna pour lui montrer Christiane. Mais la jeune fille l'avait entendue, elle s'était dressée, elle marchait sur lui, ses lèvres blêmes murmuraient :

— Où est-elle ?

— Ecoutez, Christiane...

Elle s'accrocha à ses vêtements.

— Où est-elle, ma petite Gillette ?...

— Nous vous le dirons lorsque nous serons sûrs de vous. Vous nous menaciez, nous nous sommes défendus, secret pour secret.

Elle eut un rire de démente.

— Votre secret ! Ah ! votre secret honteux, je le trahirai, je le crierai partout. Vous avez cru me bálonner en me prenant ma fille, vous n'êtes pas seulement des misérables, vous êtes aussi des fous. Je voulais me taire, oui, je n'avais plus pour vous que du mépris et je voulais partir, mais maintenant il faut bien que je reste pour reconquérir ma fille et il faudra bien que j'explique votre crime, que je dise votre infamie, que j'arrache vos masques. Il

faudra bien que tout le monde sache que Mme Valboise a un amant et que cet amant, elle me l'a volé.

Blême de colère et de peur, Lucienne se jeta sur elle. — Taisez-vous, ou, je vous le jure, chacune de vos paroles sera payée par une souffrance de votre fille.

Elle se dégagea, courut à la porte. — Je ne vous crains pas, on ne fait plus disparaître les enfants, on ne les martyrise plus, il y a des lois qui les protègent, les innocents, et ces lois punissent les coupables. Et vous serez punis, punis tous les deux !... Ah ! ah ! vous tremblez, vous avez raison, car je vais vous perdre.

Elle voulut sortir, mais elle recula, tremblante aussi. Le mari était là... et Valboise l'arrêtait. La poussait, la forçait à rentrer dans le salon et il entra avec elle.

III

LA JUSTICE DU MARI

Moitié par crainte, moitié par égoïsme, Valboise avait passé sa jeunesse sans vouloir se marier.

Riche, il aimait les longues courses, les voyages imprévus, avait horreur du monde et de toutes ses conventions. Une femme, pensait-il, viendrait changer cette vie d'indépendance qu'il aimait par-dessus tout, voudrait faire du vagabond qu'il était, un être civilisé et policé, et il souriait, haussant les épaules, répondait à toutes les propositions :

— Jamais !

Son heure pourtant arriva. Dans un de ses voyages en Allemagne, il s'arrêta à Spandau. Il savait que dans cette ville habitait un sien arrière petit-cousin, descendant d'un Valboise, parti pendant la Révolution, et qui n'était jamais rentré en France. Chaque année, ce cousin lui envoyait une carte, Valboise répondait par quelques mots et, à ce rare échange de correspondance, se bornaient toutes leurs relations.

Ce fut seulement en arrivant à Spandau que Valboise se souvint de ce parent. Il désira le voir, le trouva facilement. C'était un modeste employé, chétif et usé, un pauvre homme que cette visite enchantait parce qu'elle lui permit de prendre quelques jours de congé.

Il emmena Valboise chez lui, le présenta à sa fille. D'abord, Valboise éprouva une certaine défiance et se tint sur la défensive, mais Lucienne était jolie et, dans ce pays étranger et triste, elle lui sembla plus jolie encore et plus désirable. Ce n'était pas seulement une cousine qu'il retrouvait, c'était parmi toutes ces Allemandes, une Française fine et gaie, distinguée et séduisante qu'il découvrait. Son séjour se prolongea plus qu'il n'était nécessaire. Lucienne n'avait pas vingt ans et Valboise avait dépassé la quarantaine, il se croyait à l'abri de toutes les surprises du cœur ; pourtant il n'eut pas le courage de partir lorsqu'il le fallait et quand il rentra à Saint-Ail il était marié.

Il ne le regretta pas.

Ce sauvage était le meilleur homme du monde, il fut le plus amoureux et le plus attentionné.

Une année après son mariage, un fils lui était né, et son bonheur fut complet, et son bonheur dura des années, longtemps, jusqu'à ce soir où, rentrant heureux, il avait surpris l'accusation de Christiane.

Mais avait-il entendu ?... avait-il compris ?...

Près de Christiane tremblante, il dressait sa haute taille massive de bon colosse, et Gaston et Lucienne devant lui reculaient.

Savait-il leur crime ?

Ils cherchèrent ses yeux, mais son regard tombait sur Christiane ; ils aperçurent sous la barbe grise, son visage congestionné ; ils virent les veines de son front gonflées comme si elles allaient éclater ; pourtant ses lèvres souriaient, et ils ne surent pas, et ils n'osèrent parler, attendirent son premier mot, son premier geste.

C'est à Christiane qu'il s'adressa, et sa voix était peut-être un peu assourdie, mais très calme.

— Certainement non, mademoiselle, vous ne partirez pas ainsi, et je suis heureux d'être arrivé juste à propos pour vous retenir.

Et comme Christiane ne répondait pas, il répéta :

— Je suis vraiment très heureux de vous revoir.

Elle balbutia :

— Merci, monsieur.

Ni Gaston, ni Lucienne n'avaient bougé ; il y eut un instant de silence gêné. Valboise reprit :

— Vous êtes arrivée sans nous prévenir, mademoiselle, c'est une bonne surprise que vous nous réserviez. Vous avez vu votre petit élève ?

— Non, monsieur... non... j'arrivais à l'instant.

— Et vous partiez sans l'embrasser !

Il se tourna à demi :

— Comment, Lucienne, tu n'as pas fait appeler Maurice !

Elle répondit, embarrassée :

— Mais mon ami, Mlle Dangeville était si pressée...

— Pressée, vous ne partez pas ce soir ?...

— Je le voulais, si monsieur...

— Vous avez changé d'avis, alors ?

— Mais...

— Je le suppose du moins, car que vous alliez d'un côté ou d'un autre, nous n'avons pas de train avant le milieu de la nuit.

— Il me faut aller jusqu'à Batilly.

— Trois petits quarts d'heure à pied. Du reste, je ferai atteler et on vous conduira, nous avons le temps, asseyez-vous donc.

Il lui offrit une chaise, fit quelques pas, passa devant Gaston.

S'il eut un moment d'hésitation, personne ne le remarqua. Il lui tendit la main.

— Bonjour, vous.

Puis le forçant à avancer près de la lampe :

— Vous avez ce soir une singulière figure.

Gaston se força à rire.

— Moi !... allons donc !

— Si, si et vous aussi Lucienne, vous paraissez souffrante.

— Je vous assure, mon ami...

— Du reste, vous aussi, mademoiselle, vous êtes pâle, vous tremblez, votre regard me fuit. Est-ce que je vous fais peur ?

— Oh ! non, monsieur.

— Que pouvez-vous craindre alors, et pourquoi avez-vous pleuré ?

Elle leva sur lui ses beaux yeux encore rougis par les larmes, ses lèvres remuèrent, balbutièrent des mots qu'il n'entendit pas, alors il s'approcha et très doucement, paternellement, il l'interrogea encore :

— Voyons, mon enfant, n'avez-vous rien à me dire ?

Gaston et Lucienne se crurent perdus, au même mouvement d'épouvante les souleva et, tour à tour, longuement, Christiane les regarda.

Elle les vit angoissés, guettant le mot qu'elle allait dire et qui pouvait les perdre. Elle, la vaincue, sur qui tout à l'heure ils s'acharnaient sans pitié, elle les dominait maintenant, elle les tenait à sa merci, leurs yeux la suppliaient et leur attitude l'implorait.

Ils attendaient, glacés, l'arrêt qu'elle allait prononcer. Elle se détourna, méprisante. Ils avaient été tous les deux trop impitoyablement cruels, l'un et l'autre l'avaient trop torturée, elle ne pouvait avoir pitié d'eux.

Elle se tourna vers Valboise. Lui aussi attendait sa réponse. Il n'avait rien perdu de la scène muette qui venait de se passer et il semblait plus congestionné encore et, malgré sa volonté, sa bouche se contractait, il essayait vainement de sourire, ses lèvres se tiraient en une grimace de douleur.

Alors, Christiane se troubla. Elle comprit qu'elle allait tuer cet homme. Comment aurait-elle le courage de le frapper, lui qui avait toujours été si bon pour elle, si bon pour tous ; comment aurait-elle l'affreux courage de lui dire que la femme qu'il aimait plus que sa vie le trompait indignement, que son amour n'était que mensonges, que ses tendresses n'étaient que trahisons ? Comment, pour se venger, pour se défendre même, pourrait-elle torturer celui qui était innocent ? Elle n'avait pas ce droit-là, elle le comprit et elle baissa la tête.

Valboise fit un geste, regarda sa femme.

— C'est à vous que je m'adresse, Lucienne. Que se passe-t-il ?

Elle crut que les paroles ne sortiraient pas de sa gorge, il lui fallut un effort énorme pour pouvoir répondre :

— Je ne sais vraiment ce qui vous prend, mon ami ; je vous assure qu'il ne se passe rien... rien du tout.

— Ce secret que vous partagez tous les trois me concerne donc, que vous me le cachez ainsi ?

— Quelle idée !...

— Ce qui n'est pas une idée, c'est ce que j'ai entendu tout à l'heure, vos éclats de voix, vos paroles de colère. J'ai cru, Lucienne, qu'on vous menaçait.

— Vous... Vous avez mal entendu... Mal compris... certainement.

— Je veux le croire, pourquoi vous menacerait-on et de quoi, de qui vous menacerait-on ? Mais ce qui n'est pas une idée non plus, ce sont vos larmes, mademoiselle ; je vous l'ai déjà demandé, pourquoi pleuriez-vous ? Pourquoi, à peine arrivée ici, vous sauviez-vous ? Pardonnez mon insistance, mais j'ai bien le droit de savoir pourquoi mon entrée vous a tous trois stupéfiés et pourquoi vous n'osez me regarder ni l'un ni l'autre.

— Puisque vous m'interrogez, monsieur, je vais vous répondre et c'est à votre justice que je fais appel.

Christiane s'est levée, et haletante, Lucienne a fait un pas, elle a tendu les bras comme pour arrêter les paroles qui vont sortir des lèvres de la jeune fille.

Valboise la repousse d'un geste.

— Dites, mademoiselle.

— Vous n'ignorez pas, monsieur, que j'ai une fille. Une fille que j'aime d'autant plus que, par elle, sans doute, j'ai été plus malheureuse, cette enfant est toute ma vie, ma seule raison d'exister et on vient de me la prendre, monsieur, on me l'a volée et c'est à vous que je la réclame.

Stupéfait, Valboise les regarde tous les trois et il s'adresse encore à sa femme :

— On vous menaçait tout à l'heure, Lucienne, ce n'est pourtant pas vous qui avez commis cette chose abominable, vous n'y avez pas aidé, n'est-ce pas, pour quelle raison auriez-vous fait cela ?...

Elle nie d'une voix qui s'étrangle.

— Non, ce n'est pas moi.

— Alors, c'est vous, Freneuse ?

— Mais, mon cher, c'est là une affaire personnelle... Permettez, un crime n'est pas une affaire personnelle.

— Un crime ! Comme vous y allez ! Apprenez donc que je suis le père de cette petite.

— Je m'en doutais. Vous, vous le saviez depuis longtemps, Lucienne ; cependant, quand vous avez renvoyé Mlle Dangeville, quand je vous ai demandé le nom de son séducteur, vous m'avez dit que vous l'ignoriez. Si j'avais su la vérité à ce moment-là, je vous jure, monsieur, que vous n'auriez pas remis les pieds chez moi.

— Vous êtes dur, Valboise, vous ne connaissez pas les raisons...

Christiane l'interrompt :

— Je vous jure, monsieur, que si vous m'y forcez, je les dirai, ces raisons, je dirai tout... toutes les tristes choses que vous voulez cacher, oui, tout pour avoir mon enfant, tout, quoi qu'il arrive !

Elle est très pâle, ses yeux brillent et la colère agite ses doigts.

Gaston et Lucienne se rendent bien compte que s'ils la poussent à bout, que s'ils ne cèdent pas, ils sont perdus ; ils échangent un rapide regard, se comprennent, et Freneuse répond, d'un ton qu'il veut rendre dégagé :

— Eh bien ! soit, j'avoue que je me suis un peu emballé ; vous savez bien, mademoiselle, que c'est votre faute aussi, mais j'ai eu tort, c'est entendu, et votre fille, je vous la rendrai.

Elle poussa un cri de joie.

— Ah !... tout de suite, n'est-ce pas, tout de suite ?

— Je vais donner des ordres.

— Et dites-moi aussi qu'on a pris soin d'elle et qu'il ne lui est rien arrivé de mal.

— Soyez absolument rassuré.

Elle saisit la main de Valboise, elle pleure.

— Merci, monsieur, merci du fond du cœur, je savais bien que vous n'aviez qu'à vouloir et que je ne m'adresserais pas à vous en vain.

Il lui sourit, lâche sa main ; c'est à Gaston qu'il parle, mais ses yeux s'attachent sur Lucienne.

— Puisqu'il paraît que je puis commander, Freneuse, il faut que vous alliez jusqu'au bout ; vous venez de faire un premier pas, il faut réparer tout à fait. Il faut épouser Mlle Dangeville, je vous le demande, je l'exige.

En parlant ainsi, il guette sa femme. Elle est devenue livide, a poussé un cri de détresse et lui a tressailli jusqu'au fond de l'âme ; sa haute taille s'est courbée d'un seul coup et ses deux mains se sont abattues sur les épaules de Lucienne.

Il la force à relever la tête qu'elle avait baissée et son regard plonge en elle.

Il sent en lui un affreux déchirement, il lui semble qu'on lui arrache le cœur et pourtant il veut douter encore.

Comment saura-t-il ?... Qui lui dira la vérité ?...

Ont-ils menti, ces yeux !... Mentent-elles, ces lèvres !...

Cette femme qui est sa vie, la source même de sa vie, l'a-t-elle trompé ?...

Ce corps qui tremble sous ses doigts est-il à un autre ?...

Ce cœur qui bat précipitamment, qui a battu près du sien, est-il rempli du nom d'un autre ?...

Ne pouvoir lire derrière ce front les pensées qui s'y cachent !

Douter ! l'atroce tourment !...

Qu'elle se trouble, que ses paupières se baissent et elle est perdue ; ces mains qui pèsent sur elle se rapprocheront, ces doigts entoureront le cou qui s'offre, et rien ne l'arrachera à cette étreinte puissante, et cette jeune femme ne sera plus qu'un cadavre.

Mais elle soutient son regard, et il hésite plus encore maintenant. Il se dit que ce n'est pas possible, que la mère de son fils ne peut être coupable.

Il a entendu l'accusation de Christiane, il comprend que, par ses hésitations, ses réticences, la jeune fille accusée encore ; mais ne peut-elle se tromper, la douleur ne la rend-elle pas injuste ?

Il ne peut non plus la condamner sur un cri de surprise ; il n'éprouvait qu'elle, il n'a vu qu'elle ; mais Christiane aussi, en même temps qu'elle, a eu la même exclamation.

Il lutte contre lui, il ne veut pas croire, et Lucienne se plaint :

— Vous me faites mal.

Alors, il se redresse, il passe la main sur son front, il a un moment d'éblouissement, de vertige ; il lui semble que le sol glisse sous ses pieds, qu'un voile tombe devant lui ; il surmonte cette défaillance, il aura la force de pousser l'épreuve jusqu'au bout. Et, lentement, très lentement, parce qu'il éprouve à articuler chaque parole une difficulté incompréhensible, il dit :

— Votre opposition me surprend, Lucienne ; pourquoi Freneuse n'épouserait-il pas Mlle Dangeville, rien ne les sépare, tout les rapproche, au contraire.

— Il me semble qu'eux seuls peuvent discuter cette question... ils sont libres.

— Oui, oui ; mais vous pouvez, vous, montrer son devoir à votre ami, lui demander pour cette jeune fille la réparation qui lui est due et lui dire qu'il n'a que cette façon de se réhabiliter aux yeux des honnêtes gens.

Afolée, c'est vers Christiane, maintenant, que Lucienne cherche un appui.

— Qui vous dit que Mlle Dangeville désire cette réparation ?

Mais Valboise ne laisse pas à Christiane le temps de lui répondre ; il ne veut pas qu'elle fasse échouer son plan ; il ne veut pas, s'ils sont coupables, qu'elle les sauve.

Il a un geste impérieux :

— Taisez-vous, mademoiselle.

Puis plus doucement, méprisant aussi :

— Comment voulez-vous, Lucienne, que devant cet

homme qui se tait, Mlle Dangeville répond à votre question ?

Gaston, qui a assisté à toute cette scène sans oser parler, parce qu'il a deviné le combat qui se livrait dans l'âme de cet homme, parce qu'il a compris que son intervention ne pourrait que compromettre Lucienne, Gaston répond :

— Qu'ai-je à dire, puisque vous disposez de moi sans me consulter ?

— Mlle Dangeville est seule dans la vie, elle n'a personne pour la défendre. Elle était chez nous, et nous sommes un peu responsables, ma femme et moi, de ce qui est arrivé. Nous vous avons reçu comme un ami, vous êtes venu comme un larron, vous avez trompé notre confiance, nous vous demandons compte de votre conduite, c'est notre droit.

— Vous seul me demandez des comptes.

— C'est à moi que ce droit appartient, mais ma femme pense comme moi ; dites-le lui, Lucienne, je vous laisse ensemble, persuadez-le si c'est nécessaire, faites pour le mieux, et il viendra lui-même nous dire ce qu'il aura décidé. Voulez-vous m'accompagner dans le parc, mademoiselle ?

Christiane se laisse emmener. Elle est brisée, épouvantée aussi par ce drame intime auquel elle assiste, dont elle est cause, bien malgré elle pourtant. Elle était venue, humble et suppliante, résignée d'avance, prête à partir sans murmurer si on la repoussait, ne pouvant penser que par elle viendrait le malheur. Et voilà que sa présence avait fait naître la haine ; des amis s'insultaient, et, chose plus abominable encore, des époux se soupçonnaient, se détestaient ; par sa faute peut-être des vies allaient être bouleversées et des bonheurs qu'on aurait cru impérissables allaient sombrer. Et elle était impuissante à arrêter ce déchaînement de passions et de fureurs, elle sentait qu'elle n'était plus rien dans ce combat, elle n'existait plus, elle était emportée par ce torrent.

Si Valboise l'avait défendue, elle se rendait compte maintenant que c'était pour lui seul qu'il luttait, il se servait d'elle pour arriver à son but, mais dans sa douleur, il ne pensait qu'à lui.

De sa fille, il avait été à peine question, et cela seulement pour l'intéressait. Comment, dans ce débat entre Valboise et sa femme, ce débat qui paraissait si calme et qui, cependant, était tragique, comment aurait-elle pu intervenir et parler de sa souffrance à elle ?

On vous rendra votre fille, avait promis Gaston, et c'était tout. Où se trouvait-elle, quand la lui rendrait-on ; elle n'en savait rien.

Et affreusement triste, le cœur étroit, elle se laisse entraîner.

En descendant dans le parc, Valboise a aperçu le fusil de Freneuse, son fusil que dans sa précipitation, il avait oublié dans le bois, que Lucienne a rapporté et qu'elle a laissé là, appuyé au perron.

Il a un mouvement de colère, il murmure :

— Lorsque je ne le rencontre pas, je trouve quelque objet qui lui appartient. Toute cette maison parle de lui, il est ici chez lui.

Et c'est Christiane maintenant qui le force à s'éloigner.

Ils prennent une allée, puis une autre, et ils vont ainsi lentement, sans rien dire. Parfois, la jeune fille lève les yeux sur Valboise, il marche pesamment, ses épaules sont voûtées, et elle comprend sa souffrance. Elle voudrait l'arracher aux pensées qui le torturent, elle essaie de dire quelques mots.

Elle parle du passé, il ne semble pas entendre.

Elle parle de Maurice, du fils qu'il adore, et il ne répond pas.

Et c'est à nouveau le silence que trouble seul le craquement des brindilles qu'ils écrasent en passant.

Puis, tout à coup, c'est lui qui s'arrête :

— Attendez-moi, mademoiselle, je reviens à l'instant.

Où va-t-il ? Il paraissait tout à l'heure ne savoir marcher, et il va très vite maintenant, il va vers la souffrance. Il ne peut demeurer avec cette angoisse qui l'étreint, avec cette incertitude qui le tue.

Il faut qu'il sache ce qui se passe chez lui, ce que

sa femme fait ; ce qu'elle dit, il veut le savoir ; mourir peut-être de désespoir et de douleur, mais savoir.

Il croit que ce cauchemar va s'évanouir, il croit qu'il va, d'un seul coup, reconquérir son bonheur, et il va à grands pas, ses jambes sont plus légères et sa taille se redresse.

Il traverse la pelouse, la fenêtre du salon est éclairée, il voit s'agiter les ombres de Gaston et de Lucienne, il se presse encore.

Et il se colle contre le mur, tout près de la fenêtre, le plus près possible ; il attend, il écoute.

Tout de suite, il a un soupir de soulagement, ses nerfs se détendent, l'oppression de sa poitrine s'enlève, un sourire vient à ses lèvres.

Dieu merci, Lucienne parle de Christiane et elle engage Gaston à l'épouser.

C'est bien cela qu'elle dit, c'est bien ce qu'il entend : — Epousez-la... Epousez-la...

Voilà dix fois qu'elle répète ces deux mots, et elle dit d'autres choses encore, mais il ne comprend pas très bien, parce que la voix de Lucienne lui semble brisée et que chacune de ses phrases s'achève sourdement, comme dans un sanglot.

Il se secoue, sourit encore :

— Allons, bon, je vais me figurer qu'elle pleure.

Mais c'est un détail auquel il ne s'attache pas, un détail ridicule.

Est-ce que, si sa femme était la maîtresse de Freneuse, elle lui conseillera d'épouser Christiane ?

Ce qu'il cherche à entendre surtout, ce sont les objections de Gaston ; il n'y arrive pas.

Tandis que Lucienne est assise près de la fenêtre, lui est à l'autre bout de la pièce. Il va de long en large, et Valboise ne voit que ses gestes et, de ses paroles, n'entend qu'un murmure.

Que peut-il dire que Lucienne écoute ainsi, haletante, repliée sur elle-même ? Quels arguments trouve-t-il auxquels sa femme ne peut répondre que quelques mots brefs qu'il ne perçoit pas ?

Voilà qu'il s'approche, il est près de Lucienne, Valboise les voit, il voit leurs lèvres remuer, mais ils parlent à voix basse, il n'entend rien.

C'est Gaston surtout qui parle ; parfois, Lucienne lève les yeux sur lui, ils se regardent un instant, et la tête de la jeune femme retombe dans ses mains.

Puis un nom arrive à lui, et c'est Lucienne qui vient de le prononcer :

— Maurice...

Et ce seul nom rassure Valboise.

Si sa femme ose le prononcer devant Freneuse, c'est qu'elle est innocente.

Soudain, soudain, un grand froid tombe sur lui, un manseau de glace l'enveloppe. Il vient d'entendre sa femme et très distinctement chacune de ses paroles est arrivée à son oreille :

— Tu sais bien que je n'aime que toi et que je ferai ce que tu voudras.

Il s'accroche au mur, un son rauque sort de sa gorge, il a le courage de regarder.

Lucienne s'est levée, elle est près de Gaston, il lui a pris la main et il l'entend, maintenant, lui aussi :

— Alors, nous partirons tous les deux, tu abandonneras cet homme, moi je fuirai cette fille. Nous laisserons ici ce triste passé, nous oublierons tout, notre vie datera de ce soir.

— Oui.

— Plus rien ne nous séparera, je t'appartiendrai sans crainte, tu seras à moi sans remords. Tu seras ma femme, enfin.

— Oui.

— Nous n'habiterons nulle part, nous serons partout, là où sera le printemps, où sera le soleil et nous vivrons tous les jours de la vie, l'un près de l'autre, la main dans la main, les yeux dans les yeux.

— Oui.

— Et, quand nous serons vieux...

— Et si tu ne m'aimes plus, avant !...

— Peux-tu croire.

— Oui, je peux croire, mais cela ne fait rien, va.

Quand je saurais qu'un jour tu devrais ne plus m'aimer,

je te suivrais tout de même. Tu es mon bonheur, je quitte tout et je te suis, peut-il en être autrement!... Aime-moi tant que tu pourras, mon chéri, et si un jour tu en aimes une autre, plus jeune, plus belle, tu me le diras et je disparaîtrai. Comment? Qu'importe. Mon bonheur sera évanoui, ma vie sera finie, j'aurai suivi ma destinée. Emporte-moi mon amour.

Les doigts crispés sur l'appui de la fenêtre, les yeux fermés, Valboise entend tout cela. Il voudrait crier, il râle.

Il reste ainsi quelque temps encore, puis, comme il n'entend plus rien, lentement ses paupières se soulèvent.

Il les voit; ils chuchotent.

Ils préparent leur fuite sans doute, règlent les derniers détails, et ils se penchent, s'enlacent, et leur étreinte semble devoir toujours durer.

Enfin, ils se séparent.

— A tout à l'heure, dit Lucienne.

— A tout à l'heure et à toujours, répond Gaston.

De la porte il lui envoie encore un baiser, puis il se glisse dans le couloir, descend le perron précipitamment; mais là il s'arrête terrifié, il veut se rejeter en arrière, il n'en a pas le temps.

Deux mains, deux tenailles, se sont accrochées à lui, et une voix haletante lui souffle au visage :

— Misérable!... Voleur!... Voleur!...

Vainement Gaston essaie de se dégager, vainement il essaie d'arracher son poignet à cet étau qui le broie.

Alors il feint de reconnaître seulement Valboise, il joue l'indifférence, quand la peur le fait grelotter.

— Vous m'avez effrayé. Qu'avez-vous donc?

Valboise voudrait lui cracher à la face son dégoût et son mépris, mais il peut à peine parler, sa langue s'embarrasse, et il lui semble qu'une main le serre à la gorge, l'étrangle.

— Canaille!... Toi... que j'aimais!... Elle... la gueuse!...

— Ah ça! qu'est-ce qui vous prend? Laissez-moi.

— Non, vous ne partirez pas... Ah!... l'abominable chose!... Tu ne partiras pas... Je te tiens... Je ne te lâcherai pas.

— Allons donc!

— Je l'écraserai!... Mais elle, elle... qui la punira?

— Vous divaguez. Encore une fois, laissez-moi.

— Je te tuerai!...

— Oh! oh!... Si vous l'aviez pu, ce serait fait; je ne vous crains pas.

— Misérable!...

Valboise veut faire un mouvement, il n'y arrive pas; il veut lever le bras, ses membres sont de plomb, sa volonté est impuissante.

Ses dents s'entre-choquent, ses doigts s'enfoncent plus profondément dans la chair de Freneuse, qui ricane.

— L'ogre ne fait plus trembler personne.

— Ah! deux fois infâme!... Je te tiendrai ainsi jusqu'à la mort!

— Ce ne sera pas long.

— Et je te poursuivrai encore... tu ne te débarrasseras pas de mon cadavre.

— Vraiment!... Je vais même me débarrasser tout de suite, car j'en ai assez.

Une lutte silencieuse et terrible s'engage, lutte singulière, dans laquelle l'un des deux adversaires est inerte, dans laquelle l'autre s'acharne sur un corps qui semble sans vie, qui est lié à lui et qu'aucun effort ne peut détacher.

Épuisé, Gaston s'arrête. Il est livide, la sueur coule en grosses gouttes de son front plissé.

Est-ce que l'apoplexie ne va pas l'achever, ce moribond?

Est-ce qu'il va mourir là, comme il l'a dit, cramponné à lui?

Est-ce que cela va durer longtemps, cette agonie?

Non, moins longtemps qu'il ne le craignait.

Gaston sent sur son poignet les doigts de Valboise se desserrer; il le voit chanceler, il se sent libre, il pourrait le retenir; il le bonscule et, d'une poussée, l'envoie rouler sur le perron.

Un instant, il le regarde, assiste, impassible, aux ef-

forts désespérés qu'il fait pour se relever, sourit, murmure :

— Non, nous ne partirons pas, ce n'est plus la peine. Il se demande s'il va appeler Lucienne. A quoi bon? Il aurait aussi appeler les domestiques; et on le soignerait; qui sait? on le sauverait peut-être. Non, il vaut mieux le laisser là, seul.

Il mourra comme un chien, comme un malheureux abandonné qu'il est.

On trouvera son cadavre tout à l'heure, assez tôt.

Démesurément ouverts, les yeux du mourant le suivent, semblent lire toutes ses pensées et, pour la première fois, Gaston a un léger frisson.

Il recule, il fait ainsi quelques pas, puis il tourne le dos et s'en va lentement. Valboise le voit s'éloigner. Quels horribles songes viennent troubler ses derniers moments!

Quelles tortures viennent s'ajouter aux tortures de l'agonie!...

Pendant qu'il se dresse contre la mort, qui déjà a pris moitié de son corps, il s'en va celui qui lui a donné le coup suprême, il s'en va tranquille, le voleur d'amour et demain, dans cette maison, il rentrera en maître. Il prendra la place de celui qu'il a trompé, trahi, tué. Lucienne sera sa femme, et Maurice sera son fils.

Ah! non, ce n'est pas la peur de la mort qui le fait se tordre ainsi sur les marches du perron, c'est cette épouvantable vision qui le poursuit et qu'il emportera dans la tombe :

— Lucienne sera sa femme, Maurice sera son fils.

Et c'est un supplice d'enfer que mourir ainsi, c'est mourir dix fois.

Tout à coup, son corps s'immobilise, son cou se tend, sa tête se penche.

Là, appuyé sur la pierre, près de lui, ce point lumineux!...

Ah! s'il pouvait l'atteindre!... Si la mort voulait lui laisser un peu de répit!... Avant qu'ils ne se glacent, si ses doigts pouvaient le saisir, ce fusil!...

Il ramasse, il concentre le peu qui lui reste de vie, il fait un appel surhumain à ce qui lui reste de volonté.

Et son bras s'allonge, se glisse, encore un peu.

Ah! il l'a, il le tient!

Sa joie est immense, mais rien ne la trahit; replié sur lui-même, il cherche celui qu'il veut atteindre.

Il l'aperçoit là-bas, marchant lentement, s'arrêtant souvent pour jouir sans doute de sa dernière convulsion.

Il essaie de le mettre en joue, ses bras se cassent, refusent de porter son fusil. Lui, le vieux chasseur qui jamais n'a manqué son coup, va-t-il, ô dérision, ne pouvoir tirer maintenant.

Il soulève l'arme, l'appuie sur la pierre.

Comme il est à demi couché, la crosse arrive juste à hauteur de son épaule et il vise, lentement, parce que sa vue se trouble; posément, sans trembler, parce que de toute sa volonté il veut tuer.

Et seulement lorsqu'il est sûr que la poitrine de Freneuse est là au bout de son canon, il presse la détente.

La détonation roule, se répercute dans tous les échos de la forêt.

Et lui, qui tout à l'heure ne pouvait bouger, dans un éclair de vie se redresse de toute sa taille; lui, qui ne pouvait remuer un bras, jette à la volée l'arme inutile maintenant; lui, qui ne pouvait parler, a un cri de joie.

Ah! que la mort vienne! Qu'elle lui apporte la délivrance. Il s'est vengé, il partira sans remords, heureux. Un bruit de pas pressé arrive à lui, il attend.

De la maison, la détonation a été entendue, les domestiques accourent et Lucienne qui de sa fenêtre l'a vu tirer, Lucienne les précède.

Il leur barre le chemin de ses bras tendus.

— Arrêtez!...

C'est aux domestiques qu'il parle, c'est sa femme qu'il regarde.

— Écoutez...

Il essaie de ramener ses mains jusqu'à sa gorge pour arracher l'étreinte qui l'étouffe, ses bras retombent, et Lucienne se précipite pour le soutenir.

Il n'a pas la force de le repousser, c'est sur elle qu'il s'appuie.

— La coupable... c'est elle...

— De qui donc parles-tu ?

— Ils voulaient partir... C'est elle... elle...

Ses yeux se ferment, et Lucienne a compris, elle tressaille, demande encore, certaine qu'il ne peut plus répondre.

— Que veux-tu dire ?

Un long frisson le secoue, son corps s'alourdit, sa tête se renverse.

Doucement on l'étend et, pendant que Lucienne essaie de sangloter, des visages inquiets, attristés se penchent sur lui.

Ses lèvres remuent encore ; très distinctement encore il prononce :

— La malheureuse...

C'est fini.

Lucienne s'agenouille près du cadavre, elle n'éprouve aucune terreur, mais elle voudrait n'avoir là, près de ce mort qui fut son mari, que de pieuses pensées de regret. Elle voudrait pleurer de vraies larmes, sincères; elle voudrait pouvoir prier, elle n'y arrive pas.

Après l'épouvantable soirée qu'elle vient de passer, elle ne peut songer qu'à une chose : c'est qu'elle est délivrée, c'est qu'elle est libre, c'est qu'elle est veuve.

IV

LA CURÉE

Christiane venait en quelques heures de trop souffrir ; il ne lui était plus possible, maintenant quelle était seule, de réfléchir.

Après le départ de Valboise, elle s'était laissée tomber sur le premier banc qu'elle avait rencontré et longtemps elle était restée là sans bouger, anéantie.

Il lui semblait qu'elle sortait d'un pénible cauchemar et elle en était encore toute endolorie. Dans sa pauvre tête brisée, tout se brouillait et se confondait. Valboise, Lucienne, Gaston, Gillette, tous se mêlaient dans son esprit et si inconsciemment elle balbutiait encore ces noms, ils n'évoquaient plus en elle que des souffrances très lointaines, effacées à demi.

Son corps aussi était très fatigué. Elle avait tant couru pendant toute cette journée, elle, qui déjà était si faible, s'était dépensée en tant de démarches vaines, que ses jambes étaient engourdies et lui semblaient très lourdes, que tous ses membres étaient courbaturés.

Tant qu'elle avait été debout, tant qu'il lui avait fallu discuter et se défendre, elle n'avait senti aucune fatigue, elle n'avait éprouvé aucune défaillance ; mais maintenant qu'elle était assise, que rien ne s'agitait autour d'elle, que pas une voix ne troublait le silence de la soirée, que plus rien ne la faisait trembler, une détente générale se produisait. Cela lui paraissait très bon de se reposer, de ne plus penser et elle s'abandonnait à cet engourdissement de tout son être, qui n'était pas le sommeil et qui pourtant lui apportait l'oubli.

Combien de temps, affalée ainsi sur son banc, demeurait-elle dans cet état de demi-somnolence, elle ne s'en rendit pas compte.

Un sursaut la redressa et il lui fallut un instant pour rappeler ses souvenirs.

Pourquoi Valboise n'était-il pas revenu comme il le lui avait promis ?

Il était rentré chez lui sans doute, près de sa femme. Lucienne et Gaston avaient eu le temps de se ressaisir, on s'était expliqué, arrangé, et on l'avait oubliée.

Qu'allait-elle faire ? Revenir chez eux, les troubler encore, à quoi bon ?

Elle allait quitter le parc, et elle sortirait par une petite porte qui se trouvait sur le côté de la pelouse. Elle irait demander un gîte à la mère Houlette et elle attendrait là que Gaston tint sa promesse.

La noire tristesse des soirs brumeux tombait sur elle. Son âme était angoissée et, sous la brise fraîchissante, son corps frissonnait.

Le buste courbé, elle avançait lentement, et chaque pas était une blessure nouvelle pour ses pieds endoloris.

Elle était arrivée, se traînant ainsi jusqu'à l'entrée du parc ; la pelouse s'étendait devant elle et elle distinguait aussi, faiblement éclairées, les fenêtres du salon où, pensait-elle, le calme était rentré.

Et soudain elle s'arrête brusquement, puis un bond la jette en avant.

Devant elle, une détonation qui rebondit dans tous les coins de la forêt vient de retentir, et les plombs, comme une giboulée d'avril, ont cinglé les feuilles autour d'elle.

Elle a un petit cri de frayeur et elle se sauve, elle court tant qu'elle peut, parce qu'elle croit que c'est sur elle qu'on vient de tirer. Elle a pris la première allée qui s'offre à elle, l'allée qui conduit à la porte de sortie, et elle va droit devant elle, sans rien regarder. Mais elle fait très peu de chemin, elle vient de trébucher sur un obstacle qui est étendu au travers de l'allée.

Elle surmonte ses craintes, s'arrête, se penche, et elle étouffe un cri d'horreur.

C'est Gaston qui est couché là, c'est lui que son pied a heurté. Elle essaie de soulever sa tête, et la tête retombe ; elle cherche sa poitrine, retire sa main ensanglantée. Quelques plombs seulement l'ont touché là, et cela suffit, il est mort.

Parce qu'elle ne comprend pas peut-être, son épouvante est plus grande encore. Elle voudrait appeler, mais la frayeur paralyse sa gorge, et elle va elle-même chercher du secours. Elle ne traverse pas la pelouse, elle ne va pas jusqu'au château.

Des lampes soulevées à bout de bras ont éclairé le perron, des formes s'agitent, s'arrêtent. Elles les reconnaissent. C'est Lucienne, c'est Valboise, ce sont tous les domestiques ; ils parlent, elle ne les entend pas, mais elle comprend ce qu'elle n'expliquait pas.

L'assassin de Freneuse, c'est Valboise.

Et elle se dit que sa présence là-bas est inutile, elle revient près du mort.

Elle a rencontré le fusil que Valboise a jeté, elle l'a ramassé, l'a emporté, l'a appuyé sur un arbre près du cadavre ; et aussi, près de ce cadavre, près de ce qui reste de celui qui fut un bourreau, elle s'agenouille pour pardonner.

Puis, comme des domestiques se dirigent de son côté, elle se relève et s'en va lentement, ne pensant plus à elle, s'oubliant, ne songeant plus qu'à Valboise et à Lucienne, ceux qui restent, là-bas, pour souffrir encore.

Déjà elle est dans la grande rue de Saint-Ail et une sorte de suggestion la force à se retourner. Elle écoute. C'est derrière elle un piétinement rapide, comme si une meute la poursuivait et des voix menaçantes arrivent à ses oreilles :

— Arrêtez-la !... Tuez-la !... Tuez-la !...

Qui poursuit-on ainsi ? Un instant Christiane se demande si toute cette haine qu'elle devine n'est pas déchaînée contre Lucienne. C'est de la direction du château que viennent ces cris, Valboise ne s'échappe-t-il pas après la femme qui l'a trahi ? Elle ne s'effraie pas trop, parce que, pense-t-elle, n'ayant pas fait le mal, elle n'a rien à craindre ; pourtant, comme les pas se rapprochent, comme les menaces deviennent plus distinctes et qu'elle ne sait pas en somme ce que ces gens veulent et qui ils sont, elle se cache derrière une grange isolée qui se trouve sur sa route.

Elle attend là à peine quelques minutes, ils passent devant elle et elle les reconnaît. Ce sont les domestiques du château.

Ils continuent leur course sans la voir. Un gamin les précède et crie plus fort que les autres :

— Arrêtez-la !... Arrêtez-la !...

Après qui donc, après quel malfaiteur courent-ils ainsi ?

Près de l'endroit où Christiane s'est arrêtée, à la première maison, une porte est ouverte, un paysan a interrogé les domestiques, l'un d'eux a répondu sans s'arrêter et la jeune fille a entendu l'exclamation du paysan.

Il a jeté quelques mots brefs à sa femme et il les a suivis, et il en est ainsi de toutes les maisons de la rue. L'une après l'autre, les portes s'ouvrent, des groupes se forment ; du village tout à l'heure assoupi, monte maintenant une sourde rumeur.

Christiane se doute bien que c'est la mort de Gaston qui provoque cette émotion, mais elle n'arrive pas à deviner qui on pourchasse de cette façon et, blottie dans son coin, effacée contre le mur de la grange, elle écoute, recueille chaque mot au passage.

Il lui serait facile d'interroger, mais il lui déplaît de se montrer à tous ces gens qui savent certainement à la suite de quelle faute elle a dû quitter le château, fuir Saint-Ail et qui, ce soir, l'accueilleraient par des rires et des sarcasmes.

Si ce n'est la mère Houlette, si ce n'est chez Valboise, personne ne l'a vue, elle voudrait qu'on ignore encore, toujours, sa présence et sa détresse.

Et c'est pourquoi, sans bouger, elle épie chaque geste, chaque parole.

Elle reste quelque temps sans rien comprendre, puis, un groupe s'étant rapproché, des lambeaux de phrase lui arrivent :

— M. Valboise... M. Freuseuse... tous les deux... oui, épouvantable... dans le parc... Mlle Dangeville... Son nom qu'elle aurait voulu qu'on oublie, sera donc mêlé à ce drame ?

N'en est-elle pas un peu responsable aussi ?

Par fatalité, soit ; par une suite de circonstances indépendantes de sa volonté, c'est certain, mais c'est elle pourtant qui a fait naître le soupçon dans l'esprit de Valboise, c'est par sa faute que Freuseuse a été tué.

Dans son effarement, elle n'a pas songé tout à l'heure à toutes ces choses ! maintenant, elle tremble et elle pleure.

Elle tord ses mains avec désespoir, la même plainte sort de ses lèvres :

— Mon Dieu !... mon Dieu !... Je ne voulais pourtant faire souffrir personne.

D'autres mots lui parviennent, des phrases tout entières.

— Quand est-elle arrivée ?

— Dans la journée, elle s'est arrêtée chez la mère Houlette.

C'est encore d'elle qu'on parle.

— Elle se cachait, la gueuse.

— Parbleu, elle avait prémédité son coup, allez.

Peu à peu le long du mur elle s'est affaissée, elle est à genoux et elle a tendu ses bras en avant comme si elle voulait les supplier, les faire taire et elle gémit :

— Non... non... Je ne suis pas celle que vous dites. Si vous saviez comme j'ai souffert !... Je suis une malheureuse, une pauvre malheureuse !...

Tout haut, les bavardages continuent :

— Des femmes pareilles méritent bien d'avoir le cou tranché.

— Sûr, elle ne l'aurait pas volé, celle-là !

Elle sait bien l'exagération de ces paroles, pourtant elle frissonne :

— Comme ils sont méchants, comme ils sont durs, sans pitié !

Péremptoire, une voix reprend :

— Parfaitement, pas plus pour ces crimes-là que pour d'autres, il ne devrait y avoir de circonstances atténuantes, il n'y a pas de crimes passionnels, Christiane Dangeville a tué, elle doit mourir.

— C'est d'autant plus juste que ce crime a fait deux victimes, M. Valboise...

— Parbleu !...

Terrifiée, elle s'est peu à peu relevée, elle s'est dressée contre le mur.

— Qu'est-ce qu'ils disent, ces gens-là !... Pourquoi n'accusent-ils qu'elle ?... Pourquoi toutes les malédictions tombent-elles sur elle ?...

Une voix cependant, timidement, essaie de la défendre :

— Il faut être un peu indulgent aussi...

— Non !... Non !...

— Si. Lorsqu'elle était ici, lorsqu'elle habitait le château, vous vous rappelez comme elle était bonne et douce...

— Elle cachait son jeu

— Je ne crois pas et ce qui a fait d'elle une criminelle, voyez-vous, c'est le malheur, la misère de tous les jours...

— Dites l'inconduite.

— Sous ce rapport, M. Freuseuse, non plus, n'était pas sans reproche.

— Alors elle a bien fait de le tuer, de l'attendre le soir, au coin d'un bois, et de l'assassiner lâchement ? Dites-le donc.

— C'est horrible !

— Elle ne mérite aucune pitié.

Christiane a entendu la monstrueuse accusation et un long frémissement a parcouru son corps glacé.

Elle murmure :

— Les insensés !... Les méchants !... Comme ils sont cruels et injustes sans s'en douter.

Elle a très peur, elle est livide, ses jambes flageolent et ses traits sont convulsés par une douleur intense ; pourtant elle quitte l'ombre qui la protégeait, elle avance vers eux, elle se livre à eux.

Ils ne l'ont pas entendu venir, leur discussion continue.

Ils parlent de sa fuite, maintenant. Quelqu'un vient de dire qu'elle n'était pas rentrée chez la mère Houlette et chacun donne son avis :

— Elle a dû aller à Batilly chercher le premier train.

— Ou plutôt courir à travers champs jusqu'à la frontière.

— Si on organisait une battue.

— Trop tard.

Alors elle fait un pas encore, elle se place devant eux et ils se taisent, ils reculent stupéfiés par cette soudaine apparition, mais tant de regards de haine s'attachent sur elle, qu'il lui semble, à la pauvre Christiane, que tous ces gens vont, comme des bêtes féroces, se jeter sur elle et la mettre en pièces, et le peu de courage qu'elle avait encore s'évanouit et ce qui lui restait de force s'en va.

Elle essaie en vain d'affermir sa voix :

— Vous... m'accusez... et je n'ai rien fait... rien fait.

Les hommes ne bronchent pas, mais une femme s'avance menaçante :

— Et M. Freuseuse ?

Tant de larmes assourdissent sa voix qu'on l'entend à peine.

— M. Freuseuse... je sais, il est mort... on l'a tué...

— Ah !... Ah !...

— Mais ce n'est pas moi.

— menteuse !

— Misérable !

— Non, ne dites pas cela, laissez-vous... Plus tard vous regretterez... Vous verrez, ce n'est pas moi.

— Si ce n'est pas vous, qui est l'assassin ?

— L'assassin !...

— Oui, qui est-ce ?... Dites, qui est-ce ?

— Attendez... attendez... Vous dites l'assassin... C'est vrai, il y a quelqu'un de tué... Mais vous ne savez pas... Celui qui a frappé... se défendait peut-être... ou encore, est-ce que je puis vous dire, moi, défendait ce qui lui appartenait... ce qui était son bien.

— Comment s'appelle-t-il, celui-là ?

— Allons, parlez !

— Lors qu'il saura que vous m'accusez, il viendra lui-même me défendre.

Un éclat de rire accueille cette réponse, dix bras se tendent vers elle, un poing effleure son visage.

— Assez de paroles, assez de mensonges !...

— Le nom de l'assassin ! Le nom !...

Et devant ces yeux qui luisent, ces bouches qui se tordent, ces bras qui menacent, elle n'éprouve plus rien qu'une peur instinctive, terrible. La peur haletante, affolante de la bête blessée que les chiens cernent et qui attend le premier coup de dent.

— Son nom ! son nom !...

Elle leur jette la seule phrase capable de la sauver :

— M. Valboise connaît le coupable, il vous le nommera.

Un hurlement lui répond. Des doigts s'accrochent à elle, l'attirent, et elle appartient à toutes ces mains qui la guettent.

— Elle se moque de nous, la gueuse !

— Elle blasphème !

— Empoignez-la !

— Tuez-la ! C'est tout ce qu'elle mérite.

Sa protestation domine encore ces cris de mort :

— Je suis innocente !

Et on n'entend plus que ses plaintes, puis plus rien.

Elle est tombée au milieu de cette meute sauvage, son corsage est déchiré, sa jupe est en lambeaux, sa chevelure s'est dénouée et des pieds se posent sur cet or répandu ; ses paupières sont baissées et au bout des longs cils deux larmes scintillent encore, arrêtées là au passage.

Ils peuvent l'injurier, la frapper, elle ne souffre plus.

V

LE CHEMIN DU CALVAIRE

— Madame...

Dans la chambre où on venait de porter le corps de Valboise, le domestique parlait à voix basse, un peu en tremblant :

— Madame... c'est un autre malheur encore.

Lucienne ne le connaît pas, ce malheur, mais elle le redoute depuis tout à l'heure, depuis l'instant où la détonation est venue troubler ses rêves de départ.

Elle n'a pas osé interroger, elle n'a pas osé prononcer le nom de son amant et pourtant une angoisse terrible la poigne, une inquiétude insurmontable l'étreint.

Elle se tourne à demi vers le domestique, dit timidement, comme si elle craignait sa réponse :

— Ce coup de fusil ? n'est-ce pas ?

— Oui, madame... M. Freneuse...

Elle demande encore avec une faible espérance :

— Blessé ?...

— ... Tué.

Tout son sang reflue à son cœur, elle chancelle, s'appuie au lit sur lequel est étendu son mari, son regard tombe sur lui, sur ce visage blafard, où les lumières vacillantes des bougies promènent des ombres légères et, devant ce cadavre, pour la première fois, elle a peur, pour la première fois elle s'accuse, pour la première fois elle tremble.

Elle étouffe un cri d'angoisse, elle retire sa main, et, tout le corps agité par un tremblement d'horreur, elle reste seule, debout parmi ces ruines.

Il y a quelques heures, Christiane lui a dit :

— Ta belle façade de vertu va s'écrouler.

Ce n'est pas seulement la façade qui est à bas, c'est l'édifice tout entier qui vient de s'effondrer, c'est sa vie qui vient de sombrer.

Ah ! la fatale échéance !... L'heure terrible à laquelle elle ne voulait pas croire et qui vient de sonner !... Ah ! l'épouvantable réveil !...

Elle est arrivée à se glisser sur un fauteuil et elle est restée là longtemps, anéantie, terrorisée, très longtemps, jusqu'à ce qu'un bruit de voix vint la surprendre.

Ses yeux, agrandis par la souffrance et la frayeur, interrogent une femme qui vient de se glisser dans la pièce.

— C'est... lui, madame, qu'on apporte.

Elle s'est dressée, a eu un geste, un cri de folie :

— Non ! non, pas lui, je ne veux pas.

La femme est sortie, puis elle rentre presque aussitôt :

— Madame, il faut venir, on vous demande.

Elle a un sursaut, puis elle se laisse conduire. Elle traverse le couloir, entre dans le salon, et elle a un cri de rage folle, de haine sans merci.

Pâle, échevelée, les vêtements souillés et déchirés, Christiane est devant elle.

Christiane, une autre victime, la première victime. Celle dont le cœur fut déchiré, l'âme souillée, celle à qui on a arraché son enfant, celle qui fut bafouée, ridiculisée, martyrisée, chassée.

Une victime, oui, et la plus touchante, certes. Mais Lucienne ne voit en elle qu'une rivale, la rivale détestée qui a détruit son rêve de bonheur coupable ; la rivale qu'elle hait d'autant plus aujourd'hui qu'elle fut envers elle plus lâchement injuste, plus impitoyablement cruelle.

Et, menaçante, elle s'avance vers elle, sans souci de ceux qui les entourent.

— Tu es heureuse, Christiane Dangeville, tu triomphes, mais tu souffriras aussi, va, encore, je le jure, jusqu'à la mort.

Christiane ne lui répond pas, elle promène sur ceux qui sont là un regard affoie. Comment, après ce qu'elle vient de souffrir déjà, peut-on la menacer encore ? Comment ose-t-on, parce qu'elle est seule, sans défense, la torturer ainsi, l'innocente ? Comment a-t-on le courage de s'acharner après cette pauvre chose pitoyable qu'elle est ?

Son regard s'arrête sur un homme qui a semblé avoir pour elle quelque pitié, qui a détourné d'elle, lorsqu'il est arrivé, les injures et les coups ; un homme que tout le monde regarde avec autant de crainte que de respect : le juge d'instruction de Briey, qui vient d'arriver en voiture.

— Voyez, monsieur, comme tout le monde me hait.

Le juge fait un signe à son greffier, et c'est seulement quand tout le monde est sorti, qu'il est seul avec les deux femmes, qu'il répond :

— Vous avez donc fait du mal à tout le monde, mademoiselle, pour être ainsi détestée ?

— Du mal !... Ah ! non, monsieur, je n'ai fait de mal à personne, mais je suis une pauvre fille, voyez-vous, et parce que je suis tombée une fois, on me croit capable de tous les crimes... Alors on me pourchasse comme une bête malfaisante... On ne se doute pas que j'ai un corps qui saigne, un cœur qui se déchire, une âme comme les autres, qui souffre et parfois se révolte. Et c'est ainsi qu'on est sans pitié. Les uns frappent au cœur, les autres lapident le corps. Chacun me donne la douleur qu'il peut... Tout à l'heure vous m'avez trouvée évanouie ; les gens qui m'entouraient — ils se croyaient des justiciers — m'auraient tuée sans doute, si vous n'étiez arrivé ; ce ne sont pas là, allez, monsieur, les blessures les plus douloureuses, et j'aurais voulu mourir sous leurs coups, si je n'avais une fille pour laquelle je dois vivre.

Le juge reprit :

— Ces gens dont vous parlez ne sont pas pardonnables, ils ne devaient pas avoir la lâcheté de vous frapper comme ils l'ont fait, mais s'ils pouvaient avoir une excuse, c'est vous qui venez de la leur donner. Ils se croyaient des justiciers, avez-vous dit : vous savez de quel crime ils vous accusaient ?

— Je vous ai dit aussi, monsieur, qu'on m'accusait de tous les crimes.

— Justement ! interrompit Lucienne en ricanant.

Le juge la fit taire, et répondant à Christiane :

— Pourquoi, lorsqu'on apprend l'assassinat de M. Freneuse, n'y a-t-il eu dans le village qu'une voix pour désigner l'assassin, pour vous nommer ?

— Je ne sais qui le premier a soufflé mon nom, on m'a cru coupable peut-être tout simplement parce que M. Freneuse était le père de ma fille.

— Oui, mais aussi parce que vous aviez quitté Saint-Ail depuis deux ans et que vous y reveniez juste le jour du crime.

— Il y a cela aussi, oui.

— Enfin, parce qu'à l'heure où M. Freneuse a été tué, vous étiez avec lui, dans le même parc.

— Oui, il y a encore cela !

— Ce sont, avouez-le, des coïncidences bien étranges.

— Ce ne sont pas des coïncidences, monsieur, tout s'enchaîne et tout s'explique.

— Alors, expliquez.

Embarrassée, Christiane se tourna vers Lucienne ; prête à se défendre, prête à attaquer, celle-ci la dévia du regard. Alors, la jeune fille pâlit plus encore, jusqu'à :

— Pourquoi est-ce à moi que vous demandez ces explications, monsieur ?

— Qui donc voulez-vous que j'interroge ? Tout à l'heure, je vous ai déjà posé cette question, vous m'avez répondu : adressez-vous à M. Valboise. Je veux bien croire que vous ignoriez alors que M. Valboise ne pouvait plus me répondre, mais si vous vous taisiez plus longtemps, je me dirais que vous avez adopté ce système de défense et je vous plaindrais, car il est déplorable.

— Je n'en ai pas d'autre pourtant, monsieur, je n'en ai

pas d'autre. J'étais dans le parc avec M. Valboise. Nous avions laissé ici, dans le petit salon où nous sommes, sa femme et M. Freneuse. M. Valboise était très préoccupé ; bien que moi-même je fusse horriblement triste et malheureuse, j'avais cherché, sans y parvenir, à l'arracher à sa sombre rêverie. Au bout de quelques minutes, il me quitta, en me disant qu'il allait venir me rejoindre. J'attendis. Combien de temps, je ne sais pas, un quart d'heure, vingt minutes, plus peut-être, je ne m'en rendis pas compte. Alors, je crus qu'il m'avait oubliée et je revenais vers le château quand j'entendis le coup de fusil. J'eus peur, je courus, je rencontrai à travers une allée le corps de M. Freneuse et voilà tout, monsieur, voilà tout ce que je sais, tout ce que je puis vous dire.

— Mais pourquoi vous êtes-vous sauvée ?

— Je ne me suis pas sauvée. Je m'arrêtai près du corps, je reconnus que ce n'était plus qu'un cadavre et je voulus demander du secours. Je traversai la pelouse, je fis moitié du chemin. Là, j'ai trouvé et j'ai ramassé le fusil que vous avez vu appuyé sur un arbre ; puis, comme je vis des lumières, je crus qu'on arrivait et n'ayant plus rien à faire je parlai. Mais je ne me suis pas sauvée, monsieur, je partis lentement, très lentement, je ne craignais rien.

— Vous vous êtes cachée pourtant ?

— Je me suis dissimulée derrière une grange, oui, mais j'étais bien loin de supposer qu'on me poursuivait. Je ne connaissais pas ceux qui couraient derrière moi et leurs cris m'effrayaient. Il faisait très sombre, monsieur, et une femme a peur pour de moindres raisons.

— Ainsi, du premier coup, au premier examen, ces gens qui vous poursuivaient avaient cru à votre culpabilité ?

— Qui sait, un mot peut-être a fait naître leurs soupçons.

— Qui l'aurait prononcé, ce mot ?

Christiane regarda Lucienne, mais ne répondit pas. Le juge reprit :

— De ce que vous venez de dire, il ressort ceci : c'est qu'il n'y avait dans le parc que M. Valboise et vous.

— Oui, monsieur.

— Mais vous doutez-vous que vous accusez M. Valboise ?

Christiane leva sur lui ses jolis yeux pleins de tristesse et de douleur.

— C'est bien infâme, n'est-ce pas, d'accuser un mort ?

Le juge sursauta.

— Alors, c'est bien vrai, vous l'accusez ?

— Je ne puis pas dire : c'est lui, puisque je ne l'ai pas vu tirer.

— Mais vous le pensez, vous en avez la conviction absolue, cela se voit.

Encore une fois, Christiane baissa la tête sans répondre.

— Vous n'osez pas formuler votre accusation.

— Non, monsieur, car, encore une fois, je n'ai pas assisté au crime.

Le juge fouilla ses paperasses, chercha quelques notes, se recueillit un instant, puis s'adressa encore à Christiane :

— Je vois très bien où vous voulez en venir. Affirmer votre innocence était enfantin. Personne ne vous aurait crue ; vous étiez condamnée d'avance, unanimement. Vous avez trouvé mieux. Vous accusez un mort, c'est-à-dire quelqu'un qui ne peut se défendre, qu'on peut charger de tous les crimes et de tous les forfaits. Et des discussions naissent. Quelques âmes simples, quelques crédules vous suivent ; les soupçons s'égarer, l'opinion se partage ; vous bénéficiez de ce doute. C'est très fort.

— C'est surtout bien compliqué, et je vous assure, monsieur, que je n'ai pas cherché si loin.

— Si, si, je le répète, c'est très fort. Malheureusement, votre tactique pêche par la base.

Elle dit, un peu ironique :

— Cela ne m'étonne pas, monsieur.

— Vous me disiez, tout à l'heure — je viens de relire votre phrase — tout s'enchaîne et tout s'explique. Or, plus nous avançons, plus nous dévions ; plus je vous écoute, moins je vois clair. Ce qui est logique, je vais vous le dire, voulez-vous ?

— Je vous écoute.

Le juge prit son temps.

— Vous avez été la maîtresse de M. Freneuse ; vous espériez peut-être qu'il vous épouserait, et votre déception, votre douleur aussi furent grandes lorsqu'il vous abandonna. Vous étiez enceinte, on ne pouvait plus vous garder dans cette maison, et, du jour au lendemain, vous vous êtes trouvée sans ressources et sans gîte. C'est, hélas ! la banale et triste histoire des filles séduites. Vous êtes partie, mais vous gardiez un profond ressentiment pour les uns et pour les autres.

— J'avais beaucoup de peine, monsieur, plus que vous ne le pensez ; aucun ressentiment, je vous assure.

— Deux années se sont écoulées ; vous êtes revenue aujourd'hui, je ne sais dans quel but, pas pour tuer votre ancien amant, bien sûr...

— Je venais solliciter sa pitié pour sa fille.

— Il vous a repoussée ?

— Oui.

— Plus encore, pendant votre absence, il enleva votre fille. Je comprends très bien votre souffrance, et tout le monde y compatira. Croyant l'y trouver, vous êtes venue ici, et c'était tout naturel, pour réclamer votre enfant...

Le juge se tourna vers Lucienne.

— Alors, que se passa-t-il, madame ?

Lucienne était prête, elle répondit sans se troubler :

— Je suis un peu cause de cet enlèvement, j'avais fortement engagé M. Freneuse à prendre soin de sa fille, et ainsi je me trouvai mêlée à la discussion très vive qui éclata tout de suite entre mademoiselle et... la victime. Mon mari survint et il s'apitoya sur le sort vraiment digne de pitié de l'ancienne institutrice de son fils. Il sermonna M. Freneuse, il l'exhorta à remplir son devoir jusqu'au bout et à épouser la mère, puisqu'il avait déjà pris la fille. M. Freneuse résistait, et pour couper court à une discussion qui devenait plus violente, mon mari emmena mademoiselle en me priant de continuer le siège de son ami et de tâcher d'obtenir son consentement.

— Est-ce exact, mademoiselle ?

— A quelques détails près, oui.

Lucienne continua :

— Je ne réussis pas plus que n'avait réussi mon mari.

Au bout d'une demi-heure peut-être, M. Freneuse me quitta sans vouloir entendre parler davantage de ce mariage. Que se passa-t-il dans le parc. Je ne sais. J'entendis un coup de fusil, je me précipitai sur le perron, suivie de mes domestiques, et j'arrivai juste à temps pour recevoir dans mes bras mon mari, frappé d'apoplexie.

Le juge s'inclina, revint à Christiane.

— Ce qui s'est passé dans le parc est facile à deviner. Revenant avec M. Valboise, vous avez rencontré M. Freneuse, et encore une fois il a refusé de vous épouser et, révoquée, affolée, vous lui avez arraché le fusil qu'il emportait, il s'en allait, vous avez tiré sans réfléchir : il est tombé, et pendant que M. Valboise se précipitait chez lui pour chercher du secours, vous êtes partie, vous, dégrisée tout à coup, effrayée de votre crime, vous êtes partie comme une âme en peine.

Les bras ballants, la tête renversée, l'apparence d'une morte, Christiane écoutait, elle murmura :

— Oui, c'est ainsi qu'on échafaude une accusation.

Triomphant, le juge reprenait :

— Et c'est ainsi que vous avez raison. En effet, tout s'enchaîne et s'explique. Mais ne parlez pas de M. Valboise, on ne tue pas sans motif, et M. Valboise n'avait rien à voir dans toute cette histoire.

— C'est vrai, monsieur, mais à côté de cette histoire, comme vous dites, il y a un drame que vous ignorez, un drame poignant aussi.

Elle se tourna vers Lucienne :

— Pardonnez-moi, madame, mais il faut bien que je me défende puisque tout le monde m'accuse, puisque pas une voix ne s'élève pour dire la vérité. Du reste, c'est au juge que je m'adresse, et c'est un peu comme à un confesseur, l'homme oubliera ce qu'aura entendu le juge, et puis, encore une fois, puisque vous vous taisez, il faut bien que je parle, moi, il faut bien que je me défende, n'est-ce pas ?

Le juge fit un geste.
 — Parlez sans crainte, mademoiselle.
 — Ce que vous ne savez pas, monsieur, c'est que, pendant cette soirée, M. Valboise avait appris une chose très douloureuse, très cruelle, qui l'avait complètement bouleversé.
 — Quoi donc ?
 — Il avait appris — elle acheva sourdement — que sa femme avait un amant.
 Bième, les yeux mauvais, les dents serrées, les poings menaçants, Lucienne s'était dressée.
 Le juge répétait :
 — Un amant !
 Étonnée de son audace, un peu confuse aussi et profondément triste d'avoir à accuser pour se défendre, Christiane maintenant se taisait.
 Et ce fut, entre les trois acteurs de cette scène tragique, un silence angoissant.
 Si habitué qu'il fût aux surprises des instructions, le juge lui-même dissimulait mal son trouble ; il lui fallut faire une véritable effort pour ressaisir tout son calme et reprendre son interrogatoire.
 — On n'a pas le droit, mademoiselle, d'énoncer certains faits sans les prouver ; vous accusez, il faut aller jusqu'au bout, il faut préciser votre accusation.
 Elle le supplia des mains et des yeux.
 — Épargnez-moi, monsieur.
 Puis, se reprenant, parlant pour Lucienne comme pour elle :
 — Épargnez-nous.
 — Excusez-moi d'insister. C'est pour vous que je le fais, du reste. Vous êtes accusée d'un crime, toutes les preuves semblent contre vous, je vais vous faire arrêter...
 — Arrêter !... moi !...
 — Il le faudra bien, si vous ne vous défendez pas mieux, si vous n'arrivez pas à me prouver votre innocence ; et vous ne vous sauvez qu'en disant ce que vous savez, tout ce que vous savez.
 — Ne pouvez-vous vous contenter de ce que je vous ai dit, et j'en ai trop dit déjà pour que vous ne devinez pas une partie de la vérité, si ce n'est toute la vérité... Vous voyez bien que je suis sincère, que je ne mens pas... Pourquoi mentirais-je, mon Dieu ?... Vous sentez bien que, derrière ce crime, se cache un drame intime très triste pour tous. Pourquoi nous forcer à l'avouer ? Puisque je ne suis pas coupable, puisque votre justice n'a plus rien à faire, pourquoi insister, pourquoi nous obliger à une confession inutile et très... trop pénible... Laissez-nous, monsieur... Vous avez devant vous deux malheureuses, une femme en deuil et une pauvre fille désespérée... Laissez-nous pleurer chacune de notre côté.
 — Il faut pourtant que je remplisse mon devoir et je dois être complètement éclairé. Dans l'obscurité, vous venez, mademoiselle, de mettre une lampe ; allumez-la, dites-moi le nom... de l'amant.
 — Vous le devinez, monsieur.
 — Je veux que vous me le disiez.
 Éperdue, Christiane fit un pas vers Lucienne.
 — Je vous en prie, madame, pour vous comme pour moi, parlez.
 Très froide, très maîtresse d'elle-même, Lucienne haussa les épaules :
 — Je n'ai rien à dire. Si j'avais pu vous sauver tout à l'heure, je l'aurais fait ; si je le pouvais maintenant, je le ferais encore certainement ; mais ne croyez pas que je me prêterai à vos machinations, je n'ai rien à dire.
 — Mes machinations !...
 — Oui, malgré toute la pitié que vous m'inspirez, je ne puis me laisser accuser par vous, je ne puis surtout vous laisser accuser mon mari.
 — Je ne vous demande pas de pitié, je vous demande seulement de dire la vérité.
 Lucienne s'adressa au juge :
 — Je vous en prie, monsieur, faites cesser cette scène. Cette fille a dit tout à l'heure que j'avais un amant ; si elle est capable de vous le nommer, qu'elle le fasse donc.
 — Répondez-moi, mademoiselle.
 — Eh bien ! oui, monsieur, puisqu'il le faut et quoi qu'il m'en coûte, je dirai tout.
 Lucienne interrompit :

— Encore une prière, monsieur le juge. Vous savez à quelle heure horriblement douloureuse je me trouve. Non seulement je suis brisée et je ne pourrais guère vous être utile, mais je voudrais être là-bas près de celui qui n'est plus, et je vous serais infiniment reconnaissante si vous pouviez demander à mademoiselle d'abrégier son récit.

— Vous avez entendu, mademoiselle.
 — Oui, monsieur, et je vous répondrai d'un mot : l'amant de Mme Valboise était M. Freneuse.

Le juge s'attendait à ce nom, il tressaillit pourtant, regarda Lucienne.

Elle paraissait très calme, elle n'attendit pas la question du juge.

— Vous ne m'avez pas fait l'injure, n'est-ce pas, monsieur, de penser un instant que j'allais me défendre ? J'ai cru que ce serait offenser la mémoire de mon mari, que de répondre à cette fille, lorsqu'elle insinua tout à l'heure qu'il était un assassin : ce serait indigne de moi de répondre à l'accusation qui me vise. Vous êtes là, monsieur, pour faire toute la lumière et j'ai confiance en vous. Je constate pourtant que cette fille m'a gardé, pour l'avoir chassée après sa faute, une haine que je ne soupçonnais pas.

Christiane tremblait comme une feuille secouée par le vent d'automne. Elle sentait qu'elle n'était pas de force à lutter contre Lucienne et elle comprenait qu'elle était perdue si Lucienne le voulait. Elle fit un mouvement comme pour se jeter à ses genoux.

— Oh ! madame, je comprends tout ce que cet aveu a de pénible pour vous, je ne vous l'aurais pas demandé, vous le savez bien, si ma vie n'était en jeu, si la vie de ma fille ne dépendait de la mienne. Mais je dois me défendre et vous ne devez pas nier ce qui est vrai, vous ne le pouvez pas. Songez-y, je serais condamnée peut-être... condamnée sur un mensonge de vous, y avez-vous pensé ?... Avez-vous pensé que ce crime, plus infâme que tous les crimes, vous poursuivrait sans trêve et que vous souffririez sans repos... Ne craignez-vous pas d'être frappée un jour plus cruellement encore que vous ne l'avez été aujourd'hui... Ne craignez-vous pas d'être punie dans tout ce que vous avez de plus cher, dans tout ce qui vous reste, dans votre fils.

Lucienne n'avait pas fait un geste, elle ne bougeait pas, elle demeurait impassible et froide comme si elle n'entendait pas.

Christiane eut un geste de détresse et elle se retourna vers le juge.

— Alors, monsieur, c'est à vous que je m'adresse, c'est à vous que je me confie. Vous n'êtes pas venu pour m'accuser, vous êtes venu pour chercher et ce n'est pas seulement de mon côté que vous devez vous tourner, vous devez chercher partout, n'est-ce pas ?

— Vous avez raison, mademoiselle, et je vous suivrai là où vous m'avez conduit. M. Freneuse était, avez-vous dit, l'amant de Mme Valboise ; pouvez-vous le prouver ?

— Comment pourrais-je le prouver ? J'ai surpris leur conversation cette après-midi dans le bois, quelle preuve pourrais-je vous donner ? Il faut croire ce que j'affirme, vous m'accusez bien sans preuve, moi.

— Il y a contre vous les faits qui ont précédé le crime.

— Ils prouvent que j'étais malheureuse, continuellement humiliée, déçue et trompée ; ils ne prouvent pas que je suis une criminelle, ces faits !... Vous les arrangez du reste pour les besoins de votre cause vous prenez ce qui vous sert, vous laissez ce qui vous gêne et la scène du crime vous l'imaginez de toutes pièces, sans même vous inquiéter de ce qui est vraisemblable. Ainsi vous dites : vous avez arraché l'arme que M. Freneuse emportait ; eh bien ! ce n'est pas exact, M. Freneuse ne devait pas emporter son fusil, puisque je l'ai retrouvé au milieu de la pelouse.

Le juge sourit.
 — Je n'ai pas dit que M. Freneuse avait été tué à bout portant.

— C'est vrai, vous aurez toujours raison, monsieur.
 — Le médecin, tout à l'heure, nous parlera de la blessure, mais j'admets tout de suite que le coup de fusil ait été tiré de l'endroit où vous dites avoir trouvé l'arme, c'est-à-dire à une trentaine de pas. Eh bien ! ceci encore

vous accuse. Si Valboise avait tiré, Freneuse aurait reçu toute la charge en pleine poitrine, tandis que le coup a porté très à droite, la victime n'a reçu que quelques plombs. Valboise, que j'avais rencontré dans quelques parties de chasse, renierait certes ce coup-là. La main qui a tiré n'était pas sûre, ce n'est pas la sienne...

— Lorsqu'on tire sur un homme, il est permis de ne pas avoir la main sûre.

— Soit. Vous continuez à accuser Valboise et vous expliquez ainsi le mobile du crime : il venait d'apprendre que sa femme avait un amant, il a tué cet amant. Bien, mais qui lui a dit que sa femme avait un amant ? Vous ?...

— Non, monsieur.

— Alors, comment l'avait-il appris ?

Elle n'avait plus de courage, elle n'avait plus de force, et c'est d'une voix à peine perceptible qu'elle répondit :

— On m'avait dit chez lui que M. Freneuse était à la chasse, et j'allais à sa rencontre pour le solliciter, lorsque, bien involontairement, je surpris un rendez-vous qu'il avait avec Mme Valboise. Et là, monsieur le juge, ils se montrèrent tous les deux si durs envers moi, que je les menaçai de dire leurs relations à M. Valboise ; puis, je les quittai, et pendant longtemps, en détresse, je parcourus le bois, me demandant comment le lendemain je nourrirais ma fille. C'est pendant cette heure de désespoir qu'ils me la volèrent, ma pauvre petite. Et, lorsque j'accourus ici la leur réclamer, ils me répondirent : « Si vous ne mettez pas votre menace à exécution, si vous ne parlez pas, vous saurez plus tard où elle se trouve. Secret pour secret. Alors, encore une fois, je les ai menacés, j'ai crié leur faute. M. Valboise est entré à ce moment ; je suppose qu'il avait entendu.

— Vous le supposez. Donc, rien dans son attitude ne vous le prouva ?

— Il ne fit du moins aucune allusion à mes paroles.

— Il était violent, emporté ; il avait entendu votre accusation, il est entré. Et il ne s'est pas jeté sur Freneuse pour l'étrangler ! Il n'a fait aucun reproche à sa femme ! Il venait d'apprendre brusquement que sa femme le trompait, et il était calme comme à l'habitude ! Était-ce de son caractère, cela ?

— Non, monsieur.

— Il ne fait aucune allusion à vos paroles, puis il sort avec vous, il vous quitte, revient, guette Freneuse et le tue lâchement, le frappe par derrière ! Était-ce de son caractère, cela ?

— Non, monsieur.

— Alors, vous voyez, votre accusation ne tient pas debout. En admettant que vous ayez menacé Mme Valboise, ce qu'elle nie, son mari ne vous avait pas entendue et n'avait, par conséquent, aucune raison pour tuer Freneuse.

Lucienne ajouta dédaigneusement :

— Et croyez-vous, monsieur, que cette fille aurait eu l'audace de venir m'insulter chez moi, que je ne l'aurais pas fait jeter dehors, et que, si mon mari n'avait rien entendu, je ne lui aurais pas tout raconté dès son arrivée ?

Christiane la regardait avec effarement ; ses lèvres décolorées tremblèrent.

— Je suis perdue.

Où, perdue ! La douleur crispait son cœur, l'angoisse l'étreignait, tout son corps frémissait. Elle s'était défendue tant qu'elle avait pu ; maintenant, c'était fini, tout tournait contre elle, tous se liguèrent pour la perdre, elle ne pouvait plus lutter, elle était au sommet du calvaire et elle succombait sous tant de souffrances, c'était fini. Et Lucienne jouissait de son agonie.

Elle se penchait sur cette pauvre chose affalée sur une chaise, sur cette pauvre chose pantelante et pitoyable, et elle semblait compter, avec une joie féroce, chaque râle et chaque crispation de sa victime.

Ah ! Christiane avait voulu s'attaquer à elle. Voilà comment elle se vengeait. Voilà comment elle faisait payer chaque transe d'un sanglot, chaque sanglot d'un coup de poignard.

Si le juge n'avait pas été là, elle lui aurait crié sa joie ; elle lui aurait dit sa haine massouvie, les tortures nouvelles qui l'attendaient.

Il lui fallait se contenir, mais elle pouvait du moins enfoncer le couteau davantage, elle pouvait l'achever ; elle voulait que la martyre sentit s'appesantir sur elle son pied vainqueur, et elle se leva pour lui donner le coup suprême.

Elle semblait faire un effort, parler avec regret :

— Vous me rendrez cette justice, monsieur, c'est que je n'ai rien fait pour charger cette fille... Je ne lui voulais pas de mal, je me souvenais du dernier mot que mon mari a prononcé, la malheureuse, et ma pitié allait assez loin pour arrêter sur mes lèvres l'accusation que j'aurais pu formuler... Je l'ai laissée parler, se défendre comme elle a voulu, je ne voulais pas intervenir. Elle a pourtant commis une action infâme, plus infâme peut-être que le meurtre de M. Freneuse... elle a accusé mon mari parce qu'il ne pouvait plus répondre, hélas ! elle a accusé sa femme parce qu'elle a pensé que dans sa douleur de veuve elle n'aurait pas le courage de protester. J'ai entendu ces accusations et autant que je l'ai pu, je me suis tue encore. Mais maintenant que vous avez fait la lumière ; maintenant que vous avez prouvé, sans que j'intervienne, sa culpabilité certaine ; maintenant que votre conviction est absolue et que mes paroles ne peuvent plus influencer votre jugement ou changer son sort ; je veux d'un seul coup me laver de toute cette boue qu'elle a jeté sur moi, sur nous. Cette fille, dans son odieux calcul, s'est trompée. La veuve est sans courage peut-être, mais le mari duquel elle ne craignait rien, le mari se lève et parle, le mort a parlé.

Si ce n'eût été le long tressaillement qui secouait son corps, on aurait pu croire que Christiane n'entendait plus.

Lucienne avait parlé avec beaucoup de dignité et un grand accent de sincérité et un peu ému par ses paroles, par la souffrance contenue qu'il croyait deviner, le juge demanda :

— Que voulez-vous dire, madame ?

Elle répondit lentement :

— Ce coup de fusil dans le calme profond de la soirée nous fit bondir. Nous eûmes tous ici le pressentiment d'un malheur et nous nous précipitâmes dehors, moi la première. Péniblement, mon mari essayait de monter le perron, ses jambes vacillaient, son visage était congestionné, l'apoplexie le foudroyait. Une émotion intense venait de provoquer une catastrophe que j'appréhendais depuis quelque temps. Nous étions tous autour de lui, sa bouche s'ouvrit, il voulait parler, mais les mots arrivaient difficilement. Il prononça pourtant très distinctement et nous avons tous entendu : « C'est elle la coupable. Il voulait partir... » Vous entendez, monsieur, il, c'était de Gaston Freneuse qu'il parlait et c'était son assassin qu'il désignait : « C'est elle la coupable ». Et en mourant, ayant encore en une dernière vision le drame affreux auquel il venait d'assister, il répétait : « La malheureuse ! » L'accusation était formelle et voilà pourquoi, monsieur, mes domestiques après avoir découvert le corps de M. Freneuse, se lançaient à la poursuite de celle qui venait de le tuer.

Peu à peu, Christiane s'était soulevée et elle protestait :

— Vous mentez !... C'est faux !... C'est faux !...

Lucienne ne prit pas la peine de lui répondre, c'est au juge qu'elle s'adressa :

— Appelez-en, monsieur, au témoignage de mes domestiques.

Le juge s'excusait à demi :

— Si vous m'aviez fait plus tôt cette déposition, madame, je vous aurais épargné ce long et pénible interrogatoire.

— Par pitié, n'est-ce pas, je ne voulais pas accabler... et si elle ne m'y avait forcée...

— Ce sentiment vous honore.

— Puis-je me retirer, monsieur ?

— Certainement madame, je vous prie seulement de bien vouloir faire tenir vos domestiques à ma disposition.

Elle s'inclina, passa devant le juge.

Christiane la suivait des yeux et pour la première fois dans son regard affolé passa une lueur de haine.

Elle murmura :

— C'est elle la coupable, et c'est elle qui part...

Puis elle dit encore :

— Vous m'avez tout pris, maintenant vous me faites condamner, votre haine est-elle satisfaite ?

De la porte Lucienne fit un signe. Ce signe pouvait être un léger salut, ce signe pouvait répondre : oui.

Et Christiane resta avec le juge qui déjà questionnait un domestique.

Elle prêtait peu d'attention à ce qui se disait ; maintenant cela lui était bien indifférent, d'avance elle se savait condamnée.

Condamnée !... le mot qu'elle venait de prononcer pour la première fois éveillait en elle un monde de pensées douloureuses.

Elle le répétait comme pour y habituer ses lèvres, y habituer son esprit : Condamnée !... Condamnée !...

D'autres domestiques passèrent, d'autres témoins encore. Elle n'entendit rien de leurs dépositions, elle ne dit rien que ce mot qu'elle balbutiait dans une demi-inconscience :

— Condamnée !...

L'enquête était terminée, le juge rangea ses papiers, puis il se leva.

— Mademoiselle, je suis obligé de vous faire conduire à Briey.

Elle se dressa comme si un fer rouge l'eût touchée.

— En prison ?

— Il le faut bien, jusqu'à la fin de mon instruction, du moins.

Et, tout à coup, elle lui demanda :

— Et ma fille ?

Interloqué, il répéta :

— Votre fille...

— Oui, vous n'y avez pas songé, vous n'avez pensé à moi que pour m'accuser... Pourtant, pourtant, j'ai droit à votre justice comme les autres... Comment réparez-vous le préjudice qui m'a été causé ? Car cela vous ne pouvez le nier, on m'a pris ce que j'avais de plus cher, la source même de ma vie, on m'a pris ma fille et je ne sais ce qu'on en a fait, je ne sais pas même si elle est vivante ou morte.

Il ne trouva qu'une banalité :

— La justice est égale pour tous.

Elle se mit à rire et ce rire nerveux et rauque était plus douloureux que ses sanglots.

— Ah ! oui, oui, ce sont de beaux mots, de beaux mots que répètent les heureux pour mettre en repos leur conscience ! Mais ceux qui souffrent, ceux qui râlent, les malheureux qui sont seuls dans la vie vous orient : Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !... Si ces mots-là suffisent à tranquilliser les uns, ils ne suffisent pas à guérir les blessures des autres. Pourtant, moi, j'avais confiance en vous... Je me disais, je disais à ceux qui ont volé ma fille : les juges sauront votre crime et ils me la rendront. Vous êtes venu, qu'avez-vous fait, qu'avez-vous cherché ?... Savez-vous seulement s'ils ne l'ont pas tuée !... Oui, tuée !... Vous en êtes-vous inquiété ?

— N'exagérez rien, vous savez bien que votre fille est vivante, que nous la chercherons et que nous la trouverons.

Elle dit amèrement :

— Oui, plus tard, plus tard. Qu'elle soit privée de sa mère plus longtemps et que sa mère soit privée d'elle, c'est peu de chose ; qu'elle souffre davantage, cela n'a pas d'importance, c'est une fille sans père, ce n'est rien.

— Je veux croire que la douleur vous égare...

— Oh ! non, allez, monsieur, oh ! non, je sais ce que je dis. Vous allez chercher ma fille, vous la trouverez, je le crois et alors ?...

— Comment ? Et alors ?...

— Oui, si vous me mettez en prison, qu'est-ce qu'elle deviendra, elle ? Qu'est-ce que vous en ferez ?

— Nous, nous veillerons sur elle, soyez tranquille.

— Et moi... Moi, je ne le verrai plus... Elle ne me verra plus.

— Elle vous sera rendue dès que vous serez parvenue à me prouver votre innocence.

— Je n'y arriverai jamais.

— Aussitôt votre mise en liberté, alors, si le jury vous acquitte.

— Et... et s'il me condamne ?

Le juge hésita.

— Dans ce cas, et jusqu'à votre libération, votre fille serait confiée à l'Assistance publique.

Elle eut un cri d'épouvante.

— L'Assistance publique !... Ah ! cela !... cela... Ah !... La bonne justice !...

Elle porta les mains à son cœur brisé, puis elle essaya vainement de s'accrocher à un meuble, et elle s'éroula, d'un seul coup, comme une masse inerte.

VI

LA COUR D'ASSISES

Chaque fois qu'elle entra chez le juge, ou chaque fois que l'avocat qu'on lui avait donné d'office venait la visiter, Christiane posait à l'un ou à l'autre la même question :

— Et ma fille ?

Les jours se traînaient et leur réponse changeait peu :

— Nous sommes sur la piste, demain peut-être nous aurons du nouveau.

— Nous avons eu un renseignement plus précis, notre enquête va enfin aboutir.

Toutes les souffrances de Christiane s'effaçaient devant cette torture plus grande.

Son arrestation, son incarcération, la honte de chaque jour, la crainte du lendemain, tout cela disparaissait devant cette pensée horrible :

— Ma fille est perdue, je ne la reverrai plus !

Elle passait des journées entières la tête dans les mains, les yeux fixés sur le même point, l'esprit tendu par la même question :

— Où est-elle ? Chez quelque étranger, qui la bat peut-être, peut-être la fait souffrir !

Et elle avait un cri d'atroce désespoir :

— Je souffrirais moins si je la savais morte !

Ce fut le martyre de chaque jour, le reste n'existait pas.

Elle avait dit à son avocat :

— Ne vous donnez pas de peine, ma condamnation n'a pas d'importance, si je n'ai plus ma fille.

Elle répétait au juge qui l'interrogeait :

— Je vous ai dit tout ce que je savais, je suis innocente, ce n'est pas la peine de me questionner davantage, je ne puis pas dire autre chose, faites ce que vous voudrez.

Dans ces conditions, l'instruction fut vite close.

Et Christiane fut renvoyée devant la Cour d'assises avant qu'on n'ait pu la renseigner sur le sort de sa fille.

Le magistrat avait fait pourtant tout ce qui dépendait de lui pour retrouver la trace de Gillette, il n'y était pas arrivé.

La disparition d'Anna Clauss, la bonne de Freneuse, indiquait assez que c'était elle qui avait emporté la petite fille, mais où s'était-elle réfugiée ? La mère Houlette avait dit ce qu'elle savait et le juge avait pu suivre jusque Metz le trajet de l'automobile, mais il perdait là la piste de la fugitive.

Anna Clauss, qui savait combien les Prussiens sont détestés à Saint-Ail et sur toute la frontière, avait caché à tous sa nationalité et tout le monde ignorait son véritable nom.

— Je suis de la Silésie, avait-elle dit, Polonaise par conséquent.

Comme elle n'était restée que peu de jours chez Gaston Freneuse, rien n'était venu démentir son affirmation et le magistrat dirigea ses recherches de ce côté de l'Allemagne. Il s'adressa à Breslau, il s'adressa à Posen, il fit fouiller dans toutes les villes, dans les villages de la Silésie.

Toutes ces recherches furent vaines, on n'avait pas connaissance d'une bonne venant de France avec un enfant. Lucienne elle-même ne savait rien, comme tout le monde elle croyait cette bonne Polonaise et elle en était d'autant plus sûre qu'elle tenait le renseignement de Freneuse.

Lorsque après avoir conduit Anna à Metz, Gaston était revenu chez Valboise, il y avait trouvé Christiane. Il

n'avait fait aucune allusion au départ de sa bonne, Lucienne ne l'avait pas interrogé, elle n'en avait pas eu le temps et c'était l'enquête qui lui avait appris que Gillette avait été emportée par cette fille qu'elle ne connaissait que sous le nom d'Anna. Gaston seul savait où vivait sa fille et il était parti avec son secret.

On eut pitié de Christiane, on ne voulut pas lui dire que tout espoir de retrouver Gillette était perdu et elle espérait encore, elle, quand déjà on ne cherchait plus, elle espérait encore quand s'ouvrit la session des assises.

Deux jours avant, Christiane avait été transférée à Nancy.

Un matin, elle se souleva, murmura :

— C'est pour aujourd'hui.

Il faisait à peine clair dans sa prison, le ciel était gris et sale, elle se sentit étreindre par l'infinie tristesse de cette sombre journée d'hiver, elle grelottait.

Il était tôt ; elle s'habilla sans hâte, elle attendait depuis longtemps lorsqu'on vint la chercher.

Son gardien, touché par sa pâleur, lui demanda :

— Désirez-vous prendre quelque chose ?

Elle fit signe que non, le suivit.

Comme elle se plaçait au banc des accusés entre les deux gendarmes, un rire partit des tribunes.

Elle se retourna. La salle était bondée.

Il y avait bien des visages qu'elle connaissait, bien des yeux qui la regardaient narquoisement.

Il y avait ceux qui, à Saint-Ail, l'avaient poursuivie, ceux qui l'avaient insultée, frappée ; il y avait aussi le père Houlette, puis, en avant, Lucienne qui, à travers son voile de crêpe, la fixait de son regard haineux.

Tous étaient venus pour l'accuser : elle chercha en vain ceux qui la défendraient.

Son avocat se pencha sur elle ; elle l'écouta.

Il parlait à voix basse, il lui répétait ce qu'il lui avait dit chaque fois qu'il était venu la voir :

— Je vous en prie encore, avouez.

Elle secoua la tête ; il insista :

— Je vous assure que vous avez tort de vous entêter ainsi. Le jury est indulgent pour les crimes passionnels, il sera plus indulgent pour vous, parce qu'il considérera que ce n'est pas seulement l'amant qui vous avait abandonnée, mais l'homme qui a volé votre fille que vous avez tué ; votre acquittement, dans ces conditions, serait certain.

— Je ne veux pas que le jury dise : « Elle a tué. »

— Qu'est-ce qui prouve qu'il ne le dira pas quand même ?

— Il y aura toujours un doute.

— Qui sait ?

— Et puis je ne peux pas avouer un crime que je n'ai pas commis.

— Vous aimez mieux courir la chance d'être condamnée ?

— Oui.

— Tant pis !

Il se détourna de mauvaise humeur, et il murmura, mais Christiane ne l'entendit pas :

— Mon devoir est d'essayer de la sauver, je ferai mon devoir sans m'inquiéter de ce qui lui plaît ou de ce qui lui déplaît.

On venait de tirer les noms des jurés, on faisait l'appel des témoins.

Christiane restait indifférente à ce qui se passait.

Elle se leva lorsqu'on le lui dit, répondit machinalement aux questions qui lui étaient posées, puis le greffier lut rapidement quelques feuillets et on l'interrogea encore.

Tout cela pour elle se passait comme dans un rêve, un très long et très douloureux rêve.

Elle s'intéressa un peu, sans les contredire pourtant, aux dépositions des témoins.

Elles furent, en général, du reste, moins mauvaises qu'elle ne le pensait.

La plupart des témoins ne savaient rien. Les domestiques du château leur avaient dit : « Mlle Dangeville vient d'assassiner M. Freneuse, alors ils l'avaient arrêtée. »

Les domestiques répétèrent les dernières paroles de Valboise, puis le père Houlette vint affirmer que si Mlle

Dangeville avait tué M. Freneuse, elle avait fait ce que tous auraient fait à sa place.

— Enfin, ce crime ne vous a pas étonné ? demanda le président.

— Non, parce que quand Mlle Dangeville a quitté ma femme, elle était quasiment comme folle, et dame il y avait de quoi.

— Pour vous, elle est donc coupable ?

— Si elle est coupable, elle a raison tout de même.

— Est-ce que Mlle Dangeville ne vous a pas rendu quelques services ?

— C'est une bonne fille, elle a fait pour nous tout ce qu'elle a pu.

— C'est bien. Allez-vous asseoir.

Ensuite, ce fut le tour de Lucienne. Sa déposition, très brève, impressionna le jury :

— Je ne veux pas savoir si cette fille que j'ai eue à mon service est coupable ou innocente, mais pour essayer de se sauver, elle n'a pas hésité à m'accuser, et, chose plus abominable, à accuser celui qui s'était toujours montré plein de bienveillance à son égard. C'est la mémoire de mon mari, c'est l'honneur de mon fils que je remets entre vos mains.

Il y eut un murmure d'approbation que le président réprima vite.

Du reste, le procureur s'était levé ; c'était le réquisitoire déjà, et tout le monde écoutait dans un profond silence.

Ce réquisitoire fut très long. Le magistrat s'attachait moins à prouver la culpabilité de Christiane, qu'à établir évidente, qu'à établir la préméditation.

Ce ne pouvait être un crime passionnel. On ne se venge pas après deux ans d'abandon. La jeune fille avait voulu faire chanter Freneuse, et, s'il avait enlevé sa fille, c'était par humanité ; il ne voulait rien donner à la mère, mais il voulait remplir ses devoirs de père. Si Christiane l'avait tué, c'est parce qu'elle se rendait compte qu'elle n'obtiendrait rien de lui ; mais, avant de commettre son crime, elle avait choisi son heure, elle avait essayé de compromettre ses bienfaiteurs qu'elle détestait, elle les accusait. Lorsqu'une maîtresse tue son amant, elle se constitue prisonnière ; Christiane s'était cachée parce que dans ce drame l'amour ne jouait aucun rôle, l'argent seul était en jeu. Et son attitude n'avait cessé d'être déplorable : aussi elle ne méritait aucune pitié ; elle était deux fois coupable ; la remettre en liberté serait un défi jeté à la société.

Christiane s'était promis d'être forte, de monter sans défaillance jusqu'au sommet de son calvaire ; mais jamais elle n'aurait pu supposer que l'épreuve serait aussi douloureuse. Les paroles du magistrat l'avaient cinglée comme autant de coups de fouet. C'était elle, la victime, qu'il venait de comparer à la dernière des criminelles ; c'était elle qu'on appelait la plus méprisable des créatures, et, malgré ses efforts, elle n'avait pu retenir ses larmes, elles s'écoulaient lentement comme d'une source trop pleine.

Perdue dans cette crise de désespoir, elle n'entendit pas la première partie de la plaidoirie de son avocat.

Ce qu'il pouvait dire pour la défendre lui importait peu. Elle savait que personne ne la croirait, qu'elle était perdue irrémédiablement.

Un éclat de voix, pourtant, attira son attention.

Dans un beau mouvement, l'avocat s'écriait :

— Vous dites qu'elle est coupable, qu'elle a assassiné l'amant qui l'a séduite, trompée, abandonnée, martyrisée, l'homme vil et lâche qui lui a volé sa fille ; eh bien ! oui, elle l'a tué, ce voleur de cœur et ce voleur d'âme, elle l'a tué ; condamnez-la donc si vous l'osez !

Elle se dressa, elle tendit les bras vers lui pour le faire taire.

— Ne le croyez pas, il ment, il ment !...

Il y eut sur les bancs des jurés un mouvement d'impatience.

On pensait : elle est folle.

Elle reprit :

— Je ne veux pas de votre pitié, si, pour l'obtenir, je dois m'accuser d'un crime que je n'ai pas commis. Je suis innocente, condamnez-moi si vous voulez.

L'avocat avait l'air de dire :

— Je m'en lave les mains.

Il acheva rapidement sa plaidoirie. En cinq minutes ce fut réglé.

Tout le monde l'excusait d'avoir tué Freneuse, on ne lui pardonnait pas d'avoir accusé Valboise.

On punissait son impudence, elle fut condamnée à cinq ans de prison.

Elle ne pensa qu'à sa fille, elle ne souffrit que pour elle.

— Ma pauvre petite, mon pauvre amour, que vas-tu devenir !

On l'entraîna.

Dans le couloir, comme par hasard, Lucienne était là et un souffle arriva aux oreilles de Christiane.

— Adieu...

La condamnée s'arrêta, ses poings se serrèrent, elle se retourna :

— Oh ! vous ! vous, votre tour viendra ! Souvenez-vous que tout se paye.

Les gardes la poussèrent dehors, dans la neige qui tombait à gros flocons, plaquait ses fleurs d'argent sur les murs tout noirs de la prison, comme pour les ouater, les envelopper d'un lourd manteau qui étoufferait les sanglots et les plaintes.

DEUXIÈME PARTIE

La Revanche de Christiane

L'INTRUS

Il n'est guère de pays plus triste que le Brandebourg. Lorsqu'on sort de Berlin, on est tout de suite saisi par la désolation de cette contrée. C'est la plaine déserte et sablonneuse, où rien ne pousse, où rien n'égare l'œil.

C'est un pays triste, et c'est aussi un pays pauvre.

Le climat est humide et froid, le sol aride.

Autour des rares villages ondulent quelques champs de lin ou de chanvre, et c'est toute la culture ; de-ci de-là se dressent des cheminées d'usines, fabriques de toile pour la plupart, fondées par des Français exilés par l'édit de Nantes, et c'est toute l'industrie.

L'un de ces villages, Neustadt, se trouve à une dizaine de lieues au nord de Berlin. Ses maisons basses et misérables se groupent sur les deux rives du Havel, il n'est ni plus ni moins séduisant que les hameaux voisins ; pourtant il est cher au cœur d'Anna Clauss.

C'est dans ce village qu'elle est née, c'est de ce village qu'un soir elle est partie pour gagner une dot.

Car Anna Clauss voulait se marier ; elle avait vingt ans, et Carl Vogel depuis plusieurs mois, lui faisait la cour.

Ancien soldat, ayant fait la campagne de France, Carl Vogel avait laissé une jambe à Sedan ; par contre, il avait gagné une pension de cent vingt-cinq francs que lui octroyait le gouvernement allemand.

Cent vingt-cinq francs de rente à Neustadt, c'est presque une fortune, et Anna Clauss, qui ne possédait que ses beaux yeux, avait été très flattée de l'empressement de l'ancien militaire. Mais — il y avait un mais — pour se mettre en ménage, un peu d'argent était nécessaire, très peu, juste ce qu'il fallait pour augmenter légèrement le mobilier et acheter un carré de terre que Carl Vogel cultiverait. Cet argent qui leur manquait, Anna voulut le gagner ; elle chercha une place de bonne.

Carl Vogel avait promis de l'attendre ; elle partit confiante, alla d'abord à Berlin, puis en Bavière.

Une année, deux années se passèrent, les deux fiancés s'écrivaient rarement et Carl Vogel voyait s'écouler les jours sans trop d'impatience quand un événement imprévu vint changer sa vie.

Pour toute famille, il n'avait qu'une sœur. Elle était veuve, souffrante depuis longtemps et il apprit, à quelques jours d'intervalle, l'aggravation de son état, puis sa mort.

Il revint de l'enterrement en ramenant sa nièce, la petite Hermance Speiser, et comme il ne pouvait pas, seul, élever cette enfant, la nécessité de se marier tout de suite s'imposa.

Il écrivit cette situation à Anna Clauss ; au bout de quelques jours, la lettre revint avec cette mention : « Partie en France, sans laisser d'adresse. »

Carl Vogel entra dans une violente colère. Il détestait les Français, ces maudits Français qui lui avaient pris sa jambe, et il ne pardonna pas à Anna d'être allée servir chez eux. Pour lui, elle était déshonorée, perdue. Il cria son dégoût dans tout le village, il jura, s'emporta. On partagea sa fureur, on le plaignit ; il n'eut qu'un mot à dire et une petite voisine, Catherine Bach, accepta avec reconnaissance de devenir sa femme.

Dans la joie de ces nouvelles fiançailles, on oublia Anna Clauss.

On l'avait si bien oubliée qu'un soir, chez Carl Vogel, après un plantureux repas, dans lequel on avait fait une prodigieuse consommation de chou-route et de bière, les convives, comme s'ils avaient vu une revenante, eurent un cri de stupeur en la voyant entrer.

Elle arrivait souriante, portant dans ses bras un petit enfant qu'elle berçait doucement.

Elle s'arrêta sur le seuil de la porte, surprise, elle aussi, de rencontrer tant de monde chez son fiancé.

Mais elle les reconnaissait tous. Voisins, amis, tous ces visages lui étaient familiers et elle les salua en riant.

— Bonsoir, Carl, bonsoir, Kuntz, et la mère Bach et tous et la petite Catherine aussi, qui se cache comme si elle avait peur de moi. Bonsoir.

Elle attendit, personne ne lui répondait ; elle rit encore.

— Je suis donc bien changée, vous avez tous l'air de ne pas me reconnaître, moi, je ne vous ai pas oubliés. Vous ne me répondez pas. Tu te tais aussi, Carl !

Puis, grave tout à coup, pressentant un malheur :

— Qu'avez-vous donc ?

Ce fut Carl Vogel qui lui répondit. Il se leva et sa jambe de bois frappa d'un coup sur les carreaux qui pavait la pièce.

— Que venez-vous faire ici, Anna Clauss ; que voulez-vous ?

Elle balbutia, interdite :

— Mais j'arrive à l'instant et en passant j'ai vu clair ici, j'ai pensé : Carl est chez lui et naturellement je suis entrée. Je ne croyais pas, Carl, que... cela vous ennuyait de me voir.

Il répéta :

— Que voulez-vous ?... Je ne vous connais pas, moi.

Son visage s'empourprait, son cœur se serrait.

— Ah ! Ah ! je vous demande pardon, alors je m'en vais.

— Oui, c'est cela, allez retrouver vos Français.

Elle avait dit : je m'en vais et elle restait là appuyée sur la porte, les regardant tous avec effarement :

— Pourquoi me regardent-ils ainsi, qu'est-ce que j'ai fait ?... Vous m'aviez dit, Carl, je l'attendrai. Me voici et vous me chassez. Pourquoi ?

Il dit durement :

— Parce que cela me plaît. Allez-vous-en !

— Je comprends bien, Carl, vous ne m'aimez plus ; moi pourtant je n'ai cessé de penser à vous et c'est pour vous comme pour moi, c'est pour nous deux que je travaillais.

Pesamment, la mère Bach s'était approchée et de ses gros doigts elle écartait le voile qui cachait la figure de Gillette.

Elle éclata de rire :

— Je m'en doutais, c'est bien un enfant qu'elle tient ainsi.

Stupéfaits, ils se levaient tous.

— Un enfant !

— Oui, oui, disait Anna, c'est une petite fille...

— Une Française ?...

— Oui.

Le père Kuntz retira la pipe qui rarement quittait ses lèvres.

— Elle te disait bien, Carl Wogel, qu'elle avait travaillé pour vous. C'est une gaillarde !

La pièce basse et enfumée s'emplissait de rires épais.

— C'est une belle dot qu'elle vous apporte là.

— Heureux Carl Wogel, elle ne pensait qu'à lui.

Anna Clauss protestait :

— Pourquoi plaisantez-vous ainsi, c'est mal, vous le savez bien, Carl, que c'est mal !

Il s'avança, menaçant, montra la petite Gillette qu'elle continuait de bercer inconsciemment.

— Et ça, est-ce une plaisanterie ?

— Je vais vous expliquer... Je comprends votre étonnement...

— On serait étonné à moins, mais je ne veux pas d'explications, sortez !

— Il faut pourtant que je vous dise... Si, si, vous avez le droit de savoir, Carl...

— D'abord, pourquoi êtes-vous allée servir en France ?

— Parce que je n'avais plus de place ici et qu'en France on gagne davantage.

— Je crois bien, pour la besogne qu'on y fait !

— Ce n'est pas vrai, ne croyez pas cela.

— Je savais bien que c'était un pays de perdition et quand j'ai su que vous étiez chez ces dames, je n'ai plus voulu entendre parler de vous. Mais comment avez-vous eu l'audace de revenir ici ?

— Vous ne pensez pas ce que vous dites, Carl. J'ai été là-bas si peu de temps, et regardez.

Elle tendait la petite.

Mais Carl Wogel s'emporta, il la bouscula.

— Je vous dis que je ne vous connais plus !... Je vous dis de sortir !... Du reste, écoutez. Voici Catherine Bach qui est une honnête fille, elle est ma fiancée, je vais l'épouser, vous n'avez rien à faire ici, allez vous-en.

Tous répétaient :

— Oui, oui, cela suffit ! A la porte ! A la porte !

Malheureuse, elle dit encore :

— Ah ! je comprends, c'était un repas de fiançailles... Et moi !...

— Oh ! les fiancés ne vous manqueront pas !

— Et puis vous irez en France, vous savez comment on y gagne de l'argent.

Elle était dans la rue et ils la poursuivaient encore de leurs rires et de leurs insultes.

Chaque fois qu'elle s'arrêtait, elle les entendait ; alors elle avançait un peu, allait plus loin dans le village où tout était sombre, où tout était fermé.

Elle arriva jusqu'à la place, s'assit sur un banc de pierre.

Avant son départ, elle était venue là bien souvent ; lorsqu'il y avait une fête, lorsqu'on dansait, elle se reposait ici entre chaque valse. Elle y revenait cette nuit pour y pleurer.

Parfois, elle tournait la tête.

D'un côté de la rue, c'était la maison de Carl Wogel, on y riait, on y chantait, des éclats joyeux venaient d'instant en instant frapper ses oreilles.

De l'autre côté, c'était la maison où elle était née, la maison où avaient vécu ses parents, la maison vide et triste où elle allait s'enfermer pour toujours.

Elle resta longtemps sur ce banc, frissonnant sous le vent froid de la nuit, puis, comme là-haut la route s'éclairait d'une large tache lumineuse, elle comprit que les invités de Carl Wogel sortaient, et, pour ne pas être rencontrée par eux, elle se leva, se glissa dans l'ombre.

Elle fit le tour de la maison, elle savait qu'il lui serait facile d'ouvrir la porte qui donnait sur la cour ; c'est par cette porte qu'elle entra chez elle.

Sans tâtonner, elle se dirigeait dans l'obscurité, elle connaissait chaque coin, chaque objet lui était familier, elle monta un escalier, raide comme une échelle, elle

pénétra dans sa chambre, rencontra son lit ; elle y déposa Gillette et, brisée, elle s'abattit près de la petite et, la tête enfoncée dans son oreiller, elle sanglota longuement, éperdument.

Puis, peu à peu, sa grande peine s'apaisa, ses larmes s'arrêtèrent comme s'arrêta de couler une source tarie.

D'un rêve brisé, un autre rêve naissait.

Elle était riche, maintenant ; elle avait là, serrés dans son porte-monnaie, quelques billets, Gaston l'iréneuse lui en enverrait d'autres, chaque année, sa fortune ferait envie ; elle n'aurait qu'à choisir parmi les nombreux prétendants qui se présenteraient. C'est alors que Carl Wogel regretterait d'avoir été pour elle si injuste et si méchant.

Berçée par ce rêve, elle s'endormit, oubliant déjà les injures qui l'avaient accueillie.

Elle était très fatiguée aussi par le long voyage qu'elle venait de faire et son sommeil fut profond, il dura longtemps.

Un bruit insolite l'éveilla.

C'était, sous sa fenêtre, une vague rumeur faite de sourds piétinements, d'appels entrecoupés, de rires étouffés.

Elle se leva, courut à sa croisée qu'elle entr'ouvrit.

Une clameur monta de la rue.

— La voilà !... La voilà !...

Vingt têtes échevelées de gamins se tenaient vers elle. Ils trépanaient, grimacaient.

— La fille Clauss !... Oh ! oh ! la fille Clauss !

Elle voulut les chasser, fit un geste.

Ils ramassèrent des pierres, se dressèrent menaçants.

Pourquoi ces enfants s'acharnaient-ils ainsi après elle ? Qui les envoyait ?

Elle leva la tête.

Là-bas, sur le banc de pierre de la place, Carl Wogel, entouré de la famille Bach et de ses amis, fumait sa pipe en souriant.

Elle comprit.

C'était Carl, c'était la famille Bach qui avait organisé cette émeute enfantine.

Elle eut un geste de pitié, ferma sa fenêtre.

— Ils se laisseront avant moi, pensait-elle.

Elle comptait sans la férocité des enfants. Ils abandonnaient leurs parties de billes pour venir ennuyer Anna Clauss. C'était un jeu nouveau qui les amusait prodigieusement. Ils ne lui laissèrent ni repos, ni trêve, le matin, le soir, la nuit même, ils la guettaient, l'interpellaient, l'insultaient.

Si elle les menaçait, leur joie redoublait ; si elle sortait pour acheter quelques maigres provisions, ils la suivaient, lui jetaient des pierres.

Parfois elle se retournait, courait après eux, essayait d'en saisir un. Alors, il l'entouraient, l'enveloppaient, l'un la tirait d'un côté, l'autre la poussait ; ils s'échappaient, revenaient comme un essaim d'abeilles furieuses, ils arrivaient toujours par la faire tomber et leur bonheur était à son comble, ils trépanaient.

Ces petits sauvages s'amusaient, ils ne se doutaient pas de ce que leur jeu avait de cruel.

Anna Clauss passa des journées entières enfermée chez elle. Elle resta plusieurs jours sans manger parce qu'elle n'osait sortir.

Elle était traquée comme une bête fauve, ses petits bourreaux l'appelaient la sorcière et maintenant, en effet, elle ressemblait à une mauvaise fée.

A cette vie de privations, de tracasseries et de misères, ses joues rebondies s'étaient fondues. Son teint était devenu hâve, ses yeux agrandis étaient fiévreux.

Tant de petites mains s'étaient accrochées à ses jupes, qu'elles étaient en loques, tant de poignées de boue les avaient tachées, qu'elles avaient perdu toute couleur. Ses cheveux, qu'elle ne soignait plus, s'échappaient en longues mèches de son bonnet grasseux. Elle n'osait plus se dévêtir, elle dormait quand elle pouvait, quand on la laissait tranquille un instant. Elle ne parlait jamais, parce que tout le monde l'avait repoussée, se moquait d'elle.

Elle devenait chaque jour plus farouche et plus sauvage aussi, peu à peu elle devenait idiote.

Et Gillette grandissait, partageait cette misérable existence.

D'abord, Anna Clauss l'avait rudoyée et battue, car c'était d'elle, se disait-elle, que venaient toutes ses misères : puis, comme c'était le seul être humain qui lui témoignait quelque affection, elle s'était insensiblement attachée à cette innocente.

Comme elle ignorait son nom, elle l'appelait tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, quelquefois Pascale, quelquefois Eline.

De ces deux noms on n'en fit qu'un et la fille de Christiane Dangeville ne s'appela plus Gillette, elle fut pour tout Neustadt, Pascaline Clauss.

Tant qu'Anna eut un peu d'argent, la petite mangea à sa faim, il y avait toujours, plus ou moins durci, un morceau de pain pour elle, mais il vint un jour où la dernière piécette fut changée et Anna Clauss demeura hébétée et stupide devant son porte-monnaie vide.

Elle se disait bien que cet argent devait être remplacé, mais comment, elle n'arrivait pas à se le rappeler.

Et cette détresse venant s'ajouter à tant d'autres, ce qui restait de raison dans sa pauvre cervelle se brouilla, elle s'imagina qu'on l'avait volée et elle courut dans les rues de Neustadt en se lamentant.

Ce fut pour les enfants une joie sans pareille.

Pascaline trotta derrière Anna, ses pieds nus s'arrachaient aux cailloux du chemin et ses grands yeux, bleus comme deux fleurs de lin, s'emplissaient de larmes.

Elle suivit Anna dans sa course folle à travers les ruelles du village, puis elles revinrent sur la place.

Là, un homme jouissait de ce spectacle lamentable ; il riait, il excitait les gamins, mais Anna Clauss l'aperçut, elle courut vers lui. Il l'avait vue venir et il ne riait plus, essayait de fuir. Il n'en eut pas le temps, elle lui barra le passage.

Et Pascaline se serra contre Anna, car Carl Vogel, avec sa jambe de bois, lui faisait très peur.

Anna s'était dressée devant son ex-fiancé.

— Pourquoi te sauves-tu, Carl ? Jadis, tu étais aimable avec moi, maintenant je te fais peur. Pourquoi ?

Il était un peu pâle, sa voix tremblait.

— Laissez-moi passer.

— Ah ! non, non, il faut que tu me rendes ce que tu m'es pris.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Tout mon argent, tout ce que j'avais, tu m'as tout pris.

— Vous êtes folle !

— Folle !... Ils m'appellent tous folle !... Les grands, les petits, tous, mais je ne veux pas que toi, Carl, tu m'appelles ainsi.

— Alors, laisse-moi.

— Non.

— Tu vois bien que tu es folle.

Des larmes virent à ses yeux.

— Tu me fais toujours souffrir, toujours, toujours.

Il la vit pleurer, il se sentit plus fort, la repoussa brutalement. Elle chancela, fit tomber Pascaline, qui se mit à crier.

Alors, elle devint furieuse, elle se jeta sur Carl Vogel, le menaça de son poing levé.

— Tu es lâche et je vais te tuer, moi, tu sais, je vais te tuer.

Il essaya vainement de se débarrasser d'elle, il balbutia :

— Arrière ! arrière !...

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage.

La main d'Anna s'était abattue sur sa figure.

Autour d'eux, les rires éclataient :

— Hardi, la fille Clauss !... Oh ! oh ! Carl Vogel, elle est plus forte que toi.

D'une brusque poussée, Anna le jeta à terre et elle aussi se mit à rire, puis elle prit la main de Pascaline et, tranquillement, se retira.

On s'écartait pour la laisser passer, on ne la poursuivait plus. Si on se moquait d'elle, c'était de loin. On la craignait maintenant et les cruelles tracasseries cessèrent.

Elle put sortir, elle put, de porte en porte, quêter le

pain qui lui était nécessaire et on lui refusait rarement parce que Pascaline l'accompagnait et que tout le monde s'apitoyait sur le sort de cette enfant qui était douce et jolie comme un amour.

Ainsi se passa à mendier l'enfance de Pascaline.

Peu à peu, elle avait conquis par son charme ce village qui lui avait été si hostile.

Elle était devenue une gentille fillette qui s'ingéniait à rendre à chacun mille petits services qu'on lui payait de quelques pfennig.

La vie lui devenait plus clémente. Puis, un jour, elle s'amusa avec des brins de jonc et quelques fils de laine à imiter les fleurs qu'elle rencontrait sur son chemin. Elle avait une agilité de doigts merveilleuse, beaucoup de goût et d'imagination, elle devint très vite très habile et chacun voulut avoir de ses anémones et de ses coquelicots.

Tous ces petits travaux sont très appréciés en Allemagne, sa réputation grandit. De Spandau, d'Oranienbourg, on demanda ses fleurs, et l'aisance revint dans le taudis d'Anna Clauss.

Pascaline, la fille de Christiane Dangeville, à son tour, nourrissait la démente.

En grandissant, le besoin de connaître son passé lui était venu. On l'appelait Pascaline Clauss ; pour tous, elle était la fille d'Anna ; de cela, la jeune fille n'avait jamais douté. Mais son père ?

Elle interrogeait celle qui l'avait élevée :

— Fais un effort, essaie de te souvenir, dis-moi où je suis née.

Elle riait :

— Quelle singulière question, tu es née ici.

— Mais non, on m'a dit que j'étais née dans un pays étranger, lointain.

— Ils disent cela parce qu'ils sont méchants ; moi, je suis sûre.

— Alors, dis-moi le nom de mon père.

— Ton père...

Elle réfléchissait longuement, la tête dans ses mains.

— ... Je ne sais pas.

— Voyons, réfléchis, tu sais bien que moi je suis ta fille, tu sais bien que tu es ma mère ?

Elle hésitait encore longtemps, puis répondait :

— Non, je ne sais pas.

Tout ce qui était le passé était pour la malheureuse une nuit complète qu'aucune lueur ne venait jamais éclairer et Pascaline continua d'ignorer le secret de sa naissance. Cela ne l'aurait pas empêchée d'être heureuse, du reste, si Hermance Speiser, la nièce de Carl Vogel, n'avait partagé la haine de son oncle pour Anna et pour Pascaline.

Elle connaissait toutes les petites misères qui font gonfler le cœur des jeunes filles : elles les prodiguait à l'orpheline, elle la criblait de coups d'épingle, douloureux à la longue comme autant de véritables blessures.

Si elle la rencontrait, elle avait pour elle un regard dédaigneux, de ses lèvres pincées, elle laissait tomber :

— Die Franzosin !...

Elevée parmi les Allemands, Pascaline était une petite Allemande. Elle ignorait la France, et, d'être appelée Française sur ce ton méprisant, lui semblait une grande injure qui la faisait pleurer.

Mais, à seize ans, les peines durent peu. Ses larmes séchaient vite, et son jeune et délicieux sourire venait bientôt, comme un rayon de soleil, éclairer son joli visage.

II

LE PRINTEMPS DE LA VIE

Pourquoi les dernières paroles de Christiane Dangeville restaient-elles gravées dans l'esprit de Lucienne Valboise ?

Pourquoi frissonnait-elle en rentrant chez elle après le jugement qui condamnait Christiane ?

Pourquoi avait-elle peur ?

Pourquoi ses nuits se peuplaient-elles de fantômes ?

Pourquoi s'éveillait-elle parfois en sursaut, croyant entendre une voix qui la menaçait :

— Ton tour viendra.

Elle ne voulait plus l'entendre, cette voix ; elle ne voulait plus la voir, cette Christiane qui la poursuivait partout. Elle n'osait plus rester dans sa chambre, où on avait rapporté le corps de Valboise ; elle n'osait plus descendre dans ce salon où elle avait menti au juge, où elle l'avait trompé pour perdre plus sûrement la jeune fille ; elle n'osait plus sortir dans son parc où Freneuse avait été tué.

Elle s'enfermait, tirait ses rideaux et la plainte de la rose lui crispait et le coup de vent qui ployait les arbres répouillés et frappait à sa porte, la faisait bondir.

Parfois, épouvantée, elle joignait les mains, suppliait :

— Ne me poursuis pas ainsi, Christiane Dangeville ; ne me torture pas ainsi. Que dois-je faire pour l'oublier, pour oublier ?

Alors, elle se disait :

— Va trouver le juge, dis-lui que tu as menti, que Freneuse était ton amant et qu'en mourant ce n'était pas Christiane que ton mari accusait.

Mais elle se révoltait à cette pensée.

— Non, cela, jamais, je souffre, mais elle aussi, elle souffre dans sa prison.

Elle se réfugiait près de son fils et elle le serrait contre elle comme pour le préserver des dangers dont il était menacé, mais elle se sentait sans force pour le protéger, elle savait que quand le malheur viendrait, le malheur qu'elle avait amassé sur sa tête, elle serait impuissante à le défendre.

Et cette appréhension s'ajoutant au remords de chaque jour faisait de son existence un enfer épouvantable.

Elle ne pouvait plus vivre chez elle, elle sortit dans le village, elle se disait :

— Je suis riche, je peux faire beaucoup de bien, j'irai chez chaque pauvre, je soulagerai sa misère.

Jamais elle ne s'était occupée de charité, elle ne connaissait pas les besoins de chacun ; mais elle alla au hasard, chez les plus pauvres son aumône serait toujours la bienvenue. Elle frappa à une première porte, elle vit un sourire, se sentit reconfortée, continua sa tournée. Et elle arriva au bout du village, il restait là une maison à visiter, celle de la mère Houlette.

Lucienne hésita un instant.

Le père Houlette, elle se souvenait, était le seul qui, à l'audience, n'avait pas chargé Christiane.

Elle lui conservait un peu de rancune ; mais elle voulait être généreuse ; elle voulait pardonner pour être, peut-être, pardonnée elle-même.

Elle ouvrit la porte ; ils étaient là, les deux vieux.

Lorsque vient l'hiver, les moutons ne sortent plus, et le père Houlette occupait ses journées à tresser des pa-niers.

Il abandonna ses brins d'osier, se leva, surpris.

Parce qu'elle n'avait pas l'habitude de donner, Lucienne était un peu gênée.

— Je passais, et j'ai pensé à vous... Je me suis dit que bien des choses peuvent manquer dans un ménage comme le vôtre... l'hiver est la dure saison des privations et des maladies, et si vous voulez, tenez, ce sera pour acheter un peu de viande.

Elle glissait une pièce dans la main du vieux, et lui, saisi, tournait cette pièce dans sa main, balbutiait de vagues remerciements.

Lucienne n'écoutait pas, elle était à la porte déjà ; mais une voix un peu chevrotante la fit s'arrêter.

— Reprenez votre argent, madame.

Elle se retourna brusquement vers la mère Houlette.

— Comment...

— Oui, oui, disait la vieille ; vous savez, nous ne sommes pas habitués, nous, à manger de la viande tous les jours, et nous pouvons nous en passer encore.

— Je vous demande pardon ; je ne croyais pas, je ne voulais pas vous offenser.

— Oh ! il n'y a pas d'offense. Si on ne nous donnait pas la charité, il y a longtemps que nous serions morts,

tous ceux qui le peuvent nous apportent un peu, cela nous suffit.

Lucienne remarqua, avec un peu d'amertume :

— Et vous acceptez de tous, excepté de moi ?

Brutale, la vieille répondit :

— Oui.

— Pourquoi ?

— Quand on est comme nous de pauvres gens, il vaut mieux se taire.

— Que craignez-vous donc ?

— Oh ! nous, madame, nous ne craignons rien.

— Alors, répondez-moi, pourquoi me refusez-vous ?

— Puisque vous y tenez, je vais vous le dire : c'est parce que vous avez fait condamner Mlle Christiane.

— Moi !...

— Oui, vous. Tout le monde le dit ici maintenant, c'est la déposition de Mme Valboise qui l'a perdue, et c'est une mauvaise action, madame !

Très pâle, Lucienne répondit :

— J'ai dit la vérité.

— La vérité ! Celle qui est en prison prétendait la dire aussi, la vérité. Alors on se demande dans le village laquelle de vous deux a menti. On se demande pourquoi Mlle Dangeville aurait inventé tout ce qu'elle a dit ; si elle avait tué M. Freneuse, elle n'avait qu'à l'avouer ; il paraît qu'on l'aurait acquittée. Vous savez le vieux proverbe, on le répète en ce moment : « Il n'y a pas de fumée sans feu... »

— Ah ! on dit cela...

— On dit bien autre chose... Si elle a commis un crime, c'est qu'on l'avait poussée à bout, et elle l'expie durement ; mais si ce n'est pas elle !... Ah ! madame, si ce n'est pas elle !... Reprenez votre argent.

Lucienne se sauva.

Elle n'entendit pas le père Houlette qui se pressait derrière elle en criant :

— Tenez, madame, tenez !

Elle n'entendit rien, rentra chez elle comme une folle, s'enferma.

Ainsi, voilà que dans le village même on l'accusait ; elle comprenait les sous-entendus de la vieille ; ce qu'on répétait tout bas ce soir, dans huit jours on le crierait tout haut. Elle serait chez elle assaillie par les remords, elle serait dehors insultée par ceux qu'elle rencontrerait.

Elle ne dormit pas cette nuit-là.

Le lendemain, une bonne lui apporta une pièce d'or.

— Le père Houlette a apporté cela pour madame ; c'est de l'argent qu'il lui doit, paraît-il.

Elle le repoussa.

— Gardez cela et faites vos malles.

— Mes malles !...

— Oui, je pars ; je vous congédie tous.

Quinze jours plus tard, on posait de grandes affiches blanches sur les murs du château. Il était à vendre.

Lucienne avait emmené son fils ; elle était partie pour Spandau, la ville où elle était née, où s'était écoulée sa jeunesse.

Elle voulait fuir l'obsédant cauchemar qui la torturait, et, sans s'en douter, elle se rapprochait de la fille de sa victime.

Dans cette ville, dont chaque ruelle lui était connue, elle retrouva en effet un peu du calme qu'elle était venue lui demander.

Il y avait d'abord un changement brusque dans ses habitudes, un changement de milieu, un changement de langue, et puis, ici, tout lui parlait de son enfance, chaque chose lui rappelait un souvenir lointain, oublié, qui renaissait soudain.

Elle reprenait son existence d'autrefois ; elle s'efforçait de renouer un fil brisé ; elle ne voulait pas se souvenir qu'il y avait dans sa vie une large coupure sanglante.

Et, peu à peu, le drame s'effaçait, s'estompait, disparaissait.

Rien ici ne le rappelait, et des prières de Christiane, qui, à Saint-Ayl, l'avaient si souvent harcelée, il ne restait qu'une crainte : la peur que son fils ne fût malheureux, qu'il ne souffrit pour sa mère ou par sa mère.

Aussi, elle ne voulut pas le quitter. Elle voulait veiller sur lui, toujours, constamment.

Ce fut elle qui se chargea de ses études ; elle l'accompagnait partout, ne le quittait pas.

Elle se disait :

— Je lui apprendrai ce que je sais et cela suffira. Il est riche ; il n'aura pas besoin de travailler.

Mais il y avait une autre raison aussi pour laquelle elle tenait à le garder près d'elle.

C'est que, lorsqu'il la quittait un instant, lorsqu'elle se retrouvait seule, des ombres venaient troubler le peu de quiétude qu'elle était parvenue à se créer.

L'ombre d'une femme travaillant sans relâche dans une prison de France, l'ombre d'une petite fille qui pleurait et tendait en vain ses bras vers la prisonnière.

Ces visions étaient de jour en jour plus rares et s'effaçaient vite, mais elle les redoutait. Et c'est pourquoi elle voulait toujours avoir son fils près d'elle.

Il lui semblait qu'ainsi elle écarterait plus facilement le danger qu'elle croyait toujours voir suspendu au-dessus de lui ; mais il lui semblait encore que son innocence la garderait, elle, contre les épouvantables souvenirs de ce triste passé qui ne voulait pas achever de mourir.

Lentement, dans la monotonie de la petite ville où elle s'était réfugiée, des années passèrent.

Un matin, Lucienne se leva, pâle et nerveuse. Depuis longtemps, elle pensait à ce jour.

Cinq ans ! Il y avait exactement cinq ans que Christiane avait été condamnée ; elle était libre.

A partir de ce jour, Lucienne était à sa merci, elle pouvait apparaître d'un moment à l'autre, lui demander des comptes, plus rien ne la gardait.

Chaque jour, elle s'éveillait en se demandant : Est-ce pour aujourd'hui ? Quelle vengeance va-t-elle préparer ?

Et, pendant une année entière, elle vécut avec cette appréhension.

Puis elle se rassura peu à peu, elle n'avait aucune nouvelle de Christiane ; elle se persuada qu'elle était morte, morte de misère et de chagrin.

Elle devait avoir raison, car d'autres années coulèrent et elle n'entendit pas parler de sa victime. Il y avait si longtemps, du reste, que tout cela était passé, si longtemps que personne ne devait plus se souvenir du drame de Saint-Ail, si longtemps qu'elle-même était obligée de faire un effort pour se rappeler certains détails.

Maurice Valboise était devenu un homme. Il ressemblait à son père, il était grand comme lui, fort comme lui, mais il avait aussi sa droiture d'esprit, sa loyauté de cœur ; il était bon et généreux, mais il était avant tout sincère et honnête dans toute l'acception du mot. Il adorait sa mère qui l'avait gâté, qui avait eu pour lui tant de tendresses. Comme elle était toujours, sans raison apparente, un peu sombre et triste, il attribuait ce chagrin caché et constant à la mort si prématurée et si brusque de son père. Il en aimait sa mère davantage.

Pour lui être agréable, il sacrifia des études qu'il aurait voulu plus complètes, pour lui plaire, il renonça à des voyages qui le tentaient.

Pourtant, il voulait travailler.

Elle lui disait :

— A quoi bon ? Tu es riche, vis tranquille près de moi jusqu'au jour où tu te marieras.

Mais lui, répondait :

— Non, cette vie d'inutile me pèse, trouve-moi quelque chose.

Ce n'était pas très facile et Lucienne y mettait du reste peu d'empressement.

Ce fut Maurice qui trouva.

Un matin il demanda à sa mère de l'accompagner ; il avait l'intention, disait-il, d'aller déjeuner dans un village des environs.

Depuis plusieurs mois les neiges étaient fondues, l'air était pur et léger, le soleil brillait de tout son éclat, c'était une magnifique journée de printemps.

Lucienne se laissa emmener heureuse de cette fugue.

Ils prirent la ligne de Rostock, s'arrêtèrent après une demi-heure de chemin de fer.

Elle se laissait conduire sans rien regarder, tout à la joie de s'appuyer sur le bras de son fils.

Ils traversèrent un village, prirent une large avenue bordée de vieux arbres. Lucienne s'exaltait à chaque pas, Maurice soupirait.

Et tout à coup, elle eut une exclamation de surprise.

Dans l'air tout blond un petit château, une miniature de palais découpait ses flèches et ses clochelons.

Lucienne murmura, charmée :

— Est-ce joli !

— N'est-ce pas qu'on voudrait vivre ici ?

— Oui.

Maurice souriait toujours, il répondit :

— C'est un rêve facile à réaliser.

— Comment cela ?

— Ce château est à vendre, nous l'aurons pour rien, pour la valeur du parc, car nous aurons aussi le parc, ces arbres centenaires seront à nous, cette rivière sera à nous, tout cela sera à nous et nous aurons encore autre chose.

Elle était très heureuse, elle demanda gaiement :

— Quoi donc ?

Il la fit traverser un pont, passer derrière un large rideau d'arbres touffus, tendit le bras :

— Cela.

— Qu'est-ce que c'est ?

Devant eux s'étendaient de vastes bâtiments surmontés de hautes cheminées.

— Cela c'est une fabrique de toile, fermée depuis un quart de siècle.

— Et qu'est-ce que nous ferions de ces vilains bâtiments qui gâtent ce coin charmant ?

— Nous les laisserions où ils sont et nous ferions de la toile.

— Es-tu fou ?

— Je suis au contraire très raisonnable, je veux travailler. Voici une occupation trouvée.

— Tu n'y songes pas. On ne s'improvise pas du jour au lendemain fabricant de toile, il faut des connaissances spéciales.

— Je les acquerrai. J'aurai pour commencer un directeur que j'ai choisi ; il est très fort, très intelligent, connaît admirablement son affaire.

— Et des ouvriers ?

— Nous en trouverons plus que nous n'en voudrions, je t'assure. Ici, à Spandau, à Oranienbourg, nous pouvons en avoir partout. Et puis, ma chère maman, nous habiterions, ne l'oublie pas, ce gentil château qui te ravissait tout à l'heure, nous serions là ensemble, toujours, et puis, je serais si heureux !

— C'est donc sérieux ?

— Si tu voulais, je serais le plus heureux des hommes.

— Comme tu l'emballes !

— Mais non, il y a longtemps que je pense à cela et ce n'est pas la première fois que je viens ici.

— Enfin, nous verrons. Mais c'est un piège que tu m'as tendu là, et c'est très mal.

Il l'embrassa pour se faire pardonner, et la ramena visiter en détail le château.

Elle était à moitié conquise, elle s'attarda à parcourir la propriété et, comme si le village, lui aussi, avait voulu la tenter, il prenait dans la brume rose du crépuscule son aspect le plus séduisant.

Elle demanda, en rêgagnant la gare :

— Et comment m'as-tu dit ceja qu'il s'appelait, ce trou ?

— Neustadt.

Elle ne connaissait pas ce nom ; elle murmura en haussant les épaules :

— Quelle folie tu veux me faire faire !

Il ne répondit pas, il était sûr maintenant qu'elle ferait ce qu'il lui demandait.

Quinze jours après, en effet, l'acte d'acquisition était signé ; un mois plus tard, des ouvriers réparaient la fabrique, installaient des machines et, à l'automne suivant, les vieux bâtiments s'emplissaient d'un bourdonnement de ruche.

Le rêve de Maurice Valboise était réalisé.

Depuis quelques mois, il était venu chaque jour de Spandau, il avait surveillé toute l'installation avec une joie d'enfant. Lucienne n'avait fait que de rares apparitions, mais maintenant que tout était prêt, que les ouvriers travaillaient, que Maurice devait rester là constamment, elle allait venir s'installer définitivement.

Et, pour la recevoir, pour inaugurer aussi la nouvelle fabrique, son fils avait préparé une fête champêtre à

laquelle il avait convié ses ouvriers et les habitants de Neustadt.

Ils vinrent tous.

Le long de l'avenue, des groupes endimanchés se pressaient vers la pelouse brillamment illuminée ; autour des fûts de bière défoncés, des hommes formaient des cercles compacts, et des jeunes filles attendant impatiemment l'heure de danser, jetaient des coups d'œil furtifs vers l'orchestre caché sous les arbres.

Il y avait là beaucoup d'inconnus : ouvriers recrutés et enfermés à l'usine, et pour cela au visage plus pâle et plus maigre, au regard plus vif, au sourire un peu moqueur. Ils se tenaient à l'écart, riaient des gestes lourds des paysans, de leur gaieté bruyante.

Tous pourtant ne s'amusaient pas. Un groupe s'était formé dans l'avenue et, dans ce groupe, Carl Vogel pérorait.

Ces trois lustres écoulés l'avaient à peine vieilli. Sa jambe de bois, du même pas cadencé, martelait les pierres du chemin, et son bras encore vigoureux balançait le même bâton ferré.

Sa femme, Catherine Bach, qui avait fermé, pour venir à la fête, l'auberge qu'elle tenait près de la place, lui donnait la réplique, et quelques vieux amis les écoutaient en hochant gravement la tête.

— Oui, affirmait Carl Vogel, c'est ma nièce qui vient d'arriver qui me l'a assuré, le nouveau patron de cette usine est Français.

— Mais comment le sait-elle ?

— Je n'en sais rien, mais elle en est sûre. Du reste, Valboise, est-ce que c'est un nom allemand, cela ?

— Non, mais cela ne prouve rien.

Carl s'emporta.

— Ah ! si cela ne prouve rien, je me tais, mais vous êtes tous des imbéciles. Vous ne voyez pas que ces gens-là viennent chez nous, parce que l'ouvrier allemand travaille mieux et meilleur marché que l'ouvrier français et quand vous leur aurez gagné une fortune, ils retourneront dans leur pays. Ce n'est pas étonnant que la France soit riche !

Il aurait sans doute continué sur ce ton, mais le bruit de la musique attirait tout le monde vers la pelouse où on dansait, et entre sa femme et le père Kuntz, un vieillard à cheveux tout blancs, Carl Vogel, en maugréant, suivit la foule.

Tout à coup il s'arrêta, brandit sa canne :

— Tenez, le voyez-vous ?

Heureux et joyeux, Maurice allait en souriant de l'un à l'autre, il passa près d'eux, s'arrêta à quelques pas, près d'une jeune fille à laquelle il avait déjà parlé quelques instants auparavant :

— Encore seule ! Vous ne dansez donc pas, mademoiselle Pascaline ?

Carl Vogel eut un éclat de rire, Catherine murmura :

— Ils se reconnaissent de loin.

Ils auraient voulu entendre ce que les jeunes gens disaient, mais ils parlaient presque bas.

Ils s'approchèrent doucement, l'air indifférent.

A ce moment, une grande jeune fille brune, en toilette tapageuse, frôla Pascaline ; elle eut un geste méprisant, fit la moue :

— Die Franzosin !

Maurice se retourna brusquement :

— Qui est cette femme ?

Les joues de Pascaline s'étaient empourprées ; elle répondit en hésitant :

— C'est une jeune fille d'ici... Hermance Speiser... qui habite maintenant Berlin.

— Pourquoi vous appelle-t-elle « la Française » ?

Pascaline aurait voulu que la terre l'engloutît.

Elle balbutia :

— C'est une vieille querelle, monsieur... une vieille rancune d'enfant. Hermance Speiser ne m'a jamais beaucoup aimée ; toute petite elle me taquinait, elle m'a toujours poursuivie de cette injure, et, vous le voyez, quand elle en trouve l'occasion, elle m'insulte encore.

— Comment ! elle vous insulte ?

— Vous l'avez entendue.

— J'ai entendu qu'elle vous appelait Française, mais

je n'ai point pris ce mot pour une insulte, au contraire.

— Oh ! monsieur !...

Maurice souriait.

— Et savez-vous qu'elle a raison, cette Hermance Speiser. Regardez autour de vous. Est-ce que vous ressemblez à ces grosses Allemandes, lourdes et communes ?

Elle tourna la tête, vit le regard narquois de Carl Vogel ; elle murmura troublée :

— Je vous en prie, monsieur, je vous en prie, ne continuez pas.

— Si, si, cette fille a raison. Vous êtes fine et gracieuse comme une Française. Ne vous fâchez pas quand elle vous appelle ainsi ; c'est un compliment bien mérité qu'elle vous adresse et, pour ma part, je suis heureux de retrouver sur ce sol étranger quelqu'un qui me rappelle mon cher pays natal.

Sans s'en douter, Maurice touchait à une blessure très vive, très douloureuse.

Pascaline se sentait différente, en effet, de ceux qui l'entouraient. Elevée parmi eux, elle n'avait ni leurs goûts, ni leurs aspirations ; elle ne le sentait que trop, hélas ! qu'elle n'avait rien de commun avec eux, et si Maurice pouvait se glorifier de porter dans ses veines le sang d'une autre race, elle en pleurait, elle, elle en rougissait, car c'était là sa tare, sa tache originelle.

Elle était l'enfant du péché, l'enfant de la faute, celle qui est marquée d'un sceau ineffaçable, celle qu'on méprise et qu'on repousse, parce que sa mère fut faible, parce que l'homme qui est son père et qu'elle ne connaît pas fut lâche.

Encore quelque temps et, lorsqu'il saurait la vérité, lorsqu'il connaîtrait sa mère, lorsqu'il apprendrait la tache de sa naissance, cet homme qui lui semblait meilleur que les autres, ce Français qui la complimentait de ressembler à une Française, se détournerait d'elle comme les plus mauvais, aurait pour elle le même sourire de dédaigneuse pitié.

Voilà à quoi songeait Pascaline, et des larmes emplirent ses yeux.

Maurice vit qu'elle pleurait. Il demanda, surpris :

— Vous aurais-je fait de la peine, sans le savoir, mademoiselle ? Pardonnez-moi.

— Non, monsieur, je n'ai aucune peine.

— Vous pleurez, pourtant. J'aurais voulu voir à cette fête tout le monde heureux et je suis venu maladroitement vous attrister.

— Aucune de vos paroles, je vous le répète, n'a pu m'attrister, monsieur, mais je suis une pauvre fille, une pauvre fille abandonnée, oui, toute seule dans la vie et il ne faut pas vous étonner pour quelques larmes. J'ai tant pleuré que j'y suis habituée maintenant et comme elles en connaissent le chemin, mes larmes coulent sans raison.

Très ému, Maurice balbutia :

— Vous avez dû bien souffrir ?

Elle essaya de sourire :

— J'ai été très malheureuse, oui, monsieur, je n'ai aucune honte à l'avouer et si je vous dis cela, à vous que je ne connais pas, c'est que demain, par les uns ou par les autres, vous connaîtrez ma vie et je préfère que vous sachiez tout de suite à qui vous parlez. Il a fallu cette fête pour nous mettre en présence, c'est la première fois que vous causez avec moi, c'est la dernière sans doute...

— La dernière !... Vous oubliez donc que j'habite ici maintenant, que je suis votre voisin ?

— Je n'oublie rien et c'est pour cela que je dis la dernière fois, car il y a trop loin du château à la chaumière.

— Le châtelain fera moitié du chemin.

— La mendicante ne fera pas l'autre moitié. Car il faut que vous sachiez cela encore, monsieur, j'ai mendié dans ce village, où tout le monde me repoussait... Ma mère était malade... Elle l'est encore et jusqu'à l'âge où j'ai pu travailler il m'a fallu quêter pour nous deux le dur pain de chaque jour.

Le fils de Lucienne se pencha sur la fille de Christiane, lui prit la main.

— Si vous voulez, mademoiselle, à partir de ce soir, vous ne serez plus seule dans la vie, comme vous me

l'avez dit. Vous aurez un ami sur lequel vous pourrez compter en toutes occasions.

Pascaline se recula.

— Merci, monsieur, vous vous avancez beaucoup. Il me suffira de garder votre estime et pour me la conserver il vous faudra beaucoup de cœur et beaucoup de courage.

— Que dites-vous là !... Je vous répète que je serai toujours — que vous le vouliez ou pas — l'ami de la petite Française que j'ai rencontrée ce soir.

— Oh ! ne dites pas ce mot-là, monsieur, ne le dites plus. D'autres se chargeront de vous apprendre pourquoi on m'appelle « la Française » et c'est alors que vous comprendrez ce que je viens de vous dire : il vous faudra beaucoup de courage pour ne pas me mépriser. Et maintenant, monsieur, laissez-moi, on nous épie ; nous sommes restés peut-être trop longtemps ensemble.

— Est-ce qu'on oserait ?...

— On ose tout, monsieur. Laissez-moi et excusez-moi de n'avoir pu taire toutes mes tristesses, ces tristesses du passé qui remontent tout à coup, qui vous envahissent on ne sait pourquoi et qui semblent peut-être plus douloureuses parce qu'elles sont cachées.

— Je vous remercie de m'avoir découvert le fond de votre vie, c'est une marque de confiance que je n'oublierai pas et cela constitue entre nous, quoi que vous en disiez, un lien mystérieux.

Pascaline lui tendit la main.

— Vous vous devez à vos invités ; adieu, monsieur.

Il s'inclina :

— Au revoir, mademoiselle.

Le bal était dans tout son éclat, les valse succédaient aux valse, de grands cris joyeux montaient dans la nuit, se répercutaient dans tous les échos du parc. Les tonneaux se vidaient, la joie était complète.

Tout à l'heure, Maurice partageait cette joie ; maintenant, pour lui, une ombre assombrissait cette fête. Tout à l'heure, il croyait tout le monde heureux, il savait maintenant qu'il y avait quelque part, dans l'avenue de son parc, une déshéritée qui pleurait et il trouvait que parmi tous ces rires, cette histoire était plus navrante, plus pitoyable ; il trouvait que la vie avait des ironies cruelles et il aurait désiré faire taire cette musique qu'il avait voulue et qui à cette heure le crispait et l'angoissait.

Il allait, circulait au hasard parmi les valseurs qui le saluaient de hourras ; il aurait voulu être loin, il passait en souriant, ses yeux se fixaient sur ceux qui l'accablèrent, il ne les voyait pas.

Son attention pourtant fut attirée par un groupe plus bruyant.

Des ouvriers nouvellement embauchés entouraient une vieille femme aux cheveux gris, au visage décharné, aux yeux luisants.

Ils voulaient la faire danser, ils la soulevaient, la faisaient tourner, et elle suppliait, pleurait.

— Tu danseras, la vieille !

— Non, non, je ne veux pas, je vous en prie, laissez-moi partir.

— Tu danseras !... Tu danseras !...

— Il n'y a donc pas un homme ici, vous êtes donc tous des lâches ?

Elle se débattait entre leurs bras, et ils se la renvoyaient de l'un à l'autre, ils se la jetaient comme un paquet.

Ce spectacle éccura Maurice. Il ouvrit le cercle, commanda :

— Assez ! laissez cette femme !

— Il faut que tout le monde s'amuse, monsieur !

— Je vous dis de laisser partir cette femme !...

On n'osa pas lui résister ; la vieille, délivrée, passa près de lui, elle le remercia à sa façon.

— Vous êtes un bon garçon, vous ; mais tous ceux-là sont des chiens ; si vous ne voulez pas qu'ils vous mordent un jour, prenez un fouet et corrigez-les.

Il sourit. Elle était partie déjà.

Il demanda tout haut :

— Cette femme est-elle de ce village ?

— Oui, monsieur.

Maurice se retourna vers celui qui lui répondait.

Il le reconnut à sa jambe de bois, il l'avait déjà remarqué tout à l'heure quelque part sur la fête.

— Comment se nomme-t-elle ?

— Oh ! monsieur la connaît.

— Moi ?

— Oui, vous voulez faire parler le vieux Carl Vogel, mais c'est un ancien soldat qui voit clair, et s'il dit que vous la connaissez, c'est qu'il en est sûr.

— Vous vous trompez pourtant, mon ami.

Carl Vogel sourit d'un air fin.

— Je ne crois pas.

Impatienté, Maurice répliqua, un peu sèchement :

— Si je savais son nom, je n'aurais aucune raison pour vous le demander.

— Ah ! pardonnez, monsieur, pardonnez, mais, en vous voyant tout à l'heure causer avec la fille comme si vous étiez de vieilles connaissances, j'ai pensé que vous deviez aussi connaître la mère.

Maurice ressentit un pincement au cœur, il regarda plus attentivement Carl Vogel.

Oui, oui, il se souvenait, c'était lui qui se trouvait dans l'avenue derrière Pascaline ; c'était de lui qu'elle parlait lorsqu'elle disait : « On nous épie... on ose tout. » Il fronça les sourcils, demanda :

— Alors, la fille de cette femme, c'est...

— Pascaline Clauss, oui, la Française, comme on l'appelle ici.

Un malaise indéfinissable l'oppressait ; il n'en laissa rien voir, pourtant, dit simplement :

— Ah ! vraiment ?

— Elle ne vous avait pas dit cela, la belle Pascaline ?

— Non.

— Oh ! c'est une fine mouche, une rouée qui, avec son air de franchise, ne dit que ce qu'elle veut.

Maurice retint difficilement un geste de colère.

— Cela la gênait sans doute de vous dire que sa mère était folle, et elle a, j'en suis sûr, oublié également de vous apprendre pourquoi nous l'appelons la Française.

Le jeune homme pensa : D'autres vous le diront, m'a-t-elle dit ; elle ne s'était pas trompée, la médisance ne se fait pas attendre.

Carl Vogel avait un mince sourire, ses yeux pétillaient.

— On ne dirait pas à la voir aujourd'hui que la folle Anna Clauss était jadis un beau brin de fille, n'est-ce pas, monsieur ? Elle n'avait pourtant pas sa pareille dans notre village, je vous en donne ma parole. J'étais jeune ; nous lui faisons tous un peu la cour, mais elle voulait voyager, elle voulait briller ; elle était pauvre, elle partit chercher fortune. Elle nous avait dit à tous qu'elle s'était placée comme bonne ; nous n'avions aucune raison pour ne pas la croire, mais elle nous avait menti en nous affirmant du moins qu'elle était placée en Allemagne. Nous eûmes la certitude qu'elle était en France, et, lorsqu'elle revint au bout de quelques années, elle rapportait pour toute fortune cette petite diablesse de Française. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous l'avons regue comme elle le méritait ; mais nos tracasseries durèrent peu, elle était usée et perdit la raison.

Voyez-vous, monsieur, tout cela, la mère comme la fille, cela ne vaut pas grand-chose.

Pâle, les dents serrées, les poings crispés, Maurice demanda :

— C'est tout ?

— Oui.

— Vous n'avez rien à reprocher à Mlle Pascaline, rien que d'être la fille d'Anna Clauss.

Carl Vogel se mit à rire.

— Cela suffit, c'est déjà une jolie tache.

Maurice fit un pas en avant et devant son attitude menaçante, Carl Vogel recula d'autant.

— Oui, cela suffit, et vous allez me faire le plaisir de sortir d'ici.

— Moi !...

— Vous, oui vous, car vous êtes un vilain oiseau et si je vous entends encore ébaucher, c'est moi qui vous ferai taire, retenez-le bien. Ceci dit, filez, et vite, je vous ai vu trop longtemps.

Sous l'empire de la colère, il avait parlé très haut, des visages étonnés se tournèrent vers lui, une voix inquiète demanda :

— Qu'as-tu donc, Maurice ? Que dis-tu encore ?

Il rougit comme un enfant pris en faute.

Blême, Carl Vogel s'en allait lentement, mais il se retournait parfois et de son bâton tendu menaçait :

— Sale race, je vous ferai payer cher cet affront !...

Tous, les Valboise, les Clauss, tous, je vous ferai souffrir, souffrir à crier et je vous verrai humiliés et désespérés, je le jure !

— Pourquoi l'emportes-tu donc ainsi, Maurice, demandait encore Lucienne, que t'avait fait cet homme ?

Il cherchait vainement une explication.

— Il m'insultait... Il était ivre...

— Il l'insultait !... Mais pour quelle raison ?

— C'est un ivrogne, mère, ne t'inquiète pas, cela n'a pas d'importance.

Elle chercha ses yeux, ses yeux la fuyaient.

— Tu me caches quelque chose, Maurice ?

— Mais non, mais non, je t'assure.

Pour la rassurer, il éclata de rire et ce rire lui fit mal comme si elle l'avait vu pleurer.

Il s'était détourné et, sans la regarder, il parlait de la fête.

Elle n'insista pas, mais son cœur maternel s'alarma.

Jusqu'à la fin de la soirée, elle ne le perdit pas de vue.

Il allait de l'un à l'autre, se forçait à dire quelques mots, un sourire contrainait plissait ses lèvres, son regard était distrait, il semblait chercher quelqu'un qui n'était pas là.

Sans qu'elle ait pour quoi, le cœur de Lucienne se serait, elle tremblait comme à l'approche d'un malheur. Ce n'était pas la dispute de son fils avec un ivrogne, bien sûr, qui la troublait ainsi ; qu'est-ce donc qu'elle ne connaissait pas, quel pressentiment qu'elle ne pouvait vaincre, lui apportait cette angoisse ?

Ah ! si elle avait su !

Si elle avait su que la fille de Christiane, cette fille qu'elle avait fait enlever, arracher à sa mère, cette innocente pour laquelle tant de larmes avaient été versées, tant de vies brisées ; qui avait causé la mort de deux hommes, qui avait fait de sa mère une martyre et de Lucienne une coupable plus lâche et plus infâme que la dernière des criminelles ; si elle avait su que cette enfant qu'elle croyait morte ou disparue à jamais était là, près d'elle ; que son fils l'avait vue, lui avait parlé, et que de cette vision, de cet entretien, venait son trouble ; ah ! si elle avait su cela, c'est alors qu'elle aurait pu trembler !

Mais elle ne pensait pas à cette petite Gillette, dont elle se rappelait à peine le nom et, pourtant, elle avait peur.

Elle avait peur parce qu'elle n'avait pu oublier les paroles de Christiane, parce que, criminelle, elle attendait depuis longtemps le châtiment inévitable que lui avait prédit sa victime.

— Ton tour viendra et, parce que tu m'as frappée dans mon amour maternel, tu souffriras dans ton fils.

L'heure d'expiation était-elle donc venue ?

Elle se coucha avec cette crainte et cette frayeur la tortura toute la nuit.

Mais, tant de fois déjà elle avait eu ce cauchemar, et tant de fois il s'était évanoui, qu'elle compta encore sur un sursis et qu'elle se rassura.

Le lendemain, elle aurait voulu ne pas quitter son fils, elle le vit à peine.

Il était très occupé, disait-il, par sa nouvelle situation ; il avait tant de choses à apprendre.

Toute la journée il força son esprit à travailler, mais quand vint le soir il ne rentra pas au château, il suivit le chemin que prenaient les ouvriers, descendit au village.

Que venait-il chercher là, il ne voulait pas se l'avouer.

Il se promena dans chaque rue comme une âme en peine ; il resta longtemps, rentra fatigué et oppressé. Et ce fut chaque soir, dans la mélancolie des doux crépuscules d'automne, la même lente promenade. Un jour, comme il revenait, il s'arrêta soudain, le cœur étroit.

De loin, il la reconnaissait.

C'était Pascaline qui rentrait chez elle, portant une gerbe de lin.

Elle allait passer devant lui et il n'avait pas la force, les jambes alourdies tout à coup, d'aller à sa rencontre.

La jeune fille avait dû le voir aussi ; elle ne semblait pas gênée par sa présence, mais un peu de rose colorait ses joues.

Elle passa, légèrement renversée par le poids de la gerbe ; elle le salua d'un signe et lui ne trouvait aucun mot pour la retenir ; lui qui venait chaque soir pour la voir, lui dont le cœur débordait d'amour, allait la laisser partir, s'évanouir, sans lui avoir parlé.

Sans se retourner, elle avait fait quelques pas, il balbutia :

— Mademoiselle...

Elle ne l'entendit pas ou ne voulut pas l'entendre ; elle ne s'arrêta pas.

Alors il osa dire plus haut :

— Je sais... je sais ce que vous vouliez me taire.

Elle eut un sursaut ; de ses bras cassés la gerbe tomba ; elle jeta vers lui un regard de détresse.

Il avait fait quelques pas.

— Oui, on m'a tout appris le soir même... Un misérable, j'ai su depuis son nom, Carl Vogel, m'a tout dit... Et depuis, mademoiselle, depuis je viens chaque soir pour vous rencontrer et pour vous dire : Je sais tout ce que vous avez souffert ; je vous plains davantage et je vous...

Il n'acheva pas.

Sa gorge se contractait et sa voix était rauque :

— Je voulais vous dire cela et je voulais vous voir...

Al-je mal fait de venir ?

Pascaline voulut répondre, mais elle suffoquait, sa poitrine se souleva, elle cacha ses larmes.

Et lui l'implorait :

— Je vous ferai donc toujours pleurer, moi qui voudrais tant vous faire sourire... Dites-moi, je vous en prie, dites-moi, al-je mal fait de venir ?

Elle leva sur lui ses yeux bleus comme les fleurs qu'elle portait tout à l'heure, ses grands yeux encore mouillés de pleurs.

— Je vous remercie.

— Ah !...

— Oui, je vous remercie de tout mon cœur, on ne m'avait jamais parlé ainsi, vous êtes le premier qui compatissez à mes souffrances... oui, le seul... Jamais je n'ai eu une parole de tendresse ou de pitié, ma mère n'a jamais eu de caresses pour moi, parce qu'on a été pour elle si dur, si impitoyable qu'elle ne savait plus, dans son inconscience, que craindre ou menacer, et les autres, les autres me chassaient, petite, et, jeune fille, me méprisèrent. J'ai vu de la joie autour de moi, et cela ne me faisait pas envie, oh ! non, non, mais j'ai vu des enfants pleurer, et j'ai entendu leurs mères les consoler, et je me disais : Comme ils sont heureux !... Vous êtes le premier qui avez cherché à me consoler, et j'éprouve une émotion que je ne saurais dire, si violente et si douce aussi, si douce que son souvenir suffira, je crois, pour endormir les peines que j'aurai encore, et je vous remercie d'être venu, monsieur, puisque vous deviez m'apporter ce bonheur que je ne croyais jamais connaître.

— Oh ! Pascaline, si vous saviez comme vous-même, vous me rendez heureux.

Elle vit sa main tremblante chercher la sienne ; elle recula un peu.

— Ecoutez encore, monsieur... écoutez... Parce que vous êtes venu à moi en ami... parce que je vous sais honnête et loyal et que j'ai confiance en vous... je puis vous dire certaines choses que je rougirais de dire à d'autres...

— Parlez.

— Il faut qu'entre nous tout soit sincère et honnête, et c'est pourquoi je vous répète ce que je vous ai dit déjà, il ne faut plus nous revoir.

Il répondit d'une voix brisée :

— Je ne pourrais plus ne pas vous voir, Pascaline, je ne pourrais plus. Depuis trois semaines bientôt, je pense à vous constamment, mon âme cherchait la vôtre et mon cœur appelait votre cœur, et lorsque je vous ai aperçus

tout à l'heure, j'aurais voulu vous crier les seules paroles qui montaient à mes lèvres...

— Il ne faut pas les dire.

— Pourquoi ?

Elle était émue comme lui, mais elle le regarda en face.

— Parce que vous voulez me perdre.

— Moi !

— Oui. C'est une chose pénible à dire, mais à l'école du malheur on apprend à connaître toutes les tristesses. Je sais trop ce que c'est qu'une enfant sans père ; je serai de loin votre amie, je serai votre esclave dévouée, je ferai tout ce qui vous plaira, mais jamais, jamais vous ne me ferez rougir de moi.

— Vous ne savez pas comme je vous aimé, Pascaline. Ses paupières se baissèrent à demi.

— C'est pour cela, c'est pour cela qu'il faut nous quitter.

Elle se baissa, ramassa sa gerbe.

Il l'arrêta.

— Promettez-moi de revenir.

Elle hochait la tête, mais comme il la suppliait ; elle ne sut pas résister, répondit :

— Oui, je reviendrai, puisque vous le voulez, et parce que je suis sûre de moi.

Tant qu'il put la voir, il resta à la même place, immobile au milieu de l'avenue, et, quand elle ne fut plus qu'une ombre indécise dans le brouillard roux, d'un grand geste il lui envoya encore tout son cœur et il courut vers le château ; il courut retrouver sa mère, qui devait s'inquiéter.

Elle, Pascaline, s'en allait, sans se retourner, à la triste chaumière où l'attendait Anna Clauss ; elle allait lentement, ses pieds s'enfonçaient dans une jonchée de feuilles d'or et sa gerbe de lin, tout à l'heure si légère, maintenant l'écrasait.

Et à chaque pas les mêmes mots revenaient à ses lèvres comme une plainte sans cesse renouvelée.

— Lutter contre soi, c'est dur déjà ; mais lutter contre lui, mon Dieu ! en aurai-je la force !...

Pendant quelques jours, elle résista au désir de le revoir ; elle n'alla pas au rendez-vous qu'il lui avait demandé, mais elle pensait qu'il souffrait et elle était torturée.

Elle se raidissait contre cette souffrance, pourtant, répétait :

— Cela vaut mieux ainsi, il finira peut-être par m'oublier.

Elle le souhaitait, et cette pensée lui était une souffrance nouvelle.

Maurice ne l'oubliait pas, et, un soir où elle fermait sa porte avant de se coucher, il se dressa devant elle.

Il riait.

— Vous m'avez dit un jour que vous ne feriez pas moitié du chemin, vous voulez tenir votre parole, c'est bien, mais moi je ferai toute la longueur de la route.

Et elle se laissa emporter par cet amour qui déjà les unissait, elle se laissa entraîner par ce vertige qui la grisait.

Quelquefois, cet immense amour l'effrayait ; elle avait de brusques réveils et elle entrevoyait alors l'abîme où elle courait. Peu lui importait, elle ne faisait rien pour se reprendre, elle ne voulait pas s'inquiéter de l'avenir, elle fermait les yeux et se laissait glisser. Elle avait fait le sacrifice de sa vie. Elle se disait : s'il oubliait ses serments, s'il exigeait un jour que je devienne sa maîtresse, je saurais bien lui résister, la mort serait mon suprême refuge et cette mort me serait douce, puisque je partirais aimée et regrettée.

Elle ne faisait aucun calcul, la pauvre petite ; Maurice lui avait dit : « Je vous veux la plus heureuse des femmes », et son bonheur était complet, elle n'en désirait pas d'autre.

Mais ce bonheur ne suffisait pas à Maurice, il le voulait plus grand, plus parfait.

Non, il ne voulait pas abuser de la faiblesse de Pascaline ; non, il ne voulait pas ajouter une souffrance à toutes les souffrances qu'elle avait endurées ; si une telle pensée était venue souiller son amour, il en aurait eu honte.

Ce qu'il voulait, c'était sauver la jeune fille, qu'il aimait de toutes les forces de son être, la laver de cette tache originelle qui faisait d'elle une réprouvée, la réhabiliter aux yeux de tous, l'élever jusqu'à lui, faire d'elle sa femme.

Un seul obstacle à ce rêve : Lucienne. Consentirait-elle à ce mariage, ne le repousserait-elle pas comme une mésalliance honteuse.

Il n'osa pas d'abord lui faire part de ses projets, mais il voulut lui faire connaître celle que, déjà au fond de son âme, il appelait sa fiancée.

Le hasard le servit. Lucienne avait eu l'occasion de voir de ces fleurs artificielles fabriquées par Pascaline et elle désirait voir travailler la jeune fille.

Sur la fin d'un après-midi, comme elle passait devant la maison d'Anna Clauss, elle entra.

Sa visite se prolongea sans qu'elle y prit garde et la nuit seule qui tombait derrière les vitres lui rappela l'heure.

Elle se pressa un peu. Elle montait l'avenue, heureuse de sa journée, heureuse de retrouver son fils, heureuse de sa vie paisible et tranquille, enfin.

Elle était arrivée, elle n'avait plus que quelques pas à faire quand, soudain, elle s'arrêta.

Un instant elle demeura haletante, tremblante, les yeux écarquillés, hagards.

Puis elle eut un cri de terreur, d'épouvante folle.

Là, devant elle, elle avait cru voir, non, elle avait bien reconnu celle qu'elle avait torturée, fait condamner : Christiane Dangeville.

Et Christiane Dangeville venait à elle,

III

TOUTES LES MISÈRES

Du plus amer des calices Christiane avait bu toute la lie.

Son honneur, son bonheur, sa fille, sa vie, sa liberté, on lui avait tout pris, tout.

Et pendant de longs mois, pendant des années interminables, elle devait expier un crime qu'elle n'avait pas commis. Elle était l'éternelle spoliée, la perpétuelle lésée, celle qui ne connaît que les déceptions et les larmes, la victime expiatoire que la brutale vie avait choisie.

Longtemps elle demeura sous le coup des malheurs qui, d'un seul vol, étaient venus s'abattre sur elle, longtemps elle vécut dans une sorte d'inconscience.

— C'est la plus douce et la plus facile de nos prisonnières, disaient ses gardiennes ; c'est un modèle de patience et de résignation.

Lorsqu'elle se reprit à vivre, lorsqu'elle se rendit compte de sa situation et qu'elle compta tous les jours qui lui restaient à passer dans cette odieuse promiscuité des prisons, elle eut un frisson d'épouvante, mais elle n'en laissa rien paraître.

Après tant de douleurs, son cœur s'était cuirassé, son âme s'était émoussée.

Cinq années ! Avec une joie profonde, elle pensa qu'elle n'arriverait jamais au bout.

Lentement pourtant, lentement dans ce tombeau, lentement dans cet enfer, les jours s'écoulaient.

Un printemps passa, un printemps revint.

Elle se demanda avec terreur :

— Est-ce que je ne vais pas mourir ?... Est-ce que je sortirai d'ici ?... Est-ce que je recommencerai à vivre... à souffrir ?...

Confondue parmi les voleuses et les criminelles, revêtue comme elles du même uniforme d'ignominie, écœurée jusqu'au dégoût des autres et d'elle-même, Christiane conservait encore un espoir : mourir.

Mais si la mort ne voulait pas d'elle, que deviendrait elle ?

Dans les premiers temps de son incarcération, elle avait écrit à son avocat pour le supplier de continuer les recherches entreprises pour retrouver Gillette.

Il lui avait répondu que tout espoir devait être abandonné.

Et elle vivait avec cette atroce certitude qu'elle ne reverrait jamais sa fille. L'enfant pouvait l'appeler, crier, souffrir, elle ne connaîtrait pas ses douleurs, elle ne saurait plus rien d'elle.

Alors que ferait-elle lorsqu'elle serait sortie de prison ? Que ferait-elle toute seule dans la vie ?

Elle se souvenait des rebuffades qui l'avaient accueillie quand jadis elle avait voulu travailler ; que serait-ce dans l'avenir ? Si on avait eu la cruauté de la repousser alors qu'elle n'était qu'une pauvre fille malheureuse, avec quel mépris la chasserait-on, maintenant qu'elle avait été condamnée, qu'elle était et resterait pour tous une criminelle.

Et puis n'avait-elle pas eu, dans cette période de détresse, le sourire de sa fille pour la reconforter, la caresse de son regard pour la soutenir ? Qui lui donnerait maintenant la force de lutter, où trouverait-elle le courage de vivre ?

Et c'est ainsi que, vivant dans l'horreur, elle vit arriver sans joie, sa libération. Un matin, elle se retrouva dehors, au grand air de la rue.

Elle éprouvait à se sentir libre, libre de ses mouvements, de ses gestes, de ses regards, une sorte d'éblouissement et de vertige.

Le soleil du matin était trop éclatant pour ses yeux fatigués ; ses jambes, depuis longtemps inhabituées à la marche, ne pouvaient la porter.

Elle se laissa tomber sur une pierre, resta là, des heures.

Où allait-elle aller ?

Est-ce qu'elle le savait. Depuis quelques jours, elle se l'était demandé :

— Où irai-je ?

Et elle n'avait trouvé aucun refuge où elle pourrait cacher sa misère et son désespoir.

Des gens passeront, la regardèrent avec défiance.

Elle comprit qu'elle ne pouvait rester là plus longtemps, elle reprit son paquet de hardes et marcha, au hasard.

Elle alla tant qu'elle put, jusqu'au soir, s'arrêta à un poteau indicateur.

Depuis midi, elle avait fait très peu de chemin, une quinzaine de kilomètres à peine ; elle se trouvait près d'un petit village qui s'appelait Chavagne.

Dans la nuit, les maisons basses s'égrenaient. A quelle porte allait-elle frapper ? Où trouverait-elle un gîte ?

Elle prit un sentier, heurta à la première mesure qu'elle rencontra.

Une voix jeune, de femme heureuse cria sans la laisser achever :

— Non, non, nous n'avons rien pour vous loger, cherchez plus loin.

Christiane n'eut pas le courage d'insister, elle alla plus loin et ce fut plus loin la même réponse.

Une troisième porte resta obstinément close ; alors elle s'arrêta, désespérée, brisée.

Elle jeta autour d'elle un regard éperdu, comme si elle avait voulu chercher dans cette nuit claire de fin d'été un coin pour y passer la nuit.

Mais elle avait peur de ces ombres qui se jouaient dans les champs, elle avait peur de cette obscurité qui l'enveloppait et cela lui rendit un peu de force.

Elle alla à une ferme qui étendait autour d'une cour des bâtiments écraasés.

Un chien tira sur sa chaîne, s'élança contre elle, la gueule ouverte, les crocs menaçants.

Une porte s'entre-bâilla, un visage inquiet chercha dans l'ombre.

Christiane dit très vite :

— Je cherche une place pour me reposer, par pitié ne me chassez pas... J'ai un peu d'argent du reste, je paierai ce qu'il faudra.

— Allons, approchez ; pourquoi vous cachez-vous ?

Elle fit quelques pas.

L'homme qui lui avait répondu la devisageait un instant, puis il appela un domestique.

— Jean, conduis cette femme à la grange.

La porte claqua sur elle, elle resta seule dans la cour, un moment seulement.

Elle entendit un bruit de sabots, elle vit la lumière d'un falot, elle suivit machinement le gamin qui la conduisait.

Il ouvrit une porte, elle entra ; il montra des bottes de paille, elle se laissa tomber ; il tendit un morceau de pain, elle le prit ; la lumière disparut, la serrure grinça, le domestique était parti.

Alors elle se renversa, elle cacha son visage dans la paille, elle se tordait dans une crise d'affreux désespoir ; elle aurait voulu crier, hurler ; ce qui lui restait de larmes se répandit en un flot amer...

Elle venait seulement de s'endormir d'un lourd sommeil de cauchemar, quand un bruit près d'elle l'éveilla ; le domestique était là, il faisait grand jour.

Il lui fallait reprendre sa course vagabonde, sa course sans but.

Le petit Jean disait en riant :

— Allons, le réveil est sonné.

Elle eut un regard de bête qu'on égorge. Elle tendit la main, prit son paquet, se leva, dit d'une voix sourde :

— Merci.

Dans la cour, c'était l'animation d'une ferme qui s'éveille.

Le fermier, celui qui l'avait reçue la veille, était là, surveillant l'attelage de ses bêtes.

Elle passa près de lui, répéta encore :

— Merci, monsieur.

Il se retourna, la considéra un instant, puis, d'une voix un peu brusque, demanda :

— Vous venez de là-bas, n'est-ce pas ?

Un flot de sang empourpra le visage de Christiane. Elle avait compris.

Là-bas ! C'était la prison de Rennes qu'il désignait ainsi.

Quelle marque portait-elle donc ? Quelle empreinte conservait-elle donc, pour que d'un coup d'œil on reconnut en elle la prisonnière libérée !...

Le fermier continuait :

— Nous ne nous y trompons pas, voyez-vous, nous en voyons passer si souvent qui sortent de là.

Pâle comme une morte, elle hochait la tête sans parler.

— Où allez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas, vous ne savez pas, vous ne voulez donc pas travailler ?

Elle répondit d'un élan :

— Oh ! si, je le voudrais.

— Pourquoi ne cherchez-vous pas ?

— Qui donc voudrait de moi !

— Qu'avez-vous fait ? Tué, volé ?

Elle dit doucement :

— Non.

Il haussa les épaules, détourna la tête en grommelant :

— Innocente, parbleu ! Je la connais aussi, celle-là.

Et comme il semblait ne plus s'occuper d'elle, elle s'éloigna lentement.

Elle était au bout de la cour, elle allait sortir, il l'appela :

— Dites donc, la femme !...

Christiane revint sur ses pas.

— Je ne sais pas si vous jouez la comédie, mais vous avez l'air malheureux, eh bien, moi, je vous embauche si vous voulez, mais vous savez, je ne paie pas cher.

— Oh ! monsieur, je travaillerai pour ce que vous voudrez, pour mon pain et je vous serai encore reconnaissante ! Oh ! monsieur, si vous voulez ! Ne plus marcher, avoir un gîte, une botte de paille ! Oh ! monsieur, si vous voulez !...

— La moisson va commencer, on trouvera à vous occuper. Savez-vous relever le blé ?

— Non, monsieur, mais j'apprendrai.

— C'est bientôt dit, cela. Enfin ! savez-vous faire le ménage ?

— Oui, monsieur, cela, je le sais.

— Eh bien ! attendez ma femme ; elle va se lever. Vous

demanderez Mme Hervée. Si elle vous veut, moi je veux bien.

Christiane joignit les doigts.

— Vous êtes bon, monsieur, très bon, et je ne sais comment vous remercier.

Il parlait à ses chevaux, ne faisait plus attention à elle.

Elle vint près de la porte de la maison et attendit.

Il faut croire, en effet, qu'elle paraissait bien malheureuse, car Mme Hervée ressentit pour elle le même sentiment de compassion que son mari avait éprouvé.

Une heure après, Christiane aidait la fermière.

Les Hervée étaient, de père en fils, fermiers du château de Kermarie, dont la massive structure se dressait au-dessus du village de Chavagné. Ce bail à si longue durée allait bientôt cesser sans doute, car toutes les propriétés de Kermarie allaient probablement être vendues.

Le dernier descendant de cette vieille famille, le marquis de Kermarie, venait de mourir, et, comme sa veuve ne tarderait pas à le rejoindre, le château et toutes ses dépendances seraient mis aux enchères.

La marquise, une vieille femme à cheveux blancs comme la neige, descendait souvent chez les Hervée : c'était sa seule promenade.

Elle remarqua Christiane, s'intéressa à elle. Elle s'y intéressa d'autant plus, qu'elle distingua vite sa distinction native, son éducation parfaite, son exquise douceur.

Elle interrogea Mme Hervée, revint plus souvent qu'elle n'en avait l'habitude, prit plaisir à causer avec la jeune fille.

Un jour, elle lui dit :

— Les travaux de la moisson se terminent, les Hervée vont être obligés de se priver de vous. Voulez-vous entrer chez moi ?

Elle ne laissa pas à Christiane le temps de répondre.

— Ecoutez. Je mets à cela une condition pourtant : c'est que vous me direz votre passé.

Christiane hésita un peu, puis, très émue, répondit :

— Je vous remercie, madame, du fond du cœur, mais je vous demande huit jours pour vous répondre. J'ai un voyage à faire. Dans huit jours, je serai ici et je vous dirai tout ce que vous désirez connaître, ou bien vous ne me reverrez jamais.

Surprise, la marquise regarda Christiane. Elle vit un éclair dans ses yeux, elle vit ses lèvres trembler. Elle demanda :

— Ou allez-vous donc ?

Christiane baissa la tête et, tout bas, pour elle seule, elle répondit :

— Me venger.

Se venger, oui, elle ne pensait plus qu'à cela.

Exiger de Lucienne qu'elle lui rendit sa fille, ou la tuer, la tuer comme une bête malfaisante si elle refusait.

La marquise de Kermarie lui avait accordé le délai qu'elle sollicitait, elle prit l'argent qu'on lui avait remis à sa sortie de prison, le peu qu'elle avait économisé depuis qu'elle était chez les Hervée et elle partit pour Nancy d'abord, pour Saint-Ail ensuite.

C'était toute la France à traverser ; elle avait à peine pour payer son train, vivre et se loger, ces quelques jours, cela lui suffisait.

Elle arriva à Nancy le lendemain de son départ, trop tard pour voir son avocat ; il lui fallait attendre encore.

Elle passa une nuit sans sommeil, une nuit fébrile dans laquelle débèlent comme autant de cauchemars toutes les misères qu'elle avait endurées dans cette ville ; elle suivit pas à pas la route douloureuse de son long calvaire ; elle s'arrêta, meurtrie, à chaque station.

Ce fut une nuit de tristesse et d'angoisse, de laquelle elle sortit brisée.

Un peu tôt peut-être, parce qu'elle n'avait pas la force d'attendre davantage, elle se présenta chez son avocat et, en deux mots, lui dit le but de sa visite.

— Vous m'avez écrit, monsieur, que tout espoir de retrouver ma fille était perdu, mais je ne veux pas vous croire, je ne veux pas vous croire !

Et comme il faisait un temps d'impuissance, elle l'arrêta, ne lui donna pas le temps d'exprimer sa pensée.

— Oh ! non, monsieur, si je garde cette dernière illusion de retrouver ma fille malgré tout, ne me l'enlève pas. Du reste, rien ne pourrait me convaincre ; je ne puis pas croire qu'aujourd'hui on puisse faire disparaître un enfant sans qu'il soit possible de retrouver sa trace ; je ne peux pas croire cela, aucune mère ne le croirait.

— C'est que vous avez oublié les circonstances dramatiques dans lesquelles cet enlèvement s'est produit. On a fait tout ce qu'il était humainement possible de faire. Ah ! si M. Freneuse n'était pas mort ! Malheureusement...

— Oui.

— Nous avons espéré pendant quelque temps qu'une lettre de cette bonne arriverait à son ancien maître. Nous avons fait surveiller la correspondance de M. Freneuse ; toutes les lettres arrivées après sa mort ont été examinées ; aucune d'elles ne venait de cette fille.

Christiane réfléchit un instant, puis elle s'exclama :

— Alors, monsieur, Gillette n'est pas morte !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me semble que, dans ce cas du moins, la fugitive aurait prévenu M. Freneuse.

— Peut-être... à moins que...

— A moins que ?

— Cette fille ne se soit pas réfugiée si loin que nous l'avons pensé, qu'elle ne se soit tout simplement cachée dans quelque coin ignoré où elle a appris par les journaux allemands le drame de Saint-Ail et la mort de son maître : toute correspondance lui a semblé alors inutile.

— Dans ce cas, elle aurait appris aussi qu'on recherchait ma fille, et elle n'aurait rien dit !

— Oh ! vous savez, ces gens-là se taisent souvent par crainte des responsabilités.

— Vous m'avez dit aussi qu'on avait suivi l'automobile jusqu'à Metz.

— Oui, mais il n'a pas été prouvé qu'ensuite cette bonne avait pris le train.

— Alors, selon vous, elle serait tout près de nous, en Lorraine peut-être.

— Je n'ai pas dit cela, je n'ai rien affirmé, je ne sais rien.

— C'est affreux !

L'avocat n'avait plus rien à dire, il s'était levé. Elle comprit que l'audience était terminée et, le cœur étreint, la gorge serrée, elle se leva aussi.

Près de la porte, pourtant, elle se retourna, demanda :

— Et Mme Valboise ?

— Mme Valboise ne savait rien et n'a pu nous fournir aucun renseignement.

— C'est tout. On ne l'a pas inquiétée, on ne lui a rien fait. On a été généreux pour elle !

— Que voulez-vous, elle n'est pas responsable de ce qui est arrivé.

— Pas responsable !... Elle est responsable de tout ! De l'assassinat de son amant d'abord !

— Il en a été jugé autrement.

— Ah ! oui, cela a été jugé !... C'est une autre question du reste, mais elle est seule responsable de la perte de ma fille. Ne dites pas non, elle l'a avoué, elle a eu cette audace de dire que Freneuse avait enlevé Gillette sur ses conseils.

— Elle ne pouvait se douter du drame qui allait suivre cet enlèvement.

— Soit, mais elle n'ignorait pas qu'elle me torturait, qu'elle m'arrachait le cœur, qu'elle me prenait la vie ! Et on ne peut rien contre ce crime-là !

Il haussa les épaules, elle eut un geste de colère.

— Vous ne pouvez rien, vous peut-être, mais moi, c'est autre chose. Il n'est pas possible qu'on fasse tant de mal impunément ! Cela se paie, ah oui, cela se paie !

Elle n'avait plus rien à faire à Nancy ; elle courut à la gare, pensant arriver assez tôt dans l'après-midi à Batilly.

Mais elle dut longtemps attendre à Conilans-Jarry une correspondance et il faisait presque nuit quand elle descendit du train.

Elle ne s'arrêta pas, prit tout de suite la route de Saint-Ail.

Et tout le long du chemin, ne songeant qu'à sa vengeance, elle répétait :

— Si elle ne veut pas ou si elle ne peut pas me dire où se trouve ma fille, je la tuerai, je la tuerai. On me condamnera, on m'emprisonnera, on me guillotinerà si on veut, qu'est-ce que cela peut me faire, je la tuerai, oui, je la tuerai.

Elle fit un détour pour ne pas traverser le village, se dirigea vers le château.

De loin, elle vit les fenêtres éclairées, pensa :

— Je ne dirai pas mon nom, bien sûr, elle ne me reconnaîtrait pas et je cacherais mon visage pour que les domestiques ne me reconnaissent pas.

Elle était dans la cour, son cœur battait plus vite, mais aucune émotion ne faisait trembler sa voix.

Elle s'adressait à une jeune servante :

— Je voudrais voir Mme Valboise.

Étonnée, la bonne la dévisagea.

— Mme Valboise !...

— Oui.

— Il y a longtemps qu'elle n'habite plus ici.

Christiane ressentit comme un grand choc en plein cœur, elle pâlit.

— Ah !... et... où habite-t-elle ?...

— Oh ! je ne pourrais pas vous dire au juste. C'était l'ancienne propriétaire de ce château, elle l'a vendu et elle est allée je ne sais trop où, dans son pays natal paraît-il, là-bas, de l'autre côté, en Allemagne, mais je ne sais pas au juste.

— Merci.

Elle se traîna dehors ; une immense lassitude l'accablait, elle sombra dans un désespoir affreux.

Son dernier espoir de retrouver sa fille s'envolait, son voyage était inutile, tout s'effondrait et tout s'écroulait autour d'elle, la fatalité la poursuivait sans répit ; tout ce qu'elle entreprenait échouait misérablement, et sa vengeance même, que personne, semblait-il, ne pouvait lui arracher, sa vengeance lui échappait.

Tout était fini, elle n'avait plus qu'à rentrer là où on voulait bien l'accueillir et à traîner jusqu'à la mort le lourd boulet de son existence.

Elle marchait comme une démente, elle ne se cachait plus ; elle traversa le village d'un bout à l'autre, et sa tristesse s'accroissait de tous les souvenirs douloureux qui s'éveillaient à chacun de ses pas.

Elle s'arrêta un instant.

Là, toute noire dans la nuit noire, c'était la chaumière du père Houlette.

Une émotion nouvelle gonfla son cœur : elle pensa :

— Ce sont les seuls qui m'aimaient un peu ; ils sont morts, sans doute !

Une petite vachère rentrait des champs ; elle lui demanda :

— La mère Houlette est morte, n'est-ce pas ?

— Oui madame, pendant le dernier hiver.

— Et son mari, le père Houlette ?

— Il était trop vieux pour conduire ses moutons, on l'a fait entrer à l'asile.

— Ah !...

— Oui, à Nancy, madame, criait la petite.

Elle n'entendait plus. Elle s'en allait, elle suivait la sombre route et elle titubait comme une ivrogne...

Mme de Kermarie lui avait donné huit jours. Au bout de cinq jours seulement, Christiane était de retour, plus triste, plus découragée que jamais.

— Votre voyage n'a pas réussi ? lui demanda la marquise.

— Vous allez en juger, madame.

Et, ainsi qu'elle s'y était engagée, elle raconta toute sa vie.

Ce fut une longue et douloureuse confession.

Tant de souffrances ne pouvaient pas ne pas émouvoir Mme de Kermarie ; elle essaya de consoler, de réconforter Christiane, puis elle lui tendit la main :

— Vous resterez près de moi, je tâcherai de vous faire oublier toutes ces misères.

Sourdement, Christiane répondit :

— La femme a oublié déjà, mais la mère souffrira jusqu'à son dernier jour et elle mourra sans pardonner.

Et, en effet, le temps passa sans cicatriser la blessure

de son cœur, des années tombèrent les unes sur les autres sans que rien vint atténuer son immense chagrin.

Il semblait, au contraire, que plus elle vieillissait, plus elle sentait le vide de sa vie et plus elle détestait Lucienne, plus elle haïssait cette femme qui lui avait pris la fille vers laquelle tous ses regrets, toutes ses pensées et tous ses rêves allaient toujours. Pendant une dizaine d'années, Christiane fut l'esclave de Mme de Kermarie, l'esclave la plus dévouée et la plus empressée.

L'âge et la maladie rendaient la vieille marquise chaque jour plus exigeante.

Jamais Christiane n'eut un mouvement de mauvaise humeur, jamais une plainte ne s'échappa de ses lèvres.

Parfois, entre deux crises, Mme de Kermarie retrouvait un peu de sa bonté d'autrefois, elle se rendait compte de sa tyrannie, s'excusait :

— Vous n'êtes pas heureuse, ma pauvre Christiane. Ce n'est pas gai déjà de passer toute sa jeunesse auprès d'une vieille femme comme moi, mais cette tâche devient bien lourde et bien pénible quand cette femme est acariâtre et despote comme je le suis. Je m'en rends bien compte, allez et je vous suis bien reconnaissante. Sans vos soins, je serais morte sans doute depuis longtemps ; je le sais, et je ne l'oublierai pas.

Ainsi, sombres et mornes, sans une joie, sans un rayon de soleil, ces dix années s'écoulèrent. Puis un matin Mme de Kermarie ne s'éveilla pas ; elle s'était éteinte doucement, comme une veillesse qui meurt, mais elle avait tenu sa parole, elle n'avait pas oublié les soins que Christiane lui avait prodigués.

— Et voulant, disait-elle, soustraire Mlle Dangeville à la misère qui la guette après ma mort, je lui lègue vingt mille francs.

C'était pour Christiane la vie assurée ; elle pouvait jusqu'à la fin de ses jours vivre tranquille.

Tranquille, heureuse, à condition de ne plus se souvenir de sa fille.

Ce n'était pas possible.

Il lui semblait que, jusqu'ici, on n'avait rien fait pour retrouver Gillette ; elle allait agir, elle, sa fortune le lui permettait et si elle ne réussissait pas, si encore une fois elle était vaincue, ah ! alors, alors rien ne protégerait Lucienne contre sa haine.

Cruellement, impitoyablement, jusqu'à la mort, elle poursuivrait sa vengeance.

Dans ce cœur si bon, si tendre, si généreux, dans ce cœur qui avait tant aimé et tant souffert il n'y avait plus de place pour la pitié.

IV

ALLIÉS PAR HAINE

Non, ce n'était pas une ombre, une figure créée par son imagination, non, Lucienne voyait l'éclair de ses yeux, elle entendait sous ses pieds craquer le sable du chemin et après tant d'années elle reconnaissait sa voix.

Que disait-elle ?

Terrifiée, à demi morte de frayeur, Lucienne n'avait pas compris, elle savait seulement qu'elle était venue, qu'elle avait parlé, qu'à son cri, craignant d'être surpris sans doute, elle s'était retirée lentement et qu'elle était là, là cachée derrière ces tuyas. Et elle n'osait répondre à Maurice qui était accouru et qui l'interrogeait.

Elle n'osait lui dire :

— Regarde derrière ces arbres, chasse cette femme, délivre-moi d'elle.

Car les mettre en présence, c'était lui rappeler le passé.

Il l'interrogeait et elle ne pouvait lui dire pourquoi elle était livide et pourquoi elle chancelait ; pourquoi elle avait appelé et pourquoi elle tremblait.

— Rien ne t'a effrayé, demandait-il.

Elle répondit vivement :

— Non, non...

— Alors, tu souffres ?

Cette question la sauvait.

— Oui... c'est cela... je me suis tordu le pied cruellement.

Il la soutenait ; elle était incapable de faire un pas. Il la portait presque et elle se laissait entraîner, mais son regard ne quittait pas cette tache sombre derrière laquelle l'image de Christiane Dangeville s'était effacée.

Effacée pour tous, oui, excepté pour elle.

Inerte dans son lit, les paupières closes, crispée par une peur insurmontable, elle la voyait encore telle qu'elle lui était apparue dans la pénombre de cette fin de journée.

Son visage, pâli par toutes les souffrances imméritées, se penchait sur elle, et ses yeux bleus, qu'elle avait connus si doux, qu'elle avait tant fait pleurer, fixaient maintenant sur elle leur regard de haine implacable.

Que voulait-elle ? Que voulait-elle ?... Pourquoi, après tant d'années, surgissait-elle soudain ?

Lucienne aurait voulu crier sa détresse, pleurer, appeler, et elle était obligée d'étouffer ses larmes, de cacher ses craintes, de taire ses terreurs.

C'était fini. D'un seul coup, dans toute son horreur, le passé venait de renaître, l'heure de payer venait de sonner, et plus rien ne pourrait la protéger.

Elle ne pouvait même songer à se défendre, puisqu'elle ignorait comment elle serait frappée.

Et elle vécut dans l'épouvante, dans l'affolant supplice du condamné à mort qui se reprend à espérer chaque matin, parce que le bourreau n'est pas venu, mais qui se couche chaque soir en se disant : Dans quelques heures peut-être, on viendra frapper à ma porte, et ce sera le dernier veuil, et je ne pourrai pas empêcher de frapper, et je ne pourrai pas empêcher d'entrer ; je ne pourrai rien, rien.

Lorsque Maurice voyait sourire sa mère, il ne se doutait guère qu'une angoisse mortelle l'étranglait.

Il la voyait très peu, du reste. Toute la journée, il était occupé à sa fabrique, ayant fort à faire pour maintenir un semblant de concorde entre des ouvriers venus de partout, recrutés surtout parmi ceux qui vont d'usine en usine, parce qu'ils ne se trouvent bien nulle part, personnel facilement irritable qu'il dirigeait à grand-peine. Et le soir, lorsqu'il était libre un moment, il courait chez Pascaline.

Il n'avait pas encore osé avouer ses projets à sa mère.

Il savait pourtant qu'elle avait été chez la jeune fille. Pascaline lui avait dit sa surprise et son trouble, lorsqu'elle avait vu entrer chez elle Mme Valboise, elle lui avait dit comment, aimable et simple, elle était restée longtemps à la regarder travailler et Maurice s'était montré enchanté de cette visite.

Il avait pensé qu'intéressée par le travail de la jeune fille, sa mère reviendrait peut-être chez elle et que peu à peu elle apprécierait celle qu'il voulait lui donner pour bru.

Mais Lucienne n'était pas revenue et, par crainte d'un refus, il hésitait chaque jour à lui confier le rêve qu'il avait fait.

Il vint un jour où il comprit qu'il ne pouvait plus reculer.

Pascaline lui avait caché la nouvelle tristesse qui lui était venue, mais il l'avait devinée et il en savait la raison.

Il savait que la jeune fille ne pouvait plus sortir dans Neustadt sans être grossièrement insultée. Il savait que Carl Vogel et sa bande la guettaient, la poursuivaient qu'ils créaient autour d'elle une atmosphère de mépris et qu'à cause de lui elle allait souffrir cruellement comme avait jadis souffert Anna Clauss.

Carl Vogel allait répétant partout que le Français était l'amant de Pascaline et Maurice par sa conduite envers la jeune fille prêtait à cette accusation. Il était responsable des outrages dont on l'abreuvait, des larmes qu'elle versait en cachette et il l'aimait trop passionnément pour ne pas vouloir lui donner tout de suite la réparation qui lui était due. Réparation qu'elle ne demandait pas, certes, qu'elle n'attendait pas, mais qu'il voulait pour cela même plus complète et plus éclatante.

Il profita de la première occasion qui s'offrit à lui pour faire part de ses projets à Lucienne, et un soir qu'elle re-

marquait tendrement que pour la première fois depuis longtemps il lui donnait sa soirée, il répondit gravement :

— C'est que j'ai aujourd'hui à te parler... sérieusement.

Elle frissonna, car maintenant tout lui faisait peur, les mots comme les choses l'effrayaient. Elle ne chercha pas, pensa tout de suite :

— Il a vu Christiane, c'est du passé qu'il veut m'entre-

nir. Maurice ne voyait pas que, subitement, elle avait pâli, qu'elle tremblait. Lui-même était trop troublé pour remarquer le trouble de sa mère. Il ajouta :

— Oui, sérieusement, car c'est de mon bonheur qu'il s'agit.

Elle ne pouvait plus douter, elle avait bien deviné. Elle eut une sourde exclamation :

— Ah !

Et son regard affolé chercha le regard de son fils.

— Tu ne me réponds pas, insistait-il doucement, je sais pourtant que rien de ce qui m'intéresse ne te laisse indifférente.

— A quoi bon répondre... Tu sais bien que pour ton bonheur je donnerais ma vie.

— Je n'ai jamais douté de ta tendresse, et je suis sûr que tu ne voudrais pas me faire de peine... n'est-ce pas ? Elle demanda, d'une voix qui s'étranglait :

— De quoi, s'agit-il ?

Maurice hésitait encore.

— N'as-tu jamais songé qu'un jour... je désirerais me marier.

L'étreinte qui la broyait se desserra brusquement, elle put respirer largement. Dieu merci, ce n'était pas ce qu'elle craignait, et elle bégayait, surprise et heureuse à la fois :

— C'est cela... c'est cela...

— Oui, c'est cela.

Elle dit, encore sous le coup de l'émotion qu'elle venait de ressentir :

— J'avais peur, à l'entendre, de je ne sais quel malheur, et c'est un bonheur que tu m'apportes.

— Oh ! merci... mais j'hésitais, parce que cette jeune fille, que je désire épouser, tu la connais à peine... tu ne l'as rencontrée qu'une fois par hasard.

Lucienne était trop heureuse d'être délivrée de l'angoisse qu'elle venait d'éprouver pour discuter. Elle répondit :

— Qu'importe, si tu l'as choisie.

— Elle n'est pas riche.

— Qu'importe, si elle te rend heureux.

— C'est une ouvrière.

— Qu'importe, si tu l'aimes et si elle t'aime.

— Ce sont des détails, en effet, et je savais que tu ne t'y arrêteras pas, mais il y a autre chose.

— Quoi donc ?

Il s'approcha, lui prit les mains, l'embrassa, la caressa, comme s'il avait voulu, en se faisant plus tendre, lui enlever toutes ses forces et toute sa volonté.

— Il faut d'abord que je te dise que je t'aime éperdument... Je la connais... depuis que nous sommes ici et je t'assure qu'elle est méritante entre toutes, honnête entre toutes.

Elle sourit :

— Je n'en doute pas puisque tu l'aimes.

— Oh ! ce n'est pas parce que je t'aime que je parle ainsi, mais c'est peut-être parce que j'ai appris combien elle avait souffert injustement que je l'ai aimée davantage.

— Pourquoi a-t-elle tant souffert ?

— Injustement, ma chère maman, je le répète, car on n'est pas responsable des fautes des autres, n'est-ce pas ? Si toi tu avais été une mauvaise femme, si cette chose avait été possible, est-ce qu'on devrait me torturer, moi ?

Elle dit vivement, comme si elle avait voulu le défendre, sourdement aussi comme si elle se condamnait :

— Non, non, il faut que chacun paie ses fautes, mais on n'a pas le droit de frapper les innocents.

— Je te reconnais là, ma chère maman, et maintenant je suis bien tranquille. Tu ne refuseras pas de me donner pour femme celle que j'ai choisie, car si elle est née d'une faute, tu ne peux que la plaindre, mais tu ne peux pas la repousser.

— Non, si elle est honnête
 — Je te répète qu'elle est la plus loyale et la plus digne des femmes.
 — Alors, tu n'as plus qu'à me dire son nom.
 — Je t'ai dit que tu l'avais rencontrée, ce n'est pas tout à fait exact, tu as été chez elle.
 — Elle habite Neustadt ?
 — Oui.
 — Je ne vois pas ?
 — Pascaline Clauss.
 Elle répéta, un peu déçue :
 — Pascaline !
 — Tu te souviens bien, n'est-ce pas ?
 — Oui... oui.

Ce qu'elle se rappelait surtout, c'était qu'en sortant de chez la jeune fille elle avait rencontré Christiane Dangeville. Et cette étrange coïncidence la bouleversait.

Anxieux, Maurice attendait sa réponse, il se penchait sur elle.

— Si tu savais comme elle est bonne, si tu savais comme je l'aime, si tu savais que ma vie dépend du mot que tu vas dire, tu n'hésiterais pas. Dis-moi que tu la veux bien pour fille, dis-le moi, dis-le moi.

Elle sortit de son rêve douloureux.
 — Je veux tout ce qui peut te rendre heureux !
 Il se jeta sur elle, la prit dans ses bras, la serra à lui faire mal.

Il était fou de joie et s'étonnait un peu, à part lui, de cette victoire facile. Il ne pouvait se douter à quelles influences secrètes et intimes il la devait.

Peu lui importait, du reste ; il ne songeait qu'à Pascaline :

— Veux-tu que j'aie lui annoncer la bonne nouvelle tout de suite ? Elle ne l'attend pas, tu sais, elle se se doute de rien, elle ne connaît pas mes projets, elle m'aime sans rien espérer et son bonheur va être immense.

Lucienne aurait voulu attendre quelque temps, mais Maurice la pressait tant qu'elle ne lui résista pas.

— J'irai avec toi, répondit-elle.
 Et ils partirent tous les deux, lui heureux comme un dieu, elle triste et songeuse.

C'était la première fois qu'elle osait sortir depuis qu'elle avait vu Christiane, et chaque ombre la faisait trembler, chaque craquement de branche morte lui donnait un coup en plein cœur.

Comme chaque soir, Pascaline attendait Maurice ; mais, quand elle vit Lucienne, quand elle se sentit attirée, embrassée par cette femme qui l'appelait sa fille, elle crut qu'elle devenait folle.

Maurice avait beau lui expliquer ; même, les dents serrées, tout le corps étreint par une crispation douloureuse, elle semblait ne pas comprendre.

Puis une détente se produisit, et elle s'écroula en gémissant.

C'était sa première grande joie, et elle était trop intense, elle lui faisait mal ; c'était le grand bonheur de sa vie que rien ne pourrait effacer.

De ce jour, elle vécut dans un rêve radieux qu'aucun nuage ne pouvait assombrir.

Elle avait dit à celle qu'elle considérait comme sa mère, qu'elle croyait être sa mère.

— L'épouse M. Valboise.

Anna Clauss, ainsi qu'elle en avait l'habitude, avait réfléchi quelque temps, la tête dans les mains en répétant :

— Valboise... Valboise.

Puis elle s'était mise à rire, ce nom éveillait peut-être en elle quelque souvenir confus, mais ne suffisait pas à déchirer la brume, qui couvrait le passé.

Pascaline était toute aux préparatifs de son mariage que Maurice avait voulu prochain ; elle voyait avec une émotion grandissante approcher ce jour de triomphe et elle ne s'inquiétait plus de ce qui se disait dans le village, elle ne savait plus ce qui s'y passait. Autrefois, on lui aurait appris sûrement qu'une étrangère venait de s'installer chez Carl Wogel, qu'elle avait retenu une chambre pour un temps indéfini, qu'elle ne sortait pas, mais qu'elle s'occupait beaucoup de ce qui se passait chez Mme Valboise.

Cette nouvelle colportée de bouche en bouche n'eût

en aucune façon intéressé Pascaline, mais il n'en aurait certainement pas été de même de Lucienne, car elle aurait deviné de suite que cette étrangère ne pouvait être que sa victime.

Elle ne se serait pas trompée.
 Christiane Dangeville était là, prête à frapper, attendant, choisissant son moment.

Christiane Dangeville était là, prête à frapper, attendant, choisissant son moment.
 Après la mort de la marquise de Kermarie, elle s'était d'abord occupée de sa fille.

Gillette passait avant tout, même avant sa vengeance. Elle aurait avec joie donné sa vie pour la voir un instant, la connaître, l'embrasser.

Et, malgré toutes les déceptions qu'elle avait éprouvées, un peu d'espoir, tenace, restait encore au fond de son cœur.

Elle était venue à Paris, s'était abouchée avec un policier, lui avait raconté tout ce qui s'était passé, tout ce qu'elle avait appris, lui avait dit :

— Cherchez, fouillez partout, voilà toute ma fortune, elle est à vous, si vous me rendez ma fille.

Pendant quelques mois, sa vie fut partagée entre l'espérance et la crainte.

De temps en temps une lettre lui arrivait et chaque fois elle y lisait les mêmes mots :

— Rien, rien, toujours rien.

Elle aurait pu se faire voler ; confiante comme elle était, on aurait pu la faire tomber dans un piège grossier, la tromper, exploiter sa détresse.

Elle avait affaire heureusement à un honnête homme.

Il voulait réussir, non seulement parce qu'il avait promis à Christiane de faire l'impossible, mais aussi parce qu'il en avait fait une question d'amour-propre.

Il se trompa pourtant. Il pensait, comme l'avocat de Christiane, que la bonne de Freneuse avait dû se cacher en Alsace-Lorraine, pas très loin de Saint-Ail, et ce fut de ce côté surtout qu'il dirigea ses recherches.

Elles ne pouvaient aboutir.

Du reste, dix-huit années s'étaient écoulées et après un si long temps, il était presque impossible matériellement de suivre une piste.

Après plusieurs mois de travail incessant, il dut à regret avouer à Christiane son impuissance.

Elle s'attendait à cette dernière déconvenue, elle fut pourtant la plus cruelle peut-être, car c'était le dernier rêve de son âme qui s'envolait, la dernière fibre de son cœur qui se brisait.

Pendant quelques jours elle vécut dans une prostration complète, absolue ; elle allait dans les rues sans rien voir, sans rien entendre. Elle était seule au monde, elle n'avait personne à qui confier son immense désespoir ; personne pour la reconforter, lui donner du courage, rien ni personne pour distraire son esprit qui restait constamment tendu vers la même idée fixe, douloureuse par son obsession.

Et un soir elle n'y tint plus. Affolée par sa souffrance, aveuglée par la haine, elle partit.

A Saint-Ail, on lui avait dit : Mme Valboise est allée dans son pays natal.

Elle le connaissait, ce pays. Autrefois, Lucienne lui avait longuement parlé de Spandau.

Et ce nom de ville tintait à ses oreilles, obstinément, comme un grelot de folie.

Spandau, Spandau, c'était là que vivait heureuse celle qui l'avait tant fait souffrir, celle qui lui avait pris sa fille. Puisque la vie lui était une charge odieuse, c'était là qu'elle irait mourir, mais mourir après s'être vengée, le plus cruellement qu'elle pourrait.

Elevée à la frontière, elle parlait l'allemand comme sa langue maternelle, il fut facile de trouver l'adresse de Lucienne, mais Lucienne n'était plus à Spandau, on ne savait pas où elle habitait ou on ne voulait pas le lui dire.

Elle dut chercher longtemps sans rien apprendre et elle était si fatiguée, si lasse, si triste, si démoralisée, qu'elle allait abandonner ses recherches et rentrer à Paris, quand, par hasard, ses yeux tombèrent sur une annonce de journal.

M. Valboise demandait des ouvriers pour sa fabrique de toile de Neustadt.

Ce nom qu'elle avait tant répété depuis plusieurs jours, ce nom qui l'avait poursuivie toute sa vie comme un cauchemar incessant, elle le retrouvait là tout à coup parmi ces noms allemands. Tout se brouillait devant ses yeux, tout s'effaçait, il ne restait que lui, lui seul : Valboise... Valboise. Il s'étalait, il lui semblait qu'il emplissait toute la page. Elle restait là, comme hypnotisée, la tête penchée, le cœur battant à se rompre, les lèvres tremblantes, le sang aux joues.

Il lui fallut un long moment pour se ressaisir ; elle répétait :

— Enfin, enfin, c'est son fils, c'est elle, c'est elle. Il n'est pas possible que deux noms semblables existent en Allemagne.

Puis, sans plus réfléchir, elle se leva précipitamment, demanda où se trouvait Neustadt et, sans rentrer à son hôtel, courut à la gare.

Une seule chose la préoccupa pendant tout le voyage : Allait-elle retrouver Lucienne ?

Mentalement, elle calculait l'âge de Maurice. Ce M. Valboise, ce devait être lui, sûrement ; mais il pouvait être marié, sa mère pouvait ne pas habiter avec lui. Qui sait ? Elle pouvait être morte, peut-être ?

Et, à cette pensée, ses poings se fermaient, son cœur se serrait.

— Morbleu heureuse, cela ne serait vraiment pas juste.

Elle était arrivée, avait demandé la fabrique à la première personne, qu'elle avait rencontrée, et elle était venue, non par l'avenue, mais par la route que prenaient les ouvriers.

Elle tourna longtemps autour des bâtiments, qu'emplissait une sourde rumeur.

Elle n'osait pas entrer, elle ne savait plus à qui s'adresser.

La nuit déjà assombrissait le parc. Une cloche tinta. La ruche se vida.

Elle recula, se sauva pour ne pas être mêlée au flot des tisseurs qui sortaient en riant et en bousculant les ouvrières.

Un chemin était près d'elle, elle le suivit, elle traversa un pont et elle se trouva tout à coup devant le château.

Elle pensa :

— C'est la maison du maître ; c'est là peut-être que, oubliée de ses crimes, vit dans le calme et la paix Lucienne Valboise !

Sur toute la façade du château, une seule fenêtre était éclairée.

— Ce doit être sa chambre, se dit-elle.

Et ses yeux ne quittèrent plus cette lumière qui tremblait derrière les stores et toute sa vie se concentra dans ce regard inquisiteur.

Elle ne se rendit pas compte du temps qu'elle passa ainsi, parce que chaque minute lui semblait horriblement longue, d'autant plus longue, qu'elle avait beau guetter, rien ne bougeait et ce château aurait paru vide et mort, si cette pâle lumière n'avait mis sa vie dans toute cette masse sombre.

Cette attente la crispait, l'énervait, mais elle ne voulait pas partir, rentrer encore une fois sans avoir rien appris, et elle resta là, montant sa faction.

D'abord, elle s'était dissimulée, elle s'était cachée derrière les arbres, mais maintenant que la nuit était venue tout à fait, elle ne craignait plus d'être surprise et elle s'était avancée, s'était presque collée au mur, cherchait à voir dans cette chambre, à en fouiller chaque coin.

Soudain, derrière elle, un pas pressé la fit se retourner brusquement.

Quelqu'un venait, quelqu'un suivait l'avenue, s'approchait.

Et elle eut honte d'être prise surprise en flagrant délit d'espionnage.

Elle rougit, chercha un prétexte.

Il y avait bien les arbres, là, devant elle, mais il lui fallait traverser une large allée éclairée par la lumière de la fenêtre et on la verrait se sauver, on la poursuivrait.

Les pas se rapprochaient, on tournait la pelouse, on allait sortir de ce massif d'arbustes dans l'allée même qu'il lui fallait franchir.

On était près d'elle ; elle n'avait plus le temps de se cacher.

Alors, machinalement, elle se glissa le long du mur, alla jusqu'au perron, s'accroupit dans l'ombre, tremblante, retenant son souffle.

Il était temps. Christiane entendait s'écraser le sable de l'allée, on était à quelques mètres d'elle ; elle écarquilla les yeux.

C'était une femme qui arrivait, petite, élégante sûrement, car la soie de ses jupons froufroulait à chacun de ses pas.

Christiane avait senti courir sur son corps un long frisson, ses pensées semblaient s'être voilées, plus rien en elle n'existait, ses yeux seuls vivaient.

Peu à peu, son cou s'était tendu, ses mains s'étaient appuyées sur la terre, insensiblement attirée par un amant irrésistible ; elle se traîna sur les genoux, comme une bête que l'instinct seul fait agir et qui rampe vers la proie sur laquelle elle va bondir.

Ah ! elle ne tremblait plus maintenant, elle ne se cachait plus, elle n'avait plus peur.

— Je la sentirai, avait-elle dit.

Elle l'avait sentie, et elle marchait à elle, et elle se dressa devant elle, et ses mains se tendirent pour la broyer. Lucienne poussa un cri, et ce cri arracha Christiane à la sorte de suggestion qui la poussait.

Elle eut un geste de menace, elle parla.

Dans sa terreur, Lucienne ne comprit pas les mots qu'elle prononçait ; dans sa folie et dans sa colère, Christiane les oublia.

Ce qui lui resta, c'est qu'elle était là, la voleuse de sa fille, c'est qu'elle lui appartenait et qu'elle ne lui échapperait pas.

Elle était là, affalée, à demi morte, et Christiane pouvait l'achever ; elle le comprit, car elle murmura :

— Non, cela serait trop simple... trop peu...

Rien que pour l'avoir vue un instant, pour l'avoir tenue à sa discrétion, tout le passé lui était remonté au cœur en un flot amer, et sa haine s'était centuplée.

Plus rien, désormais, ne pouvait la sauver.

Christiane entendait les portes s'ouvrir, des exclamations se répondre, et elle s'écartait lentement, répétait entre ses dents serrées :

— Prenez-la, soignez-la, gardez-la-moi ; son heure est venue.

Un instant, elle pensa :

— Si elle a un peu de courage, elle va dire que je suis ici et on viendra pour me chasser.

Cette pensée ne la troubla pas ; elle attendit sans crainte, un quart d'heure, une demi-heure, peut-être, puis elle haussa les épaules.

— Ce ne sera pas pour aujourd'hui ; soit, je reviendrai.

Elle descendit l'avenue, se dirigea vers la gare.

Petit à petit, dans le grand calme de la nuit, ses nerfs se détendaient, l'émotion intense que lui avait donnée cette première rencontre après tant d'années se calmait.

Ce fut d'abord le passé qui occupa toutes ses pensées ; elles s'étaient quittées jeunes, elles se retrouvaient presque vieilles, et Christiane parcourut le long chemin de souffrances qui avait été sa vie ; elle revécut toutes ses épreuves, elle ressentit la douleur de chaque blessure.

Ce fut seulement quand elle fut seule, seule dans sa banale chambre d'hôtel, qu'elle put réfléchir à ce qu'elle avait fait, essayer d'élaborer un plan.

Elle se reprocha d'abord son manque de sang-froid. Elle n'aurait pas dû se montrer à Lucienne, il lui suffisait d'apprendre qu'elle habitait bien à Neustadt, elle l'aurait frappée quand elle aurait voulu.

Maintenant qu'elle savait Christiane vivante, qu'elle la savait près d'elle, elle allait préparer sa défense et se mettre en garde contre toutes les attaques.

C'était une faute qu'elle venait de commettre, mais peu importante, aujourd'hui Christiane était sûre d'être la plus forte, parce qu'elle n'avait plus rien à perdre.

Toutefois, pour essayer de reprendre l'avantage qu'elle

avait perdu, elle eut le courage d'attendre plus d'un mois à Spandau, se serrant, se cachant dans son hôtel.

— Elle finira, se disait-elle, par croire à un cauchemar, et sa surveillance se relâchera.

Puis un soir, secrètement, elle alla s'installer à Neustadt, dans la seule auberge qui pouvait lui offrir une chambre, chez Carl Vogel.

Là, il lui serait facile de se tenir au courant de la vie de Lucienne, de la surveiller, de l'épier, de la suivre pas à pas.

Sans sortir, elle commença discrètement son enquête. Elle interrogea Carl Vogel sur Neustadt, puis sur l'usine, puis sur le château.

En parlant des Valboise, le vieux soldat avait un accent de haine qui n'échappa pas à Christiane.

— Oui, ils sont en fête, là-haut, le coq du village se marie.

— Qui appelez-vous ainsi ?

— Le fils Valboise, parbleu !

— Pourquoi le coq du village ?

— Parce qu'il est Français, et que les Français ont un coq pour emblème d'abord. Ensuite, parce qu'il est le chef, le maître du village et que les jeunes filles courent après lui.

— Et qui épouse-t-il ? demanda-t-elle.

Carl Vogel sourit :

— Vous n'êtes pas du pays, et son nom ne vous apprendrait rien.

— C'est juste... C'est une jeune fille... d'ici, alors ?

Le vieux soldat allemand s'emporta :

— D'ici !... Ah ! non, elle n'est pas d'ici ; elle y habite, oui, depuis sa naissance presque ; mais elle n'est pas d'ici ; ce n'est pas une Allemande ! Est-ce qu'on sait seulement d'où elle est ! Sa mère était peu de chose : elle ne connaît même pas le père de sa fille...

Et, comme Christiane faisait un geste, il reprit avec plus de force :

— Oui, oui, c'est comme je vous le dis... Son père devait être Français, mais personne n'en est sûr, et, vous savez, la fille ne vaut pas mieux que la mère.

— Mais pourquoi M. Valboise l'épouse-t-il ?

— Pourquoi ? Parce que c'est une rouée.

Il cracha, comme pour prouver son mépris.

— Quand ces filles-là tiennent un homme, vous savez...

— Oui, oui.

Carl Vogel ne pouvait se douter à quel point il intéressait Christiane, il continuait sans s'apercevoir de son émotion.

— Quand elle a vu arriver le Valboise, elle s'est dit : « Tiens, tiens, voilà une bonne affaire ; celui-ci est jeune, il est riche. Je suis jolie fille ; qui sait ? Alors, comme une Française qu'elle est, elle s'est mise à tourner autour de lui, à faire des grâces, à caqueter. L'imbécile s'y est laissé prendre. Le coq du village a couru après la poulette, c'est bien simple !

Un gros rire le secoua :

— La poulette !... Le coq du village ! Oh !... oh !...

Pour lui faire plaisir, Christiane essaya de sourire.

— Seulement, la poulette a été plus rusée que le coq. Une autre y aurait perdu ses plumes ; elle, elle sait se faire épouser.

Comme si elle se parlait à elle-même, Christiane murmura :

— Le fils de Lucienne Valboise fait un mariage d'amour.

Elle n'interrogea pas davantage, ce jour-là, Carl Vogel. Elle remonta dans sa chambre, réfléchit longuement.

Longtemps elle avait cherché le moyen de se venger de Lucienne, elle n'avait rien trouvé d'assez douloureux, et voilà que tout à coup, dans son esprit, un vague plan se dessinait.

— Je veux qu'elle connaisse toutes mes souffrances, se disait-elle, qu'elle pleure comme j'ai pleuré, que son cœur saigne comme le mien a saigné. Or, c'est dans mon enfant que j'ai été frappée, c'est dans son enfant qu'elle souffrira. Elle a détruit le seul amour de ma vie, l'empoisonnerai l'amour de son fils. J'ai pu imaginer toutes les douleurs de ma fille, elle verra son fils torturé. Je me suis demandé souvent et je n'ai jamais su

si ma petite vivait ou si elle était morte, elle assistera à l'agonie de son fils.

Puis elle se disait encore :

— Comme il faut qu'il aime cette fille, de laquelle on dit tant de mal, pour avoir songé à l'épouser et comme il faut qu'elle aime son fils, pour avoir consenti, elle, l'orgueilleuse que je connais, à ce mariage. Et comme ils souffriront l'un par l'autre. Comme ils pleureront, comme ils crieront, comme ils hurleront de douleur, ah ! autant que moi... presque autant que moi.

Mais comment arriverait-elle à la réalisation de ce plan, comment exécuterait-elle cette cruelle vengeance qu'elle avait rêvée pendant tant d'années et qu'elle voyait maintenant si proche ?

Agir seule lui semblait impossible ; il lui fallait des alliés. Elle y pensa toute la nuit.

Le lendemain, elle demanda négligemment à Carl Vogel :

— Eh bien ! ce fameux mariage tient toujours ?

— Plus que jamais.

— Cette histoire m'amuse énormément. Je voudrais bien connaître cette jeune fille, cette enjouée dont vous m'avez parlé.

Un peu étonné de cette fantaisie, il la regarda un instant, puis haussa les épaules.

— Elle s'appelle Pascaline Clauss, mais, pour la voir, ce n'est pas facile ; elle ne quitte plus guère le château et il faudrait aller lui rendre visite là-bas.

Il eut un geste de colère.

— Châtelaine ! châtelaine ! Si ce n'est pas malheureux !

Christiane répétait :

— Pascaline, Pascaline Clauss...

Et, remarquant le geste de Carl Vogel, elle fit un pas, ouvrit les lèvres comme pour demander quelque chose ; mais elle n'osa pas formuler sa question sans doute, car elle rougit, tourna la tête.

Dans la crainte d'être rencontrée par Lucienne, elle ne sortait pas ; à plus forte raison ne voulait-elle pas aller du côté du château pour y rencontrer Pascaline. Cette jeune fille lui importait peu, du reste ; elle n'était que l'instrument dont elle se servirait.

Elle écoutait Carl Vogel qui s'emportait.

— Châtelaine !... la fille d'Anna Clauss !... Cette petite que j'ai connue mendiant son pain, courant nu-pieds dans les rues du village ! Châtelaine, celle qu'on poursuivait à coups de cailloux !... Elle va jouer à la grande dame, maintenant ; elle va écraser de son dédain les pauvres gens qui valent mieux qu'elle ! Si ce n'est pas une pitié !... Et en quel triste temps vivons-nous, où ces tristes choses sont permises, tolérées !... C'est un défi à l'honnêteté, à la moralité, et personne ne proteste. On laisse faire, on courbe la tête, on se laisse écraser. On n'a pas le courage de se révolter, de jeter ces femmes au ruisseau d'où elles sortent et de chasser comme ils le méritent ces étrangers qui apportent chez nous leurs tares et leurs vices... Non, on laisse tout faire aujourd'hui ; on n'ose plus parler, on n'ose plus se redresser...

Il tendit le poing vers la fenêtre.

— Lâches, tous deviennent lâches !

Christiane demanda :

— Vous ne les aimez pas ?

— Qui ?

— Mais... Pascaline Clauss...

— Non, je ne l'aime pas et elle me déteste, il y a entre nous une vieille querelle, une vieille haine, qui n'est pas près de s'éteindre.

— Et lui ?

Un instant, Carl Vogel regarda en dessous Christiane, puis, narquois, il reprit :

— Vous êtes bien curieuse, madame.

— Moi ! Oh ! pardon... C'est vrai, je suis indiscrete.

— Ne vous excusez pas. Seulement, moi, je ne sais pas qui vous êtes et ce que vous voulez. J'ai remarqué une chose pourtant, c'est que vous vous intéressez beaucoup aux Valboise. Vous n'êtes pas venue dans ce pays pour vous distraire comme vous avez eu l'air de me le dire quand vous m'avez demandé une chambre. Vous ne sortez pas, vous vous enfermez une partie de la journée,

vous favez tout le monde, si ce n'est moi, et vous ne me parlez guère que pour m'interroger sur le château, ou sur ses habitants... Alors, vous comprenez...

— Vous vous défiez ?

— Ce n'est pas tant cela... Mais on aime toujours savoir, n'est-ce pas, si on parle à un ami ou à un ennemi.

— Pourquoi serais-je votre ennemie ?

— Pourquoi seriez-vous mon amie ?

Christiane répondit d'une voix sourde :

— On peut être alliés dans la haine comme dans l'amitié.

Carl Wogel sourit :

— Oui, et je me doutais bien que, si vous aviez été leur amie, vous ne seriez pas descendue chez moi.

— Alors ?

— Ecoutez. A peine installé ici, le fils Valboise donnait une fête comme il se propose d'en donner une le jour de son mariage. J'étais monté là-haut, comme les autres. Déjà, ce jour-là, j'avais vu la Pascaline tourner autour de lui ; j'eus le malheur de faire une réflexion, de dire un mot qui lui déplut, et savez-vous ce qu'il a fait ? Il m'a chassé, moi, Carl Wogel, un vieux soldat médaillé ; il m'a chassé devant tout le monde, il m'a infligé cet outrage, et j'ai juré qu'il le payerait cher. Je tiendrai mon serment, j'attends l'occasion.

— Et que faut-il pour faire naître cette occasion ?

— Oh ! peu de chose, car je n'ai pas perdu mon temps, je vous assure !

Christiane le regarda fixement.

— Et ne reculerez-vous pas quand le moment sera venu ?

Il eut un mouvement d'indignation :

— Oh ! si vous me jugez ainsi, agissez de votre côté, laissez-moi faire.

— Non, nous lutterons ensemble.

Et, pour qu'on ne puisse surprendre la suite de leur conversation, elle l'entraîna dans une pièce voisine. Longtemps, ils restèrent enfermés. Lorsque Carl Wogel sortit, il paraissait radieux. Il alla retrouver sa femme, lui dit quelques mots à voix basse, et, comme elle s'étonnait, il lui frappa joyeusement sur l'épaule.

— Je le dis, ma vieille Catherine, que nous allons rire. Ils préparent une fête là-haut ; ceux qui s'y amuseront le plus ne sont pas ceux qu'on pense.

V

JOUR DE FÊTE

Plus que deux jours et leur rêve serait réalisé, plus que deux jours et leur bonheur serait complet.

La fuite rapide des heures effrayait Pascaline.

Souvent, elle se prenait à songer à ce qu'elle était hier, à ce qu'elle serait demain ; aux misères passées, aux joies promises, et une vague appréhension, une peur instinctive lui serrait le cœur.

C'était pour elle trop de bonheur succédant brusquement à trop de tristesse.

Elle éprouvait cette crainte des pauvres gens, des malheureux vaincus par la vie qui ne peuvent être heureux un instant sans se demander : Que va-t-il m'arriver ?

Et toute sa joie aurait été gâtée par cette pensée constante, si Maurice n'avait été là pour rire de ses terreurs, pour lui faire partager sa confiance.

Que pouvait-elle redouter ?

N'était-elle pas sûre de l'amour de son fiancé ; en faisant d'elle sa femme, ne lui en donnait-il pas une preuve éclatante ? Alors, qu'importait le reste ?

Dans la matinée de son existence, un rayon de soleil s'était levé et son éclat radieux illuminait la route qu'elle devait parcourir. Pourquoi se cacherait-il, ce rayon ? Pourquoi disparaîtrait-il avant la fin de la journée que serait sa vie ?

Plus que deux jours et la fille de Christiane Dangeville serait Mme Valboise ; plus que deux jours et l'innocente qu'un soir de colère et de rage Lucienne avait arrachée à sa mère serait la femme de son fils. Et Lu-

cienne était heureuse de ce mariage, heureuse, parce qu'elle jouissait du bonheur sans mélange de son fils, mais heureuse aussi parce que par sa douceur et par sa grâce Pascaline avait conquis son affection.

Tout était prêt, arrêté ; de surlendemain serait jour de fête pour tout le monde et Anna Clauss elle-même, que Pascaline n'avait pas voulu quitter et qu'on avait installée dans une vaste chambre du château, semblait partager la joie de tous.

Les quelques préparatifs qui restaient à régler occupèrent la journée du lendemain ; elle passa comme un rêve et le soleil éclaira la plus belle des journées d'hiver.

— Regarde Pascaline, disait Maurice en montrant la neige qui scintillait, les glaçons qui s'accrochaient aux branches des vieux arbres ; regarde, le ciel nous sourit, il a mis des diamants partout pour fêter celle que j'aime plus que ma vie ; celle qui, dans quelques heures, va être ma femme, la plus adorée de toutes les femmes.

Pascaline répondait d'un regard noyé d'une tendresse infinie.

Elle se disait qu'elle n'aurait pas assez de tous les jours de sa vie pour payer Maurice du bonheur qu'il lui avait donné.

Déjà Lucienne était à sa toilette, elle achevait de s'habiller, une cloche tintait à la chapelle du château, la cérémonie approchait.

Elle allait descendre quand la bonne qui l'avait aidée à se vêtir entra.

— Une dame demande à parler à madame.

Lucienne eut un mouvement d'impatience.

— Son nom ?

— Je ne sais pas, elle a dit que madame la recevrait, qu'elle se douterait bien.

— Mais je ne me doute pas du tout et vous savez bien que je n'ai pas de temps à perdre.

— Cette dame a insisté, elle a dit qu'elle attendrait, s'il le fallait.

— Où est-elle ?

— Je l'ai fait entrer dans le petit salon.

— C'est bien, je descends.

Elle arrangea sa coiffure, ne se pressa pas, certaine de trouver une solliciteuse.

Et, sur le seuil du salon, elle s'arrêta pétrifiée, blême sous sa poudre.

Un son rauque s'échappa de sa gorge :

— Vous !

Toute droite, pâle aussi, mais les yeux brillants, Christiane souriait.

— Vous mariez votre fils, ne m'attendiez-vous pas ?

— Vous !

— J'ai connu chez vous des jours d'angoisse et de détresse, pourquoi n'y connaîtrais-je pas les jours de joie ?

Défaillante, terrifiée, vaincue d'avance, Lucienne s'accrochait à la porte.

Elle ne savait plus ce qu'elle allait faire. Entrer, elle ne le voulait pas ; fuir, elle ne le pouvait pas.

Par une force de volonté surhumaine, Christiane restait très calme. Son cœur battait à coups précipités et son visage restait impassible.

Elle poussa un fauteuil vers Lucienne.

— Ne craignez pas de vous asseoir, nous en avons pour un moment.

— Je ne veux pas vous entendre.

— Vous plaisantez. Croyez-vous que, pendant vingt ans, j'ai attendu ce jour, que je vous ai cherchée, guettée, épiée, pour me faire, parce qu'il vous plaît de me dire :

« Je ne veux pas vous entendre. »

— Non, je ne veux pas !

— Il le faudra bien, pourtant.

Lucienne fit un effort pour vaincre la terreur qui la paralysait.

— Si vous ne voulez pas partir, je vais vous faire chasser.

— C'est une bonne idée.

— Je n'ai qu'un mot à dire...

— C'est juste.

Christiane fit quelques pas, passa derrière Lucienne, ouvrit la porte d'une poussée.

— Ne vous gênez donc pas ; dites-le, ce mot, appelez, si vous l'osez.

Elle bégaya :

— Pourquoi... pourquoi n'oserais-je pas ?
— Vous avez raison et je vous conseille même d'appeler votre fils de préférence ; il est bien naturel que ce soit lui le premier qui entende ce que j'ai à vous dire.

— Mon fils ne vous permettrait pas d'insulter sa mère.
— Vous croyez donc que je veux vous insulter. Si j'avais cette intention, je vous assure bien que je me passerais de sa permission. Et je vous jure qu'il m'entendrait de gré ou de force.

Dans sa toilette de mariage, Lucienne tremblait comme une feuille. Elle aurait voulu faire un geste, et ses bras pendaient lourds inertes ; elle aurait voulu parler, et les mots s'étranglaient dans sa gorge.

— Que... que voulez-vous ?
— Ah ! vous consentez à m'écouter ?
— Vous rôdez partout... autour de moi... depuis ce soir où je vous ai rencontrée... je ne vous voyais pas... et je vous sentais cependant... Vous m'avez poursuivie... vous venez de le dire... guettée... pourquoi ?

— Oui, oui, j'étais là... jamais ma pensée ne vous a quittée... Là-bas, dans ma prison, vous savez bien, dans ma prison, mon esprit vous suivait et c'est le seul espoir de me venger un jour qui m'a fait vivre. Pourquoi aurais-je vécu, si ce n'est pour cela ? Pourquoi aurais-je tant souffert, si ce n'est pour cela ?

— Pour vous venger ?
— Oui.
— Et... alors...
— Je suis venue pour cela.

Elle eut une sourde exclamation, répéta encore sa lamentable phrase de détresse :

— Je ne veux pas, je ne veux pas vous entendre... Brusquement, Christiane l'interrompit :

— Cela ne va pas recommencer, n'est-ce pas ? Est-ce à vous, est-ce à votre fils que je dois m'adresser ? allons, dites-le !

— Ecoutez, je vous en prie, pas aujourd'hui... vous savez bien... je... je suis pressée.

— J'ai attendu vingt ans.

— Une journée, qu'est-ce que cela peut vous faire. je vous demande une journée.

— Pas une heure.

— Oui, je sais bien, vous êtes sans pitié, et je comprends... Mais pourquoi aujourd'hui ?...

— C'est le jour que j'ai choisi.

— Ah !... vous l'avez choisi, attendu... vous avez voulu me faire souffrir davantage.

— Vous faire souffrir le plus possible, je l'avoue... Vous ne connaissez pas la souffrance...
— Oh ! si !

— Le remords, je m'en doute, le remords qui vous harcèle sans répit, qui vous torture sans trêve, vous avez dû connaître cela, oui, et ce doit être affreux. Ce n'est pas tout, pleurant.

« Nous parlons de souffrance, avez-vous jamais songé à tout ce que j'avais enduré, moi ?

Un souffle lui répondit :
— Oui

— Et qu'avez-vous fait pour atténuer ma douleur, qu'avez-vous tenté pour me sauver du désespoir ?

Elle eut un geste d'impuissance.
Christiane comprit, sa voix se haussa.

— Si, si, vous pouviez tout. Vous pouviez dire que vous aviez menti, que vous aviez un amant, que votre mari avait surpris votre secret honteux et qu'il avait tué Freneuse, et le jugement qui me condamnait aurait été cassé et le procès révisé.

— Je ne pouvais pas... dire cela.

— Vous vous êtes tue par lâcheté.

— C'est cela, oui, par lâcheté.

— Vous vous êtes tue pour une autre raison encore. Vous ne voulez pas que votre Maurice fût le fils de toutes les hontes, le fils d'une mère adultère et d'un père criminel.

— Maurice !... Maurice !... Vous ne voulez pas le faire souffrir, lui ; il ne vous a rien fait, il ne sait rien, il est innocent. Moi, oui, mais lui, vous ne voulez pas le faire souffrir...

— Vous aviez peut-être des raisons de me haïr, mais

ma fille aussi était innocente, et pourtant, qu'en avez-vous fait ?

Lucienne joignit les doigts :
— Pitié !... Ayez pitié !...

— Oh ! voilà un mot que vous ne devez pas prononcer, de moi à vous il ne peut pas y avoir de pitié, jamais, jamais !

— Pas pour moi, pour lui, pitié !
— Qu'avez-vous fait de ma fille ?

— Ce n'est pas moi... vous savez bien...
— Pas vous !... Osez-vous dire cela ! N'avez-vous pas avoué que vous aviez conseillé ce rapt, ce crime, pour essayer de vous sauver, de me forcer à garder mon secret ? ne me l'avez-vous pas dit à moi-même ! Rappelez-vous cette soirée de Saint-Ail où vous me frappiez avec joie, vous avez pu l'oublier, je vous en rappellerai tous les détails.

— Non... non.

— Où est ma fille ?

— Je ne... je ne sais pas

— Vous mentez.

— Oh ! non, je vous le jure.

Une crispation douloureuse tira les traits de Christiane. Elle n'espérait rien, plus rien, et pourtant une souffrance aiguë déchira son cœur. Elle eut un geste de désespoir, murmura :

— C'est bien fini.

Suppliante, Lucienne implora :
— Je vous demande pardon.

Elle eut un cri de rage.
— Vous êtes folle ! Vous avez l'audace... Oh ! non, vous êtes folle ! Comment voulez-vous que je pardonne ? Il faudrait avoir pour cela beaucoup de cœur, et moi je n'en ai plus. Vous ne m'en avez pas laissé. Vous l'avez pris, mon cœur ; vous l'avez brisé, déchiré, émietté, jeté à tous les vents de la douleur.. Comment voulez-vous que je vous pardonne !... Ce n'est pas possible !... pas possible !... J'ai souffert pendant vingt années, vingt années où chaque heure, chaque minute m'a apporté sa blessure, et, parce qu'un soir de folie vous m'avez enlevé ma fille, je suis condamnée par vous, par votre crime à souffrir jusqu'au dernier jour de mon existence ! Oh ! comment osez-vous parler de pardon et de pitié ! Vous ne sentez donc pas que je vous hais, vous ne comprenez donc pas que je vous maudrai jusqu'à la mort !

— C'est pour cela... oui... c'est pour cela que je vous demande pardon.

— Taisez-vous, il faut expier, il le faut.

— Oui... tous les crimes se payent, je payerai.

— Que ferez-vous ?

— Tout ce que vous exigerez. Si vous voulez ma vie, je vous la donnerai.

Christiane eut un éclat de rire nerveux.

— Et vous croyez que cela me suffit ! Allons donc. Votre vie est à moi, elle m'appartient. Quelques mois après ma sortie de prison, je suis allée à Saint-Ail ; un soir, en me cachant, moi qui n'étais pas coupable, je suis rentrée dans ce village et je suis allée chez vous. Si je vous avais rencontrée ce jour-là, je vous tuais ; mais, depuis, ma haine pour vous s'est accrue de toutes mes larmes, de toutes mes désillusions, de tous mes espoirs déçus, et j'ai compris que la mort était une délivrance, et c'est pour vous voir vivre et souffrir que je suis venue à vous.

— Que me réservez-vous ?

— Le supplice que vous m'avez infligé. Vous m'avez volé ma fille, je vous prendrai votre fils.

— Maurice !...

— Je vous prendrai son cœur, je prendrai son estime ; il saura tout le passé, il vous jugera, il vous méprisera, il mourra de tristesse et de honte !

Lucienne se dressa affolée.

— Vous ne ferez pas cela ; je vous en empêcherai !

— Comment ? Il faudra me tuer pour m'empêcher de parler.

— Je ferai tout... tout... Je me tuerai, moi.

— Il vous condamnera après votre mort, voilà tout.

— Non, non. C'est trop horrible, ce que vous avez révé

là, c'est trop infâme. Je ne veux pas, je ne veux pas.

— Plus rien n'arrêtera ma vengeance ; vous pourriez me tuer qu'elle s'accomplirait. Ecoutez.

Sous les fenêtres du château, un groupe d'ouvriers discutait, et leurs voix s'élevaient jusqu'à elles en un long murmure.

— Entendez-vous ? demanda Christiane.

— Oui... Ce sont des ouvriers qui attendent la noce... la noce.

— Vous croyez. Approchez.

Christiane souleva le rideau.

— Reconnaissez-vous, parmi vos ouvriers, cet homme qui gesticule, cet homme qui a une jambe de bois ?

— Je l'ai vu une fois, mon fils le chassait... Que fait-il ici ?

— Il attend mes ordres. Il vous déteste et, depuis un mois, il me sert en préparant sa revanche. Il est habile. De tous ces braves gens qui sont vos ouvriers, il a fait ses amis. Il a su les choisir, soyez-en certaine. Vous pensiez qu'ils étaient là pour s'amuser ; ils sont là pour me venger. Dans quelques minutes, pour aller à la chapelle, il vous faudra sortir. Vous verrez comment ils accueillent la mère et de quels cris ils salueront le fils.

— Vous avez ameuté un village contre nous ; c'est lâche, cela !

— Un soir de crime, vous avez ameuté tout Saint-Ail contre moi. On me chassait, on me jetait des pierres, on me frappait. C'était lâche, cela !

Elle se tordit les doigts.

— Oh ! tous contre nous, tous s'acharnant contre mon fils !... C'est horrible, horrible !... Vous les commandez, ils vous écoutent...

« Dites-leur de se taire, je vous en prie, et vous ferez de moi ce que vous voudrez. Dites-leur... »

— De ne pas dire à votre fils le crime de sa mère, cela c'est possible ; mais Carl Vogel y met une condition.

— Quelle qu'elle soit, je l'accepte.

— Votre Maurice n'épousera pas Pascaline Clauss.

— Comment !... Mais ce n'est pas possible !...

— Alors, je n'ai plus rien à vous dire... Voilà une cloche qui tinte... On n'attend plus que vous, descendez.

Christiane fit un pas. Lucienne se jeta après elle.

— Un instant encore, entendez-moi... Rien ne peut à cette heure empêcher ce mariage, vous le savez bien, tout est prêt, on nous attend, et je ne puis plus refuser mon consentement et si je le faisais, mon fils mourrait de douleur.

— C'est pour cela que Carl Vogel ne veut pas cette union.

— Oui, tous les deux vous détestez mon fils et je comprends que vous nous frappiez lui et moi, que vous nous fassiez souffrir ; je comprends, mais Pascaline Clauss ne vous a rien fait, elle, elle est innocente, elle est douce et bonne, elle aime mon fils et c'est elle que vous allez torturer.

— C'est pour cela que Carl Vogel ne veut pas de cette union.

— Oh ! Carl Vogel ! Carl Vogel ! Toujours cet homme ! Mais vous lui commandez, vous pouvez lui imposer votre volonté et vous n'avez pas de raison, vous, pour vous acharner après une jeune fille innocente.

— Carl Vogel sait tout le passé, il peut en disposer à son gré ; il sert ma vengeance comme je sers la sienne.

— Ah ! vous êtes impitoyable, vous m'acculez à la nécessité de faire souffrir mon fils, vous avez bien choisi votre revanche, elle est abominablement cruelle. Eh bien ! soit, que Maurice sache et qu'il me méprise, mais n'attendez pas de moi que je me fasse votre complice et que je lui porte le premier coup... Non, non... exécutez vos menaces, accomplissez votre œuvre de haine.

— De justice.

Elle essaya de rire.

— Je suis bien sotte après tout. Dites tout ce que vous voudrez, mon fils est honnête et bon, il ne vous croira pas.

— C'est parce qu'il est honnête qu'il vous condamnera. Il vous interrogera et il faudra bien répondre.

— Je mentirai.

— On ne nie pas les faits. Vous ne pourrez nier que

vous étiez la maîtresse de Freneuse et que votre mari l'a tué parce qu'il a surpris votre secret.

— Je nierai tout.

Christiane saisit violemment le poignet de Lucienne, l'attira près d'elle et ni l'une ni l'autre ne virent une ombre blanche qui s'accrochait à la portière à demi soulevée.

— Vous ne pourrez nier que vous avez quitté Saint-Ail parce que vous pensiez fuir les honteux souvenirs qui vous harcelaient.

— Je nierai tout.

— Et vous niez aussi que vous avez caché à tous notre rencontre du mois dernier. Comment expliquerez-vous votre peur et votre trouble depuis que vous me savez près de vous. Vous niez tout et ce sera moi pourtant qu'il croira parce qu'il comprendra que coupable, je me ferais et je me cacherais et qu'il faut que je sois innocente et qu'il faut que sois bien malheureuse pour avoir pendant vingt années pensé à ma vengeance. Vous voulez qu'il se marie ? Croyez-vous qu'il le pourra lorsqu'il saura tout cela, tout ce passé de boue, lorsqu'il ne pourra plus vous regarder sans rougir, lorsqu'il ne pourra penser à son père sans se dire : Mon père a tué. Non, il ne lui sera plus permis d'associer à sa vie une autre vie ; sa fiancée fut-elle Pascaline Clauss et dut-il en mourir de chagrin, il ne pourra plus songer à se marier.

« Vous voulez lui éviter une souffrance, vous oubliez celle qui lui est réservée ; à votre gré... »

Peu à peu, Lucienne s'était affaissée, elle était à genoux maintenant, ses doigts tordaient la jupe de Christiane, elle ne retenait plus ses larmes, bégayait :

— Vous pourriez dire cela à mon fils... vous en auriez le courage peut-être... mais pas devant moi, n'est-ce pas... pas devant moi. Eh bien ! je ne vous lâcherai pas !... je vous suivrai partout, me traînant à vos pieds... vous suppliant sans cesse. Si votre fille était là... oui, oui, j'ose en parler... si elle était là, elle vous implorerait pour nous. Et si un jour vous la retrouvez... si un jour elle vous est rendue, elle vous jugera aussi... Sévèrement, oui sévèrement, pour avoir été si dure, si impitoyable... non, seulement pour nous, mais encore pour cette jeune fille que vous ne connaissez pas et que vous voulez rendre malheureuse.

— Vous ne pouvez réparer le mal que vous avez fait ; vous seule, qui l'avez enlevée, auriez pu me donner quelques renseignements sur ma fille et cela vous est impossible. Je ne la retrouverai jamais, mais si par un miracle sur lequel personne ne peut compter, elle m'était rendue, elle ne me jugerait pas, elle comprendrait que je me sois montrée sans pitié envers vous puisque tout mon cœur était parti avec elle.

— Je ne me défends plus, car vous aurez raison... toujours raison contre moi et il faut bien qu'il en soit ainsi puisque je suis coupable et que vous... vous avez été victime... Je ne lutte plus, je n'en ai pas la force... je reste à vos pieds, j'attends que vous frappiez... Egongez-moi, déchirez-moi. Tuez-moi et tuez mon fils... je ne puis rien pour le sauver... Vengez-vous, c'est votre droit, oui, votre droit... mais c'est une triste chose allez, que la vengeance. Lorsque vous nous verrez meurtris et désespérés, en serez-vous plus heureuse... C'est une triste satisfaction. Le même malheur a bouleversé nos vies... nous nous sommes dressées l'une contre l'autre et nous avons été toutes les deux, blessées cruellement... Maintenant nous sommes vieilles, vraiment vieilles. Ces vingt années ont pesé lourdement sur nous... vous voyez mes cheveux blancs, vous pourriez compter mes rides, la fin est proche. Peut-on, lorsqu'on sent la mort si près, se haïr encore ? Pouvez-vous vous condamner à entendre jusqu'à votre dernier jour des sanglots et des râles ?

— J'entendrai jusqu'à mon dernier jour les plaintes de la fille que vous m'avez volée.

— Savez-vous si elle pleure, elle est heureuse, peut-être ?

— Savez-vous si elle vit, si elle n'est pas morte en m'accusant de l'avoir abandonnée ?

— Non, ce n'est pas possible et toutes les heures qui me restent à vivre, je les emploierai à réparer le mal que je vous ai fait. Je vous aiderai, nous la chercherons ensemble, votre fille.

— Trop tard !

— Rien ne peut vous fléchir, rien ne peut vous arrêter. Vous ne me donnez même pas une heure, vous m'attendez, vous vous jetez sur moi, vous m'étranglez, vous ne me laissez même pas le temps de me ressaisir, vous ne me donnez même pas une heure.

— Pas une minute. Ecoutez cette foule qui murmure, elle attend sa proie, elle s'impatiente.

— Alors... alors si ce mariage n'avait pas lieu, si Maurice n'épousait pas Pascaline !...

— Cette souffrance-là me suffirait pour aujourd'hui.

— Il ne saurait rien du passé ?

— Je vous le répète : une peine suffit à chaque jour. Je ne veux pas gaspiller les tristes joies qui me sont réservées, je me tairais.

— Et eux aussi se tairaient ?

— Oui, puisqu'ils auraient obtenu satisfaction.

Un instant Lucienne demeura repliée sur les genoux, le front caché dans les mains, tout le corps secoué de longs tressaillements.

Et tout à coup, elle se dressa effarée et Christiane fit un pas.

Là, derrière une portière baissée, elles avaient cru entendre un froissement d'étoffes, elles avaient cru entendre un gémissement contenu.

Et Lucienne atterrée, affolée, n'osait bouger. Ce fut Christiane qui s'avança, souleva la portière et ce fut elle qui la première vit Pascaline.

Elle était venue chercher Lucienne, l'embrasser une dernière fois avant d'être la femme de son fils et des éclats de voix l'avaient arrêté.

Elle avait entendu les accusations de Christiane, les aveux de Lucienne ; elle avait vu celle-ci s'agenouiller humiliée et suppliante, elle avait compris les menaces de Christiane, elle avait appris ses conditions.

Et maintenant, livide dans sa robe blanche de mariée, elle avançait automatiquement, les yeux hagards, les mains tendues dans un geste de détresse.

Et Christiane, plus émue qu'elle ne voulait le paraître, la regardait. C'était sa fille qui était là devant elle, c'était celle qu'elle avait tant cherchée, la Gillette qu'elle pleurerait chaque jour, celle qu'elle voulait venger et c'était elle qu'elle allait torturer, martyriser.

Terrifiée, Lucienne l'attendait.

Avait-elle entendu, savait-elle son terrible secret ?

Elle n'avait pas le courage de l'interroger et ce fut Pascaline qui se pencha sur elle, qui dans un baiser murmura à son oreille :

— Maurice ne saura rien.

Troublée, Christiane fit un pas vers la porte, la jeune fille l'arrêta.

Son âme se brisait, sa voix chevrotait, elle eut la force de dire pourtant :

— Madame... madame, il est bon, avant de partir, que vous appreniez une décision que je viens de prendre.

Christiane comprit ce qu'elle allait dire, elle rougit, baissa la tête. Si elle avait été seule peut-être se serait-elle enfuie, peut-être vaincue par la douleur de cette jeune fille innocente aurait-elle renoncé à sa vengeance, mais derrière elle il y avait Carl Wogel, elle ne pouvait plus s'arrêter sur la route où elle s'était engagée, on la poussait, on la pressait, elle ne pouvait plus revenir en arrière.

Pascaline, d'un effort surhumain, affermissait sa voix.

— Madame... je ne suis qu'une pauvre fille, une petite mendicante sans nom... j'ai bien réfléchi, je ne suis pas digne d'épouser M. Maurice Valboise... non je ne suis pas digne de lui et je vous donne ma parole que je ne serai jamais sa femme.

Christiane s'inclina.

— En échange de cette promesse que je vous fais librement, je vous demande une grâce, madame. M. Valboise ne saura jamais ce qui s'est passé ici.

Un instant Christiane hésita.

Si elle s'engageait ainsi, c'était une partie de sa vengeance qui lui échappait ; elle fut sur le point de refuser, mais elle leva les yeux sur Pascaline, elle la vit si effroyablement pâle, si affreusement désespérée, si malheureuse et si bonne encore, si douce dans son immense tristesse, que son cœur se fondit. Elle répondit :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, ce n'est pas vous que je voulais frapper et je veux que la première prière que vous m'adressiez soit exaucée. M. Valboise ne saura rien.

— Merci.

— Ne me maudissez pas, je vous jure que je voudrais vous épargner cette souffrance.

— De quel droit vous maudirais-je ! Ne vous inquiétez pas. Du reste...

Elle eut un sourire navrant :

— Je suis habituée à souffrir.

Etrangères l'une pour l'autre, pitoyables toutes les deux, elles s'inclinèrent.

Et Christiane s'en alla en titubant et Pascaline se jeta dans les bras de Lucienne et leurs larmes se mêlèrent.

Lucienne sanglotait :

— Ma pauvre petite... ma chère fille... Quel sacrifice !

Et la jeune fille retrouvait un peu de courage. Elle s'oubliait, elle ne pensait qu'à Maurice.

— Il faudra veiller sur lui, toujours, ne pas le quitter un instant. Dans cette épreuve, il aura tant besoin de votre tendresse !

— Que lui dirai-je, que lui répondrai-je, quand il vous demandera !

— Je ne sais... Votre cœur de mère trouvera pour le consoler un pieux mensonge. Vous lui direz...

Sa voix s'assourdit encore.

— Vous lui direz que je ne l'aimais pas...

— Il ne me croira pas.

— Vous trouverez autre chose, vous inventerez, il le faut bien. Ne craignez pas de frapper sur moi, il faut m'arracher de son cœur, de son esprit... Qu'il souffre le moins possible... cela seul importe.

— Et vous, ma pauvre enfant, qu'allez-vous devenir ?

— Moi !... Oh ! moi, cela a peu d'importance... Puisque je n'ai pas le droit de mourir, puisqu'il y a sur la terre un pauvre être inconscient qui a besoin de moi, je vais rentrer dans la chaumière, là-bas où j'ai été élevée... Je reprendrai ma vie, interrompue par le plus beau des rêves. Je reprendrai ma vie, un peu plus lasse, un peu plus triste, voilà tout.

— La vie n'est pas juste. C'est moi qui suis coupable et c'est vous, mes pauvres innocents, qui payez.

— Ce qui serait injuste surtout, c'est que Maurice apprenne un jour pourquoi je suis partie. Que mon sacrifice ne soit pas inutile, c'est à vous de veiller sur lui maintenant ; qu'il ignore toujours, n'est-ce pas, toujours ?

— Pascaline !...

— Oh ! c'est fini, je ne me souviens plus de ce que j'ai entendu. Qu'il n'entende jamais, lui, n'est-ce pas, promettez-le-moi comme cette femme l'a promis !

— Cette femme !... Oh ! cette femme, c'est elle qui vous torture.

— Nous qui souffrons, ne la jugeons pas, elle, qui a enduré d'un seul coup plus que nos souffrances réunies. Qui sait si, à sa place, nous ne serions pas plus impitoyables encore. Elle a tant pleuré ! nous qui pleurons plainçons-la, ne la jugeons pas.

Elle s'arrêta un instant, ses paupières se baissèrent, un tremblement l'agita, elle balbutia :

— C'est Maurice... vous l'entendez... Il m'avait donné dix minutes, il s'impatiente, il va venir. Retenez-le cinq minutes, cinq minutes seulement et je serai partie... Ce sera fini, fini, nous serons séparés pour toute la vie.

Lucienne tendit les bras. Défaillante, la jeune fille laissa tomber la tête sur l'épaule qui s'offrait ; puis elle se redressa, murmura :

— Adieu.

— Pascaline ! implora Lucienne.

Elle ne se retourna pas, ses lèvres répétèrent :

— Adieu.

Dans la longue traîne de sa robe de mariée, ses pieds s'embarassaient, elle trébuchait à chaque pas.

Il lui semblait qu'on la déchirait brutalement, qu'on arrachait son cœur par lambeaux, elle se sentait mourir, elle n'avait pas une plainte, elle avançait et la porte se ferma doucement sur cette agonie.

A la petite chapelle, la clochette tintait joyeusement, annonçant l'heure du mariage, l'heure de la fête.

VI

LE RÊVE DE CARL WOGEL

De l'avenue du château montaient des chants et des cris et Lucienne avait soigneusement tiré ses épais rideaux pour qu'on ne vit pas du dehors la faible clarté de sa veilleuse.

Puis elle s'était laissée tomber sur un fauteuil et pour la vingtième fois depuis la demi-heure qu'elle avait quitté son fils, elle se posait avec angoisse la même question :

— Que fait-il, seul dans sa chambre ? Quelles pensées le torturent ? Quel cauchemar le poursuit ? Aura-t-il la force de vaincre, succombera-t-il sous cette douleur si injuste et si imméritée ?

Elle ne voulait pas se coucher, elle ne voulait pas essayer de dormir quand elle sentait que, près d'elle, dans une chambre voisine, son fils agonisait.

Et toutes ces menaces qui revenaient à intervalles réguliers, toute cette fureur déchaînée contre eux, augmentaient son désespoir et ses craintes.

Elle se soulevait parfois lorsque la clameur devenait plus violente ; elle menaçait de son poing tendu ces ouvriers qui, malgré le froid restaient là, piétinaient dans la neige, jetaient aux sombres murs du château leurs cris de haine. Elle les menaçait, non parce qu'ils l'insultaient, mais parce qu'ils empêchaient Maurice de reposer.

Elle se dressait furieuse :

— S'il voulait oublier, comment le pourrait-il, le pauvre petit, quand tous sont là, s'acharnant après lui, le harcelant, comme une bande de loups enragés.

Une rafale passa, le vent d'hiver mêla sa voix à toutes ces voix des malheureux qui réclamaient du travail, du pain, du bois pour réchauffer leurs membres glacés et ce fut un long hurlement de détresse qui emplit sa chambre, une longue plainte lugubre qui la glaça toute.

Elle avait trop peur, elle ne put lutter plus longtemps contre l'angoisse qui la déchirait, elle ouvrit sa porte, glissa dans le couloir à peine éclairé, elle allait sans bruit, ses pantoufles frôlaient à peine le tapis, elle évitait le moindre heurt, retenait sa respiration, s'effrayait du plus léger froissement d'étoffes.

Elle colla son oreille à la porte. Elle n'entendait rien, pas un souffle.

Et voilà maintenant que ce silence absolu la faisait frissonner, une atroce pensée qu'elle avait chassée déjà revenait à son esprit.

Si, las de trop souffrir ; si, à bout de courage, il avait cherché la suprême délivrance !...

Si cela était, pourtant !... Si, par la faute de sa mère, il s'était réfugié dans l'éternel repos !... S'il avait payé de sa vie ses crimes à elle !...

— Si cela était !... Si cela était !...

Haletante, elle guettait à la porte le plus petit bruit, le moindre mouvement. Haletante, elle attendait un signe de vie dans cette chambre silencieuse.

Et lorsqu'elle l'entendit marcher, elle ressentit un énorme soulagement.

Il souffrait cependant, mais c'était quand même un allègement pour elle. Il souffrait, mais il vivait. Maintenant, elle suivait chacun de ses pas, elle devinait toutes ses pensées, les pensées douloureuses qui le jetaient parfois brisé sur une chaise, puis qui cinglaient sa chair comme des lanières meurtrières et le forçaient à nouveau à marcher encore.

Longtemps ainsi, courbée derrière la porte, elle vécut sa souffrance, longtemps elle épla sa douleur et elle l'entendit s'écrouler, elle entendit craquer un guéridon sous le poids de son corps affaissé, elle entendit des râles, et son âme se déchira.

Alors elle entra.

Dans ses bras repliés, il cachait son visage, mais elle entendait ses sanglots, elle voyait tout son corps secoué par le flot des larmes qui montaient à ses yeux.

Elle balbutia, la gorge étreinte :

— Mon pauvre Maurice !...

Et, comme il ne répondait pas, elle s'approcha, colla sa tête à la sienne :

— Mon pauvre enfant... Est-ce possible que tu souffres ainsi... que tu sois si malheureux... Est-ce possible !

Il bougea à peine, juste pour dégager un de ses bras et lui entourer le cou.

— Ah ! maman !... maman !...

Il ne pouvait rien dire autre chose... rien que ce mot des tout petits, des faibles et des vaincus, rien que ce mot qui est une prière et une plainte :

— Ah ! maman !...

Pour lui, elle voulait se montrer forte ; pour venir à son secours, elle surmontait son chagrin ; pour empêcher de couler les larmes de son fils, elle retenait les siennes.

Elle serrait sa tête contre sa poitrine, elle le berçait.

— Mon petit... mon petit Maurice... te voilà terrassé comme un enfant, et tu es un homme, pourtant. Les hommes souffrent plus que les enfants... mais ils sont plus courageux aussi, et toi tu n'as pas de courage, tu n'as pas de force. N'es-tu donc pas un homme ?...

— C'est horrible, maman... Il faut que je pleure, je suis si... si triste... Il faut que je pleure.

— Hier, tu étais plus vaillant...

— Hier... oui... je ne savais pas.

— Comment, tu ne savais pas ?

— Oui... je ne croyais pas que cela serait si dur... si terrible... On dit que, quand une balle traverse le corps d'un soldat, il ne souffre presque pas... Il ne ressent qu'un choc, il ne croit pas qu'il est blessé, il lui semble seulement que sa chair est un peu froissée... Ce n'est qu'après que la douleur arrive, puis le froid, puis la mort... C'est la même chose pour moi, vois-tu... Hier, quand tu m'as dit... quand tu m'as dit qu'elle était partie, mon cœur a été percé de part en part, mais je n'ai senti que le choc... C'est seulement aujourd'hui que la blessure saigne et que j'étouffe et que je souffre... Ah ! que je souffre à hurler ! Oui, maman, à me rouler, à me tordre... à mourir !

Elle ne le lâchait pas, elle le serrait contre elle.

— Tais-toi, mon petit, tais-toi, la blessure se fermera, tu souffriras moins ; elle se cicatrifiera tout à fait, tu oublieras.

Il se dégagea.

— Ah ! maman, jamais, jamais... Songe donc, je l'aimais, tu le sais bien, toi ; je l'aimais tant !... Comment peux-tu croire que je l'oublierai... Hier, oui, je pensais comme toi parce que je ne souffrais que dans mon orgueil blessé, dans mon amour-propre froissé ; mais, maintenant que plus rien de tout cela n'existe, je sens bien que la douleur est en moi et que rien ne l'arrachera et qu'elle me tuera petit à petit ; je le sens bien, je le sens bien, et, c'est terrible à dire, je ne voudrais pas qu'il n'en soit pas ainsi.

— Maurice ! Maurice !...

— Oui, oui, je me complais dans ma souffrance, j'y reviens sans cesse ; si je pouvais, j'arracherais mon cœur de mes mains pour que la blessure soit plus large, pour qu'elle reste ouverte, toujours !

— Si tu pensais un peu à moi, si tu savais la peine que tu me fais, mon enfant, tu ne parlerais pas ainsi.

Il revint à elle, s'appuya sur elle.

— Pardonne-moi, mère, pardonne-moi ; mais tu le comprends bien, n'est-ce pas, malgré cet affront qu'elle m'a infligé, malgré cette torture à laquelle elle m'a condamné, je l'aime encore. C'est honteux, je le sais bien, c'est vil et c'est lâche, mais je ne peux pas ne pas l'aimer.

— Qu'espères-tu donc, malheureux ?

— Oh ! rien, rien du tout. Il me reste assez de dignité pour ne supplier personne, assez de dignité pour refuser d'entendre jamais celle qui s'est indignement jouée de moi. Pour tous, sois tranquille, je la mépriserais, moi seul, je saurai ce qu'il y a au fond de ce mépris.

Lucienne essaya de défendre Pascaline, sa voix s'étranglait :

— Non, non, ne la méprise pas, ni seul ni devant les autres... encore moins devant les autres... De quel droit la condamnerais-tu sans savoir... sans savoir à quel mobile elle a obéi.

— C'est bien la question qui ajoute à ma torture. Pourquoi est-elle partie ? Pourquoi ? C'est l'obsédant

question qui m'affole. Si elle ne m'aimait pas, aurait-elle joué pendant des mois cette comédie de l'amour ; si elle ne m'aimait pas, je m'en serais aperçu depuis longtemps. On ne se trompe pas à ce point l'un et l'autre ; non, elle m'aimait, j'en suis sûr ; alors quoi ?... quoi ?

— Qui sait si, en fuyant, elle n'a pas cru assurer ton bonheur ?

— Étrange façon de concevoir le bonheur !

— A-t-elle craint qu'un jour tu ne te souviennes de sa naissance et que cette pensée ne te fût insupportable ?

— Elle savait que je l'aimais et cette crainte lui serait venue bien tard.

— Oui, au moment de lier sa vie à la tienne, tous ces scrupules, exagérés certes, mais très honorables, ont assailli sa conscience ; elle n'a pas voulu s'engager.

— Pour moi ?

— Pour toi, oui, puisqu'en te quittant elle reprenait sa vie de misère.

— Eh bien ! non, ce n'est pas cela, car dix minutes avant son départ elle était avec moi, elle me souriait, elle était heureuse.

— Enfin, je ne sais pas, je ne sais pas, moi ; mais je te répète que tu ne dois pas la maudire sans l'inquiéter si elle ne souffre pas autant que toi.

— Autant que moi...

Il releva la tête, il la regarda, plongea ses yeux dans ceux de sa mère.

— N'aurais-tu pas raison ? Lorsque je l'ai vue, certes, elle ne pensait qu'à notre bonheur, elle ne songeait pas que nous pouvions être séparés... Mais, après m'avoir quitté pour aller te chercher, quelqu'un n'a-t-il pas fait naître ces scrupules dont tu parles ?... Dix minutes. En dix minutes, on peut briser deux vies. Quelqu'un n'est-il pas venu détruire notre bonheur !

Affolée, elle l'arrêta :

— Maurice ! Maurice !...

Sans remarquer le frisson qui la secouait, sans voir la démente de son regard, il continuait :

— C'est possible, comme des ennemis, nous en avons tous les deux... Les jaloux ne manquent pas. Quelqu'un serait-il venu se mettre entre nous deux ? Mais qui ?... Elle n'est pas sortie, elle n'a vu que toi... toi... maman ?...

Elle sentait bien que s'il l'interrogeait, elle était perdue ; un froid mortel glissa sur elle ; elle ferma les yeux, s'appuya au dossier d'une chaise.

— Oui, elle n'a vu que toi avant son départ. Que t'a-t-elle dit ?

— Tu le sais.

— Répète-le.

Elle ne le regarda pas, dit lentement, comme si elle cherchait à se souvenir :

— Elle a dit qu'elle se croyait indignes de toi...

— Elle mentait.

— Qu'elle venait de se rendre compte que t'épouser serait de sa part une mauvaise action...

— Elle mentait.

— Que ce mariage serait une désillusion, que vous n'y trouveriez le bonheur ni l'un ni l'autre.

— Ah ! je te dis qu'elle mentait, et tu ne l'as pas compris, tu n'as rien fait pour la retenir.

— Si, si, mais... je ne pouvais rien contre son obstination...

— Tu n'as pas deviné que toutes ses paroles lui étaient soufflées par quelqu'un ? Par qui ? Elle n'a vu que toi...

Il lui prit la main.

— Elle n'a vu que toi, je ne puis sortir de là... Ce n'est pourtant pas toi, mère, qui, par un mot inconscient, aurais éveillé en elle ces doutes que tu viens de dire.

— Maurice !...

— Tu n'as pas eu un mot de regret, pas une parole amère, rien dans ton attitude n'a pu la blesser, lui faire croire, que sais-je... que tu regardais mon mariage comme une mésalliance...

— Je te jure, mon enfant, que j'aurais volontiers donné ma vie pour que vous soyez unis et heureux.

— Pardonne-moi, mais je souffre tant que j'ai pu t'offenser sans le vouloir... Tu comprends, n'est-ce pas,

je voudrais savoir, et je tâtonne, je suis comme un aveugle qui chercherait son chemin et qui tournerait constamment à la même place... Je ne saurai jamais. Il fallait que celui qui m'a volé mon bonheur fût le maître de sa volonté, le maître de secrets peut-être qu'elle m'a toujours cachés... Alors, elle avait raison, elle n'est pas digne de moi... Ne parlons plus d'elle.

— Plus tard, lorsque tu seras plus calme, tu jugeras mieux...

— Non, non, jamais plus je ne veux entendre parler d'elle.

Il sourit.

— Tu disais tout à l'heure que j'oublierais ; eh bien ! oui, je commence à le croire, je comprends mieux maintenant, le temps fera le reste ; je te promets, maman, que j'oublierai.

— Je t'y aiderai. Nous quitterons ce pays, nous irons si loin qu'aucun souvenir ne te poursuivra.

— N'oublie pas que nous sommes presque prisonniers. Parce qu'hier, dans ma souffrance, dans ma hâte d'en finir, j'ai voulu renvoyer quelques ouvriers qui me semblaient rire de ma détresse, nous voilà menacés. Des gendarmes veillent dans l'antichambre, des gendarmes gardent l'usine ; je dois rester pour sauvegarder nos intérêts. C'est moi qui ai voulu venir ici ; il ne faudrait pas, parce qu'un malheur me frappe, que tout ceci, tout ce qui est à toi, fût pillé et détruit.

— Tout cela va s'arranger. C'est l'affaire de quelques jours. Plus rien ensuite ne nous retiendra. Nous partirons, tu me le promets ?

— Oui.

— Tu me promets d'être jusque-là calme et raisonnable ?

— Oui.

— Tu me promets d'essayer de distraire ton esprit, de ne plus souffrir ?

— Ah ! cela !... Ah ! cela... Oui, mère je te le promets.

Il s'était appuyé sur elle et, doucement, tendrement elle berçait sa souffrance, et lui, insensiblement, la poussait vers la porte, il avait hâte d'être seul, de pleurer à son aise.

Une partie de la nuit, Christiane a entendu les cris et les chants des ouvriers et souvent le nom de Valboise est venu frapper son oreille.

Elle voudrait se réjouir, elle n'y arrive pas.

Cette grève, pourtant, c'est elle qui l'a provoquée. C'est avec son argent que Carl Vogel a pu attirer chez lui les ouvriers, leur prêcher la haine de leur patron, les exciter, les encourager à la révolte.

Il a promis à Christiane que cette grève serait la ruine des Valboise, que le château serait rasé, l'usine renversée, que tout, chez eux, serait saccagé.

Elle l'a cru et il a tenu sa parole. Il ne se ménage pas, il va de groupe en groupe, parle à chacun, attise toutes les haines.

Hier, ces hommes chantaient ; ils menacent aujourd'hui, ils frapperont demain.

Christiane le sait, elle en est sûre, elle n'est pas satisfaite pourtant.

Cette vengeance n'est pas celle qu'elle avait rêvée, elle aurait voulu quelque chose de plus intime, de plus cruel, mais elle est seule et elle se laisse conduire.

Elle aurait voulu ne frapper que Lucienne ou son fils et déjà, par sa faute, parce qu'elle a suivi les conseils de Carl Vogel, une innocente souffre.

Elle ne l'intéresse pas autrement, cette Pascaline ; elle lui en veut même un peu, d'abord parce qu'elle est la fiancée de Maurice Valboise, ensuite parce que sa simplicité et sa douceur l'ont apitoyée et qu'elle ne veut pas avoir de pitié.

Non, elle ne la plaint pas, cette fille ; si elle souffre par ricochet, tant pis, ce n'est pas une misère pareille qui l'empêchera de poursuivre sa vengeance et elle se figure que si cette nuit elle ne dort pas, que si aucune joie n'est en elle, c'est qu'autour d'elle il n'y a pas assez de souffrances.

Elle en trouvera d'autres, elle en inventera, Carl Vogel l'aidera.

Elle se berce de cette phrase et le sommeil ne vient pas.

Elle voit l'aube tardive blanchir les vitres et elle demeure les yeux ouverts poursuivant son rêve.

Puis elle entend dans cette claire et froide matinée d'hiver, au loin d'abord, puis plus rapprochés, les appels aigus des trompettes, le piétinement des chevaux.

L'escadron passe sous sa fenêtre.

Elle sourit :

— Tout cela, c'est pour eux ; tous ces hommes, c'est moi qui les ai fait venir.

Et elle se lève, s'approche de la croisée pour les voir défilier, pour se réjouir de leur arrivée comme d'une victoire.

Les hommes passent, droits et graves, les officiers se penchent, sourient, chuchotent.

— C'est Hermance Speiser.

La nièce de Carl Vogel est là, en effet, et près de son oncle, de la porte de l'auberge, elle les salue.

Elle les connaît tous et elle a quitté Berlin pour les retrouver là, chez elle.

— Bonjour, Meissner... Bonjour, Heckel.

Pour Heinrich Lohmann, elle a un geste plus tendre ; pour Richard Stelmann, un signe d'intelligence.

Puis, quand tous ont disparu, se dirigeant vers l'avenue du château, elle pousse la porte, s'enferme avec son oncle.

— Et, maintenant, causons.

Il la regarda avec fierté.

— Que veux-tu donc savoir, petite ?

— Bien des choses. D'abord ce mariage ?

— Fini, je te l'ai dit.

— Cui, mais comment ?

Il montre la chambre au-dessus de lui, dans laquelle on entend marcher Christiane.

— Elle s'en est chargée. Un vieux secret avec lequel elle fait tout ce qu'elle veut de la mère du Valboise.

— Ah ! Et la grève ?

— Moi.

— Je me doutais bien que tu y étais pour quelque chose...

Il l'interrompit, dit avec orgueil :

— Pour tout.

— Tant mieux. Est-ce qu'elle va durer, cette grève ?

— Hélas ! j'ai peur que non. Les ouvriers sont bêtes, ils commencent à s'apitoyer sur le sort de ces gens-là.

Et puis, quand il n'y a pas de pain à la maison, il faut bien céder même quand on a raison.

— C'est dommage, j'avais préparé quelque chose contre la Pascaline, mais il m'aurait fallu au moins quinze jours.

Carl Vogel s'approcha un peu et dit à mi-voix :

— Tranquillise-toi, j'espère bien que nous aurons le temps de faire nos petites affaires.

— Comment y arriveras-tu ?

— Avec de l'argent, on fait tout ce qu'on veut. Elle en a.

— Elle le donnera ?

— Hum ! Je ne me fie pas à elle. C'est une toquée ; en arrivant ici, elle était tout feu, tout flamme, elle se refroidit déjà. Elle nous lâchera un jour ou l'autre, mais, d'ici là, on peut se servir d'elle.

— C'est l'important. Ensuite...

Carl Vogel comprit, car il répondit en riant :

— Ce ne sera pas long.

— Et la Pascaline Claus ?...

— Ne parle pas trop haut de cette fille, on a des scrupules au-dessus.

— Vraiment...

— Cela m'a l'air. Et puis Pascaline ne m'intéresse plus.

— Par exemple !

— Non, Pascaline, c'est fini, elle ne me gêne plus. Il ne faut pas vivre seulement avec le passé, il faut aussi songer à l'avenir. J'ai cinquante ans, Hermance,

c'est l'âge de réaliser ses ambitions. Mon ambition, à moi, a toujours été de devenir riche.

Hermance éclata de rire.

— C'est une fameuse idée, cela ; malheureusement, elle le vient un peu tard.

Très sérieux, Carl Vogel reprit :

— J'attendais le moment, voilà tout.

— Et... le moment est venu ?

— Peut-être.

— Raconte-moi cela.

Il eut un mouvement d'hésitation, puis se décida.

— Oui, je puis te confier mes projets, d'abord parce que j'ai confiance en toi, et parce que tu pourras m'être utile, peut-être. As-tu déjà songé à ce que pourrait rapporter, si elle était bien dirigée, la fabrique de toile de M. Valboise ?

— Non, jamais, je l'avoue.

— Eh bien, moi, j'en ai fait le compte. En quelques années, ce serait la fortune.

Elle remarqua, un peu narquoise :

— Est-ce que vous avez l'intention de vous associer ?

— Ne plaisante pas. Du reste, je ne veux pas d'as socié, je veux être le maître chez moi. Je veux être propriétaire, Hermance, comprends-tu, propriétaire !...

— Propriétaire de la fabrique ?

— Cela t'étonnerait ?

— Un peu, mais je serais surtout flattée.

— Ah ! ah ! Eh bien, écoute. Sans que cela paraisse, depuis dix-huit ans, ta tante, entassant quatre sous sur quatre sous, nous avons mis de côté un petit magot.

— Pas suffisant, je pense, pour acheter un château.

— Je ne tiens pas au château, je ne veux que les terres et la fabrique, et suppose que la grève dure, que, par hasard (on peut toujours aider le hasard), le château soit détruit, la propriété perd — vendue dans un tel moment — les trois quarts de sa valeur.

— Bien raisonné, mais faut-il encore que les Valboise vendent.

— Tu es une fille intelligente. Le coq du village peut s'entêter et faire rebâtir ce qui sera démoli.

— Parbleu.

— Ce serait un beau rêve, pourtant, Hermance. Tu verrais la fortune que ton vieil oncle te ramasserait ; je deviendrais bourgmestre, tu serais la reine de Neustadt. Ah ! chasser ces gens-là, ces étrangers, prendre leur place, commander à tous ces ouvriers, être le premier dans son pays, celui qu'on ne tue pas, qu'on craint et qu'on respecte, être le maître, le seigneur ; ne plus obéir, ordonner, et toi, Hermance, tu pourrais choisir parmi ces officiers qui te font la cour. Pauvre, ils te méprisent ; riche, ils se disputent la main. Tu serais une dame pour de bon ; tu serais comme ces femmes d'officiers que j'ai connues quand j'étais soldat ; tu ferais des visites et tu aurais des salons et tu serais la plus fêtée parce que tu serais la plus belle et la plus riche. Dis, Hermance, cela ne te fait rien de songer à cela ?

Hermance réfléchissait ; elle demanda au bout d'un instant :

— Pour cela, en somme, que faudrait-il ?

— Rien, moins que rien, la moindre des choses, que le coq du village aille chanter ailleurs...

Hermance alla à la fenêtre, tapota les vitres, puis elle revint près de son oncle.

— Tu as été si bon pour moi, qu'il est bien juste que je t'aide selon mes moyens.

— Alors ?

— Je me charge de lui.

Il le remercia d'un regard, mais il n'eut pas le temps de parler, mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence. Christiane descendait, elle enrait dans la pièce où ils se trouvaient.

L'ancien soldat s'empressait.

— Il faut que je vous présente ma nièce, madame, une bonne fille qui est des nôtres.

Christiane fit un mouvement de recul.

— Des nôtres !...

D'un coup d'œil, elle examinait Hermance, la jugeait, et un peu de rose monta à ses joues. Il lui répugnait.

d'être l'alliée de cette fille, la complice de cet homme, d'être mêlée à leurs leches besognes. Pourquoi s'était-elle livrée à eux ? elle en avait peur, et pourtant elle les suivait. Jusqu'où l'entraîneraient-ils ? Jusqu'où descendrait-elle ?

Comme pour s'excuser, elle répétait :

— C'est pour ma fille, c'est pour Gillette.

Mais ces mots magiques qui, pendant tant d'années, l'avaient soutenue, semblaient avoir perdu leur puissance.

Elle demeurait lasse et triste, découragée et écœurée par tant de bassesses, tant de lâchetés, tant de compromissions.

Carl Vogel lui expliquait qu'il avait besoin d'argent encore pour faire durer la grève, pour ruiner Lucienne.

Elle l'écoutait distraite, l'entendait à peine. Elle n'avait qu'une hâte, quitter ces gens qu'elle détestait parce qu'elle les sentait cupides, faux et prêts à toutes les sales besognes. Les fuir et s'enfermer chez elle et ne plus les voir, ne plus leur parler.

Avec un peu de honte pour elle-même, elle céda cependant, donna quelques billets, se sauva.

L'oncle et la nièce se regardèrent.

Hermance Speiser donna son opinion :

— Veille sur cette femme, elle a une tête trop honnête pour me plaire.

— Bah ! nous n'avons plus besoin d'elle.

— Ne peut-elle rien contre toi ?

— Rien du tout, je n'ai pas été la chercher, elle est venue à moi, je ne lui dois rien, et puis, si elle faisait la méchante...

Il eut un geste de menace, acheva sa phrase :

— Cela ne traînerait pas.

Puis, changeant de ton, redevenant affectueux et tendre :

— Alors, ma petite Hermance, pour ce qui est de Maurice Valboise ?

— Je t'ai dit que j'en faisais mon affaire. Mais tais-toi, voilà ces messieurs.

Après avoir placé leur troupe, quelques officiers, les amis d'Hermance Speiser, venaient la retrouver.

Elle sourit à tous, plaisanta avec chacun d'eux, mais manœuvra de façon à se trouver un peu à l'écart avec le lieutenant Richard Stelmann.

Il avait un air soucieux qu'elle remarqua avec plaisir et elle était au courant sans doute de ses préoccupations, car elle lui demanda avec compassion :

— Eh bien, Stelmann, cela ne va donc pas ?

Il haussa les épaules, répondit rageusement :

— Ah ! non, cela ne va pas !

— Ces jours derniers pourtant, vous étiez très gai.

— J'espérais encore. Aujourd'hui, Hermance, je puis vous le dire, puisque vous connaissez ma situation par Lohmann, je suis fichu !

— Vous exagérez.

— Pas du tout. Vous savez que je suis traqué par mes créanciers, je dois partout, j'ai tout engagé, les échéances vont arriver, et je n'y ferai pas face. Il y a huit jours, je m'étais adressé à un usurier ; c'était ma dernière planche de salut, je viens de recevoir sa réponse : il ne me prêterait pas seulement dix marks.

— Et combien vous faudrait-il ?

— Oh ! Hermance, que me demandez-vous là ?

— Mais enfin, approximativement, vous pouvez me le dire ?

— Que sais-je. Pour tout payer, six à huit mille marks peut-être ; pour faire patienter, pour parer aux premiers coups, deux ou trois mille.

— C'est une somme.

— Une misère, et c'est stupide de perdre sa vie pour une pareille bagatelle. Et pourtant c'est ainsi ; dans quelques jours, les billets arriveront, je serai saisi, vendu... et puis il m'a fallu recourir à tant d'expédients... vous savez ce que c'est, Hermance, on croit toujours que tout s'arrangera... Bah !... tout s'arrange en effet, mais souvent ce n'est pas comme on le voudrait...

Elle sembla réfléchir un instant, puis brusquement :

— Si j'éssayais de vous sauver, moi !

Richard Stelmann sursauta :

— Vous !... Et comment, mon Dieu ? Est-ce que vous prêtez à la petite semaine ?

— Ne riez pas. Vous savez que je ne possède pas un sou...

— C'est une mauvaise plaisanterie, Hermance.

— Je n'ai rien, mais j'ai un oncle qui a quelques économies.

— Ce vieux brave qui nous sert ?

— Lui-même.

— Alors, dites donc ? Vous croyez ?

— Pourquoi pas ? Ayez confiance en moi et redevenez gai.

— Hermance, je voudrais vous embrasser.

— Ne faites pas cela.

— Vous craignez Lohmann ?

— Non, mais ce serait une démonstration ridicule.

— Je suis si heureux.

— Mais, à propos, si vous avez besoin d'embrasser quelqu'un, il y a ici, à Neustadt une jeune fille à consoler.

Il s'exclama :

— Vraiment !... Et jolie ?

— Délicieuse.

— Mais alors dites-moi vite où se trouve cette merveille.

— Cette merveille n'est pas pour vous, lieutenant Stelmann.

Fat, il sourit.

— Oh !... Une paysanne ! Si je voulais m'en donner la peine, dans quinze jours elle souperait avec nous.

— Vous vous vantez !

— C'est une gageure, Hermance ?... Un pari ?

— Si vous voulez.

— Eh bien ! positivement, Hermance, je veux embrasser quelqu'un, et puisque vous semblez m'en défier, je vais de ce pas chez celle qui, dans quinze jours, doit souper avec nous.

— Si vous faisiez cela, Richard, vous auriez droit à toute notre admiration et je suis sûr que mon oncle, pour fêter votre première victoire, nous offrirait ce soir le champagne.

— Je le ferai, Hermance ; seulement...

— Quoi donc ?

— Vous me donnerez quelques renseignements, car j'ignore absolument...

— Je ferai mieux, je vous raconterai toute sa vie et je vous conduirai.

— Bravo. Messieurs, nous buvons le champagne ce soir.

— C'est vous qui l'offrez, Stelmann ?

— Non, c'est Hermance Speiser.

Hermance protesta :

— Nous verrons.

Et ils sortirent en riant.

VII

L'OUTRAGE

Le poêle de faïence ronflait et sa chaleur pourtant n'arrivait pas à fondre la glace qui couvrait les vitres. A travers les fleurs de givre, Pascaline regardait tristement voltiger les gros flocons de neige.

Depuis quatre jours, elle était revenue meurtrie et désespérée se réfugier dans la vieille maison d'Anna Clauss, dans cette vieille maison de toutes les douleurs, d'où elle s'était évadée pour si peu de temps et depuis quatre jours elle vivait repliée dans la plus atroce des souffrances.

Parce que dans sa vie de misères elle avait entrevu le bonheur ; parce qu'elle en avait été obliuie, la dure réalité lui était maintenant plus douloureuse.

Fin, le beau rêve qui l'avait emportée si haut ; fini, le doux roman de sa jeunesse ; fini, le bel amour auquel elle avait voué son existence. Fin, fini tout cela.

Sur les ruines du passé, d'autres ruines étaient venues s'accumuler et elle demeurait seule dans cet effondrement.

Dans ce naufrage où tout avait sombré elle surnageait encore comme une épave, une misérable épave tournée

par toutes les lames, chassée d'un flot à l'autre et qu'une dernière vague va engloutir.

Elle ne regrettait rien. Ni l'abandon de son être, qu'elle avait consenti à celui qui lui avait apporté ses premières joies ; ni le sacrifice qu'elle s'était imposé. Elle souffrait davantage, voilà tout.

Et ce désespoir, aucune consolation n'était venue l'atténuer ; aucune parole de tendresse n'était tombée sur son cœur ravagé ; elle agonisait et aucune main ne se tendait vers elle.

D'abord elle avait craint que Maurice ne vint chercher près d'elle l'explication qu'il était en droit d'exiger ; puis, son courage faiblissant peu à peu, cette crainte s'était changée en espoir.

— Je ne sais pas ce que j'inventerai, disait-elle, mais du moins je le verrai encore une dernière fois.

Elle l'avait attendu, puis guetté impatientement.

Il n'était pas venu et elle pensait :

— Il m'accuse, il me méprise sans doute, il ne m'aime plus...

Et cette pensée lui était une torture de plus, qu'elle subissait sans se plaindre, sans maudire personne, ni Christiane qui brutalement avait détruit son bonheur et brisé sa vie, ni Lucienne dont elle connaissait les fautes et pour qui elle expiait.

Elle ignorait ce qui se passait dans Neustadt, elle savait seulement, parce qu'à chaque heure du jour et de la nuit passaient des bandes bruyantes d'ouvriers, que le travail n'avait pas repris dans la fabrique de toile de Maurice.

Pourquoi ? Elle ne s'en doutait pas. Maurice était-il menacé ? Ou bien était-il parti ; pour fuir son souvenir, avait-il quitté Neustadt ? elle n'en savait rien et toutes ces incertitudes augmentaient l'angoisse qui la poignait.

Transie, le cœur crispé, elle subissait l'influence de cette désolante journée d'hiver.

Toute cette neige qui tombait sans relâche, toute cette neige qui s'amoncelait lui était lourde et froide comme si elle était tombée sur elle.

Elle la sentait glisser sur son corps, elle la sentait glisser sur sa poitrine, elle grelottait, étouffait !

Près d'elle, Anna Clauss bavardait :

Elle voulait quitter sa mesure, retourner là-bas dans la grande chambre du château, qu'elle avait occupée quelques jours et où elle s'était trouvée si bien.

La jeune fille répondait à peine, considérait d'un regard navré la démente pour laquelle elle consentait à vivre et à souffrir et des larmes glissaient sur son visage, des larmes que, malgré tout son courage, elle ne pouvait retenir, qui débordaient de son cœur trop plein.

Elle était si lasse, si meurtrie, si brisée, si atrocement malheureuse, qu'elle n'essayait même plus d'arrêter Anna Clauss ; elle la laissait divaguer à son aise, n'entendait plus que comme un bourdonnement confus ses plaintes ridicules et ses rires inconscients.

Toutes ses pensées étaient loin de cette maison, toute son âme et tout son cœur étaient ailleurs ; là, dans le coin de cette sombre pièce, il n'y avait plus qu'une pauvre petite chose déchirée qui guettait, les yeux obstinément tournés vers la fenêtre, celui qui ne viendrait pas.

Et tout à coup, sa pâleur s'accentua, elle eut comme un grand choc qui la laissa étourdie.

A travers les vitres ternies, elle a vu passer une ombre et cette ombre s'est arrêtée à sa porte.

L'attente dura dix secondes à peine. Dix secondes pendant lesquelles elle crut que la vie allait l'abandonner. Défaillante, elle se traîna à la porte, l'ouvrit toute grande.

Et elle recula, déçue une fois encore, surprise et confuse. Ce n'était pas celui qu'elle attendait, ce n'était pas Maurice.

Celui qui entraît cambrant fièrement sa taille dans la tunique bleu-bleuet des dragons, les pointes de ses moustaches blondes se dressaient conquérantes, il avait un sourire vainqueur.

C'était Richard Stelmann.

Pascaline s'effaçait et une peur soudaine l'étranglait.

Que venait-il faire chez elle, cet officier ? que voulait-il aux malheureuses qui cachaient là leur détresse ?

Très à l'aise, il avait fermé la porte derrière lui, saluait

de la main portée à la visière de sa casquette, demandait d'un air doux :

— Mademoiselle Pascaline Clauss, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Je ne vous connaissais pas et pourtant je vous aurais reconnue d'après le portrait qu'on m'avait tracé de vous. « Sa chevelure est un rayon de soleil et ses yeux deux fleurs de lin ; c'est la plus jolie fille de Neustadt », m'avait-on dit.

— Monsieur !

— Excusez-moi, mademoiselle ; vous voyez bien que je ne suis pas venu pour vous offenser.

Elle balbutia :

— Je veux le croire, monsieur, car je n'ai mérité aucune offense ; j'attends que vous me disiez le but de votre visite.

— Il est très simple, mademoiselle, très simple. J'ai admiré chez Mme Valboise une corbeille de fleurs si exquisement fraîches et délicates, que j'ai désiré tout de suite m'en procurer de semblables...

Elle l'interrompit :

— C'est Mme Valboise qui vous envoie ?

— Du tout, du tout ; je viens pour vous demander de ces fleurs que vous seule savez faire.

Un peu sèchement, elle répondit :

— Je regrette, monsieur, mais je ne travaille plus depuis quelque temps et il m'est impossible de vous donner satisfaction.

— Oh ! je ne demande pas l'impossible, mais ne pouvez-vous faire un petit effort pour moi... Je ne suis pas pressé ; je suis ici, je le crois, pour quelque temps, je reviendrai.

— C'est inutile, monsieur.

— Est-ce un parti pris de m'être désagréable ?

— Je n'ai aucune raison, ni pour vous vexer, ni pour vous être agréable, je ne vous connais pas.

Il sourit.

— C'est juste. Permettez-moi de me présenter : Richard Stelmann, qui, sans vous connaître davantage, ne demande, lui, qu'à vous être utile.

— Merci, monsieur ; je ne demande de protection à personne.

— Vous êtes frère !

— D'autant plus que je suis très pauvre.

— Eh bien ! justement, vous ne pouvez me refuser les fleurs que je vous demande, car je vous les aurais payées très cher.

— Moins cher, sans doute, que je ne les estime.

— Vous n'en savez rien, j'aurais fait des folies.

— C'est une extrémité à laquelle je me reprocherais de vous exposer.

— Mais, pour vous, je les aurais faites avec joie.

Pascaline contient son mépris, dit d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme :

— Je vous en prie, monsieur, n'oubliez pas que nous sommes seules ici, ma vieille mère et moi, et que prolonger votre visite serait... nous désobliger.

— En quoi donc, mademoiselle, et que craignez-vous de moi pour me chasser ainsi ?

— Je ne crains rien de vous, monsieur, parce que vous êtes officier et, je le suppose, un honnête homme, mais vous étiez venu chez moi pour m'acheter des fleurs, m'avez-vous dit, je vous ai répondu, nous n'avons plus rien à nous dire.

— Vous m'avez répondu... souffrez que je vous le dise, très mal. Pourquoi me refusez-vous à moi ce que vous accordez aux autres ?

— Je vous répète, monsieur, que je ne fais pas d'exception pour vous. Depuis... pas mal de temps je n'ai pas travaillé et je ne sais quand j'aurai le courage de reprendre ma besogne habituelle.

— Oui, je sais, un gros chagrin, n'est-ce pas ?

Elle le regarda sans rougir.

— Un gros chagrin, en effet, oui, monsieur.

— Bah ! n'exagérez rien, chagrin d'amour ne dure qu'un jour.

Elle tressaillit.

— Prenez garde, monsieur, vous allez tomber, de l'inconvenance, dans la grossièreté.

Richard Stelmann se mit à rire bruyamment.

— Savez-vous que vous êtes encore plus jolie lorsque vous vous fâchez.

Pascaline eut un mouvement de répulsion, elle chercha autour d'elle, se tourna vers Anna Clauss comme pour lui demander un appui, un secours.

La démente riait.

— Il a raison, le beau lieutenant, tu es bien jolie, ma Pascaline, bien jolie, il a raison de le dire.

Richard Stelmann ne contenait plus sa joie.

— A la bonne heure ! Je pourrai me vanter du moins d'avoir fait la conquête de votre mère.

Il s'approcha d'elle, acheva :

— En attendant l'heure heureuse où je pourrai me réjouir d'avoir fait la vôtre.

Pitoyable, prête à pleurer, Pascaline joignit les mains.

— Vous voyez bien, monsieur, que ma pauvre mère n'a plus toute sa raison et ce serait une mauvaise action que de vous servir contre moi de ses paroles et ce serait une lâcheté d'abuser de notre triste situation. Encore une fois, je vous en supplie, retirez-vous.

— Je consens à vous obéir si votre mère m'ordonne de sortir.

— Vous n'êtes pas généreux, monsieur.

— Et vous, vous êtes bien cruelle.

— Mais enfin, que voulez-vous ? qu'exigez-vous ? Qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Je vais vous le dire bien franchement. J'avais entendu vanter depuis que je suis à Neustadt votre grâce et votre beauté, je voulais vous connaître, je vins chez vous sous un prétexte quelconque et maintenant que je vous ai vue, je trouve que tout le bien qu'on m'avait dit de vous est au-dessous de la vérité et je veux vous le dire.

Comme il avait fait un pas vers elle, elle recula encore.

— Vous ne sauriez croire, monsieur, combien ce brutal avec moi est pénible et combien, en ce moment surtout, il est blessant pour moi.

Il redressa sa haute taille, eut un geste d'indifférence.

— En ce moment, pourquoi ?

— Je ne reconnais à personne le droit de m'interroger.

— Oh ! je le faisais pour la forme, car votre secret, je le connais. Je sais que vous étiez fiancée, il n'y a pas très longtemps.

— Alors, vous devez comprendre...

Il continua :

— Je sais que le châtelain que nous défendons aujourd'hui contre ses ouvriers...

Elle l'interrompit brusquement.

— Il est donc en danger ?

Richard Stelmann répondit avec suffisance :

— Non, puisque nous sommes là.

Pascaline soupira. Il reprit :

— Je disais donc que ce châtelain qu'on appelle ici « le coq du village » était amoureux de vous et qu'il vous avait demandé de devenir sa femme ; vous voyez que je suis renseigné, mais je sais aussi que vous avez refusé de l'épouser parce que vous ne l'aimiez pas.

Elle se redressa, eut un regard de colère.

— Vous vous trompez, monsieur, je l'aime et cela me dispense de toute autre explication.

— Alors, je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas accepté le nom qu'il vous offrait ?

Elle n'avait plus peur maintenant, elle frémissait d'indignation, de dégoût et de rage.

— C'est à lui seul que je dois compte de mes actes. Je vous ai entendu trop longtemps. Vous avez pénétré chez moi, par ruse, comme un voleur, et je vous ordonne de sortir, ou j'appelle.

Il eut un regard vers la fenêtre, murmura railleusement :

— La neige qui tombe étouffe le cri des oiseaux ; faible comme vous l'êtes, on ne vous entendrait pas de très loin.

— Alors, je me défendrai.

— Contre qui ?

— Contre vous, si vous m'y obligez.

Il lui saisit brusquement le poignet.

— Que ferez-vous donc, lorsque je vous tiendrai comme je vous tiens, lorsque je m'approcherai de vous comme je m'approche, tenez, si près que l'odeur de vos cheveux m'enivre, que le parfum qui se dégage de vous me grise ;

si près, que j'entends battre votre cœur et que je n'ai qu'à me pencher un peu pour que mes lèvres aillent joindre vos lèvres.

Tout le buste rejeté en arrière, tout le corps tendu par un effort suprême, Pascaline se gardait de l'ignoble contact.

La main qui lui restait libre s'appuyait sur le front de Richard Stelmann et elle le repoussait de toute la force de son mépris et de son indignation.

Lui, un peu pâle, mais toujours souriant, cherchait à vaincre sa résistance.

— Vous défendre ? Vous n'y songez pas, vous savez bien que si je voulais, je vous briserais, mais je ne veux pas qu'aucune peine vous vienne de moi, je ne veux que votre bonheur, vous entendez bien votre bonheur...

D'une voix rauque, elle suppliait :

— Laissez-moi, monsieur, laissez-moi, c'est une lâche agression... lâchez-moi.

— Non.

— Ah ! c'est trop infâme !

D'un mouvement brusque, elle essaya de se dégager, mais d'une simple pression de ses doigts il lui broya le poignet et, écartant la main qui le gênait, il se pencha sur elle et sa bouche effleura le cou blanc qui se tendait.

Elle eut un cri de dégoût et d'horreur, un hurlement de colère et de folie, et blême, les dents serrées, elle se dressait menaçante, prête à mordre, à frapper, à déchirer, prête à tuer, si elle le pouvait.

Il ne la lâchait pas, riait, se jouait de sa colère.

Elle était si peu de chose, si faible, si frêle ; elle comptait si peu pour ses mains robustes, que sa fureur le laissait indifférent, et, décidé à brusquer cette situation odieuse et ridicule pour lui, violemment il l'attira, son bras enserra sa taille.

Ce fut une courte lutte ; dans l'étau qui la broyait, elle étouffait. Avec une joie féroce, il constata sa défaillance.

Elle était vaincue, elle était à lui.

Une seconde fois, son visage se pencha sur elle ; mais, soudain, il se redressa, eut une exclamation de douleur, lâcha sa proie.

Et Anna Clauss se mit à rire.

Elle tenait encore le tisonnier avec lequel elle venait de le frapper, elle le brandissait au-dessus de la tête du lieutenant.

— Je ne veux pas, moi, qu'on fasse de mal à Pascaline. Tout à l'heure, vous étiez gentil avec elle ; maintenant, vous la brutalisez, vous lui faites de la peine ; je ne veux pas cela, moi.

Il dit rageusement :

— Allons, bon, voilà la folle !

Et il leva le bras en un geste de menace.

Mais la démente ne craignait rien ; elle raila :

— Vous voulez me frapper aussi ? Essayez donc ! Vous êtes trop jeune, mon bel officier, pour lutter avec la vieille Anna Clauss ; elle vous tuerait, elle, vous savez ; d'un seul coup, elle vous étendrait là, à ses pieds, comme elle ferait d'un chien.

Ses dents grinçaient :

— Oh ! vous, vous, la vieille folle, je vous retrouverai !

— Quand vous voudrez, monsieur le lieutenant. J'habite maintenant le château, tout là-haut, au bout de l'avenue. Ah ! mais, dites donc, n'approchez pas, hein ! ou je cogne !

Sous les rires d'Anna Clauss, il recula, gagna la porte.

— Vous aussi, mademoiselle, je vous retrouverai, et j'espère que vous serez moins farouche qu'aujourd'hui.

Il ouvrit, dit encore :

— A bientôt.

Pascaline le regarda partir, puis elle s'affala sur un escabeau de bois.

Longtemps, immobile, les yeux fixes, la gorge sèche, elle chercha à deviner pourquoi cet officier était venu l'insulter chez elle, elle se demanda d'où lui venait un tel outrage ?

Elle chercha sans trouver, puis elle pensa que cette agression pourrait se renouveler, que personne ne la défendrait, qu'elle était à la merci de ce sauvage ou de ceux qui l'envoyaient, et, écourée, plus désespérée que jamais, elle s'abîma en une crise d'affreuse tristesse.

Dans sa démence, Anna Clauss remarqua pourtant sa douleur et elle essaya de la consoler.

— Vois-tu, Pascaline, nous ne serons plus jamais heureux ici ; il vaut mieux retourner là-bas, au château, où nous étions si bien. Viens, partons ; tu sais qu'on nous aime bien là-bas...

Et la pauvre femme ne comprenait pas pourquoi les sanglots de Pascaline redoublaient.

VIII

LE PÈRE

Tant que Lucienne Valboise savait Christiane près d'elle elle ne pouvait avoir ni repos ni tranquillité.

Elle vivait dans des transes mortelles, attendant toujours quelque nouvelle attaque, quelque nouveau coup qui la meurtrirait davantage.

Ce n'était pas pour elle qu'elle craignait ; elle était trop coupable. Depuis trop longtemps elle était torturée par tous les remords pour n'avoir pas fait avec joie le sacrifice de son bonheur et de son existence.

Elle était prête pour toutes les humiliations, pour toutes les expiations qu'il plairait à Christiane de lui imposer.

Si elle tremblait, c'était pour Maurice, pour le fils chéri auquel à tout prix elle voulait épargner les tristes révélations d'un passé de honte, et qu'elle voulait garder contre tous les malheurs dont Christiane Dangeville l'avait menacé.

Mais Lucienne constatait, avec une certaine satisfaction, que cette douleur brutale qui l'avait terrassé et qu'elle avait cru plus durable semblait s'atténuer chaque jour.

Maurice paraissait, en effet, ne plus guère songer à celle qu'il avait tant aimé. Il se reprenait à vivre, se dépensait beaucoup, ne s'occupait plus que de ses intérêts.

Tout de suite, il s'était rendu compte que cette grève pouvait être ruineuse pour eux, et il s'était attaché à la faire cesser.

Il avait reconnu ses torts, avait essayé de les réparer, fait toutes les concessions possibles, et, dans ces conditions, il avait espéré que toutes les difficultés allaient vite s'aplanir, tous les malentendus se dissiper.

L'accord qu'il espérait ne s'était pas fait.

Contre son attente, il s'était buté à une mauvaise volonté évidente, à une rancune sourde et tenace qu'il ne pouvait ni comprendre ni vaincre.

Il se multipliait, faisait toutes les avances ; chacun rendait hommage à son esprit de conciliation, et pourtant il n'arrivait à aucun résultat. La grève continuait, malgré tous ses efforts.

C'est que toutes ses entreprises venaient se briser contre la haine de Carl Vogel, qui implacablement poursuivait son rêve, exécutait le plan qu'il s'était tracé.

Maurice cherchait partout les raisons de cette défiance que lui témoignaient ses ouvriers ; jamais il n'aurait pu soupçonner que celui qui le tenait en échec, qui, en somme, était devenu son maître, était l'aubergiste qu'il avait un jour chassé de chez lui parce qu'il insultait Pascaline.

Pascaline, celle à qui dès le premier soir il avait donné son cœur, et qu'il avait si vite oubliée, pensait Lucienne.

Et tout, dans les actes de Maurice, lui donnait raison, en apparence du moins, mais seulement en apparence. Le soir, lorsqu'il était rentré dans sa chambre et que sa mère le croyait depuis longtemps endormi, brisé par les courses et les travaux de la journée, il songeait, la tête dans les mains.

Et c'était à Pascaline qu'il pensait.

Dans la journée, lorsqu'il s'absorbait dans un travail abstrait, c'était à Pascaline qu'il rêvait.

Et lorsqu'il se promenait fiévreusement, lorsqu'il discutait avec chaleur, lorsqu'il s'agitait, lorsqu'il s'emportait, il cherchait vainement à oublier Pascaline.

Il était arrivé à cacher à tous sa souffrance, il n'en était pas moins torturé. Il aurait voulu s'arracher ce cœur blessé, dont chaque battement était une déchirure nouvelle ; il aurait voulu mourir et il ne voulait pas quitter

Neustadt ; il trouvait mille prétextes, mille raisons pour rester, pour vivre près d'elle !

Et il avait honte de cette lâcheté.

Sa volonté, peu à peu s'émiettait, il se sentait sans force, incapable de surmonter la folie qui, insensiblement, s'emparait de son cerveau.

Plusieurs fois, il lui était arrivé d'attendre la nuit avec impatience, de guetter le moment où tous les bruits s'étaient éteints, de se glisser comme une ombre dans les couloirs, de se dissimuler, de se cacher comme un malfaiteur et de se glisser dehors.

Si les factionnaires qui gardaient le château contre les attaques des ouvriers l'apercevaient, il rougissait, mentait, balbutiait, se croyait tenu à une explication quelconque :

— Je vais à l'usine.

Il se dirigeait de ce côté, en effet, mais bientôt il rebroussait chemin, s'engageait dans le parc, contournait le château, suivait l'avenue, courait là-bas dans Neustadt, vers la maison d'Anna Clauss.

Et pendant des heures il demeurait là, les pieds dans la neige, le visage cinglé par la bise d'hiver, cherchant à deviner les raisons qui éloignaient de lui celle qu'il aimait, l'accusant, la maudissant, l'outrageant pendant que, dans sa triste chambre, Pascaline le plaignait, pleurait sur elle et sur lui.

Il rentrait chez lui, glacé, exténué, mais non calmé.

Et ces sorties nocturnes, espacées d'abord, devinrent de plus en plus fréquentes, de plus en plus rapprochées, puis quotidiennes.

Il ne pouvait plus s'en passer, il ne vivait que dans l'attente des quelques heures de détresse qu'il passait là-bas.

— Pour tous, pensait-il, j'ai oublié ; personne ne peut se douter que chaque nuit je vais monter sous sa fenêtre la plus douloureuse et la plus cruelle des factions.

Il se trompait ; par les soldats, qui le voyaient sortir et rentrer, les officiers logés au château zonnèrent bientôt ses escapades, ils étaient certains qu'il n'allait pas à l'usine, comme il le disait. Il mentait donc. Pourquoi ? La réponse était facile : parce qu'il se rendait chaque nuit chez son ex-fiancée et qu'il voulait, pour une raison ou pour une autre, tenir ces visites secrètes.

Au premier abord, Richard Stelmann n'ajouta aucune créance aux bavardages de ses camarades ; puis il réfléchit, se souvint des paroles de Pascaline :

— ... Je l'aime, avait-elle dit.

Et il se rappela aussi quelle colère s'était emparée d'elle lorsqu'il avait voulu attaquer Maurice.

Alors... alors ils jouaient tous les deux la même comédie ; elle était sa maîtresse, elle qui posait pour la vertu ; il était son amant, ils se rencontraient chaque nuit.

Ainsi son attitude s'expliquait. C'était pour l'amour de lui qu'elle le repoussait, c'était pour l'amour de lui qu'elle l'évitait, qu'elle le chassait.

C'était pour se garder à Maurice qu'elle le dédaignait, lui, le Don Juan de garnison, le bel officier qui daignait l'honorer de ses attentions.

Il eut un geste de violente colère.

Il devenait exaspérant, ce jeune homme qu'on appelait railleusement le coq du village ; il devenait encombrant, et, s'il avait la prétention de lui barrer le chemin, il saurait bien se débarrasser de lui.

Le même soir, il racontait à Hermance Speiser ce qu'il avait appris, et, comme il ne parvenait pas à cacher son dépit, elle lui demanda :

— On s'est moqué de vous, hein ? Toute la bande, Uckerl, Lohmann, Meisner, tous ont dû vous demander si votre pari tenait toujours.

Il haussa les épaules :

— Mon pari m'est bien égal, et leurs plaisanteries me laissent bien indifférent.

— Vraiment ! Et pourquoi, alors, cette grande colère ?

Parce que... parce que je souffre, Hermance !

Elle s'exclama joyeusement :

— Allons donc !... Pincé ?

— Ne raillez pas, je vous prie. Pincé, c'est peut-être beaucoup dire...

— Mais cependant...

— Oui, je l'avoue, elle me tente, cette Pascaline, et je

vous assure que ce n'est pas seulement pour gagner mon pari que je la désire. C'est surtout, parce que...

Comme il hésitait, elle acheva :

— Vous l'aimez ?

— L'aimer !... Est-ce bien cela ? Si elle ne m'avait pas résisté, je suis persuadé que je ne songerais plus à elle. Mais tout s'est ligué contre moi. Elle est jolie comme un ange, elle me repousse brutalement et j'apprends aujourd'hui qu'elle a un amant. Alors, vous comprenez, Hermance : la tentation, la déception, la jalousie, tout cela s'amalgame et fermente en moi. Je ne sais pas si c'est de l'amour, mais, je vous le répète, c'est un supplice pour moi de la savoir à un autre.

Elle sourit, pensa :

— Le moment d'agir est venu, il est à point.

Lui reprenait :

— Peu importe, du reste. Ce qui est certain, c'est que je la veux et que je la prendrai à son amant.

— Oh ! oh ! prenez garde, il saura bien la défendre !

Il eut un mouvement de mépris.

— Lui !... Oh !...

— Il a pour lui une grande force, il est aimé.

— Ne répétez pas constamment cette phrase, Hermance ; vous ne sauriez croire comme elle m'exaspère.

— Il faut bien que vous vous rendiez à l'évidence, et il ne faut pas vous le dissimuler, mon cher, vous vous êtes laissé jouer, jouer comme un collégien.

— La partie continue, je puis prendre ma revanche.

— Bah ! ce sera bien difficile, car, remarquez en passant l'ironie de votre situation, vous avez un rival et vous êtes chargé de le protéger et de le défendre s'il est attaqué.

— Ouvertement, oui... mais...

— Mais ?...

— Rien.

Ils se turent un instant tous les deux. Indifférente en apparence à la colère croissante de Richard, Hermance chantonnait.

Puis, négligemment, elle demanda :

— Vous êtes très fort, je crois, au pistolet ?

Le lieutenant sursauta :

— Pourquoi cette question ?

— Vous ne me répondez pas.

— Dame, oui, j'ai la réputation d'être d'une jolie force, et je ne crois pas que cette réputation soit volée.

— Alors, si un homme vous provoquait...

— Cette supposition, Hermance !...

— Simple supposition, en effet. Si, par exemple, M. Valboise était, lui aussi... ennuyé par votre assiduité platonique auprès de sa fiancée... S'il vous en demandait raison ?

Richard Stelmann se mit à rire.

— Votre supposition ne tient pas debout.

— Merci.

— Pardonnez-moi ; je voulais dire que M. Valboise ignore et ignorera que je suis son rival.

— Pascaline pourrait le renseigner.

— C'est possible, mais je vous garantis qu'il ne me provoquera pas.

— Vous ne le rateriez pas, hein !...

— Je vous le jure.

Hermance n'avait pas besoin de pousser plus avant cette conversation ; elle avait amené Richard Stelmann au point où elle le voulait. Elle le congédia en souriant :

— Allez retrouver vos amis, qui commencent leur partie. Vous êtes un veinard, vous !

— Ah ! par exemple !...

— Oui, oui, je sais ce que je dis... Laissez-moi agir, je travaillerai pour vous.

— Merci. Mais, à ce propos, avez-vous demandé à votre oncle la petite somme que vous m'aviez promise ? Vous savez que je compte absolument sur vous.

— Ne vous inquiétez pas de cela, tout viendra à son heure.

— Comment vous remercier ?

— Vous ferez ce que je vous dirai, et cela suffira.

— Vous n'avez qu'à commander.

— Je l'espère bien. Allez vite !

Il la quitta, joyeux. Hermance le regarda un moment, haussa les épaules, murmura :

— Il n'y a que les imbéciles ou les canailles qui soient vraiment précieux.

Elle n'était pas une imbécile, elle et elle connaissait trop Pascaline pour croire un instant qu'elle fût la maîtresse de Maurice.

Sans savoir exactement comment, elle n'ignorait pas que le mariage avait été rompu par la volonté de Christiane et elle pensa : Maurice Valboise aime toujours Pascaline et celle-ci ne cache pas son amour ; se rencontrent-ils vraiment en cachette ?

Il lui était facile de le savoir et elle voulut, sans retard, se renseigner.

— Ils se voient tous les jours, avait dit Richard.

Cette nuit même, elle saurait à quoi s'en tenir.

Elle attendit le départ des officiers, s'enveloppa d'une fourrure, dit à son oncle :

— Ne m'attends pas, laisse seulement la porte ouverte je pourrais rentrer très tard.

— Où vas-tu donc ?

Elle sourit d'un air entendu :

— Service de reconnaissance.

Il comprit peut-être, car lui aussi se mit à rire.

— Tu es une brave fille ; veux-tu que je t'accompagne ?

— Non, je ne suis pas peureuse, et tu me gênerais plutôt...

— Bien, bien, bonne chance.

Elle se glissa dehors. Les milliers d'étoiles brillaient de tout leur éclat et à chaque coin, à chaque arête, à chaque brindille, la neige accrochait ses purs d'amants.

Hermance frissonna, serra son manteau.

— Il fait un temps à congeler le cœur des amoureux. Il ne viendra pas, peut-être.

Elle avançait purlant. Rapidement, elle traversa la place, s'engagea dans la rue où demeurait Anna Clauss.

Sous son énorme capuchon blanc, la petite maison semblait plus noire, plus triste. Les volets étaient clos, aucune lumière ne filtrait au dehors.

Hermance en fit le tour, choisit le coin le plus sombre, ramena sa pelisse autour d'elle, s'en couvrit toute, se cala dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Il me semble que je ne pouvais mieux trouver, songea-t-elle. S'il est ici, je le verrai sortir, et s'il n'est pas venu encore, il ne pourra s'approcher sans que je le reconnaisse.

Elle resta là très longtemps, maugréant :

— C'est une nuit perdue parbleu, il aura eu peur de se faire geler. C'est bien la ma veine. Il me faudra recommencer cette petite faction et vraiment cela n'a rien d'agréable.

Vingt fois elle fut sur le point de partir, vingt fois la même réflexion la fit rester.

— S'il allait venir, pourtant !

Une cloche à chaque quart d'heure tintait lentement et dans cette nuit de claire gelée les vibrations se prolongeaient indéfiniment, s'éloignaient, s'affaiblissaient et elle les suivait très loin jusqu'au parc du château où elles s'éteignaient.

A la fin elle n'y tint plus, se souleva, mais brusquement elle se rejeta en arrière.

Elle venait d'apercevoir, sur la neige qui couvrait la rue, une ombre gigantesque.

Une seconde elle attendit, l'ombre était immobile ; alors elle pencha un peu la tête et elle le reconnut.

C'était bien lui, c'était bien Maurice et il était là depuis longtemps peut-être et elle ne l'avait pas vu.

Il avançait et à chacun de ses pas la neige crissait.

— S'il était sorti de chez elle, se dit Hermance, je l'aurais certainement entendu ; il vient donc seulement à son rendez-vous.

Il approchait encore et dans la crainte d'être remarquée, elle se tassait dans son coin, se faisait toute petite.

— Pourquoi n'entre-t-il pas, se demandait-elle, il attend un signal sans doute ?

Il n'attendait rien, il vint s'accouder sur le mur et elle retint sa respiration.

Ses yeux ne le quittaient point, et tout à coup un sourire erra sur ses lèvres.

Elle ne se trompait pas, il pleurait et elle voyait son corps se soulever sous les sanglots qui l'étouffaient.

Hermance pensa :

— Oh ! oh ! cela va mieux que je n'aurais osé l'espérer. A lui aussi, on ferme la porte et il souffre et il pleure et il est malheureux, c'est bon cela, c'est bon pour nous, cela nous servira. Qu'est-ce qu'il dit donc ?

Faibles comme des plaintes, des mots arrivaient à elle, confus, hachés.

— Tant l'aimer... tant souffrir... Le tourment de chaque jour... l'horreur de chaque minute... Souvenir... jalousie... toutes les tortures... Partie... pourquoi?... pourquoi? Le doute affreux... le doute monstrueux... atroce.

Hermance Speiser était ravie. Elle savait maintenant tout ce qu'elle désirait connaître, elle n'avait plus qu'une hâte, le voir partir, rentrer.

— Il est navrant, ce pauvre enfant, il finirait par m'apitoyer ! Va-t-il passer la nuit là, est-il gelé ?

Et elle pensa à Richard Stelmann, eut une furieuse envie de rire.

— Dire qu'il est jaloux de ce pauvre petit homme qui pleure. Cela n'en vaut vraiment pas la peine.

Puis elle s'impatientait à nouveau.

— C'est une gageure, il reste exprès pour m'empêcher d'aller dormir... Ah ! enfin...

Courbé, chancelant, les jambes lourdes, Maurice s'en allait en effet.

Elle n'attendit pas qu'il fut très loin, elle longea le mur, se sauva, en trois minutes elle fut chez elle.

Elle hésita un peu sur ce qu'elle allait faire, regarda l'heure, murmura :

— Deux heures... Bah ! il est trop tard pour agir, et demain il sera temps encore.

Elle gagna sa chambre et s'endormit bientôt profondément.

Le lendemain elle descendit très tard. Depuis longtemps Carl Wogel la guettait ; tout de suite, il l'interrogea :

— Eh bien, as-tu réussi ?

— Au delà de mes espérances.

— Tant mieux, je l'attendais avec impatience. Sais-tu qu'il est dix heures, ce n'est pas un reproche.

— Je me suis couchée tard et j'ai travaillé ce matin.

— Travaillé ! à quoi donc ?

— Tiens...

Elle tendit une enveloppe.

— Tu vois. Cette lettre n'était pas très commode à écrire, je l'ai recommencée plusieurs fois. Peux-tu la faire porter ?

— A qui donc ?

— Lis.

Carl Wogel épela :

— Monsieur Maurice Valboise...

Il eut une exclamation de surprise.

— Comment ? tu lui écris, à cet oiseau-là !...

— Ce n'est pas niable, mais je ne tiens pas du tout à ce qu'il sache que cette lettre vient de moi.

Carl Wogel se gratta la tête, réfléchit un moment :

— Ah ! bon, je commence à comprendre, c'est une lettre an...

— Tout juste. Qu'est-ce qui peut la porter ? Quelqu'un de sûr ?

— Oh ! ce n'est pas difficile. Le premier ouvrier venu la remettra à un domestique.

— Très bien, je te la confie, mais il faut qu'elle arrive le plus tôt possible.

— Sois tranquille.

Il tenait la lettre, l'examinait.

Une porte s'ouvrit, Hermance se retourna, rougit un peu, fit signe à son oncle.

Il enfonça l'enveloppe dans sa poche, se retourna aussi, salua profondément.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, répondit sèchement Christiane.

Elle avait remarqué le signe qu'avait fait Hermance, avait vu Carl Wogel cacher vivement la lettre qu'il tenait et elle se demanda :

— Que manigancent-ils donc encore ?

Elle sortait, un instant elle s'arrêta, hésita, questionna Carl Wogel.

— Rien de nouveau ?

— Non.

Hermance fit un pas.

— Ayez un peu de patience, madame. Bientôt il y aura du nouveau, autant que vous pourrez en souhaiter.

Christiane eut un imperceptible tressaillement. Cette fille l'épouvantait et sans lui répondre, elle sortit lentement.

Hermance se mordit les lèvres, tourna la tête vers son oncle.

— Tu vois bien, cette femme, nous n'avons plus besoin d'elle.

— Je ne sais, cela dépend...

— Quoi, la grève durera encore bien une journée.

— Cela oui, mais...

— Cela nous suffira et elle ne peut plus nous servir.

— Comment... demain ?

— Tu n'auras qu'à tendre la main pour prendre l'usine qui te tente.

— Oh Hermance !...

— Tais-toi. Eh bien ! cette femme, elle commence à m'embêter.

Il approuva de tout son cœur.

— Moi aussi.

IX

UN COUP DE MAÎTRE

La journée se passa pour Christiane pleine d'impatiences et d'angoisses.

Hermance lui avait dit :

— Il y aura du nouveau avant peu, plus que vous n'en voudrez.

Que préparaient-ils, que méditaient-ils, qu'ils lui cachaient. Se défilait-ils d'elle ? Quelle infamie ourdisaient-ils qu'ils n'osaient lui confier ?

Ils connaissaient sa haine pour Lucienne, ils savaient qu'elle devait se réjouir de toutes ses souffrances, pour quelle raison s'éloignaient-ils d'elle lorsqu'elle approchait : pour quelle raison se séparaient-ils quand elle les surprenait ; pour quelle raison se taisaient-ils quand elle pouvait les entendre ?

Elle essaya d'interroger Carl Wogel. Il se déroba à toutes ses discussions, se contenta de répondre :

— Vous serez contente.

Très triste, elle songeait qu'elle ne serait plus jamais contente et elle se disait surtout maintenant qu'aucun bonheur ne pouvait lui venir de ces gens-là.

Déjà elle luttait contre elle-même. Le mal qu'elle avait causé lui pesait, l'écrasait et les paroles de Lucienne tintaient sans cesse à ses oreilles :

— C'est une horrible chose que la vengeance.

Depuis quelques jours cette tâche qu'elle s'était imposée l'écoeura et pourtant elle restait là, elle luttait quand même pour cette chimère qu'elle avait poursuivie pendant tant d'années.

Mais aujourd'hui une sorte de pressentiment la crispait, le mystère qu'elle devinait autour d'elle l'oppressait.

Elle voulait savoir et elle insistait auprès de Carl Wogel :

— J'ai le droit de connaître vos intentions, d'être fixée sur vos projets ; je l'ai payé assez chèrement, ce droit-là.

Il la regarda de travers.

— De quoi vous plaignez-vous, nous travaillons pour vous. Vous nous avez payé pour faire souffrir Mme Valboise, nous ne voulons pas voler votre argent.

— C'est donc contre elle que vous allez agir ?

— Naturellement.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue, pourquoi agissez-vous à mon insu. Si je vous disais : je ne veux pas aller plus loin, c'est assez, arrêtons-nous ?

Il eut un gros rire narquois.

— Du sentiment, quoi ! C'est un peu tard, nous suivons vos instructions, vous ne pouvez pas nous en blâmer. Si par hasard vous avez du regret déjà, il faudrait le dire, vous mettre contre nous, vous faire l'alliée de celle que vous détestez hier. Vous pourriez aller plus loin dans cette voie-là, vous humilier, faire amende honorable, ramener sa fiancée au fils Valboise, faire leur bonheur à

tous et j'our à l'écart de leur joie et subir leurs insolences. Si le cœur vous en dit, vous savez, il ne faut pas vous gêner.

Elle le regarda fixement, ouvrit la bouche, fut sur le point de répondre.

— Eh bien, oui, je ferai cela. Et je me sauverai, je partirai très loin, j'irai mourir n'importe où, dans un coin, toute seule.

Mais elle songea à Gillette, aux vingt années de douleur qu'elle avait subies, à toutes les tortures que Lucienne lui avait infligées. Elle se dit :

— Est-ce qu'elle s'est arrêtée, elle, dans son œuvre de destruction ? Est-ce qu'elle ne m'a pas frappée avec la dernière cruauté, sans répit, sans relâche ? Est-ce qu'elle a essayé de réparer le mal qu'elle m'avait fait ?

Elle s'accusa de lâcheté, répondit à Carl Vogel :

— Vous avez raison, il faut achever la besogne commencée.

— A la bonne heure ! Plus de sensiblerie, n'est-ce pas ?

Elle dit d'une voix sourde :

— Non.

— Plus de surprise, plus de regret, pas de reproches plus tard ?

— Non.

— Alors puisqu'on peut, aujourd'hui comme hier, compter sur vous, je puis peut-être vous dire...

Elle l'interrompit :

— Non, non, je ne veux rien savoir... Faites ce que vous voudrez... tout ce que vous voudrez... mais je ne veux pas savoir, je ne veux plus rien connaître.

Et tout bas, pour elle, elle acheva :

— Si je savais, je n'aurais peut-être pas le courage de laisser commettre la canaillerie que vous préparez.

Elle se sauva, et Carl Vogel, en secouant la cendre de sa pipe, pensa :

— Hermance a raison, elle a une tête d'honnête femme qui ne me revient pas, il faudra penser au moyen de se débarrasser d'elle.

Mais il avait, pour le moment, autre chose à faire que de s'intéresser à Christiane ; il devait s'acquitter de la mission que sa nièce lui avait confiée.

La chose, du reste, était la plus facile du monde.

Depuis que les officiers fréquentaient le café de Carl Vogel, les ouvriers n'y venaient plus. Ils se réunissaient sur la place, dans une sorte de grange qui servait, les jours de fête, de salle de bal.

Carl Vogel prit son bâton, alla tout droit à cette salle, fit signe à un ouvrier qui s'y trouvait.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'on dit ici ?

— Rien de bon, ils semblent tous décidés à reprendre le travail. Il faudrait de l'argent encore pour les aider à vivre, alors...

— Il n'y a plus d'argent, et puis qu'ils fassent ce qu'ils veulent, je m'en moque, après tout.

— Vous êtes bon, je me suis pas mal compromis, moi, dans cette histoire-là.

— Tu n'as pas à te plaindre, je n'ai jamais compté avec toi, tu as gagné en huit jours plus qu'en six mois de travail et sois tranquille, tu n'as rien à craindre, mais encore beaucoup à gagner, tu peux me croire.

— Je ne demande que cela.

— Fais toujours ce que je te dirai, tu ne t'en repentiras pas.

— Ne vous ai-je pas toujours obéi ?

— Je le sais et c'est pourquoi j'ai encore pensé à toi.

J'ai une lettre à faire parvenir à ton ancien patron... mais il ne faut pas qu'on sache d'où elle vient. C'est compris ?

— C'est très simple.

— La voici. Tu vois l'adresse : M. Valboise, personnel. Puis-je compter sur toi ?

— Donnez.

— Nous nous retrouverons ici dans une heure. Va vite.

— Je serai là dans vingt minutes.

Carl Vogel ne s'occupa plus de lui, alla de groupe en groupe, discuta avec les uns et avec les autres.

L'ouvrier se dirigea vers le château. Tout en marchant, il avait sans doute préparé son plan, car une fois arrivé, il n'hésita pas, s'adressa au factionnaire.

— Où est le patron ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Tant pis, j'ai une lettre pour lui et si elle ne lui est pas remise tout de suite il sera furieux. Laissez-moi passer.

— On ne passe pas, c'est la consigne.

— Mais vous pourriez peut-être la lui remettre vous-même ?

— Ce n'est pas mon affaire.

— Très bien, mais vous ne pouvez me refuser d'appeler le chef de poste.

Embarrassé, le soldat fit quelques pas, hésita, puis se décida :

— Cela, je veux bien.

Le maréchal des logis arriva et, bourru, prit l'enveloppe que lui tendait l'ouvrier, et ainsi, en passant de main en main, la lettre d'Hermance Speiser arriva à Maurice.

Il la parcourut, frissonna, pâlit, eut un geste de dégoût, la froissa nerveusement.

Puis il la déplaça à nouveau, la relut plus attentivement, et son front se plissa et ses lèvres se crispèrent :

Celle qui fut votre fiancée a eu l'impudence de se faire passer auprès de vous, monsieur Valboise, pour une honnête fille. Elle ne pouvait jouer ce rôle jusqu'au bout, car, un jour ou l'autre, vous auriez appris ce qu'elle était réellement et vous ne lui auriez pas pardonné de vous avoir aussi indignement trompé. Vous a-t-elle jamais aimé, du reste ? C'est possible, après tout, mais souvent femme variée... Si vous voulez le constater, soyez ce soir, vers neuf heures, non loin de chez elle ; vous verrez que M. le lieutenant Stelmann n'a pas perdu son temps et qu'elle n'a plus rien à lui refuser... et peut-être alors serez-vous convaincu que vous n'avez été dans la vie de Pascaline Clauss qu'un léger incident... un passant, parmi tant d'autres.

Oh ! l'odieuse lettre, dont chaque mot lui tombait sur le cœur comme une goutte de fiel ! Oh ! l'affreuse lettre, en laquelle il ne voulait pas croire et qu'il détaillait pourtant en rougissant.

Il cria, comme s'il avait besoin de se persuader :

— Ah ! la calomnie ! l'infamie ! la sale canaillerie !

Et sa protestation s'acheva dans une plainte :

— Ils sont donc là comme une meute de chiens enragés qui guettent ma souffrance !... Faut-il qu'ils soient lâches pour me torturer ainsi.

Il se sauva en répétant :

— Je ne les crois pas, ils auront beau faire, je ne les croirai pas !

Chancelant, blême, les traits tirés par la douleur, il fuyait, puis il s'arrêta, la respiration coupée, la gorge serrée.

Devant lui, dans un groupe d'officiers, Richard Stelmann pénétrait.

Il pensa :

— Le voilà, c'est lui... C'est une lettre anonyme, une lettre de mensonges ; elle le désigne pourtant, elle le nomme... C'est lui.

Les jambes cassées, il s'était appuyé contre un mur, et il se disait :

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, la lettre ment.

Mais ses yeux ne quittaient pas l'officier et il le vit tout à coup se retourner comme s'il avait senti que quelque chose l'étudiait, il vit son regard de haine, son sourire de pitié.

Maurice sentit toute sa vie l'abandonner. L'horrible certitude entra en lui, pénétra jusqu'au fond de son cœur. Ses paupières se fermèrent, il haleta sous la souffrance :

— C'est lui... C'est lui...

Puis, la jalousie, la rage, la colère eurent raison de sa douleur. Il ne pensa plus qu'à se venger.

Il ouvrit les yeux, fit quelques pas. Richard Stelmann n'était plus là.

Alors, il haussa les épaules, eut un geste de lassitude.

— A quoi bon !

Et il s'en alla, vieilli d'un seul coup, courbé sous le poids de toutes les désillusions d'une vie qui s'achève.

Toute la journée, ces deux êtres se confondirent dans sa pensée.

Était-ce possible ? Ce bel amour aboutir à cette lâche trahison ! Cet amour si grand, si pur, sombrer dans cette boue ! Tout ce qu'il avait cru, tout ce qu'il avait aimé, n'était donc que mensonges.

Qui lui dirait la vérité ? Comment se débarrasserait-il de ce poison qu'on avait jeté dans sa blessure ?

Aller là-bas comme on le lui conseillait, répondre à la lâcheté par un espionnage honteux ?

Non ! cela, jamais. Il ne donnerait pas cette satisfaction à ceux qui épiaient sa douleur, il ne s'abaisserait pas jusqu'à eux.

Et, dans sa détresse, une seule solution lui sembla convenable.

Il irait trouver Pascaline, il aurait avec elle une explication loyale, il la forcerait bien à lui ouvrir son cœur.

Et dès que cette pensée eut germé, elle ne le quitta plus, et il n'eut plus qu'une hâte, courir chez celle en qui il voulait croire encore.

Ils avaient conservé l'habitude française de dîner à sept heures. Il mangea rapidement, l'âme absente.

Lucienne remarqua sa préoccupation ; il la rassura d'un mot, d'un sourire, prétexta une réunion avec ses ouvriers, sortit.

En courant, il descendit l'avenue, maintenant couverte de neige.

C'était là que, quelques mois auparavant, dans la splendeur d'un beau crépuscule d'automne, il avait rencontré Pascaline ; c'était là qu'elle lui avait confié ses souffrances et qu'il s'était promis, lui, de la rendre éternellement heureuse.

Comme la vie était douce alors et comme c'était loin déjà !

Il se pressait, il était à la porte d'Anna Clauss, et, le cœur étroit, il hésitait à frapper.

Qu'allait-il apprendre ?

Allait-il reconquérir son bonheur ou sortirait-il de cette maison plus meurtri, plus désespéré que jamais ?

Tout était fermé.

Depuis que Richard Steimann avait violé sa retraite, Pascaline s'enfermait ainsi continuellement, dans la crainte d'une nouvelle surprise.

L'officier n'était pas revenu, mais presque chaque fois qu'elle était sortie pour faire les courses indispensables, elle l'avait rencontré, il l'avait poursuivie de ses déclarations et de ses protestations. Elle savait qu'il était toujours là, rôdant autour de sa demeure, l'épiait, la surveillant. Et de se sentir ainsi seule sans défense, livrée à cet homme qui lui faisait horreur, sa terreur s'accroissait chaque jour.

Lorsqu'elle entendit frapper, elle tressaillit douloureusement, pensa :

— Le voilà.

Et elle se souleva pâle et tremblante, bien décidée à ne pas répondre.

Mais Anna Clauss aussi était là, et ne soupçonnant pas l'angoisse de Pascaline, elle se dirigea vers la porte. Celle-ci l'arrêta d'un geste suppliant.

La démente se mit à rire.

— Tu n'as donc pas entendu. Je t'assure, Pascaline, qu'on a frappé.

La jeune fille essaya de la faire taire, murmura :

— Tais-toi... Tais-toi...

— Pourquoi donc ? De qui as-tu peur ?

— Je t'en prie...

Du dehors on avait entendu sans doute cette discussion, car une voix émue demanda :

— Vous ne voulez donc pas me recevoir ?

Pascaline s'appuya sur la table, tout son sang reflua à son cœur.

Elle la reconnaissait, cette voix, qui de la nuit venait à elle, elle la reconnaissait, et elle en était infiniment troublée.

Elle aurait voulu s'élançer, se jeter en avant, courir vers celui qui attendait, qui implorait.

Pourtant elle resta là, clouée au sol, incapable de parler, incapable de marcher.

Ce fut Anna Clauss qui, sur un signe d'elle, ouvrit. Elle eut un cri de joie en reconnaissant Maurice.

— Ah ! Pascaline, il vient nous chercher, nous allons rentrer au château, nous allons être heureuses.

Pâle comme une morte, Pascaline n'avait pas bougé.

Et Maurice, aussi ému qu'elle, balbutiait :

— Je vous demande pardon d'avoir insisté... Il n'était pas possible que vous me fermiez votre porte... Je ne vous ai rien fait, aucun mal qui pût justifier cette injure.

Elle ne répondait pas, heureuse comme une reine de le voir, de le sentir là près d'elle, de l'entendre ; malheureuse à mourir d'avoir à lutter contre elle, contre son cœur, contre son âme qui l'entraînaient vers lui.

Il reprit d'une voix plus sourde :

— Vous aviez vos raisons pour partir, Pascaline, pour refuser la vie que je vous offrais ; mais devions-nous nous séparer ainsi comme deux ennemis ; ne pouvions-nous nous regarder sans haine ?

Elle aurait voulu répondre, mais elle avait peur de ne pouvoir contenir son émotion, retenir les larmes qui l'étouffaient ; elle baissa la tête.

— Je ne suis pas venu, croyez-le bien, pour vous reprocher votre conduite, mais il aurait été plus généreux de vous expliquer franchement avec moi, de me dire que vous ne m'aimiez pas, j'en aurais moins souffert, car j'ai souffert, Pascaline, plus que vous ne pourriez le croire.

Ses lèvres décolorées tremblèrent :

— Moi aussi.

— Vous ! Pourquoi ? Rien ne vous obligeait à partir.

— De loin, j'ai partagé toute votre souffrance.

Il dit amèrement :

— Ah ! oui, de la pitié ! Voilà ce que vous pouvez m'offrir.

— Je vous ai donné, Maurice, le meilleur de moi.

Il répéta encore :

— Votre pitié, je la refuse.

— Maurice...

— Oui, oui, je la refuse. Écoutez, Pascaline, je suis venu à vous en ami, voulez-vous me répondre sincèrement ?

Elle hésita :

— A quoi bon nous torturer inutilement ?

— Vous dites inutilement, vous voulez du premier coup m'enlever toute illusion. Je voulais me persuader que nous étions l'un et l'autre victimes de je ne sais quelle erreur, quel malentendu...

— Non, non.

— Non ! Alors vous ne m'aimez pas ?

Elle se broyait les mains.

— Pourquoi ces questions, pourquoi, mon Dieu !

— Répondez-moi donc. Vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez pas aimé ! Vous m'avez menti depuis le premier jour jusqu'au dernier ; vous vous êtes joué de moi...

— Mon ami...

— Vous avez pris mon cœur, vous l'avez déchiré, arraché par amusement, par coquetterie, pour le seul plaisir de me faire souffrir...

— Mon ami... mon ami...

— Vous avez eu le courage de jouer cette odieuse comédie. Vous ne m'aimiez pas, et vous m'écoutez, et vous répondez à mes paroles d'amour, et vous acceptez de devenir ma femme ! Quelle fille êtes-vous donc pour avoir agi ainsi ?

— Oh !

Des deux mains elle cachait son visage et elle sanglotait, elle hoquetait, lamentable et pitoyable :

— Cette injure, Maurice !... oh ! cette injure... de vous à moi... oh ! ! !

Il reprit plus doucement :

— Vous voyez bien, vous voyez bien... Tout votre être proteste contre mon accusation... Vous ne pouvez nier que pendant des mois vous avez été mienne, de cœur et d'âme. Rappelez-vous nos rendez-vous, les doux moments que nous avons passés ensemble... Je vous sentais près de moi, conquise et heureuse ; à mon amour vous vous abandonniez avec confiance. Vous me tendiez vos yeux et j'y lisais jusqu'au fond de vous ; j'y lisais votre joie et votre tendresse. Ne dites pas non, je ne me trompais pas et vous ne me mentiez pas, ne dites pas non.

Pascaline ne répondait pas, les larmes glissaient sur ses joues, filtraient entre ses doigts serrés.

Il continuait :

— Non, aucune trahison ne l'a souillé, ce beau rêve que nous avons édifié et vécu ensemble. Vous m'aimiez, et vous pouvez aujourd'hui me laisser seul sur la route, oublier le passé, chercher ailleurs le bonheur, rien ne pourra empêcher cela ; vous m'avez aimé, j'ai été pour un instant le bonheur de votre vie, votre vie même... Alors, alors que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé ? Quel événement imprévu a été assez puissant pour vous séparer de moi, pour changer votre amour en un pitoyable dédain ?

Elle répondit entre deux spasmes :

— Ne vous y trompez pas, Maurice... ne me faites pas souffrir davantage... Je vous aime aujourd'hui comme je vous aimais hier.

— Pourquoi êtes-vous partie ?

— Il le fallait.

— Pourquoi, pourquoi ? Depuis que vous m'avez quitté, je le cherche en vain ; pourquoi ? Les raisons que vous avez données à ma mère sont ridicules. Si je vous ai choisie, c'est que vous étiez la plus honnête et la plus digne...

— Non, non, ne dites pas cela !

Il tressaillit douloureusement.

— Je ne vous interroge pas, Pascaline ; je ne veux rien savoir, je ne veux retenir qu'une chose : c'est que vous m'aimiez encore, venez de le dire. Oublions tout ce qui n'est pas notre amour, revenez avec moi, soyez ma femme.

Elle recula, par crainte peut-être de se laisser entraîner vers ce mirage.

— Non, non, jamais !

— Je suis venu vous chercher. Si vous m'aimez, vous ne me laisserez pas partir seul, car vous savez bien que je mourrai de votre abandon. Vous reprendrez la place qui vous appartient ; venez, sauvez-moi !

Ce n'était pas seulement contre lui qu'elle devait lutter, c'était aussi contre elle-même. Il lui demandait de le sauver, il lui rappelait son devoir. Hélas ! oui, elle le sauverait ; elle savait bien qu'il allait la maudire, la mépriser, l'outrager. N'importe, dût-elle en mourir, elle le sauverait ; il ne connaîtrait pas les fautes de sa mère, il ne rougirait pas d'elle ; c'était là l'essentiel.

Et, obstinément, elle répétait :

— Jamais ! Jamais !

Il lui saisit brutalement le poignet, la secoua.

— Ainsi, le voilà, ton amour ; c'est cela que tu appelles aimer ! Tu sais mes souffrances, tu les devines, tu les vois, et tu ne veux rien faire pour les atténuer. Tu me sacrifies à je ne sais quels sentiments de triste vanité.

Comme elle se taisait, il l'attira brusquement :

— Réponds donc ! Réponds ! Quel que soit l'obstacle qui se dresse entre nous, m'aimes-tu assez pour le briser ? M'aimes-tu assez pour tout défier, pour tout braver et me suivre ?

— Non, Maurice, non.

Il eut un cri de colère.

— Ah ! tu l'avoues donc, tu ne m'aimes pas !...

— Pas comme il faut, non, pas autant que je le croyais.

Il la repoussa avec mépris.

— Tu t'es trompée, n'est-ce pas ? Ce n'est pas moi que tu aimes ?

— Non, mon ami... je... je ne vous aime pas.

Ses deux poings se levèrent, comme s'il avait voulu l'écraser ; puis ses bras retombèrent, il eut un ricanelement nerveux.

— Oh ! ne craignez rien ! Non, je ne vous frapperai pas, je ne descendrai pas plus bas. D'être venu ici, de me voir près de vous, je rougis et j'ai honte. Que votre conscience soit en repos, je ne mourrai pas de votre abandon. Non, c'est fini ; j'ai vu la boue de trop près, j'en ai la nausée ; je ne souffrirai plus, je suis guéri, le mépris tue l'amour. C'est fini, c'est fini ; je sais ce que je voulais. Accueillez ceux que vous aimez, vous êtes libre, je ne vous ennuierais plus, je m'étais trompé sur vous, je vous demande pardon.

Elle bégayait comme une enfant, incapable de se défendre :

— Non... non, pas cela.

Lui ne l'entendait plus ; il s'approcha d'elle, lui cracha à la face son mépris :

— Je savais que vous étiez une fille, la dernière des filles ! Je vous ai tendu la main, mais vous ne pouvez sortir du ruisseau ; je vous repousse du pied à cette fange qui vous attire et vous tente.

Il se sauva, cria encore :

— Coquine ! Coquine !

Et elle, affolée, les yeux pleins d'épouvante, les yeux d'une bête qu'on assomme et qu'on saigne, répétait inconsciemment :

— Non, mon amour, je ne vous aime pas... je ne... vous aime pas.

Maurice était dehors, étourdi, anéanti par sa grande douleur.

Machinalement, il se dirigea vers le château, puis s'arrêta, revint sur ses pas.

Il ne voulait pas rentrer tout de suite ; il avait peur de se retrouver dans sa chambre, tout seul avec son immense désespoir, il avait besoin de promener, de bercer son chagrin.

Il fit un détour pour éviter la maison de Pascaline ; il allait lentement, posamment, et, soudain, il écouta avec un atroce serrement de cœur.

Une cloche tintait. Neuf heures !

Il se rappela les termes de la lettre qu'on lui avait apportée dans la journée :

Trouvez-vous à neuf heures non loin de chez elle.

Oh ! non, il ne serait pas là, il ne voulait rien voir, il ne voulait plus rien apprendre.

Il alla plus vite ; il voulait fuir ; il se dirigea vers la place sans se retourner, sans regarder derrière lui et, tout à coup, il s'arrêta net, le sang aux joues, la haine dans les yeux.

Tranquillement, l'air heureux et vainqueur, un homme venait de son côté, et cet homme c'était le lieutenant Richard Stelmann.

Avec impatience, Hermance Speiser avait attendu l'heure qu'elle avait elle-même fixée. A partir de huit heures, tous les officiers étaient réunis chez Carl Vogel ; elle avait pris Stelmann à part.

— Vous savez, mon cher, vous êtes bien renseigné. M. Valboise vient toutes les nuits chez Pascaline Clauss.

— Qui vous l'a dit ?

— Je l'ai vu moi-même cette nuit.

Il frappa le sol du talon de sa botte.

— J'en étais sûr, mais ce que vous me dites ne m'en réjouit pas davantage.

— Alors, vous renoncez ?

Il eut une grimace de dépit.

— Vous êtes méchante, Hermance.

— Pourquoi n'allez-vous pas chez elle lorsqu'il n'y est pas, le soir, par exemple ?

— Vous savez bien qu'elle me ferme sa porte.

— Je vous introduirai, moi.

Il secoua la tête.

— Elle me chassera, vous verrez.

— Oh ! oh ! Je crois, moi, que vous avez peur. Pas d'elle, bien sûr, mais de son ami M. Valboise.

— Par exemple, Hermance, vous ne croyez pas cela ? Elle sourit.

— Je ne sais trop, malgré tout ce que vous m'avez dit. Enfin, si vous ne craignez rien, venez donc avec moi.

Il se laissa entraîner.

Hermance avait son plan.

Elle frapperait elle-même à la porte de Pascaline. Celle-ci n'avait aucune raison pour ne pas lui ouvrir et elle s'arrangerait bien pour faire entrer son complice.

Maurice le verrait ou entrer ou sortir, les deux hommes se rencontreraient, et alors...

Elle s'assurait que Stelmann avait bien son revolver et elle se pressait, car elle venait d'entendre sonner neuf heures et elle pensait que Maurice devait être quelque part à guetter l'officier.

Elle fut surprise de l'apercevoir tout à coup de l'autre côté de la place, mais elle ne se troubla pas, profita de la situation qui s'offrait, le désigna à Richard.

— Tenez, regardez s'il a peur, lui ; je parie qu'il sort de chez elle. Vous finirez mon cher, par me faire pitié ; votre rôle d'amoureux éconduit devient de plus en plus comique.

Il répondit par un petit sifflement :

— Nous verrons qui, de lui ou de moi, rira le dernier. Elle le poussa.

— Je ne veux pas qu'il nous rencontre ensemble. Allez tout droit, vous me retrouverez à la porte de Pascaline si toutefois vous persistez dans votre projet d'aller chez elle.

— J'y tiens plus que jamais.

— Allez vite, alors.

Elle s'esquiva, lui traversa la place en chantonnant.

Avec une colère croissante, Maurice le regardait approcher. Richard Stelmann était à quelques pas ; il ne semblait pas le voir.

Il passa près de lui, se retourna, le dévisagea, et Maurice frissonna sous ce regard comme sous une injure ; il pâlit, fit un pas en avant, songea :

— La lettre n'a pas menti ; il va chez elle, elle l'attend.

Il avait trop souffert, sa douleur ne pouvait être augmentée, mais un désir insensé de frapper, de déchirer, de rendre un peu du mal qu'on lui avait fait s'empara de lui, la rage et la jalousie l'aveuglèrent ; il fit volte-face.

— Monsieur...

Richard Stelmann sourit.

— Tiens, tiens, est-ce qu'il me ferait l'honneur d'être jaloux de moi ; tout alors irait pour le mieux.

Et, se tournant à demi, il attendait Maurice, dédaigneux. Celui-ci s'était approché.

— Monsieur...

— Quoi donc ?...

— Voulez-vous m'accompagner quelques instants ?

— Mais !

— Je vous en prie.

L'officier eut un mouvement de joie, se dit :

— Enfin, je le tiens.

Et tout haut :

— Je vous suis, monsieur.

Ils prirent une ruelle, firent quelques pas, se trouvèrent tout de suite hors du village, au bas de l'avenue du château.

Richard Stelmann s'arrêta le premier.

— Nous voici seuls, monsieur, comme vous le désirez, je crois. Qu'avez-vous à me dire ?

Un instant leurs regards se croisèrent haineux. Maurice répondit :

— Deux fois, en ce jour, je vous ai trouvé sur mon chemin et deux fois vous avez affecté un air d'insolence que je ne puis admettre ; j'ai le droit, il me semble, de vous demander une explication ?

— J'ai aussi le droit de rire de votre prétention.

Maurice se mordit les lèvres.

— Alors, monsieur, vous le reconnaissez, votre attitude était voulue, vous me provoquiez ?

Arrogant, l'officier reprit :

— Vous provoquer, non ; je tenais simplement à vous montrer que je ne craignais personne.

— Que je vous gênais ?

— Si vous voulez.

— Eh bien, monsieur, il fallait le dire plus tôt, vous connaissez le moyen de vous débarrasser de moi.

— Oui. Je suis à vos ordres. Demain, mes témoins attendront les vôtres, demain, car ce soir...

Il appuya, sachant très bien qu'il allait blesser Maurice jusqu'au plus profond de son âme :

— Car ce soir, je suis attendu.

Il eut à peine le temps de faire un pas, Maurice lui barrait le passage.

Sa voix était saccadée, brève :

— Les affaires d'honneur passent avant tout, monsieur ; vous me devez une réparation, je ne l'attendrai pas, moi.

— Vous êtes donc bien pressé de mourir ?

— Il m'importe peu de mourir ; j'ai hâte de me mesurer avec vous.

— Ayez un peu de patience, vous n'y perdrez rien, et soyez galant aussi. J'ai un rendez-vous, et vous savez qu'il ne faut jamais faire attendre une femme...

Livide, au paroxysme de la colère, Maurice l'arrêta :

— Vous avez tort de railler ; je vous jure que vous ne partirez pas d'ici sans m'avoir rendu raison.

— Vraiment ! soyez donc plus franc et avouez que vous voulez surtout m'empêcher de rejoindre...

— Je vous défends de prononcer son nom !

— Un ordre, maintenant ! De quel droit défendez-vous donc cette jeune fille ? Vous l'a-t-elle demandé ?

— Je vous prie, monsieur, ne pas insister ; cette... jeune fille n'a rien à faire dans notre discussion.

— D'autant plus qu'elle est libre, n'est-ce pas ? Je sais bien que, pendant quelque temps, vous avez eu ses préférences, mais aujourd'hui...

— Assez ! monsieur, assez !

— Alors, laissez-moi passer !

— Non !

— Oh ! vous êtes bien audacieux !

— Seriez-vous donc un lâche ?

— Je vous le montrerai demain.

— Ne me poussez pas à bout, ne me forcez pas à vous dire que vous avez peur, que vous tremblez devant moi, ne m'obligez pas à vous frapper comme un misérable que vous êtes !

— N'essayez pas de me toucher, je vous briserais. C'est parce qu'il vous déplaît de me voir aller chez qui vous savez, que j'irai.

Maurice se fouilla.

— Depuis que mes ouvriers sont en grève, depuis que mes jours sont menacés, je ne sors plus qu'armé. Je vous jure que, si vous faites un pas de plus, je tire sur vous, je vous tue comme un chien !

Stelmann aussi prit son revolver.

— Nous serons deux.

— C'est ce que je vous demande.

— Eh bien ! non. Je ne céderai pas à votre injonction. Je vous tuerais quand cela me plaira.

— Non ! Il faut que cela finisse tout de suite. Un de nous est de trop sur cette terre. Vous prétendez que c'est moi, je le veux bien ; mais vous allez me le prouver à l'instant, je l'exige !

— Non, on ne se bat sans témoins. Lorsque vous serez mort, qui viendra certifier que nous nous sommes battus loyalement ?

Affolé, entêté, Maurice répétait :

— Tout de suite, tout de suite, vous ne partirez pas.

Un instant, Richard Stelmann eut l'intention de se jeter sur lui, de le terrasser, de le désarmer ; mais Maurice veillait, se tenait sur ses gardes, et l'officier sachant qu'il tirerait sur lui comme il le disait, hésitait.

Pendant quelques minutes, longues, mortelles, ils se défiaient, puis Maurice eut un cri de joie.

Au bout de la rue par laquelle ils étaient venus, il venait d'apercevoir, se profilant toute noire dans la neige immaculée, l'ombre d'un homme qui semblait venir de leur côté.

Il héla :

— Hé l'homme, par ici, je vous prie.

Impatienté, nerveux lui aussi, Stelmann demanda :

— Que faites-vous donc, vous êtes fou !

— Vous demandiez un témoin, le voici.

— Mais cet homme ?

— Je ne sais pas plus que vous qui il est, je m'en rapporte au hasard qui nous l'amène, c'est un honnête homme sans doute, et cela suffit.

L'homme n'était plus qu'à dix mètres. Sans se tourner vers lui, Maurice fit un pas en avant, vers Stelmann, et s'adressant à celui qui arrivait :

— Approchez, mon brave homme, et voyez comment on corrige un monsieur qui a peur de se battre.

En un geste rapide, il avait levé le bras, et sa main retombait sur le visage de Stelmann.

— Vous battrez-vous, maintenant ?

Sous l'outrage, Richard avait fait un bond en arrière, et les dents serrées, il menaçait :

— Ah ! ce geste-là, tu vas le payer cher !

Et derrière Maurice, une voix protestait :

— Comme vous y allez, monsieur Valboise, comme vous y allez.

Maurice se retourna, tressaillit, murmura, profondément ennuyé :

— Carl Vogel !

De loin, Hermance Speiser avait suivi les deux adversaires ; elle avait entendu le commencement de leur discussion, avait compris qu'ils allaient se battre.

Maurice serait tué. Son rêve, le rêve de son oncle enfin réalisé ! Comme elle l'avait conçu, comme elle l'avait voulu, son plan s'exécutait. Tout ce qu'elle avait décidé se réalisait. Elle serait riche, Carl Vogel le lui avait promis ; elle serait la reine de Neustadt et Pascaline Clauss serait encore humiliée, vaincue enfin.

Ah ! la belle revanche sur le passé, la belle revanche qu'elle tenait et qu'elle ne laisserait pas échapper.

A tout hasard, elle avait couru chercher son oncle. Quelques minutes, ils s'étaient tenus cachés dans l'ombre de la dernière maison et, quand elle avait entendu Stelmman réclamer des témoins, elle avait poussé Carl Vogel.

— Va, il vaut mieux que ce soit toi qu'un autre. Ce fou de Valboise serait capable de faire tout rater.

Et Maurice maintenant répétait, en le voyant près de lui :

— Carl Vogel.

Lui ou un autre, après tout, qu'est-ce que cela pouvait lui faire ; il savait qu'il allait mourir ; ... le désirait de toutes ses forces ; Carl Vogel ne changerait rien à cela. Ce qui lui était le plus désagréable, c'était de tomber devant cet homme qu'il savait être son ennemi, l'ennemi mortel de Pascaline. Mais c'était lui-même qui l'avait appelé ; il ne pouvait pas reculer, le récuser et il songeait :

— Bah ! c'est un petit ennui de plus, mais c'est le dernier !

Carl Vogel semblait s'excuser :

— Si j'avais su, moi, si j'avais su, bien sûr que je ne serais pas venu.

Maurice dédaigna de lui répondre, crut devoir le présenter à son adversaire.

— C'est un ancien soldat.

Sèchement, Richard Stelmman répondit :

— Je le connais.

— Alors, monsieur, voulez-vous vous mettre là-bas, près de cet arbre ? Je resterai ici, la lune m'éclairera, vous pourrez me viser plus facilement !

— A vos ordres.

Et, se tournant vers Carl Vogel, l'officier ordonna :

— Vous commanderez : feu ; puis vous compterez un, deux, trois.

De la main à sa casquette, il salua Maurice :

— Lorsqu'il aura dit : trois, monsieur, vous aurez cessé de vivre.

Le jeune homme sourit, pensa :

— Tant mieux.

Et tout haut répondit :

— Je vous le souhaite, monsieur.

Ralde comme à la parade, l'officier gagna sa place.

En une vision rapide, Maurice revit sa mère et aussi Pascaline ; sa dernière pensée fut pour elles.

— Feu ! commandait Carl Vogel.

Il ne prit pas la peine de viser, tendit le bras au hasard. Il distinguait à peine son ennemi. Il voyait seulement, tranchant violemment sur la neige, une forme noire, immobile, impassible.

Carl Vogel comptait :

— Un ! ...

Il appuya sur la détente ; son coup partit, et, tranquille, ayant fait son devoir, il ferma les yeux, attendit la mort.

— Deux ! ... Trois !

— Eh bien ! monsieur le lieutenant, que faites-vous donc ? s'exclama Carl Vogel.

Maurice ouvrit les yeux, vit devant lui Richard Stelmman, toujours droit et immobile.

Il resta à sa place un instant encore, murmura :

— J'attends.

Et une bouffée de colère monta à son cerveau.

Est-ce que son adversaire lui ferait l'injure de ne pas tirer sur lui !

Il eut le courage de ne pas bouger. Carl Vogel s'était approché de l'officier ; il attendait et il perçut comme une plainte ; il avança.

Le revolver de Richard Stelmman était à terre, et, de son bras, de larges gouttes de sang tombaient sur la neige.

— Vous êtes blessé, monsieur ? demanda Maurice.

Ce fut Carl Vogel qui, vexé, lui répondit :

— Vous voyez bien que vous lui avez déchiré le bras.

Maurice eut un triste sourire :

— Excusez-moi, monsieur, je vous donne ma parole d'honneur que je ne l'ai pas fait exprès.

Furieux, Carl Vogel bougonna et l'officier s'emporta :

— Vous avez de la chance, monsieur Valboise ; mais j'aurai ma revanche, je ne tomberai pas toujours dans un guet-apens.

Maurice haussa les épaules.

— Quand il vous plaira, monsieur, je serai à vos ordres.

Et il s'éloigna lentement, oppressé, ressaisi d'un seul coup par toutes les souffrances de cette soirée.

Carl Vogel eut un geste de colère, tendit les poings vers lui.

— Bien sûr qu'il en a, de la chance ; tout est à recommencer maintenant. Maudit Français, va, maudit Français.

Il soutenait le lieutenant et ils firent quelques pas, puis une ombre courut à eux ; c'était Hermance.

Elle avait assisté à toutes les phases du duel, avait vu Maurice s'éloigner et elle aussi avait eu un mouvement de dépit et de rage folle. Lorsqu'elle s'était rendue compte que le jeune homme ne pouvait plus la voir, elle était accourue.

Et, haineux, Richard Stelmman lui disait :

— Vous voyez, c'est encore lui qui est vainqueur, encore, toujours.

— Vous êtes blessé ?

— Suffisamment pour avoir été empêché de tirer.

Elle frappa du pied furieusement

— Il triomphe !

— Il triomphe ! répéta Richard.

Carl Vogel crut devoir ajouter :

— Comme disait M. le lieutenant, c'est un guet-apens.

— Enfin, pour cette fois, du moins, il est sauvé.

Hermance Speiser répéta :

— Sauvé ! ... Sauvé ! ...

Ses sourcils se fronçaient, son regard se durcissait, ses dents se serrèrent.

Elle réfléchit une seconde, tout son mauvais esprit tendu vers une seule pensée.

Et elle eut un éclat de rire joyeux.

— Sauvé, vous dites qu'il est sauvé. Je prétends, moi, qu'il est perdu.

Ils eurent la même question :

— Comment ? Que voulez-vous dire ?

Elle était heureuse, battait des mains.

— Oui, perdu, il ne nous échappe pas, il ne nous échappera pas.

— Mais, encore une fois, que voulez-vous dire, Hermance ?

— Comment, monsieur le lieutenant, vous ne comprenez donc pas que cet homme a voulu vous assassiner !

Il recula, surpris.

— M'assassiner !

— Mais oui ; mon oncle vient de le dire, du reste, et vous aussi, vous l'avez dit, paraît-il : vous êtes tombé dans un guet-apens.

— Vous voulez rire, Hermance !

— Ecoutez donc, nous l'avons bien vu, n'est-ce pas ? mon oncle et moi ; nous sommes témoins de cette tentative de meurtre. Si vous n'aviez pas, machinalement, mis le bras devant votre visage, dans un geste instinctif de protection, vous étiez tué, mon cher.

— Vous êtes folle !

— Non ! non ! Et si nous n'avions pas été là, il vous aurait bel et bien achevé. Où est votre revolver ?

— Le voici, dit Carl Vogel.

Elle le prit, le remit dans son étui.

— Vous voyez, l'attaque a été si brusque, si imprévue, si lâche, que vous n'avez pu vous défendre, vous n'avez même pas eu le temps de prendre votre revolver.

— Vous êtes folle ! vous dis-je.

— Je vous dis, moi, que voilà ce qui s'est passé ; nous sommes là pour en témoigner..

— Le combat a été loyal.

— Vous prétendez le contraire, vous direz comme nous.

Richard eut un mouvement de révolte.

— Moi, jamais !

— Vous êtes donc bien heureux de le voir partir, triomphant !

— Non. Mais, de là à l'accuser d'un crime...

— Il n'y a pas si loin que vous voulez bien le croire.

— Pour vous, peut-être. Je pense autrement.

— Libre à vous, mon cher : je vous tends la perche, vous la repoussez. N'en parlons plus.

— Vous savez bien, Hermance, que je ne puis commettre cette infamie.

Elle haussa les épaules.

— Laissez-moi rire. Infamie ! Vous vous hypnotisez avec des mots. Infamie ! Demain, tous les usuriers de Berlin seront à vos trousses ; on va fouiller dans vos papiers, les examiner de plus près. Vous savez ce qui vous attend, et, pour vous sauver, vous n'avez qu'un mot à dire, vous n'avez qu'à nous laisser faire, et vous hésitez, vous vous arrêtez devant un mot : c'est une infamie ! Vous êtes trop naïf, tenez ! Ce M. Valboise se moque de vous, et il a raison !

— Hermance !

— Oui, il a raison, raison, cent fois raison. Vous nous faites jouer, sans vous en apercevoir, mon cher, un rôle de dupes. Nous en avons assez, mon oncle et moi. Adieu, débrouillez-vous comme vous l'entendrez.

— Je ne comprends pas, vraiment...

— Vous comprendrez demain, dans huit jours, quand vos créanciers seront là, quand de tous côtés on vous accusera, quand vous serez rayé des cadres de l'armée, quand... Mais vous savez très bien ce que je veux dire.

— Je vous en prie, Hermance, ne vous fâchez pas, ne vous emportez pas, je veux bien faire ce que vous voudrez, moi, mais vous avez promis de m'aider, de me sauver, ne l'oubliez pas.

Elle eut un geste d'insouciance :

— Peuh !...

— Si, si, vous l'avez promis.

— N'aviez-vous pas juré, vous, de tuer Maurice Valboise ?

— Voyons, est-ce ma faute ? Je suis déjà assez malheureux...

— Malheureux, parce que vous le voulez bien, je ne vous plains pas.

— Dites-moi, Hermance, que vous tiendrez votre promesse ?

Elle dit sèchement :

— Non.

Et s'adressant à Carl Vogel :

— Venez-vous ?

Il les retint.

— Ne partez pas ainsi, je ferai ce que vous désirez, je dirai ce que vous voudrez.

— Oh ! non, par exemple, je n'exige rien, je ne demande rien.

— Vous voulez que j'accuse Maurice Valboise.

— Mais non, je n'ai rien à perdre ni à gagner, moi, dans cette histoire. C'est à vous que je pensais, voilà tout.

Dans la crainte des poursuites qui l'attendaient, il se faisait humble et suppliant.

— Je sais bien, Hermance Speiser, je sais bien, et je vous remercie. Personne plus que moi ne peut haïr M. Valboise. Vous m'indiquez le moyen de le perdre, encore une fois, je vous remercie. Mais du moins convenons de ce que nous devons dire, c'est nécessaire.

— Vous ne méritez pas qu'on s'occupe de vous.

— Oh ! je vous en prie, ne me gardez pas rancune !

Elle sourit, céda.

— Soit, c'est bien parce que vous m'en suppliez.

— Oui, je vous en supplie ; je ne vaud pas grand-

chose, mais j'ai encore, parfois, de vilains scrupules ; cela passera ; vous voyez, cela passe.

— Vous deviendrez parfait. Mais, puisque vous me demandez mon avis, il me semble que ma petite histoire n'était pas mal trouvée. Que craignez-vous ?

— Oh ! rien. Mais on cherchera la raison de cette attaque, de ce... crime, il faudra l'expliquer.

— Rien n'est plus facile. M. Valboise était jaloux de vous, il vous attendait caché derrière les arbres de cette avenue, il a tiré sur vous et s'est sauvé à votre approche.

— Bien. Tout est entendu ainsi. Alors, Hermance, votre promesse tient toujours ?

Elle lui tendit la main.

— Il le faut bien, maintenant que nous sommes plus que jamais alliés.

Elle secouait la main qu'il lui avait tendue, il eut une grimace de douleur.

— Pas si fort. Depuis dix minutes que nous discutons, vous avez oublié que je souffre et que j'étais réellement blessé.

— C'est juste. Je vous demande pardon, mais vous allez voir comme je vais bien vous soigner.

Elle se tourna vers son oncle.

— Tu as entendu, compris ?

— Je te crois, c'est bien, ma petite Hermance, ce que tu as trouvé là ; c'est un coup de maître.

— Alors, ne perdons pas de temps, et sois ému comme il convient quand on vient d'assister à une tentative d'assassinat.

Carl Vogel eut un signe d'approbation, se précipita en criant :

— Au secours ! On vient d'assassiner M. le lieutenant Stelmann !

Sa nièce l'arrêta en souriant.

— Pas trop de zèle, n'exagère rien !

Mais il ne l'écouta pas, il courut vers la place où il savait trouver quelques soldats attardés.

De loin, Hermance Speiser et Richard Stelmann le suivaient lentement, et ils l'entendaient répéter :

— C'est horrible ! Là... dans l'avenue... On a essayé de le tuer !

X

LE COUP DE MASSUR

Comme un fou, Maurice est rentré au château. Dans le vestibule, il a croisé sans le voir l'officier de service, et celui-ci, étonné par son attitude étrange, par sa pâleur, par sa démarche chancelante, a eu un mouvement de pitié.

— Quel malheur vient encore de frapper ce pauvre garçon ?

Il n'a pas osé l'interroger, mais il a suivi ses pas dans l'escalier, l'a entendu fermer sa porte.

Maurice est chez lui, et, là, enfin, il peut s'abandonner à son désespoir.

Il voulait une preuve, il vient de l'avoir.

Il voulait savoir si Pascaline l'aimait encore ; elle a répondu : non.

Il voulait savoir si l'odieuse lettre qu'il avait reçue disait vrai, si Richard Stelmann était son amant : il avait vu lui-même le lieutenant se rendant chez Pascaline et cet officier lui avait dit : Elle m'attend.

Oui, il avait voulu savoir, et maintenant il aurait donné sa vie pour tout ignorer.

C'était un tel écroulement, un effondrement si complet et si cruel qu'il en demeurait anéanti, brisé, comme s'il s'éveillait d'un long et terrible cauchemar.

Il s'était abattu dans un fauteuil et il demeurait là dans une prostration absolue du corps et de l'esprit, dans une lourde torpeur qui engourdissait toutes ses souffrances et toutes ses pensées.

Tant de choses tristes s'étaient passées dans cette journée, tant d'événements tristes, depuis quelques jours l'avaient assailli que maintenant il n'éprouvait plus

qu'une immense lassitude, un profond écoëurement, un insurmontable dégoût.

Puisque la mort n'avait pas voulu de lui, il ne désirait plus qu'une chose, partir.

Fuir très loin, laisser là tous ces souvenirs honteux, s'éloigner de toute cette boue, oublier tous ces mensonges, toutes ces trahisons.

Fuir ! Mais il n'en avait même pas le courage, pas la force.

Il sentait bien pourtant, vaguement, que tant qu'il resterait là, il serait torturé.

Quelques jours auparavant, sa mère avait voulu l'emmener. Il avait résisté, se sentant incapable de subir un si brusque déchirement, de s'arracher aussi violemment à tout le charme, à toute la douceur du passé, mais, à cette heure, tous les chers liens qui le retenaient étaient brisés, plus rien ne l'empêchait de partir.

Et, dans son anéantissement, ce seul mot revenait comme une obsession :

— Partir... partir...

Il se souleva automatiquement, machinalement.

Sa tête était lourde, son corps courbaturé ; il se traîna hors de chez lui, frappa chez sa mère.

Et en le voyant si pâle, tous les traits creusés et contractés, Lucienne eut un cri d'épouvante :

— Qu'as-tu ? mon Dieu !... Qu'est-il donc arrivé ?

Il bégaya, comme un enfant :

— Partir, maman, je veux partir.

Elle ne comprenait pas.

— Que s'est-il passé, qui te trouble ainsi ? Maurice, mon petit Maurice, dis-moi ce que tu as ?

Elle l'avait attiré, et il avait laissé tomber sa tête sur son épaule.

— Je n'ai rien, rien de plus qu'hier. Je t'ai dit que j'avais cublé ; je t'ai menti, ce n'est pas vrai... Je souffre comme un damné, je souffre trop ici, mère, je veux partir.

Chacune des paroles de Maurice déchirait le cœur de Lucienne.

Quel châtiement plus terrible pouvait lui être réservé ? Son fils souffrait pour expier ses crimes ; elle le voyait déchiré, épuisé, tué par toutes les douleurs qu'elle seule avait méritées, et elle ne pouvait rien pour le sauver, rien pour calmer son affreux désespoir.

Elle savait pourtant que Pascaline l'aimait, qu'elle était digne de lui, qu'elle s'était sacrifiée pour lui ; en quelques mots, elle aurait pu lui rendre la vie et le bonheur, et ces mots elle ne pouvait pas les prononcer, elle devait se taire pour lui épargner d'autres tortures.

Que faire ? Que faire ?...

Mourir ? disparaître ? La situation ne serait pas changée, Maurice serait toujours à la merci d'une indiscretion de Christiane.

Aller la supplier, elle ? A quoi bon ! Ne l'avait-elle pas essayé déjà, et Christiane n'était-elle pas restée inflexible, impitoyable ?

Elle ne pouvait rien, l'expiation était venue, horriblement cruelle ; elle n'y pouvait rien, elle devait l'accepter, la subir et se taire.

Et, malheureuse, elle pleurait sur son fils :

— Mon pauvre petit !... Mon pauvre petit !...

— Dis-moi que nous partirons, mère, et que j'oublierai... Dis-moi qu'il finira ce tourment de chaque minute qui me ronge et me tue.

— Oui, mon fils, le temps effacera tout cela... Tu verras, quand nous ne serons plus dans cette maison, parmi tous les souvenirs épars qu'elle renferme, comme tu souffriras moins déjà.

— Oui, je le crois, et c'est pour cela qu'il ne faut pas tarder, car je mourrais là, vois-tu, de tristesse et de misère.

— Sois tranquille, aussitôt que cela nous sera possible...

— Tout de suite, mère... tout de suite.

— Eh bien ! oui, demain...

— Non, pas demain, ce soir, à l'instant.

— Tu n'y songes pas ! Tu sais bien que ce n'est pas possible. Sais-tu l'heure qu'il est ?

— Ah ! peu m'importe ! Je sais que la nuit sera longue encore, et tu ne te doutes pas comme elles sont longues

les nuits sans sommeil, les nuits de cauchemar, les nuits d'angoisse, d'où on sort exténué, plus démoralisé et plus triste encore !

— Cette nuit sera la dernière nuit ici ; demain nous serons loin.

— Ah ! demain... demain...

— Reprends un peu de courage, que cette pensée te donne un peu de force ; demain tu seras parti, et tu retrouveras le calme et aussi le bonheur, va, il le faudra bien.

— Ne dis pas ce mot-là, maman ; il n'y aura plus de bonheur pour moi.

— Ecoute-moi et crois-moi, Maurice ; je ne sais pas ce que je ferai, mais je te jure que tu seras heureux !

— Que peux-tu faire pour moi, toi, que peux-tu ?

Elle pensa :

— Dieu me pardonnera.

Mais elle répondit :

— Dieu m'inspirera.

Il hocha la tête tristement, incrédule.

Puis il se releva :

— Qu'est-ce que c'est encore ?

Un bruit de voix montait jusqu'à eux. Lucienne prêta l'oreille.

— On discute... C'est une délégation d'ouvriers sans doute... ou des soldats qui se querellent... Tiens, on vient...

La porte s'ouvrait, en effet, et la femme de chambre entra.

Elle était effarée, ne savait comment s'exprimer.

Lucienne l'interrogea.

— Que se passe-t-il donc ? Que voulez-vous ?...

— Madame, Monsieur, il y a là le bourgmestre... et des officiers, puis du monde, beaucoup de monde...

— Qu'est-ce qu'ils veulent, ils ne me demandent pas, j'imagine ?

— Non, madame... C'est pour monsieur ; ils veulent le voir, ils m'ont envoyée pour le prier de descendre. Je ne voulais pas, à cette heure, mais il a bien fallu.

Maurice s'avança.

— Encore des discussions, ah ! non, vraiment, j'en ai assez de cette grève et de ces ouvriers, non mille fois, qu'ils fassent ce qu'ils veulent, demain je serai parti et plus rien ne m'intéresse, je ne veux plus rien entendre. Non, je ne veux pas les recevoir, dites-leur que je suis parti ; ils ne me reverront pas, du reste.

— Mais monsieur...

— Allez, dites-leur bien : Monsieur a pris le dernier train pour Berlin et je ne sais pas quand il reviendra.

— Bien, monsieur.

La bonne sortit, Maurice se laissa à nouveau tomber sur une chaise.

— Oh ! ne pas même pouvoir souffrir tranquille.

Lucienne s'approcha de lui.

— Tous ces tracasseries vont cesser, tu as bien fait de ne pas descendre, toutes ces discussions t'enervent inutilement.

Un instant, ils parlèrent de leur départ. Pour l'étourdir, pour distraire sa pensée, Lucienne parla d'un long voyage auquel, disait-elle, elle songeait depuis longtemps.

Maurice l'écoutait distraitement.

On entendait toujours en bas des éclats de voix de plus en plus furieux.

— Ils vont tout briser ! pensa Maurice.

Puis des pas coururent dans le couloir et, une seconde fois, la femme de chambre entra.

— Je demande pardon à monsieur, mais...

— Mais quoi ?

— Ils sont tous comme des enragés, ils ne veulent rien entendre.

— Vous n'avez donc pas répété ce que je vous avais dit ?

— Si, monsieur, mais ils ne veulent pas me croire.

— Pourquoi les a-t-on laissés entrer ? Que les officiers les fassent chasser, c'est leur devoir.

— Les officiers !...

— Ne m'avez-vous pas dit qu'ils étaient là, plusieurs ?

— Oui, seulement ils ont l'air de soutenir tous ces gens-là, et ils ont dit eux-mêmes : il faut qu'il descende. S'il

se cache, nous irons le chercher... et j'ai peur, monsieur, de les voir monter...

Maurice s'était tu.

Il venait seulement de penser à sa rencontre de ce soir ; il supposa que ces officiers, amis de Richard Stelmann, venaient le provoquer peut-être.

Cette insistance ne lui permettait pas de croire autre chose.

Alors il sourit, et, très calme, dit à la femme de chambre :

— C'est bien, je vous suis.

Il fit un geste de tendresse à Lucienne, elle l'arrêta :

— Ne descends pas. Tu vois bien tous ces gens, je ne sais pourquoi, sont furieux ; s'ils allaient te chercher quelque chose, s'il allait t'arriver malheur.

Il la rassura, essaya de rire.

— Voyons, que puis-je craindre chez moi, gardé par toute l'armée ?

— Mais si les soldats maintenant se mettent avec eux ?

— Tu as pu croire cela, toi ?

Il l'embrassa, descendit.

Un cri de colère l'accueillit, il s'arrêta surpris.

Le vestibule était, en effet, rempli d'étrangers, civils ou officiers. Deux gendarmes étaient là aussi, près de la porte.

Il n'eut pas le temps d'interroger, le bourgmestre s'avavançait vers lui.

— Ah ! monsieur Valboise, on nous soutenait que vous étiez parti.

— Que voulez-vous, monsieur, pour forcer ainsi mon domicile ?

Ennuyé, le bourgmestre s'excusa à demi, balbutia :

— Si je suis venu ainsi... c'est qu'une chose grave... vous pensez bien, m'y a obligé.

— Expliquez-vous.

Le bourgmestre se tourna vers les officiers :

— Cés messieurs sont venus me chercher... Du reste, j'étais prévenu par la rumeur publique, tout le village est là, monsieur, on m'a suivi et si je n'avais usé de mon autorité, je crois bien qu'on aurait été jusqu'à votre chambre...

— Enfin, monsieur, que voulez-vous ?

— On vous accuse...

— Qui ?

— Tout le monde et ces messieurs les premiers.

— Ils ne pouvaient donc s'adresser directement à moi.

Très rouge, congestionné, Heinrich Lohmann s'exclama :

— On ne s'adresse pas à un lâche.

Maurice bondit, les gendarmes l'arrêtèrent.

— Comment ! vous venez à dix me provoquer, vous vous abritez derrière la police et vous osez me traiter de lâche. Ah ! je vous jure, monsieur, que vous retirerez ce mot-là.

— Sinon vous m'assassinerez !

Maurice demanda sourdement :

— Pourquoi donc m'insulte-t-on ainsi ?

Conciliant, le bourgmestre reprenait :

— C'est inutile d'aggraver les choses... C'est bien assez, mon Dieu ! Monsieur le lieutenant vous avez tort d'insulter cet homme, puisqu'il appartient à la justice.

Maurice s'exclama :

— A la justice !...

— Oui. Et vous, monsieur Valboise, vous avez tort aussi. Que vous vous défendiez, c'est votre droit et ce n'est pas moi qui vous en empêcherai. Mais il ne faut pas nier, voyez-vous. Il ne fallait pas vous cacher non plus, nous faire dire que vous étiez parti, tout cela ne peut que vous nuire. Il ne faut pas discuter l'évidence...

— Mais, encore une fois, monsieur, encore une fois, de quoi m'accuse-t-on ? Vous déciderez-vous à me le dire ?

Finalement, le bourgmestre répondit :

— Vous le savez bien.

— Je vous donne ma parole que je l'ignore.

— Eh bien ! les juges vous le diront, moi, je ne suis là que pour m'assurer de votre personne : ils feront l'enquête comme ils l'entendront, moi, je ferai mon devoir en vous arrêtant, voilà tout.

— Vous divaguez ! Vous n'avez pas le droit de m'ar-

rêter sans me dire au moins de quel crime on m'accuse. Vous jouez là, monsieur, une indigne comédie !

— Ah ! pardon ! pardon ! ne vous emportez pas, n'insultez pas un magistrat dans l'exercice de ses fonctions. Vous voulez que je vous dise de quoi on vous accuse ? Cela m'est égal après tout. On vous accuse d'avoir essayé d'assassiner M. le lieutenant Richard Stelmann.

Maurice eut un cri de folie :

— C'est cela ! C'est cela !! Mais vous voyez bien que vous êtes fous tous, tous ! Comment avez-vous pu croire cette chose abominable !...

— On vous a vu.

— Folle, vous dis-je ? Folie ! Voyons, c'est tellement absurde que cela ne se discute pas. Vous, monsieur le bourgmestre, vous avez ajouté foi à ces racontars ?

Il eut un rire de dément.

— Mais, avant de m'accuser, il fallait vous renseigner, interroger. Mais c'est ridicule. M. le lieutenant Stelmann n'est pas mort, j'imagine.

— Heureusement, monsieur Valboise.

— Eh bien ! avant d'accourir ici comme des bêtes féroces que vous êtes, il fallait vous adresser à lui ; il vous aurait dit ce qui s'était passé et vous vous seriez épargné cette corvée grotesque et indigne.

— M. le lieutenant Stelmann vous accuse.

Hébété, assommé, Maurice répéta :

— Il m'accuse ?

— Oui, il vous accuse de l'avoir attendu, caché derrière un arbre, et d'avoir tiré sur lui.

— Il ment ! Il ment !! Nous nous sommes battus, c'est vrai, mais loyalement, face à face.

— C'est vous qui mentez !

Maurice tourna lentement la tête vers ce nouvel accusateur, et ses yeux remplis de stupeur et d'épouvante le reconnurent.

Carl Vogel, qui jusque-là s'était tenu derrière les officiers, les écartait, s'avavançait, répétait :

— Oui, vous mentez !

Et Maurice, terrifié, balbutiait :

— Qu'est-ce qu'il dit, cet homme ? Qu'est-ce qu'il vient faire chez moi ? Qu'est-ce qu'il veut ?

Carl Vogel riait :

— Tiens, tiens, vous perdez votre belle assurance.

Rien que pour m'avoir entendu, vous voilà à trembler comme un coupable que vous êtes. Vous avez peur, maintenant...

— Oui, j'ai peur, car vous êtes capable de toutes les canailleries, de tous les crimes.

— Ne prononcez pas ce mot-là. Cela vous rappellerait de mauvais souvenirs. Ah ! vous avez cru qu'il vous suffirait de nier. Ce serait trop simple. Vous aviez déjà trouvé une histoire, vous seriez peut-être arrivé à ébranler la conviction de ceux qui vous accusent. Vous seriez peut-être arrivé à faire croire que M. le lieutenant Stelmann s'était blessé lui-même, qu'il avait voulu se suicider. Oui, mais tout cela s'écroule d'un seul coup ; vous étiez bien caché, et vous vous êtes sauvé comme un lapin. On vous a vu tout de suite et on vous a reconnu ; vous comptiez sans les témoins.

— C'est vrai, vous avez été mon témoin...

— Vous voulez dire témoin de votre crime, et je n'étais pas seul : une autre personne aussi a vu l'assassin Valboise.

— Oh ! injurié par cet homme !

Cet outrage lui était plus cruel que l'accusation elle-même. Cette injure, rien ne l'effacerait, tandis que l'accusation s'effondrerait d'elle-même ; elle ne tenait pas debout, personne ne croirait qu'il était un assassin, et Richard Stelmann lui-même dirait la vérité.

A moins que, homme sans courage, officier sans honneur, dans sa jalousie, dans sa haine, dans son désir de le perdre, il ne soit devenu l'allié, le complice de Carl Vogel.

Alors, alors, s'il en était ainsi, Maurice était perdu, rien ne pourrait le sauver.

Il eut un long frisson, regarda l'un après l'autre ceux qui l'entouraient.

Sur tous les visages, il lut sa condamnation.

Vaincu, il essaya de protester encore :

— Ma parole, monsieur le bourgmestre, vaut bien, j'imagine, la parole de cet homme. Je jure que je suis innocent !

— Je veux bien, moi. Pourtant, M. le lieutenant Stelmann est blessé.

— Je vous ai dit que nous avions eu un duel.

— Vous expliquerez cela au juge ; moi, cela ne me regarde pas. Je ne vous demande qu'une chose : ne discutez plus et suivez-moi.

Tout son être se révolta.

— Vous voulez m'emmener ?

— Il le faut.

— Mais c'est bête et méchant. Vous n'en avez pas le droit, du reste ; il n'y a pas de mandat d'arrêt, que je sache ?

— On vous a surpris tirant sur un officier. C'est un flagrant délit et cela suffit.

— Je vous en prie, monsieur, soyez généreux. Je ne puis vous empêcher de croire ces gens qui s'acharnent après moi, mais m'arrêter c'est une cruauté inutile.

— C'est mon devoir.

— Non, aucun devoir ne vous oblige à cette barbarie. Gardez-moi ici, si vous voulez, mais ne m'infligez pas ce supplice.

Le bourgmestre secoua la tête.

— Je regrette de ne pouvoir vous écouter, mais je dois m'assurer de votre personne ; je le ferai.

Maurice se redressa.

— C'est bien, monsieur ; vous subissez l'influence de mes ennemis ; je ne m'abaisse pas à supplier. Je me borne à constater que vous commettez une injustice et une lâcheté.

Le bourgmestre ne répondit pas, mais il fit un geste et les gendarmes vinrent se placer aux côtés de Maurice.

Ils firent seulement quelques pas ; un cri les arrêta.

Debout, sur les dernières marches de l'escalier, Lucienne tendait les bras.

— Maurice !... Maurice !...

Un long tressaillement parcourut son corps ; d'une poussée, il se dégagea, courut à elle, l'enlaça.

— Ma pauvre maman !

— Mon fils !... Que disent-ils donc ? Ils osent t'accuser ! Et de quoi, mon Dieu !...

— Ce n'est rien, mère, ce n'est rien... Tout va s'expliquer... C'est un dur moment à passer, une mauvaise nuit, la dernière, tu sais bien, la dernière...

— Mais ils ne t'emmenent pas ? Je ne veux pas que tu me quittes !

Les larmes étouffaient sa voix.

— Ne m'enlève pas mon courage... Sois forte... C'est la dernière épreuve.

Les gendarmes étaient près d'eux, ils lui touchèrent l'épaule ; il se dégagea, s'arracha à son étreinte, et elle sentit la vie l'abandonner. Elle tomba à genoux.

— Par pitié, messieurs, par pitié, laissez-moi mon fils !... Je ne sais pas de quoi vous l'accusez, mais je sais bien qu'il est innocent...

Ils ne l'écoutaient pas, se pressaient.

Et elle se trainait à genoux, les suivant.

— Par pitié, messieurs, par pitié !... C'est toute ma vie que vous emportez !

La porte retomba, et, folle, elle se redressa, courut derrière eux, les menaçant, les injuriant.

Dehors, la clameur de la foule étouffa ses plaintes et ses cris.

Comme une traînée de poudre, la nouvelle s'était répandue dans Neustadt.

— Monsieur Valboise a voulu assassiner un officier, et on va l'arrêter.

Surpris d'abord, incrédules, puis indignés, les habitants étaient sortis de chez eux et ils étaient venus par groupes, ils étaient tous là, dans l'avenue.

Une rumeur courut :

— Le voilà, le voilà !

— Entre les gendarmes !

Blême, dans la nuit froide et étoilée, Maurice avançait lentement.

Il n'entendait plus les cris, il n'entendait plus les injures. Il se soutenait par un miracle de volonté, il marchait comme dans un cauchemar.

Chacun voulait voir de plus près la victime qu'on entraîna, jouir de sa misère, se repaître de ses souffrances.

Et le lent et triste cortège se trouva enveloppé d'une foule compacte que les gendarmes et le bourgmestre essayaient d'écarter.

Quelques-uns de ces gens se taisaient, la plupart riaient, d'autres injuriaient, menaçaient.

Un cri partit :

— A mort !

Et dix bouches osèrent s'ouvrir pour le répéter et de dix poitrines ce même cri sortit :

— A mort !... A mort !...

Puis il y eut un moment de profond silence. Sous une violente poussée, le groupe s'ouvrit et une femme se précipita.

Un murmure courut.

— Pascaline... Pascaline Claus...

Elle était très pâle ; sur son dos, ses cheveux blonds tombaient, défaits par une course folle haletante. Sa poitrine se soulevait précipitamment :

Elle se jeta en avant, les bras tendus :

— Mon amour... mon cher amour...

Le regard de Maurice s'était durci, il fit un pas en arrière.

Elle ne remarqua pas son attitude.

— Je ne les croyais pas... Je me disais : ils veulent me faire souffrir et je risais, Maurice, je risais de leur accusation... Puis il me fut impossible de demeurer là-bas quand j'entendais ici leurs hurlements... Alors, j'ai couru... J'ai couru et c'est vrai !... C'est vrai qu'ils t'accusent, toi le plus droit, le plus honnête et le plus doux des hommes, c'est vrai qu'ils t'emmenent !...

Maurice se détourna.

— Et c'est moi qui suis cause de ce qui arrive !... Moi qui voudrais mourir pour l'épargner la plus petite peine !... Ah ! l'horrible chose, Maurice, l'horrible chose !... Tout à l'heure, je t'ai fait souffrir parce que je croyais que mon devoir m'obligeait à agir comme je le faisais, et je souffrais comme toi, plus que toi !... Mais, maintenant, devant cette catastrophe, plus rien ne peut m'arrêter, plus rien ne peut empêcher mon cœur de crier son amour... Je t'aime, Maurice, je t'aime !...

Quelques rires éclatèrent ; quelques plaisanteries la choquèrent ; folle, elle se retourna :

— Riez, vous autres ; moquez-vous !... Qu'est-ce que cela peut me faire !... Je t'aime, oui, je t'aime ; mais heureux, j'avais le droit de broyer mon cœur et de le repousser ; malheureux aujourd'hui, je n'ai pas le droit de l'abandonner.

Pour la première fois, Maurice desserra les dents ; il la regarda durement.

— Je dédaigne votre pitié.

— Oh ! Maurice, ne dis pas cela, c'est toute mon âme que je t'apporte, tout mon amour, tout notre bel amour d'autrefois.

— Merci. Portez cela à d'autres.

— Ah ! ne blasphème pas. Tu souffres à cause de moi, et tu sais bien que je n'ai aimé que toi, que je n'aime que toi.

Il la repoussa brutalement.

— Qu'attendez-vous, messieurs, pour m'emmener ? Ecartez cette fille et avançons.

Elle se révolta contre ceux qui la repoussaient.

— Laissez-moi, vous autres !... Il faut qu'il m'entende !... Ce n'est pas possible, Maurice, tu ne pars pas ainsi. Il était à quelques pas déjà ; il se retourna.

— Je vous méprise.

— Ce n'est pas vrai, je t'aime et tu m'aimes.

— Je vous maudis.

Elle resta là, au milieu de l'avenue.

La foule, en riant, escortait le prisonnier.

Elle resta toute seule. Tant qu'elle put le distinguer, ses yeux affolés le suivirent, puis quand il eut tourné là-bas, près de sa maison, elle eut un cri de désespoir et de mort, et fauchée d'un seul coup, elle s'abattit dans la neige.

Personne ne pensait à elle, personne ne s'occupait d'elle, personne ne pleurerait sur son agonie.

Ce n'était plus, dans tout ce blanc, qu'une pauvre petite tache noire, informe ; dans tout ce deuil qu'une pauvre petite chose en deuil.

XI

LE FEU DE JOIE

Au château, c'est le désarroi le plus complet.

Lucienne était partie, se traînant derrière son fils ; les domestiques, affolés, couraient, sortaient, venaient, discutaient, maudissaient Pascaline, cause de tous les malheurs qui étaient venus, d'un seul vol, s'abattre sur cette maison.

Les soldats eux-mêmes, furieux de savoir un de leurs officiers blessés, ne connaissant plus leur consigne, laissaient entrer et sortir qui voulait.

Carl Wogel avait d'abord suivi Maurice ostensiblement, pas très loin, à peine jusqu'à la pelouse envahie par les ouvriers, puis tranquillement il était revenu.

Il avait eu d'abord un peu d'étonnement à se retrouver seul dans ce château désert, mais cet étonnement se changea bientôt en joie et il avait murmuré :

— Je suis vraiment le maître ici, le seul maître.

Il promena autour de lui un regard heureux, et machinalement ouvrit une porte.

Il se trouva dans un salon, s'exaltant.

— Ça doit coûter cher tout cela. Ce Français était vraiment logé comme un prince ; quel dommage qu'il soit devenu un assassin.

Il inventoria la pièce, palpa quelques objets.

— Oui, il y a une fortune là-dedans. Si ce n'est pas malheureux de dépenser tant d'argent pour des choses inutiles. A qui cela va-t-il profiter, à qui ?

Un sourire mauvais tordit ses lèvres.

— A qui ? A personne, puisque tout cela va être anéanti. C'est-il bête tout de même de détruire tout ce qui est ici sans pouvoir seulement en profiter. Cela ne ferait de tort à personne puisque tout va être perdu. C'est ridicule !... Mais quoi, je ne peux pas emporter l'ameublement, il y a de bonnes âmes qui m'accuseraient. C'est vraiment ridicule ! Encore si je pouvais...

Il n'acheva pas, ouvrit une autre porte.

— Cela, c'est une salle à manger... Et toute cette argenterie qui va être réduite en lingots ! Si ce n'est pas malheureux.

Par crainte peut-être de céder à la tentation, il ne s'attarda pas, chercha plus loin, ouvrit successivement plusieurs portes.

Enfin, il eut une exclamation joyeuse.

— Le voilà, son bureau ; j'en aurai un pareil. C'est cossu, ici, ça sent la richesse, la fortune...

Puis il frappa du doigt sur certains meubles.

— La fortune !... Il doit y en avoir de l'argent ici. Où cachait-il son magot ?... Dans ce secrétaire, bien sûr... Oui, il doit y avoir là-dedans de l'or, des billets et cela va être perdu comme le reste, perdu pour tout le monde. Ce serait un crime, vraiment, de laisser se consumer tout cela, surtout si le magot est important, le crime serait plus grand encore... Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dedans ?

D'un coup d'œil il chercha autour de lui, décrocha au mur un fort poignard à lame courte et épaisse, revint à la porte, écouta.

Aucun bruit, aucun murmure n'arrivait à lui ; le château semblait mort.

Alors, un peu pâle, il s'approcha du secrétaire, enfonça la lame, fit une pesée.

Plusieurs fois de suite, il dut recommencer ; la serrure ne cédait pas. Enfin, un tablier se rabattit et hâtivement, fiévreusement, sa main fouilla parmi les papiers.

Il eut un juron, une exclamation de rage.

— L'imbécile avait donc peur des voleurs ! Où cachait-il son argent ? Où ? où ?...

Il ne se rendait plus compte de ce qu'il faisait ; il agissait avec une sorte de folie, s'acharnait après tous les meubles, bousculait tout, brisait tout, ouvrait tous les tiroirs.

Et plus ses recherches étaient vaines, plus sa colère et sa rage s'accroissaient.

— Dire que j'aurai fait tout cela pour rien, dire que je vais être volé encore une fois, dire qu'il y a ici de l'argent qui va être perdu et que j'aurai été trop bête pour le trouver ! Misère ! misère !

Ses doigts étaient déchirés, des gouttes de sueur perlaient à son front.

Avec une hâte folle d'en finir, il força un dernier tiroir et il eut un soupir de satisfaction, un grognement de joie.

Il avait laissé tomber son poignard, emplissait ses poches sans compter, sans regarder ce qu'il prenait, murmurait :

— Rien que cela... rien que cela...

Il était trop occupé, trop fiévreux, trop affolé pour rien entendre ; pourtant, il eut tout à coup un cri de colère, il se baissa rapidement, ramassa son couteau et, livide, se retourna.

Une voix moqueuse venait de demander derrière lui.

— Combien cela fait-il ?

Il se retourna, prêt à frapper, puis il se mit à trembler au point de ne pouvoir tenir son arme, bégaya d'une voix coupée :

— Ah ! c'est toi !... c'est toi !

— Mais oui, je vous cherchais, je vous ai trouvé.

— Tu ne saurais croire, Hermance, comme tu m'as fait peur.

— Je m'en doute.

Dégrisé, il éprouva une sorte de défaillance, regarda à terre son couteau avec stupeur.

— Non, tu ne t'en doutes pas... J'ai cru que j'étais surpris et j'ai été sur le point de...

— De frapper, je l'ai bien vu. Mais aussi on n'est pas imprudent comme vous l'êtes. Songez donc que ce soir on entre ici comme dans un moulin. Je parie que je vous ai suivi de pièce en pièce ; vous aviez laissé derrière vous toutes les portes ouvertes. Pensez donc qu'une nuit que moi aurais pu vous surprendre.

— Oui, oui, c'est vrai...

Il acheva sourdement :

— Il n'aurait rien dit, celui-là.

— Vous l'auriez tué. La belle avance ! Vous risquez de tout compromettre ; lorsqu'on veut faire la besogne que vous méditez, on prend plus de précautions.

— Je t'assure, Hermance, je n'étais pas venu ici pour cela...

— Ne vous défendez pas, je sais bien que l'occasion fait le larron, et je ne vous adresse d'autre reproche que celui d'avoir manqué de prudence. Tout finit bien, tant mieux. Êtes-vous content ?

— Peu !... J'espérais mieux. Il doit y avoir ici un portefeuille mieux garni.

— Nous n'avons pas le temps de le chercher, on peut venir d'un instant à l'autre. Comment expliquerez-vous ce... désordre ?

Carl Wogel eut un sourd éclat de rire.

— Je n'expliquerai rien du tout, pour la simple raison qu'on ne me demandera rien.

— Vous croyez...

— Ecoute. Tu sais que le coq du village est parti, enfermé, il ne chantera plus celui-là. Nous voilà débarrassés de lui.

— Oui, je l'ai vu ! Mon petit plan n'a pas trop mal réussi.

Il approuva avec admiration.

— Très bien ! Il est à l'ombre pour quelque temps, l'enfer, le beau M. Valboisé, mais on ne sait pas ce qui peut arriver, il peut sortir un jour ou l'autre, avoir la fantaisie de revenir ici, cela contrarierait mes projets, tu sais bien. Alors...

Intéressée, Hermance Speiser répéta :

— Alors ?...

Carl Wogel reprit en souriant :

— Je me suis dit : Puisque l'oiseau est parti, il n'y a qu'un moyen de l'empêcher de rentrer, détruire son

nid. C'était pour cela, rien que pour cela, tu entends, que je suis venu.

— Bien raisonné, mais comment ?

Il haussa les épaules.

— Une besogne d'enfant, tu vas voir.

Sur le bureau de Maurice, une lourde lampe à pétrole était allumée.

Carl Vogel la souleva, la dévissa lentement.

— Que fais-tu donc ? demanda, intriguée, Hermance Speiser.

Il la regarda, un éclair de triomphe dans les yeux, répondit :

— Un feu de joie pour fêter notre victoire, un feu de joie qui se verra de loin, je te le promets, et qui annoncera à tout le pays que le règne des Valboise est terminé, que celui de Carl Vogel commence. Ce soir est le plus beau de ma vie ; je me suis vengé comme je le désirais, cruellement ; j'ai conquis la fortune ; dans quelques jours, je serai propriétaire de l'usine et de tout ce parc ; mon rêve se réalise, je fête mon avènement, j'illumine à ma façon.

Et, lentement, sur les papiers qu'il avait jetés, sur les feuilles éparses, il versait l'huile contenue dans la lampe.

Hermance Speiser regardait son oncle en souriant ; elle murmura :

— Entre nous, nous pouvons dire la vérité, nous sommes vraiment canailles.

Lui, modestement, rectifiait :

— Nous sommes intelligents, voilà tout.

Ils reculèrent ; il jeta la mèche encore allumée, s'assura que l'huile s'enflammait ; puis ils fermèrent la porte et se glissèrent dehors.

Et Carl Vogel chuchotait à l'oreille de sa nièce en serrant dans ses poches les billets qu'il venait de voler :

— Tu comprends, je ne pouvais pas laisser cet argent-là dans le brasier ; il fallait le sauver.

Heureuse, elle approuvait :

— Parbleu !

Ils se retrouvèrent dans la cour, parmi les soldats et les domestiques qui bavardaient.

Carl Vogel voulait rester là, attendre les premières lueurs de l'incendie ; Hermance Speiser s'esquiva.

— J'ai promis à Richard Stelmann d'aller le chercher et de le faire conduire chez nous puisqu'il ne peut demeurer ici.

— Où est-il donc ?

— A l'usine, où le médecin-major a pansé sa blessure. Je veux veiller sur lui, de toutes façons.

L'oncle comprit, demanda :

— Es-tu bien sûre de cet homme ?

— Maintenant oui, car il est compromis comme nous et puis ses dettes me répondent de lui.

Car Vogel bougonna :

— Ses dettes !... Ses dettes !... C'est que tu sais je ne suis pas riche et ce que j'ai trouvé ici me servira pour faire marcher l'usine. Dans les premiers temps, il faut toujours des avances.

Elle eut un geste d'indifférence.

— Sois tranquille. J'ignorais que tu... trouverais, comme tu dis, quelque chose ici et je n'ai jamais compté sur toi, j'ai un autre moyen. Je tiendrai ma promesse envers Richard Stelmann et cela ne nous coûtera rien.

— Voilà qui est parler, tu es la perle des nièces.

— Je le sais bien.

Elle le quitta, se dirigea vers l'usine, interrogea un soldat.

— Où est M. le lieutenant Stelmann ?

— M. le lieutenant est parti, mademoiselle.

— Comment, parti ?... Seul ?...

— Oui, il s'impatientait, n'a pas voulu attendre plus longtemps ; alors, on a attelé une voiture et M. le lieutenant s'est fait conduire chez M. Vogel.

Elle remercia, tourna les talons avec l'idée de rejoindre, la voiture, puis elle pensa :

— Il doit être arrivé maintenant, alors, à quelques minutes près, autant jouir la première du spectacle que nous offre mon oncle.

Et elle alla retrouver Carl Vogel.

Contrairement à ce qu'elle pensait, elle aurait pu pour- tant rejoindre Richard, car il n'était pas loin.

Vers le milieu de l'avenue, le cheval qui conduisait la voiture avait fait un écart.

Il avait interrogé le soldat qui conduisait :

— Que se passe-t-il donc ?

Le soldat s'était penché, cherchant à distinguer quelque chose dans l'obscurité, et avait répondu :

— Je demande pardon à monsieur le lieutenant, mais je crois bien que c'est une femme qui est couchée là.

— Une femme !... Elle est ivre sans doute

Et, de mauvaise humeur, il commanda :

— Passez sur elle, cela la réveillera.

— Monsieur le lieutenant veut... oh !...

— Eh bien ! imbécile, si vous n'osez pas, descendez, et jetez-la sur le talus, mais je ne vais pas, pour cette ivrognesse, geler ici.

Le soldat était descendu, et, brutal parce que son lieutenant l'avait été, il donna un coup de pied à la pauvre femme, inerte, étendue dans la neige.

Elle souleva la tête, le regarda avec étonnement.

Le soldat s'emporta, répéta les paroles de son officier :

— Allez-vous nous laisser la place, croyez-vous que M. le lieutenant va geler pour vous faire plaisir.

Elle s'appuya sur les mains, promena autour d'elle un regard d'effarement.

De la voiture, une voix impatiente cria :

— Allons, si elle ne veut pas se retirer, enlevez-la et que cela finisse ; c'est insensé !

Cette voix fit tressaillir la pauvre fille, un long frisson d'épouvante la parcourut.

Elle s'était mise à genoux, d'un geste machinal elle écarta ses cheveux dorés, que la neige fondue avait plaqués sur son front, et elle tourna son visage blême vers la voiture.

L'officier eut une exclamation. Rapidement il se débarrassa de ses couvertures, descendit, se pencha sur elle.

— Mais je ne me trompe pas... c'est vous, vous, mademoiselle Clauss.

Elle se redressa, et très faible, dit d'une voix éteinte :

— Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir arrêté un instant... Me voici debout, vous pouvez passer.

— Mais pas du tout, pas du tout, mademoiselle...

— Je vous croyais pressé, monsieur. Dieu merci, j'ai pu me relever sans l'aide de votre soldat, allez.

— Vous vous méprenez, mademoiselle, c'est cette brute qui a mal compris mes ordres, il me le paiera du reste.

Et joignant le geste à la parole, il prit une cravache dans la voiture, en cingla les épaules du soldat.

— Triple buse, tu n'as pas entendu ce que je disais.

— Je demande pardon à monsieur le lieutenant...

— Pascaline interrompit :

— Ne poussez pas la lâcheté jusqu'à battre cet homme, qui n'a exécuté vos ordres qu'en rougissant.

Richard Stelmann jeta sa cravache.

— C'est bon. Monte sur ton siège et va en avant, je te rejoindrai.

Pascaline hésita un peu, ne sachant où se diriger, puis voyant la voiture descendre l'avenue, elle fit quelques pas dans le sens opposé.

Stelmann se plaça devant elle.

— Mademoiselle, je ne vous laisserai pas partir si vous ne me dites pas que vous m'avez pardonné.

Elle le toisa.

— Je ne puis vous voir, monsieur, sans sentir mon cœur s'emplir d'épouvante et de haine, vous devriez le comprendre.

— Pourquoi ? Je ne vous ai pas fait de mal, moi, et j'ai souffert à cause de vous. Tout à l'heure, votre amant...

Elle eut un geste de colère :

— Mon fiancé, monsieur.

Il sourit méchamment.

— Je veux bien, quoique votre mariage va se trouver bien retardé. Votre fiancé, donc, n'a-t-il pas essayé de me tuer

— Je partage sa haine pour vous.

— Vous n'irez pourtant pas jusqu'à me guetter lâchement et à me tirer au passage un coup de revolver.

Elle ne voulait pas discuter avec cet homme qu'elle méprisait, qu'elle détestait, qui lui faisait horreur ; elle ne voulait pas lui répondre ; elle ne voulait pas le voir ;

elle ne voulait pas l'entendre ; mais pourtant, devant cette insulte à celui qu'elle aimait, elle se révolta, elle ne put retenir son indignation, elle rassembla pour le maudire tout ce qui lui restait de force.

— Vous êtes le dernier des misérables !... Comment osez-vous m'approcher ?... Comment, après m'avoir tant torturé, osez-vous me parler ?... Tout à l'heure, là, où nous sommes, des gendarmes traînaient un malheureux et ce malheureux, lâche que vous êtes, c'est vous qui l'accusiez. Vous l'accusiez injustement parce qu'il vous gênait... Il vous attaquait loyalement...

— Qui vous a dit cela ?... C'est faux !

— Non, car c'est lui qui l'a dit. Quand je suis arrivée, j'ai entendu autour de moi répéter ses paroles : Je me suis battu en duel... Et s'il l'affirmait, c'est vrai, et c'est vous qui mentez ; il vous a attaqué en face ; vous, vous l'avez frappé par derrière, dans l'ombre ! Oh ! le crime monstrueux que celui-là ! Le crime infâme et lâche !... Et de quels mots puis-je vous souffleter, moi qui aime cet innocent ! Comment puis-je vous faire souffrir et le venger, lui !... Ah ! le venger, le venger, je donnerais pour cela la dernière goutte de mon sang !

Il marcha sur elle ; elle recula d'autant.

— Comme vous l'aimez !

— Oui, oui, et comme je vous hais !... Je voudrais vous tuer, vous tuer !... On me condamnerait à mon tour. Qu'est-ce que cela peut me faire, je l'aurais vengé...

— Cela ne le sauverait pas, ne l'empêcherait pas d'être accusé...

Il avançait toujours et elle reculait en lui faisant face en le défiant, en l'insultant.

— Vil imposteur !... Bandit !... Bandit !...

— Vous tremblez !...

— Oh ! ce n'est pas de peur... Vous êtes trop lâche pour que je vous craigne.

Il bégaya, la voix rauque :

— Tu as tort... nous sommes seuls ici... et si je voulais, Pascaline... si je voulais...

Il tendit le bras pour la saisir, elle fit un bond en arrière, reboucha, faillit tomber. Et elle se baissa rapidement, ramassa la cravache qu'il avait jetée et dans laquelle ses pieds venaient de s'embarrasser, se redressa farouche, menaçante !...

— Ah ! ne me touchez pas !... Une fois déjà, j'ai subi cet outrage, vous ne recommencerez pas, je vous le jure !... Vous êtes un criminel et je vous méprise, je vous méprise !...

Il fit un pas, elle leva le bras.

— Et moi, je vous...

Il n'acheva pas, la cravache s'était abattue sur son visage, et, folle de rage, de honte, de désespoir, Pascaline frappait.

— Ah ! pas ce mot-là !... Pas cette insulte-là... Avec une femme, vous avez tous les courages ! Eh bien, cette femme vous marquera au visage comme un lâche, comme un lâche !...

Elle ne savait plus ce qu'elle faisait, elle frappait, elle frappait, et si sa main avait été armée d'un couteau, elle aurait frappé de même.

Lui avait d'abord essayé de parer les coups, puis il avait eu une exclamation de douleur et de colère, s'était jeté sur elle, lui avait tordu le poignet, arraché sa cravache et, blême, les dents serrées, il la menaçait.

— Ah ! ce geste te coûtera cher, Pascaline Claus ! Chacun des coups que tu m'as donné sera payé par ton amant et il sera chèrement payé, tu peux m'en croire ! Tu n'as pas compris que son sort était entre mes mains, que je pouvais, à mon gré, le sauver ou le faire condamner... Tu pouvais me demander sa grâce, et j'aurais écouté la prière peut-être. Il te plaît de le faire souffrir davantage, sois tranquille, sois tranquille, tu le verras mourir de douleur et de honte.

Haletante, elle protesta.

— Il ne peut pas être condamné, car il est innocent...

— Il sera condamné parce que je le veux !... Écoute, Pascaline, toi seule peut m'entendre, pourquoi cacherais-je la vérité ? Pourquoi me refuserais-je cette joie de te frapper à mon tour !... Tu m'entends seule, aucune autre oreille que la tienne ne pourra retenir mes paroles... Eh bien ! oui, ton amant est innocent ; oui, nous nous som-

mes battus face à face ; oui, M. Valboise a dit la vérité, et j'ai menti...

— Canaille ! canaille !... Infâme canaille !

Il riait.

— Oui, canaille, canaille pour toi, pour te conquérir, pour faire souffrir celui que tu aimes. Et je serai canaille jusqu'au bout, sois-en certaine, jusqu'à sa mort.

— Je vous démasquerai, je dirai la vérité

— Allons donc ! Qui t'écouterait, qui te croira, toi, la fiancée de l'accusée ? Que pourras-tu affirmer quand je nierai ? Quelle preuve apporteras-tu contre moi ? J'aurai mes témoins ; où seront les tiens ? Non, non, tu ne peux rien, rien. Et c'est pourquoi je me ris de tes injures ; je suis le plus fort, je suis le maître !

D'une voix plus faible, elle protestait encore.

— Ce n'est pas possible. Vous n'oserez pas soutenir un tel mensonge, vous n'oserez pas faire condamner un innocent.

— Tu l'auras voulu. Oui, il sera condamné, il le sera. Je n'étais pas là, mais je suis sûr que tout à l'heure des cris de haine et de colère l'accueilleraient. Tu les as entendus, ces cris. Les juges aussi les ont entendus et ils ne pardonneront pas ; il sera puni comme il le mérite, enfermé pendant des années avec les pires bandits, avec les assassins comme lui, et lorsqu'il retrouvera une heure de raison, ce sera pour le maudire. Voilà ce que, par orgueil, tu auras fait de celui qui t'aimait, Pascaline Claus, un malheureux parmi les malheureux, une épave parmi les épaves ; voilà à quoi aboutira ton bel amour. Et moi, je me réjouis, et votre torture de chaque heure sera la joie de tous mes jours ; ce sera ma revanche sur lui, sur toi !...

— Je trouverai bien dans mon amour la force de le sauver.

— Non, car tu ne l'aimes pas jusqu'au sacrifice.

— Pour lui épargner une heure de souffrance, je subiraï tous les martyres.

— Il n'en faut pas tant.

— Rien ne me coûtera.

Doucereux, il insinua :

— Si tu l'aimes vraiment, tu peux le sauver encore.

Et, d'une voix brisée, elle répéta :

— Je peux le sauver...

— Oui, je n'ai qu'un mot à dire... Si je dis au juge la vérité, dans une heure il sera libre.

Elle le fixa, scruta sa pensée.

— Vous feriez cela ?

— C'est si simple.

Elle s'humilia, joignit les doigts.

— Qu'exigez-vous pour cela ? Faut-il que je vous supplie, que je me traîne à vos genoux ?

— Il faut que tu me le demandes.

Elle comprit, rougit, s'écarta.

— Non, non, pas cela, jamais.

Persifleur, il ricana :

— Ton amour ne va pas jusque-là, tu préfères le voir souffrir, le voir déshonoré, mourir par ta faute ?

— C'est ma faute qui le tuera !

— Il l'ignorera.

— Et moi ?

— Toi !...

— Oui, qu'est-ce que je deviendrai ?

— Peu importe, quand tu devrais en mourir, tu l'auras sauvé.

— Sauvé par cette trahison, par cette lâcheté, par cette saleté, oh ! non, oh ! non, je ne peux pas...

Il la voyait tremblante, affolée, perdue ; il fit mine de se retirer.

— A ton aise, mais n'oublie pas que je t'ai offert son salut et que tu m'as repoussé ; n'oublie pas que chaque minute perdue est un pas vers sa condamnation. Lorsque le juge aura reçu ma déposition, il sera trop tard, je ne pourrai plus revenir sur ce que j'aurai dit, tu ne pourras plus rien pour lui. Tu n'auras plus qu'à attendre, près de la porte de sa prison, le jour où, sous l'infamant uniforme, il partira pour le bagne. Ce sera la dernière fois que tu le verras.

Angoissée, crispée, terrifiée, elle l'arrêta.

— Non, attendez, ne parlez pas. Demandez-moi n'im-

porte quoi, tout ce que vous voudrez mais pas cela, pas cela, je vous conjure !

Sèchement, il répondit :

— Vous connaissez mes conditions.

— Vous savez que je ne vous aime pas, vous ne pouvez pas exiger cette chose abominable. Ce serait pour vous un remords éternel, une infamie dont vous rougiriez.

— Vous savez bien que rien ne me fera céder, parce que je vous aime, moi.

— Si vous m'aimez, ayez un peu de pitié.

— N'insistez pas.

Elle se tordit les mains en un geste d'affreux désespoir.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Je vous laisse le temps de réfléchir une heure pour décider du sort de M. Valboise. Si vous voulez le sauver, vous viendrez me le dire à l'auberge de Carl Vogel. Si vous ne venez pas, plus rien ne m'arrêtera. Une heure ne l'oubliez pas.

Elle eut un cri de terreur :

— Ne partez pas, pas encore, pas ainsi.

Il ne voulait plus l'entendre. Elle essaya de le suivre ; il allait très vite. Au bout de quelques pas, à bout de force, elle dut s'arrêter.

Oppressée, elle murmura :

— Oh ! l'infamie !... l'infamie !...

Et elle resta longtemps, appuyée sur un arbre, les yeux fixes, fous, les joues creusées, les traits durcis.

Elle ne pleurait pas, elle ne pensait pas peut-être. De temps en temps, elle passait machinalement la main sur son front brûlant, et une plainte très faible, une plainte d'enfant qui agonise arrivait à ses lèvres.

Et tout à coup, une immense lumière embrasa le ciel, la nuit se constella de gerbes étoilées, des flammes très hautes éclairèrent tout l'horizon.

Le château brûlait. Carl Vogel triomphait, son feu de joie illuminait tout le village.

Indifférente, elle se tourna, regarda ce spectacle magnifique et terrible.

Puis des cris partirent du haut de l'avenue, se répétèrent dans le village ; la cloche de Neustadt tinta, les sons aigus des trompettes déchirèrent l'air.

Elle frissonna. Rappelée soudain à l'affreuse réalité, elle murmura :

— Une heure ! Il a dit une heure ; il y a plus que cela, peut-être.

Son regard s'affola davantage, tous ses membres se tordirent en une contraction douloureuse.

— Il faut le sauver, pourtant, il le faut.

Elle fit quelques pas, se retourna et, en un geste de révolte, tendit le poing vers le ciel inclement, eut un hurlement de douleur.

— Maudite !... Maudite !... Je suis donc maudite ! !...

XII

QUITES

Enfermée dans sa chambre, vingt fois, cent fois, dans la journée, Christiane Dangeville s'était rappelée les paroles de celui qu'elle avait fait son complice.

— Ce soir, vous serez vengée, vous n'aurez plus rien à désirer.

Elle restait, dans sa rancune farouche, trop droite et trop loyale pour imaginer une semblable revanche. Si elle avait pu en deviner la plus faible partie, elle se serait dressée entre Carl Vogel et ses victimes, elle les aurait défendues, elle se serait fait tuer plutôt que de laisser s'accomplir une telle infamie.

Mais elle était bien loin de se douter de ce qui se préparait ; jamais elle n'aurait pu le concevoir.

Vers le soir, un peu inquiète, elle descendit.

Carl Vogel et Hermance Speiser étaient là, souriants ; elle n'osa pas les interroger, se fit monter son repas, dîna dans sa chambre.

Puis, peu après, elle entendit au-dessous d'elle des cliquetis de sabre et des rires joyeux.

Comme chaque soir, les officiers venaient d'arriver et elle éprouva une sorte de soulagement.

La journée s'écoulait et rien d'anormal ne s'était passé. Carl Vogel s'était trompé ou il lui avait menti, et elle en était presque heureuse, plus peut-être qu'elle n'osait se l'avouer, et elle se disait :

— Qu'es-tu venue faire ici, puisque tu n'as pas le courage de pousser la vengeance jusqu'au bout. En quel rêve ridicule as-tu perdu ta vie, puisque tu ne sais pas, sans l'apitoyer, regarder souffrir les autres. Tu es sans force et sans volonté, tu veux le mal et tu te réjouis lorsque tu n'as pas réussi, tu es satisfaite de la première blessure ; voilà, rassasiée du premier coup, cette faim qui voulait tout dévorer. Alors, qu'attends-tu ? Fais ta malle et pars, tu n'es pas faite pour cette besogne-là.

Toute la soirée, cette pensée la tourmenta :

— Pars, va achever ta triste vie loin d'ici, loin de tout ce qui pourra te rappeler le passé ; tu es brisée, usée, ton tourment ne pourra longtemps durer, la délivrance est proche.

Elle essayait de lutter.

— Tu es lâche, tes souffrances ne comptent pas et tu ne songes qu'à les voir cesser. Et Gillette que tu oublies, ta fille que tu laisseras peut-être derrière toi, malheureuse et misérable. Pardonne si tu veux, toi, mais partiras-tu sans l'avoir vengée, elle !

Assez tard, elle resta ainsi, discutant avec elle-même, se révoltant contre ce qu'elle appelait sa lâche sensiblerie. Puis son attention fut appelée par une vague rumeur ; elle entra ouvrit sa fenêtre, vit des soldats courir, pensa :

— C'est quelque patrouille, quelque manœuvre, peu de chose.

Malgré cela, elle épia les bruits au-dessous d'elle.

Elle entendit plusieurs fois claquer la porte de l'auberge, des jurons, des imprécations montèrent jusqu'à elle, la salle se vida.

Elle se dit :

— Il se passe tout de même quelque chose d'extraordinaire. Voilà les officiers qui partent. Quel événement peut les appeler dehors... Ils se pressent dans la direction du château... Que disent-ils ? Valboise ? Pourquoi ce nom ; c'est donc là-bas qu'on a besoin d'eux ?

Elle descendit précipitamment, chercha vainement Carl Vogel. Des femmes bavardaient près de la porte ; elles avaient de grands gestes, des mines terrifiées.

Christiane s'approcha, avisa Catherine Bach, interrogea :

— Pourquoi ce rassemblement, pourquoi tout ce bruit, que se passe-t-il donc ?

— Oh ! madame, c'est un gros malheur pour Mme Valboise !

— Mme Valboise ? Un malheur ? Mais quoi ?

— Son fils vient d'assassiner un officier.

Christiane eut un cri de surprise et son premier mouvement fut pour protester.

— Vous vous trompez... Ce n'est pas possible.

— Ah ! c'est ce que je disais, moi aussi ; mais il faut bien se rendre à l'évidence... Le pauvre lieutenant !...

— Il est mort ?

— Non, mais bien blessé, paraît-il.

— Et qui accuse M. Valboise ?

— Qui ? Mais tout le monde. D'abord, la victime, qui l'a reconnu, puis d'autres personnes qui l'ont vu partir, se sauver ; du reste, il ne nie pas.

— Le malheureux !... Mais comment explique-t-il cet acte de folie ?

— Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas interrogé, mais la justice est prévenue, on va l'arrêter.

Profondément troublée, Christiane répéta :

— L'arrêter...

Catherine Bach continuait. Elle avait déjà collectionné tous les potins du village ; en passant par tant de bouches, les faits s'étaient grossis, exagérés, amplifiés et tels quels elle les disait à Christiane.

— Il n'avait pas grande sympathie ici, le coq du village, mais on ne pensait pas qu'il deviendrait un criminel. Est-ce son premier crime, du reste, on se le demande ? Pourquoi ces gens-là ne restent-ils pas dans leur pays, s'ils n'ont rien à cacher ? Est-ce qu'on connaît leur passé ? Est-ce qu'on sait d'où ils viennent,

d'où ils sortent ?... Est-ce qu'on peut savoir ce qu'ils ont fait ? On dit aussi que, depuis que M. le lieutenant Stelmann est ici, il était jaloux de lui, et qu'il a essayé de le tuer déjà. Le pauvre officier ne s'en inquiétait pas. On l'avait averti, il en riait ; mais ce soir, il s'est jeté sur lui comme une bête fauve, il l'attendait caché dans l'avenue du château, et, comme un sauvage qu'il est, il s'est lancé, le revolver à la main, il a tiré une fois, deux fois, trois fois, on ne sait pas ; il a tiré tant que l'officier est resté debout, puis, quand il l'a vu tomber, quand il a cru qu'il était mort, l'assassin s'est sauvé. Il ne se doutait pas qu'on l'avait vu... et que celui qu'il croyait mort se lèverait pour l'accuser.

Elle aurait pu continuer longtemps, Christiane ne l'entendait pas, elle songeait :

— Le fils de Lucienne Valboise est un assassin... Le fils de Lucienne Valboise est arrêté !

Et, par la pensée, elle se reportait en arrière, loin dans le passé, à une vingtaine d'années, un triste soir d'automne où, elle aussi, avait été accusée, où elle aussi avait été arrêtée.

Elle se souvint de toutes les étapes douloureuses de cette nuit tragique, se rappela toutes ses blessures, murmura :

— Comme elle doit souffrir !... Comme elle expie !...

Puis un doute affreux traversa son esprit :

— Comment Carl Vogel savait-il, le matin, que Maurice serait le soir un assassin ? Car il le savait, il l'avait prévenue : ce soir, vous serez bien vengée. Quel rôle louche avait-il joué dans ce drame ? De quelle infamie était-elle la complice ?

Si l'officier n'avait pas vu et dénoncé son meurtrier, si Maurice lui-même n'avait pas avoué son crime, elle se serait dit :

— Ils l'accusent injustement, il est innocent.

Mais, devant l'accusation formelle de la victime, elle ne pouvait avoir cette pensée, et, tout en demeurant certaine, l'intervention de Carl Vogel dans ce drame restait pour elle inexplicable.

Elle aurait désiré interroger Carl Vogel, mais elle ne savait où le rencontrer : Hermance Speiser l'accompagnait sans doute, personne ne pouvait la renseigner, personne ne pouvait la délivrer du doute terrible qui la harcelait.

Et, affreusement triste dans sa victoire, elle erra par le village comme une âme en peine, écoutant les uns, questionnant les autres.

Pas une voix ne s'élevait pour défendre Maurice, parce qu'il avait frappé un officier venu pour le protéger contre la colère de ses ouvriers ; son action était jugée d'autant plus lâche. Toutes les sympathies étaient acquises à celui qu'on considérait comme une victime, toutes les malédictions allaient à l'étranger, et, parmi tous ces ennemis de sa race, Christiane se sentait gênée ; un peu de honte s'ajoutait à sa tristesse.

Elle chercha longtemps Carl Vogel, jusqu'au moment où la sinistre lueur fit courir tout le monde vers le château.

Alors elle suivit la foule, courut comme les autres.

En quelques minutes, elle fut sur la pelouse. Les secours n'étaient pas organisés. Des sauveteurs improvisés s'étaient répandus dans toutes les pièces du château, jetaient par les fenêtres tous les objets qu'ils rencontraient.

C'était un spectacle lamentable que Christiane ne se sentit pas le courage de contempler plus longtemps.

Elle voulut se retirer, s'enfonça dans le parc pour gagner le chemin de l'usine, et elle se trouva dans une demi-obscurité qui contrastait violemment avec la lumière intense de la pelouse.

Elle allait lentement, troublée, bouleversée par ces malheurs successifs qui venaient d'un seul coup s'abattre sur son ennemie.

Et elle se disait, plus terrorisée que satisfaite :

— C'est moi qui ai causé tout cela !... C'est par moi que tout cela est arrivé...

Soudain elle eut un brusque recul.

Là, affaissée sur un banc couvert de neige, ployée en deux, une forme humaine gisait. Une pauvre femme éche-

velée, pâle, les yeux hagards, les traits défaits, pitoyable, et cette femme, c'était Lucienne Valboise.

Tant qu'elle avait pu, elle avait suivi son fils, oriant son innocence, implorant la pitié de ceux qui l'emmenaient, suppliant, priant ; puis lorsqu'il avait été enfermé, lorsqu'elle avait compris que ni sa douleur, ni ses supplications n'attendraient ses geôliers, elle avait voulu, comme une bête blessée, revenir à son gîte.

De loin elle avait vu les flammes dévorer sa demeure, et, haletante, elle s'était pressée, elle s'était traînée tant qu'il lui était resté un peu de force ; puis, brisée, tuée, elle était tombée là. Elle comprenait que toute lutte était vaine, qu'elle se débattait inutilement, que son fils était perdu, qu'elle était perdue, que tout était perdu, et, à moitié folle, elle regardait s'élever très haut dans le ciel, bien au-dessus des arbres du parc, les flammèches rouges, murmurait :

— Tout est fini... c'est fini, fini.

Dans sa douleur, elle entendit pourtant marcher près d'elle. Machinalement elle tourna la tête, reconnut Christiane, et un sursaut la dressa.

— Vous !... Encore vous !...

Christiane ne répondit pas, essaya de passer, mais Lucienne l'arrêta.

— Que voulez-vous ? Que venez-vous réclamer encore ? Voyons, dites, qu'exigez-vous encore ? Est-ce assez ? Êtes-vous contente ?

Remuée jusqu'au fond de l'âme, Christiane balbutia :

— Je vous plains parce que toutes les souffrances que vous éprouvez, je les ai connues, j'ai passé par toutes les douleurs qui vous déchirent, je sais qu'on en reste meurtri pour la vie, je vous plains et pourtant...

Lucienne l'interrompit :

— Et pourtant, dis-le donc, malheureuse, pourtant, ta te réjouis. Tu es venue ici pour jouir de ton triomphe, pour assister à mon agonie, pour voir mes larmes, pour rire de mon désespoir. Sois satisfaite, je souffre comme une damnée.

— Oui, une damnée, c'est le mot, car pour vous c'est l'expiation, la punition.

Lucienne eut un rire de démente :

— La punition ! Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas t'avoir fait souffrir davantage, de ne pas t'avoir écrasée quand je le pouvais.

— Ne regrettez rien, vous m'avez fait tout le mal qu'il était en votre pouvoir de me faire ; vous ne pouviez faire davantage.

— J'aurais dû te tuer ; je t'ai laissée vivre pour mon malheur.

— Et pour le mien. La mort m'eût été une délivrance, vous le savez bien.

— Que dirais-je, moi qui souffres comme tu n'as jamais souffert ?

— Ne dites pas cela. Votre martyre commence, le mien a duré vingt années ; il durera jusqu'à ma mort.

Lucienne baissa la tête, reprit plus doucement :

— Je ne méritais pas cela, non, pas cela. J'ai été coupable, oui, mais j'ai agi dans un moment de passion, de folie. Le mal que vous m'avez rendu a été calculé, raisonné. C'est odieux, odieux !...

— C'est vrai. Par votre faute, je suis devenue odieuse, lâche peut-être. Ce soir encore, je m'accusais, je rougisais de mes actes, car vous êtes arrivée à cela : me faire rougir de moi, et c'est, après la perte de ma fille, ce qu'aujourd'hui je vous pardonne le moins.

— Toujours votre fille !...

Christiane fit un pas, une flamme de colère passa dans ses yeux, sa voix s'assourdit.

— Avait-elle moins de droit au bonheur que votre fils ? Pourquoi toutes les peines devaient-elles être pour moi, pour ma fille, et toutes les joies pour vous. Pourquoi devais-je me résigner et me cacher pour pleurer, moi, la victime, quand à vous, la coupable, toutes les satisfactions étaient réservées. Ah ! non, soyez juste ; ce n'est pas parce que vingt années se sont écoulées qu'il faut oublier vos crimes !... Toujours ma fille ! osez-vous dire. Oui, toujours ! toujours ! Était-elle moins chère à mon cœur que votre fils l'était au vôtre ? Elle était toute ma vie, toute ma consolation ; je n'avais qu'elle, et pourtant

vous n'avez pas hésité : vous l'avez arrachée de mes bras, sournoisement, lâchement, honteusement. Ce n'était qu'un petit être sans connaissance, sans raison ; les plus grands misérables, les plus grands criminels ont pitié des tout petits comme elle ; ils ne voudraient pas leur faire de mal ; ils s'arrêtent étonnés et troublés devant un berceau ; un vagissement les attendrit. Vous, rien ne vous a arrêtée ; vous n'avez ressenti aucune émotion ; vous avez pris cette enfant, cette pauvre petite innocente qui souriait peut-être et vous l'avez jetée aux hasards de la vie... Elle tendait les bras peut-être pour demander dans son inconscience la protection de ceux qui l'emportaient, et vous l'avez abandonnée sans vous retourner, sans vous inquiéter de ce qu'elle deviendrait... Ah ! le voilà, le crime odieux, le crime infâme, qu'aucune passion n'excuse ! Voilà le crime qui ne pouvait rester impuni, et avouez donc, humiliez-vous donc, reconnaissez donc que si votre fils vous est enlevé aujourd'hui, ce n'est qu'un juste retour des choses d'ici-bas et que cette torture vous était due.

— Vous pouviez me frapper, mais pas mon fils ; non, vous n'aviez pas le droit de le toucher, et c'est lui que votre haine a atteint d'abord ; vous avez brisé son cœur...

— Ah ! oui, quand on est heureux, le temps efface bien des choses... N'ai-je pas eu, moi aussi, le cœur ravagé. J'étais jeune, j'étais confiante et j'aimais de toute l'ardeur d'un premier amour... J'aimais... Vous savez mieux que personne avec quel désintéressement et quelle abnégation de moi-même je m'étais donnée complètement, entièrement ; je croyais, parce que j'étais sincère, à la sincérité des autres. Qu'en avez-vous fait de cet amour-là ? L'avez-vous avili, piétiné !... Dans quelle détresse m'avez-vous laissée ? Je ne vous avais rien fait pourtant et vous vous êtes acharnée après moi avec quelle cruauté !... Vous parliez de tuer tout à l'heure. Qui de nous deux avait le droit de tuer l'autre ? En tuant son rival, votre fils prétend que c'est moi.

— Taisez-vous ! taisez-vous ! Maurice est innocent !

— Pourquoi vous croirais-je ? Quand j'ai crié mon innocence, est-ce qu'on m'a entendue, moi ? Vous saviez bien cependant, vous, que je ne mentais pas, et vous avez été la première à m'accuser. C'est vous qui m'avez désignée à la justice, c'est vous qui m'avez fait condamner, et par quels mensonges, par quelles manœuvres honteuses ! Ce soir, quand j'ai appris qu'on allait arrêter votre fils, le souvenir de mon arrestation m'est revenu naturellement à l'esprit et j'ai revécu en une douloureuse vision ce calvaire. Vous rappelez-vous ?

— Non, non... je vous en prie...

— Vous rappelez-vous cette foule ameutée contre moi, comme elle l'était tout à l'heure contre votre fils ?...

— Ne m'accablez pas, je suis si malheureuse...

— Cet interrogatoire devant vous... Vos mensonges répétés que votre haine seule justifiait, votre insistance pour me perdre, votre dédain pour la malheureuse que j'étais... Et ces mois d'attente, ces mois de prison que votre fils va connaître...

— Oh ! non, ce n'est pas possible !... Ayez pitié !...

— Puis la cour d'assises... Cet homme qui réclamait ma tête... Ce faux témoin, cette femme en deuil qui s'avancait pour me porter sans pitié, sans pitié le coup suprême...

— Oui, j'ai été tout ce que vous dites, une misérable, un infâme, une criminelle, tout ce que vous voudrez ; mais que votre vengeance s'arrête ici ; n'allez pas plus loin, ne continuez pas.

— Et enfin le jugement, la condamnation. Ah ! la condamnation !... La honte pour toute la vie, la marque au fer rouge, l'innocente jetée parmi les filles, les voleuses, les criminelles de toutes sortes. L'innocente enfermée pour des années, seule avec cette torture qui la rongé, qu'elle est condamnée et que sa fille est perdue.

Lucienne s'éroula sur le banc, frissonna.

— Toutes ces souffrances me sont réservées.

— Toutes ces souffrances venaient de vous. Vous souvenez-vous encore : je vous disais, dans ce couloir obscur où vous vous étiez placée pour insulter une dernière fois celle que les gendarmes emmenaient et qui allait être séparée du monde, celle que vous saviez innocente et

que vous veniez de faire condamner, je vous disais : Tout se paye.

— Vous avez tenu parole.

— J'étais venue vous retrouver ici, pour me venger de vous jusqu'à la mort. Je n'ai été pourtant, sachez-le, que pour peu de chose dans les souffrances qui vous ont été données ; elles sont venues par la force des choses, parce qu'il devait en être ainsi, parce que vous aviez été trop coupable, que vous deviez souffrir, expier, qu'il le fallait. Je voudrais vous frapper encore, mais je n'en ai plus le courage ; vous êtes à terre, je vous abandonne à votre douleur.

— Nous sommes quittes.

— Oui, nous sommes quittes, mais blessées à mort toutes les deux. Vous voilà, comme moi, seule dans la vie à parler de ce soir ; le même martyre nous sera commun et, si votre désespoir vous laisse un moment de répit, un instant pour réfléchir, vous serez épouvantée en songeant que vous avez pu me faire tant de mal injustement.

Christiane fit quelques pas. Lucienne se souleva, murmura d'une voix à peine distincte :

— Mademoiselle Dangeville...

Christiane se retourna.

Elle joignit les mains, balbutia :

— Je vous demande pardon.

Christiane hésita, puis répondit lentement :

— Pas encore, je ne puis pas... Je vous pardonnerai quand vous m'aurez rendu ma fille.

Alors Lucienne trembla, elle eut une geste de folie et elle s'enfuit en répétant :

— Comme une damnée !... comme une damnée !...

Un instant, infiniment troublée et émue, Christiane la suivit des yeux. Elle allait se cacher, pleurer à son aise du côté de l'usine, là où l'ombre était plus épaisse, et, ne voulant plus la rencontrer, Christiane revint, elle, vers le château qui achevait de se consumer.

XIII

TOUT LE PASSÉ

Pied à pied, maintenant, on luttait contre l'incendie. Des pompes accourues des villages voisins vomissaient sur le brasier intense des torrents d'eau ; peut-être pourrait-on préserver une partie du château ; une aile peut-être resterait debout au milieu des ruines accumulées.

Les soldats aussi étaient arrivés et, sous la direction de leurs officiers, faisaient tous leurs efforts pour arrêter le fleau dans sa marche envahissante.

Christiane se heurta à eux, fut repoussée par eux sur la pelouse, parmi les habitants de Neustadt terrifiés.

Ils parlaient, discutaient ; on ne les entendait pas.

Tous les bruits étaient étouffés par le sourd rugissement du feu destructeur.

Des pans de mur s'écroulaient avec un fracas assourdissant ; d'énormes poutres se dressaient, se tordaient, se brisaient, retombaient dans l'immense foyer en soulèvant des milliers d'étincelles, et Christiane demeura là, hypnotisée par l'horreur de ce spectacle.

Soudain, du brasier même, dominant le ronflement de l'incendie, le craquement des bois, la plainte des pierres, un cri de mort partit, glaça tout le monde.

Qui donc était demeuré là ? Qui donc, ignorant ou inconscient, vivait parmi ces flammes ? Quelle proie la mort allait-elle s'offrir ?

Une seconde fois retentit l'appel désespéré, et un cri d'épouvante poussé par toute cette foule lui répondit.

A une fenêtre du premier étage une femme venait d'apparaître.

Ses vêtements flambaient, ses cheveux flambaient, ses yeux fous cherchaient un refuge.

Et un nom courut sur toutes les lèvres :

— La démente !... La folle !... Anna Clauss !...

Où, Anna Clauss, Pascaline n'étant plus là pour la surveiller, elle était sortie en riant. Elle allait donc pouvoir satisfaire le désir qui, depuis quelques jours, la tourmentait.

Elle ne comprenait pas l'entêtement de Pascaline à demeurer dans sa triste chaumière, quand elle pouvait vivre au château, et, aussitôt libre, cédant à l'instinct qui la poussait, elle avait voulu retrouver la jolie chambre où pendant quelque temps elle s'était trouvée si bien.

Elle avait profité du désarroi qui avait suivi l'arrestation de Maurice, s'était glissée dans le château, enfermée dans la chambre qu'elle avait occupée.

Et elle s'était trouvée très heureuse.

Du fauteuil dans lequel elle s'était enfoncée, elle avait entendu les premiers cris.

— Au feu ! Au feu !

Elle s'était mise à rire.

— Cela m'est bien égal, ils peuvent crier ce qu'ils voudront, je ne sortirai pas d'ici.

Puis la lueur de l'incendie avait éclairé sa chambre ; elle aurait pu se sauver encore peut-être, mais, dans sa folie, elle pensa :

— Voilà encore qu'ils s'acharnent après moi ; ils ont mis le feu pour me faire sortir, ils sont là en bas, qui crient, qui m'attendent, qui me menacent ; ils veulent encore me faire du mal, je ne sortirai pas.

Les vitres sautèrent, les portes s'enflèrent, le feu entra chez elle.

Terrifiée, cette fois, elle recula dans un coin comme une bête traquée, et la fumée l'aveugla, l'étouffa, les flammes léchèrent ses vêtements.

Elle allait tomber asphyxiée, elle hurla, se précipita vers la fenêtre.

Au-dessous d'elle, des cris se croisaient :

— Sauvez-la !... Sauvez-la !...

Une voix brève commanda :

— Une échelle !...

On n'eut pas le temps de l'apporter. Anna Claus venait d'enjamber la fenêtre et s'abattait parmi les soldats, tombait comme une masse, s'aplatissait en un sordide écrasement de chair et d'os.

Des soldats se jetèrent sur elle, éteignirent ses vêtements, emportèrent ce pauvre corps brisé.

Le cœur crispé, la gorge serrée par l'épouvante, Christiane avait assisté à cette horrible scène.

Elle demanda aux soldats qui passaient près d'elle, en courant :

— Vit-elle encore ?

Ils haussèrent les épaules ; elle les suivit à l'usine, étendit elle-même le dur matelas sur lequel on déposa la malheureuse.

Un des soldats proposa :

— Si on allait chercher le major ?

Un autre eut un geste d'insouciance.

— Pourquoi faire ? Si elle n'est pas morte, elle n'en vaut guère mieux ; ce n'est pas lui qui la sauvera.

Christiane insista :

— Si, si, je vous en prie, faites venir le médecin ; il pourra la soulager, peut-être.

— Bah !

— Vraiment, ce serait une mauvaise action que la laisser mourir sans rien essayer, sans rien tenter.

— Si cela peut vous faire plaisir, ça ne coûte pas cher.

Cinq minutes après, le major arrivait ; il la regarda à peine, s'adressa à Christiane, qui était demeurée seule près de la mourante :

— Vous êtes parente de cette femme ?

— Non, monsieur ; je ne la connais même pas.

— Tant mieux, parce que, vous savez, son affaire est réglée.

— Je m'en doute. Mais n'y a-t-il rien à faire ?

Il eut pour Christiane un regard de pitié :

— Vous ne l'avez donc pas regardée ! Elle n'en a pas peur longtemps, et on ne peut souhaiter qu'une chose, c'est qu'elle ne reprenne pas connaissance.

— Oui, car elle souffrira, n'est-ce pas ?

— C'est probable ; mais on peut espérer que si elle est terrible, l'agonie ne sera pas longue. Je ne comprends pas comment elle respire encore.

— Je resterai jusqu'au bout... Que dois-je faire, si elle souffre trop ?

Il eut un vague sourire.

— Ce que vous voudrez.

— Mais encore, docteur ?

Il s'en allait, répétant :

— Tout ce que vous voudrez... Et ce que vous ferez et rien...

Dans cette usine froide, à peine éclairée, Christiane se retrouva seule avec l'agonisante.

Elle alla chercher de l'eau, déchira son mouchoir, en fit de minces compresses.

Puis, au moment de les poser sur ce front brûlant, elle s'arrêta.

Le médecin lui avait dit :

— Il vaut mieux qu'elle ne reprenne pas connaissance.

Alors, il était préférable de ne pas essayer de la ranimer, la laisser mourir ainsi, tout doucement.

Elle tira un banc près du matelas étendu à terre, prit le poignet d'Anna Claus.

Machinalement, elle chercha le pouls, et il lui sembla au bout de peu de temps que les pulsations s'affaiblissaient, s'écartaient.

Dieu merci ! elle allait s'éteindre sans souffrir.

Plus d'un quart d'heure encore, la syncope persista ; puis les lèvres tuméfiées soulevèrent, une lente plainte s'en échappa.

Et, comme une lampe avant de s'éteindre brille tout à coup d'une flamme plus haute, avant de s'achever, cette vie eut un dernier éclat.

Les yeux d'Anna s'ouvrirent, restèrent un instant fixés vers le même point, puis cherchèrent autour d'elle.

Elle aperçut Christiane ; elle sembla l'implorer :

— Ah ! comme je souffre !...

Sa voix était changée ; elle était maintenant faible et douce comme une voix d'enfant.

Christiane se pencha, doucement, bassina son visage.

— Ne parlez pas, ne bougez pas, surtout...

— Où suis-je donc ? Pourquoi suis-je ici ?

— Vous avez eu un accident ; on vous a apportée à l'usine de M. Valboise.

Entre deux plaintes, Anna répéta :

— Valboise...

Elle semblait faire un effort pour se souvenir ; elle dit enfin :

— Je ne connais pas ce nom-là... Pourquoi ne suis-je pas à Neustadt ?

— Ne vous tourmentez pas, ne cherchez pas, vous êtes à Neustadt.

— Ah !...

Elle dévisagea Christiane.

— Mais vous non plus je ne vous connais pas.

— Je suis étrangère, en effet.

— Etrangère... Pourquoi êtes-vous près de moi alors ?

— Parce que je vous ai accompagnée... Je voulais vous soigner ; je me trouvais là lorsque vous êtes tombée de ce château en flammes, vous vous rappelez ?

Ses yeux s'emplirent d'épouvante.

— Ah ! oui... oui, l'incendie... Oui, je me rappelle...

Elle voulut porter la main à son front, eut un cri de douleur :

— Ah !... j'ai le bras brisé, n'est-ce pas ?... tout le corps brisé !... Ah !... je ne suis qu'une blessure, et je souffre !... Dieu ! que je souffre !...

Christiane se désespérait de ne pouvoir rien faire pour calmer cette souffrance, et tout l'esprit absorbé par cette question :

— Que puis-je faire ?

Elle disait inconsciemment les mots qui arrivaient à ses lèvres :

— Oui, vous avez été blessée... douloureusement... mais pas gravement. Seulement il ne faut pas vous agiter, remuer comme vous le faites... Il faut vous laissez soigner, sans vous inquiéter de ce qui est arrivé...

Du reste, maintenant vous voilà plus tranquille, puisque vous êtes renseignée, puisque vous savez...

Anna l'interrompit brusquement :

— Non, je ne sais pas !... Je ne sais pas, vous dis-je, je ne sais rien... Il y a là, dans ma pauvre tête, un grand trou, un grand trou noir... un vide immense... Je veux savoir, je n'y arrive pas !... C'est comme un large

fossé que rien ne peut combler... une coupure dans ma vie.

Son front se contractait, ses paupières se baissèrent, sa bouche se tira, un frisson la parcourut.

— L'incendie !... L'incendie !... Je me souviens bien... Qu'est-ce que je faisais dans ce château, moi... Oui, oui, je me cachais parce qu'on me poursuivait, parce qu'on m'injurait, parce qu'on voulait me battre...

Christiane eut qu'elle défilait ; elle essaya doucement de la faire taire.

— Mais non, mais non, personne ne vous voulait de mal, je vous assure.

— Personne ?... Si, tous me voulaient du mal, c'est Carl Wogel qui les a excités contre moi... Ils me chassaient, ils criaient : Anna Clauss !... La folle !... La folle !...

Christiane ne put retenir un léger mouvement de surprise.

Tout à l'heure, lorsqu'elle avait aperçu cette forme humaine au milieu des flammes, elle n'avait pas, dans son angoisse, entendu ou compris son nom.

Elle savait maintenant.

— Anna Clauss, la folle !...

C'était la mère de Pascaline, la mère de cette jeune fille qui devait épouser Maurice, de cette jeune fille qu'elle avait vue un jour pour la faire souffrir, pour lui imposer le dur sacrifice de renoncer à celui qu'elle aimait. Pascaline !... Elle la revoyait, comme elle l'avait vue le matin de ce jour, qui devait être pour elle triomphant, et qu'elle, Christiane, avait changé en un jour de deuil. Elle la revoyait si jolie et si douce dans sa tristesse ; si digne et si courageuse dans son immense douleur.

Pascaline !... L'innocente victime de sa rancune, celle qu'elle avait fait pleurer, rendu malheureuse, celle qui méritait toutes les pitié, et qui avait eu toutes les peines. Celle que Maurice accusait, maudissait, celle qui, maintenant peut-être, succombant sous l'énorme poids de toutes les douleurs accumulées, était tombée pour ne plus se relever.

Oh ! la troublante coïncidence qui voulait que la mère mourut entre les bras de celle qui avait torturé sa fille. Plus émue, plus apitoyée, Christiane s'inclina.

Sur le front plissé d'Anna Clauss, sur ses joues creusées, des gouttes de sueur perlaient, des larmes glissaient.

Quel obscur travail se faisait dans ce cerveau !... Quel effort surhumain gonflait ces veines violacées !...

Quelle lutte désespérée pour rapprocher les deux morceaux de cette vie qui s'achevait, le présent du passé. Sa voix n'était plus qu'un souflet et elle bégayait avec une singulière obstination ce mot, qu'après tant d'années elle commençait seulement à comprendre.

— Folle !... Folle !...

Christiane appuya sa main sur son front, comme pour lui faire sentir sa présence, pour lui dire qu'elle n'était pas seule, que près d'elle quelqu'un veillait, qui saurait bien la garder et la défendre contre tous les cauchemars.

Les yeux de la mourante se tournèrent, remercièrent d'un regard très doux.

— Folle !... C'est vrai que j'ai été folle !...

— Mais non... mais non...

— Si... Ils ne mentaient pas, je m'en rends compte...

Des années, pendant des années, ce fut la nuit. Que s'est-il passé pendant cette longue nuit ?... Quoi ?... Il me semble que je m'éveille après un long rêve, et de ce rêve il ne reste plus rien ; je me retrouve telle que j'étais avant de m'endormir...

Absorbée, Christiane la laissait dire, caressait son visage d'un geste machinal.

Et, d'une voix lente, à chaque instant coupée par la douleur, elle continuait :

— Folle !... Combien de temps ? Une vie !... Et il a fallu cet accident terrible pour me rendre la raison, et c'est au moment de mourir que je me retrouve enfin. C'est parce que la mort m'a touché que je retrouve toute ma lucidité ; avant de disparaître pour toujours, l'âme

reprend chez moi toute sa force et toute sa puissance.

— Voulez-vous chasser ces tristes pensées. C'est maintenant que vous divaguez. Nous vous sauverons, vous le savez bien.

Ses paupières se baissèrent.

— Non. Si j'avais dû vivre, je serais restée dans la nuit où j'étais plongée. C'est l'agonie qui me donne cet éclair de raison. Alors, ce qu'on dit est vrai. Au moment de s'abîmer dans l'éternité, par un brusque retour en arrière, on revoit toute sa vie... Toute ma vie !... Oui, je vois clair maintenant dans ce qui fut si longtemps la plus complète obscurité. Je me vois enfant, à Neustadt, et voilà tous les souvenirs de ma jeunesse qui s'éveillent... Mes amies, les compagnes de mes jeux, je les reconnais toutes... toutes celles qui plus tard se sont acharnées après moi. Pourquoi ?... Elles étaient bonnes, pourtant. Pourquoi ont-elles cru Carl Wogel ?...

Elle s'arrêta un instant, rêva.

— Carl Wogel !... mon bourreau ! Lui que j'aimais tant, lui que je voulais heureux, lui que je voulais servir toute ma vie, m'avoir ainsi traitée, m'avoir ainsi martyrisée !... C'est pour lui cependant que j'étais partie. Cet argent que je désirais gagner, c'était pour lui plus que pour moi. Et comment m'a-t-il accueillie lorsque je suis revenue !... Oh ! ce retour, ce retour !... Cette arrivée dans ce dîner de fiançailles !... Je les revois tous comme ils étaient alors, tous : Catherine Bach, ses parents, le père Kuntz ; je les revois tous me maudissant, m'accusant, m'injuriant, me chassant... Ah ! l'atroce nuit et l'affreux réveil ! Il fallait que je devienne folle pour n'en pas mourir.

Encore une fois, Christiane essaya de la faire taire.

— Ne vous fatiguez pas ainsi ; reposez-vous, il le faut ; votre rétablissement l'exige.

Un sourire erra sur ses lèvres :

— Tous ces événements passent devant mes yeux, rapidement, comme en un tableau qu'une main puissante déroulerait. Laissez-moi parler mon rêve, c'est le dernier.

— Le médecin a défendu...

— Le médecin, quand il reviendra, constatera ma mort ; une minute de plus, une minute de moins, qu'est-ce que cela peut faire !... Tout à l'heure, la cloche de mon vieux Neustadt sonnait le tocsin ; demain matin, elle finira mon glas... mon glas ; on l'écouterait avec indifférence ; ma mort ne laissera de regret à personne, à personne, si ce n'est à Pascaline... Pourquoi n'est-elle pas là, près de moi, Pascaline ?

Christiane rougit :

— Je ne l'ai pas vue pendant toute cette soirée ; elle n'a pas encore appris votre accident, sans doute ; le château brûle toujours, et...

— Et on n'a pas songé à la prévenir ! Je comptais si peu pour tous ces gens. J'aurais voulu la revoir, pourtant, avant de m'endormir pour tout à fait.

— Je vais la faire demander.

— Non... Il vaut mieux qu'elle vienne quand tout sera fini, qu'elle n'assiste pas à ce navrant spectacle qu'est la mort, cela vaut mieux, ce sera pour elle une souffrance de moins... Pauvre petite, elle va être toute seule, maintenant... Elle a toujours été bonne et affectueuse pour moi ; sans elle, je serais morte de misère, et je l'aimais, dans ma démence même, comme si elle avait été vraiment ma fille.

Christiane pensa :

— Est-ce qu'elle va délirer ?

Et, tout haut :

— Vous voyez bien, vous bavardez et vous vous fatiguez. Savez-vous que vous venez de me dire que Pascaline n'était pas votre fille ?

— J'ai dit la vérité à vous comme aux autres, comme à tout le monde. Pascaline n'est pas ma fille.

— Allons, c'est bon, taisez-vous, maintenant.

— Vous ne me croyez pas, vous non plus ?

— Si vous dites un mot de plus, je pars.

— Non, vous resterez près de moi... Écoutez...

— Non, je n'écoute pas.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! tout le monde, jusqu'au dernier moment, jusqu'après ma mort, me croira donc coupable... Ah ! cela m'est égal, vous savez aujourd'hui ce qu'on pense de moi, cela m'est bien égal, bien indifférent : mais il faut pourtant qu'on sache qu'on a été envers moi, abominablement injuste, atrocement cruel ; il faut qu'on sache que Carl Vogel est un lâche et un menteur... Il faut que tous ceux qui m'ont fait du mal se disent : nous l'avons martyrisée, et elle ne méritait pas nos injures : nous l'avons rendue folle, et elle était innocente. A chacun son dû : pour eux le remords, mais pour moi du moins la pitié.

Malgré elle peut-être, Christiane laissa échapper :

— Oui, il est des souffrances qu'on n'oublie jamais.

— Même dans ma folie, j'avais peur d'eux.

— Mais pourquoi vous a-t-on fait souffrir ainsi ?

— Parce que les hommes sont méchants et orgueilleux, parce qu'ils sont prompts à accuser et qu'ils ne veulent pas avouer leur erreur. Carl Vogel savait que je l'aimais, que j'étais incapable d'une trahison ; il a pourtant affirmé que Pascaline était ma fille, une fille que j'avais eue il ne savait où, et on l'a cru.

— Je ne comprends pas ; il vous était si facile de prouver votre innocence !

— Oui, très facile, si on avait voulu m'entendre d'abord... si je n'avais perdu la mémoire ensuite.

Intéressée, Christiane demanda :

— Ainsi c'est vrai, c'est bien vrai, Pascaline n'est pas votre fille, c'est vrai ?

— Je l'ai toujours répété, je le jure encore, mais peu importe, elle a souffert à cause de moi comme si elle avait été responsable... On lui a fait payer cher, à elle l'innocente, la faute qu'on reprochait à celle qu'on croyait sa mère... Les lâches !... Si le même sang ne coule pas dans nos veines, nous avons passé par les mêmes malheurs, les mêmes détresses ; c'est un lien très puissant cela : elle m'est aussi chère que si elle était mon enfant... Que va-t-elle devenir ?... Je ne lui servais pas à grand'chose, j'étais une charge pour elle, mais j'étais aussi un chien de garde... Qui la protégera désormais, ma pauvrete !...

Elle se tut ; une expression d'angoisse passa sur son visage.

Elle cherchait comment sauver Pascaline, la mettre à l'abri de tous les coups qu'elle redoutait, et des mots sans suite venaient à ses lèvres :

— Ils la tueraient... les misérables !... Seule... avec eux... Non, non ! il faut qu'elle parte... qu'elle parte... Fuir... ou se cacher, comment ?... Comment !...

Elle eut une exclamation de triomphe :

— Oh !...

Et en quelques secondes elle usa ce qui lui restait de force à poursuivre la même pensée.

Puis elle reprit, haletante :

— J'ai eu tort tout à l'heure de vous retenir... de vous empêcher de l'appeler... Il faut que je lui dise... il faut qu'elle vienne tout de suite... Seigneur, je n'aurai pas le temps ! Seigneur !...

— Quelqu'un va la chercher.

— Non... elle arrivera trop tard, et pourtant il faut... il faut...

Dans son regard de douleur se glissa une lueur de désespoir.

— Mourir sans la rendre heureuse, quand je le puis... la fatalité me poursuivra donc jusqu'à mon dernier soupir.

De sa poitrine oppressée, un râle monta à ses lèvres.

— C'est la fin... Écoutez... écoutez... puisque le hasard vous a amenée près de moi... Vous êtes bonne, puisque vous, étrangère, vous ne m'avez pas abandonnée comme les autres... Vous êtes bonne et charitable ; sauvez Pascaline.

Pleine de pitié, Christiane se pencha :

— Comment ?... Que puis-je faire ?...

— Approchez... Approchez, regardez-moi, que vos yeux ne quittent pas les miens. C'est cela, plus près encore, ou, comme ceci... Promettez-moi de répéter à Pascaline ce que je vais vous dire.

— Je vous le promets.

— Vous ne me mentez pas, je le sens... Dans quelques minutes, lorsque ce sera fini, vous irez la trouver.

— Oui.

— Et vous lui direz le secret de sa naissance, ce secret que pendant tant d'années j'avais perdu dans ma démençe, et qu'un dernier éclair de raison me rend avant de partir pour le grand voyage... C'est son bonheur que je vous confie.

— Sans rien en omettre, je lui répéterai toutes vos paroles.

La respiration d'Anna Claus devenait plus difficile, elle dut s'interrompre, mais presque tout de suite continua :

— Son père est riche, il faut qu'elle parte, qu'elle aille le retrouver... qu'elle lui dise qui elle est. Il avait promis d'avoir soin d'elle... mais jamais je n'ai rien reçu et je n'ai pu lui écrire... Elle le retrouvera, lui dira : « Je suis celle qu'Anna Claus, votre servante, a emportée un soir d'automne... celle que vous lui aviez confiée... On a toujours cru là-bas, en Allemagne, que j'étais sa fille... Pendant des années elle a été folle et n'a pu me dire votre nom qu'en mourant... Je suis seule maintenant. » Vous vous rappellerez bien, n'est-ce pas ?

— Je n'oublierai rien. Où habite-t-il, cet homme ?

— Attendez... Attendez... J'étouffe... Ah !... Loin d'ici... en France... en Lorraine.

Le cœur étreint, soudain Christiane répéta :

— En Lorraine !...

— Oui, un petit village... pas très loin de Metz.

— Pas très loin de Metz !

— Un petit village perdu où j'ai été servante quelques jours seulement... Saint-Ail... Saint-Ail.

Horriée, Christiane poussa un cri :

— Saint-Ail !... Vous dites Saint-Ail !...

— Pourquoi vos yeux s'embussent-ils d'effroi ?... Pourquoi tremblez-vous ?

— Je... je ne tremble pas.

— Si, vous grelottez... Je ne sens plus vos mains... Ah ! elles sont froides comme les miennes.

— Non... Mais ce que vous dites est impossible... impossible !

— Il faut me croire... sans discuter... Je ne puis plus parler, ma bouche se paralyse... Trahirez-vous votre serment, dois-je continuer ?

— Oh oui ! oh oui ! Son père... son nom ?

— Il avait, d'une maîtresse que je n'ai pas connue... cette fille. Elle était chez... chez un berger, une pauvre maison au bout du village.

Christiane écoutait, mortellement angoissée, gémissait :

— Mon Dieu !... Mon Dieu !...

— Un soir, il me dit : « Il faut l'emmener, que personne ne sache... » Il me conduisit en automobile à Metz.

Renversée sur le matelas, son oreille près de la bouche de la mourante, Christiane haletait.

— Vous... Vous... C'était vous... C'est elle !...

— Je pris avec la petite le train pour Berlin, je revins ici dans mon pays.

— Son nom, Anna, le nom de cet homme !

Démurement, les yeux d'Anna Claus s'agrandirent.

— Son nom... oui, son nom... je le savais tout à l'heure pourtant... son nom...

Ses lèvres s'écartèrent, sa bouche demeura entr'ouverte.

— Vous lui direz : Ton père s'appelle... s'appelle...

Elle n'avait plus qu'un souffle, elle fit un effort suprême :

— S'appelle Fre... Frencuse.

Christiane se rejeta en arrière, livide, plus blême que celle qui mourait.

Pendant quelques minutes elle resta rigide, crispée, l'âme déchirée par une seule pensée :

— Gillette... ma Gillette... Qu'ai-je fait de toi, mon Dieu !

Puis un frisson secoua son corps, elle eut une plainte, son cœur creva, elle s'abattit.

Une dernière contraction tendit les lèvres d'Anna Claus, une ombre s'étendit sur son visage... la mort passa...

TROISIÈME PARTIE

L'Autre Calvaire

I

L'IMMOLATION

Indifférente à la rumeur qui l'enveloppait, Pascaline s'en allait vers sa destinée.

Elle traversa le village, fendit sur la place les groupes affolés, marcha droit à l'auberge de Carl Vogel.

Jamais elle n'était entrée dans cette maison ennemie ; jamais elle n'était passée devant cette porte sans une vague appréhension.

Pour la première fois, elle allait ce soir en franchir le seuil, et c'était pour se sacrifier, pour s'immoler.

Défaillante, elle s'adressa à Catherine Bach, qui la regardait d'un air narquois :

— Monsieur le Lieutenant Stelmann ? s'il vous plaît. La femme de Carl Vogel eut un sursaut, ses yeux pétillèrent, un sourire plissa ses lèvres.

— Comment, la belle Françoise, vous venez soigner notre blessé !

Pascaline rougit, détourna les yeux.

— En rentrant, tout à l'heure, il m'avait bien dit en riant : On viendra peut-être me demander ce soir ; mais j'étais loin de penser à vous. C'est gentil, ce que vous faites là.

— Je vous en prie, madame...

— Oui, oui, je comprends, vous êtes pressée d'être avec lui, hein !... Elle eut un geste de détresse.

Voilà donc ce qui l'attendait. Elle, dont l'âme était sans souillure, devrait rougir sous tous les regards, devant tous les sourires. Elle, dont la vie était sans tache, allait être méprisée et outragée comme la dernière des filles.

Elle avait voulu fuir, mourir, et, tout son courage disparu aux premiers coups qu'elle recevait, elle fit quelques pas en arrière.

Puis le souvenir de Maurice vint à sa pensée. Elle allait le laisser là, le cher être qu'elle adorait, souffrir pendant des années et des années, sans rien faire, sans tenter l'impossible pour le sauver.

— Est-ce possible ?

Qu'importait sa vie, à elle... Qu'importaient ses souffrances et son martyre, si son sacrifice apportait à Maurice un peu de bonheur.

N'avait-il pas pris sa défense, lui ?... Lorsque tout le monde l'accablait, n'avait-il pas été le seul à lui tendre la main ?... Ne lui avait-il pas offert son existence tout entière ? Les seules joies qu'elle avait eues ne venaient-elles pas de lui ?

Comment, quand sonnait l'heure de se dévouer pour lui, pouvait-elle songer à se dérober ?

Elle pensa :

— On pourra rire et me blâmer, moi je n'aurai rien à me reprocher et cela me suffira. Ce n'est jamais que ma vie que je donne et c'est si peu de chose !

Elle revint près de Catherine Bach.

— Je vous ai demandé, madame, où je pourrais trouver M. le Lieutenant Stelmann ?

— Vous êtes bien impatiente. Allons, j'ai pitié de vous. Sur le palier, en haut de l'escalier, il y a quatre portes. C'est la première à droite.

— Merci.

Elle passa résolue, s'engagea dans l'escalier.

Catherine Bach ricana encore :

— Amusez-vous bien.

Pascaline eut un triste sourire, se dit :

— Sois courageuse, ce n'est que la vie que tu sacrifies, ce n'est rien !

Elle s'arrêta pourtant sur le palier, suffoquée par les battements précipités de son cœur. Quelques minutes seulement, qui lui servirent à rassembler ses idées, à se rendre un compte exact de sa situation, à préparer sa défense.

Parce qu'elle était plus près du danger, elle retrouvait un peu de force, elle était plus vaillante.

Il lui fallait se décider pourtant à entrer.

Et cela surtout lui était pénible.

Elle se disait :

— Tout à l'heure je lutterai, j'inventerai toutes les ruses pour me garder et pour sauver Maurice, mais maintenant il me faut entrer chez lui, avoir l'air d'une victime qui vient s'offrir. Ah ! cela, oui, c'est dur, c'est dur...

Elle frappa enfin.

Une voix cria :

— Entrez !

Elle se raidit, et, livide, malgré sa volonté, elle tourna la clef.

Il était à demi renversé dans un fauteuil, il se leva vivement, eut une exclamation de triomphe.

— Ah !... vous... Enfin !

Elle se soutenait à la porte ; il avança son fauteuil.

— Mais... je vous en prie.

Pascaline secoua la tête.

— Comment ! vous ne voulez pas vous asseoir ?

Sa voix était toute changée, sourde à peine perceptible.

— Attendez... attendez, tout à l'heure, peut-être.

Richard Stelmann n'insista pas et, souriant, aimable, il reprit :

— Je suis, croyez-le, bien heureux de vous voir ici.

— Humiliée, vaincue...

— Non, non ! ni humiliée ni vaincue : confiante, tout simplement.

— Oh ! confiante !... C'est peut-être beaucoup dire, monsieur... Vous oubliez pourquoi je suis venue. Quelle confiance puis-je avoir en vous ?

Il rougit.

— Ne m'accusez pas. J'ai été tout à l'heure d'une brutalité que rien ne peut excuser, rien, si ce n'est peut-être le profond amour que j'ai pour vous. Que cet amour soit au moins pour moi une circonstance atténuante. Je vous demande pardon, mademoiselle.

— Mais, si vous reconnaissez combien votre conduite fut indigne, vous êtes prêt à réparer le mal que vous avez fait ?

— Certes.

— A dire la vérité sur le drame de ce soir ?

— Toute la vérité.

— A sauver l'innocent que vous avez accusé, injustement, excusez le mot, lâchement.

— Comme vous l'aimez !

— Il vous est facile d'en juger, puisque je suis chez vous.

L'officier ne put retenir un geste d'impatience.

— Ah ! vous êtes bien toujours la même, orgueilleuse, même avec ceux qui tiennent votre destinée entre leurs mains.

— Surtout avec ceux-là, monsieur.

— Je saurai bien le briser, pourtant, cet orgueil.

— Ce sera une tâche difficile, je vous en prévient.

— Orgueilleuse, jusque dans la prière.

— Vous vous méprenez, je ne prie personne.

— Alors, qu'êtes-vous venue faire ?

Elle affermit sa voix :

— N'avez-vous pas insinué tout à l'heure que j'avais raison d'avoir confiance en vous ? J'ai cru du moins en votre parole. Lorsque vous m'avez laissée sur le chemin, là-bas, vous m'avez dit : Venez me demander sa grâce et votre fiancé sera sauvé. Alors, monsieur... Alors, me voilà.

Un sourire glissa sur ses lèvres.

— C'est donc bien une grâce que vous venez me demander ?

Pascaline refoula les larmes qui l'étranglaient.

— Eh bien ! oui, j'ai eu tort, j'ai eu un instant de folie, j'oubliais que ce n'était pas seulement de moi qu'il s'agissait, qu'une autre souffrait que je pouvais sauver...

— Au prix de tous les sacrifices ?

— De toutes les humiliations, oui, monsieur... Et je vous demande pardon et je vous supplie... Vous enten-

dez, je vous supplie de faire votre devoir, d'être un honnête homme et non pas un assassin.

— Oh ! oh !...

— Je ne veux pas vous blesser, oh ! non, je ne le veux pas, mais vous savez bien vous-même qu'en laissant condamner M. Valboise, vous seriez coupable d'un crime, d'un crime abominable...

Richard l'interrompit :

— Inutile de continuer. Je viens de vous dire que j'étais disposé à faire remettre M. Valboise en liberté.

— Je savais bien qu'un officier ne pouvait être infâme au point de faire condamner un innocent ; je ne vous en remercie pas moins vivement, je n'oublierai pas que vous avez exaucé la première prière que je vous ai adressée.

Il s'approcha d'elle en souriant.

— Je ne veux plus entendre ce mot-là, je ne veux plus recevoir de vous que des ordres.

Pascaline pâlit légèrement, recula, essaya de sourire.

— Je n'abuserai pas de la permission.

— Je désire, au contraire, que vous ne me ménagiez pas. Je serai si heureux de vous servir.

Il lui fallait un courage énorme pour se contenir, mais elle lutta pour Maurice, et, dans sa douleur, elle conserva tout son sang-froid, jouait jusqu'au bout le rôle qu'elle s'était imposé.

Elle se força à rire.

— Et si je vous prenais au mot ?

— Vous feriez de moi le plus heureux des hommes.

— Vraiment ! Eh bien, nous allons voir. Vous ne souffrez pas trop ?

— Quand vous êtes près de moi, je ne puis pas souffrir.

— Sérieusement ?

— Un peu de fièvre seulement.

— Cela ne vous empêcherait pas de sortir ?

Il comprit sans doute, car son visage changea d'expression et il répéta presque durement :

Sortir ?...

— Oh ! avec moi.

— Où me conduirez-vous donc ?

Elle hochait la tête.

— Votre obéissance n'est pas aveugle... Enfin, je veux bien vous renseigner. Vous pouvez d'un mot, c'est vous qui l'avez dit, faire rendre la liberté à M. Valboise. Il faut dire ce mot-là.

— Vous êtes bien pressée.

— Je l'avoue.

— Vous ne pensez qu'à lui.

— Je pense aussi à vous ; vous devez être très gêné de sentir cet homme en prison par votre faute.

— Pas du tout.

— Vous n'avez pas hâte de vous éveiller de ce cauchemar ?

Il se planta devant elle.

— Vous vous moquez de moi ?

— Je vous assure que non.

— Vous auriez tort, du reste, car je suis prêt à vous suivre, mais vous connaissez mes conditions ?

Elle tressaillit, pâlit un peu plus, mais ne se troubla pas.

— Ah ! il y a des conditions ?

— Ne faites pas l'ignorante, je vous en prie.

— Comment connaîtrais-je vos conditions, m'en avez-vous parlé ?

— Vous savez très bien ce que je veux dire.

— En venant ici, chez vous, en vous suppliant, ne me suis-je pas humiliée suffisamment ? C'était, je crois, la seule condition que vous exigiez de moi. Voulez-vous que je vous renouvelle ma prière, que je... je ne sais pas, moi... que je m'agenouille devant vous ?

— Assez, assez, pas tant de phrases, c'est oui ou non.

Pascaline dit douloureusement :

— Le marché...

— Appelez la chose comme vous voudrez, j'y attache peu d'importance.

Elle reprit avec plus de force.

— Oui, c'est le marché... Votre générosité n'était qu'apparente, tous les beaux sentiments que vous étalez n'étaient qu'une façade croulante... C'est le marché. Pour faire votre devoir, il faut vous payer votre conscience est à vendre, combien ?

— Aucune injure de vous ne peut m'atteindre.

— Ce n'est point vous injurier que vous demandez vos conditions, puisque c'est vous qui avez prononcé ce mot. Allons, dites-les, n'hésitez pas. Nous sommes seuls, personne ne peut nous entendre, ne vous gênez pas, je suis sans défense, vous pouvez tout vous permettre, ce ne serait pas la première fois, du reste, que je serais outragée par vous, avec moi vous avez toujours eu beaucoup de... courage, ne craignez rien. Allons, ces conditions, dites-les donc !... Dites-les donc !... Osez donc cette infamie !... Qu'attendez-vous ?... Seraient-elles si honteuses, si abominables qu'elles vous effraieraient vous-même ?...

Il se mordait les lèvres rageusement.

— Vous vous trompez, mademoiselle, je sais ce que je veux, je n'en rougis pas.

— Alors, dites... Vos conditions ?

— Je vous aime.

— Je vous ai répondu déjà.

— Oui, j'ai déjà eu à subir plusieurs fois votre colère ; je vous ai aimée chaque fois davantage.

— Ne vous arrêtez pas en si beau chemin. Parce que vous prétendez m'aimer, qu'exigez-vous de moi ?

— Que vous m'aimiez aussi... un peu.

— C'est une condition à laquelle personne ne pourrait souscrire. Moi, moins que tout autre. J'ai donné tout mon cœur et je ne suis pas de celles qui se reprennent.

— Je vous demande de vous laisser aimer.

Pascaline eut un cri de révolte.

— Non ! non ! Vous me proposez votre amour, je le refuse, je le méprise... Je sais trop ce qu'il vaut cet amour-là... C'est celui qu'un soir, le premier soir de votre arrivée dans ce village, vous avez eu l'audace de venir m'offrir !... Vous ne me connaissiez pas et pourtant vous êtes venu, poussé par je ne sais qui, m'insulter chez moi !... Vous osiez déjà, misérable que vous êtes, me dire ce jour-là que vous m'aimiez et pour cet outrage, si bête et si injuste, je vous ai jugé moi, et, depuis ce soir, vous me faites horreur et je vous déteste !... C'est cela le marché, eh bien ! non, non, mille fois non. Si vous laissez condamner mon fiancé, je crierai partout qui vous êtes !... Oh ! je sais bien que personne ne me croira, justement parce que je suis sa fiancée, et que vous êtes mon ennemi, mais j'aurai fait ce que j'aurai pu...

— Il n'en sera pas moins condamné.

— Qu'importe ! qu'importe !... Il souffrira, oui... des années, je le sais bien. Et puisqu'il me faut choisir entre ces deux alternatives, également terribles, je préfère encore le voir mourir de douleur que d'être votre maîtresse... Ah cela, jamais, jamais, vous entendez bien, quoi qu'il arrive !

Richard Stelmann souffrait vraiment.

Il l'avait avoué quelques jours auparavant à Hermance Speiser, la conquête de Pascaline n'était plus pour lui une ridicule question d'amour-propre, il l'aimait véritablement, et cet amour n'avait fait que grandir.

Il l'aimait avec emportement, avec passion, il ne pensait plus qu'à elle, il ne voyait plus qu'elle. Il savait bien qu'il était lâche et infâme, peu lui importait : elle se refusait et il ne sentait que sa souffrance à lui, il ne pouvait supporter cette pensée que la proie qu'il avait choisie lui échapperait, il lutterait jusqu'au bout, il sacrifierait sa vie s'il le fallait, mais il la forcerait bien à céder, par toutes les renonciations si elle l'exigeait, par tous les crimes si elle l'y obligeait.

Lentement, il répondait :

— Je donnerais ma vie pour effacer de votre souvenir les brutalités de notre première entrevue. Ce soir-là vous m'avez jugé, venez-vous de dire ; je me suis jugé plus sévèrement que vous... Quels mots pourront m'excuser ? Ceux qui m'avaient parlé de vous, l'avaient fait en de tels termes...

— Que tout vous semblait permis !

— Qu'une méprise de ma part était possible. Cette erreur fut plus cruelle encore pour moi que pour vous, puisque j'emportais l'immense regret de vous avoir indignement offensée.

Elle haussa les épaules.

— Et depuis ?

— Depuis, je n'ai fait que vous dire mon amour.
 — Amour maudit !
 — Oui, vous avez raison, amour maudit, puisque, pour vous avoir, je dois vous faire souffrir ; amour maudit, puisque je dois voler votre cœur, vous menacer d'un crime pour que vous m'entendiez. Amour maudit, soit, mais amour tout de même.

— Ne blasphémez pas.
 — Le crime que je suis prêt à commettre pour vous conquérir n'est-il pas la preuve de cet amour ?

— Taisez-vous ! Vous me faites horreur !
 — Si je suis devenu lâche, c'est pour vous, c'est à cause de vous. Vous vous détourniez de moi, vous me méprisiez, et je souffrais chaque jour davantage. J'aurais voulu vous fuir ; mon devoir m'attachait ici, et ce fut la torture de toutes les heures... Par amour, on devient aussi bien criminel qu'héroïque ; vous m'avez poussé vers le crime, est-ce ma faute ?...

— Vous n'aviez pas le droit de m'aimer.
 — Pas le droit !... Vous m'avez dit tout à l'heure qu'on ne commandait pas à son cœur... Est-ce ma faute si je vous ai aimée plus que jamais vous n'avez été aimée... plus exclusivement, plus passionnément, certes, que ce M. Valboise, que vous avez refusé comme mari, du reste, et que vous voulez sauver maintenant.

Pascaline se redressa :
 — En parlant de M. Valboise, vous l'insultez ; je vous défends de prononcer son nom.

— Et moi je vous dis que je vous aime plus que lui, cent fois plus que lui.

— Comment osez-vous vous comparer à Maurice, comment avez-vous cette audace ?... L'amour qu'il m'offrait était doux et pur, il ne m'a apporté que des joies...

— Parce que vous l'aimiez.
 — Le vôtre ne m'a donné que des tristesses, parce qu'il est vil et méprisable !... M. Valboise m'offrait son nom et sa vie, et vous... vous, quelle honte m'offrez-vous ?...

Il répéta sourdement :
 — La honte !...

Et, pendant quelques instants, il rêva. En son esprit, quel nouveau projet venait de germer qu'il semblait peser, discuter ?

Il hésita un peu, puis s'approcha de Pascaline.
 — Mademoiselle, vous avez juré que vous ne seriez pas ma maîtresse, et j'ai très bien compris que rien ne vous ferait céder. Vous avez raison. Si je ne vous aimais pas avec une force contre laquelle je ne puis lutter, je vous dirais : je veux tout oublier, soyez heureuse ; mais je ne veux pas vous perdre, je ne le peux pas, c'est impossible, impossible, et je viens de songer à une solution qui pourrait tout concilier. Vous pourrez accepter sans rougir la proposition que je vais vous faire, et vous sauverez M. Valboise. Voulez-vous être ma femme ?

Pascaline eut un cri de surprise et d'effroi. Affolée, elle répéta :

— Votre femme, moi !... Vous voulez m'épouser !... Oh !...

— Vous ne pouvez plus douter de mon amour, et, si vous acceptez, vous ferez le bonheur de tous.

Elle pensa :
 — Et le mien ?...
 Mais elle n'avait plus la force de répondre ; elle se laissa tomber sur une chaise, s'accouda, cacha dans ses mains son visage décomposé.

En entrant dans cette chambre, un peu d'espoir lui était revenu. Elle avait voulu se persuader qu'elle était assez forte pour lutter avec lui, qu'elle parviendrait à l'apitoyer.

— Il est jaloux de Maurice, s'était-elle dit. Je lui jurerai de ne jamais le revoir, cela calmera sa jalousie. Il a une sœur, peut-être : je le supplierai en son nom. Enfin, s'il le faut, je serai criminelle, moi aussi ; je lui promettais tout ce qu'il exigera, puis je me ferai donner une preuve de l'innocence de Maurice et je le tuerai oui, je le tuerai !...

Qu'avait-elle dit, qu'avait-elle fait de tout ce qu'elle avait préparé ?

Rien du tout.

Son indignation l'avait emporté, elle n'avait pas su se plier à toutes les compromissions qu'elle avait d'abord acceptées, et maintenant elle était acculée à l'horrible nécessité de l'épouser si elle voulait sauver Maurice.

Il était le plus fort, il la tenait, et elle sentait bien que c'était la dernière concession qu'il lui avait accordée ; rien ne le ferait fléchir.

Elle pouvait se défendre, repousser l'idée d'être sa maîtresse ; rien ne l'empêchait d'être sa femme.

— Sa femme !...
 A cette pensée, tout son être se crispait, tout en elle se révoltait.

Etre à lui, à cet infâme, à ce criminel !... A lui pour toujours, quand tout son cœur, toutes ses pensées, toute son âme étaient à Maurice !...

Se refuser à celui qu'elle aimait, se donner à celui qui lui faisait horreur ! C'était la plus épouvantable des choses, le plus odieux des supplices.

Elle cherchait autour d'elle ; elle cherchait un refuge dans ce désastre où toute sa pauvre vie croulait ; elle cherchait dans ce naufrage une épave où s'accrocher.

Non, rien, elle ne voyait rien, elle ne trouvait rien ; le malheur avait éparpillé les ruines, tout ravagé, tout saccagé ; personne ne restait pour la défendre, personne ne pouvait la sauver.

Alors, dans son affolement, elle se mit à envisager l'abominable proposition de Richard Stelmann, elle chercha à y habituer son esprit.

Elle réfléchit longuement.

Parfois une ombre passait sur son visage si doux ; parfois un frisson la secouait, une pensée plus pénible mettait dans ses yeux une tristesse plus grande.

Elle avait le courage pourtant de discuter.

Sauver Maurice, elle le voulait d'abord, avant tout. Puisque pour cela elle devait s'engager à devenir la femme de son bourreau, elle prendrait cet engagement et, une fois pris, elle le tiendrait, dût-elle mourir... Oui, il lui restait cela encore : mourir.

Elle sourit à cette pensée, le mariage n'était qu'un mot, elle saurait toujours se délivrer.

Et puis sa faiblesse s'accommodait de ce répit qui lui était accordé... Elle gagnait quelque temps, quelques heures, et elle en éprouvait une légère détente, comme si l'heure de tenir sa promesse ne devait jamais sonner.

Elle céderait donc. En échange de la liberté de Maurice, elle donnerait sa vie.

Le pacte serait conclu, il serait irrévocable, l'odieux marché serait signé de son sang.

Ses doigts joints s'écartèrent, et sous la faible clarté de la lampe, son visage de madone apparut, si pâli, si contracté, si altéré, qu'on n'aurait pu reconnaître la jolie Pascaline.

Lentement, avec épouvante, elle porta son regard sur l'officier.

Il n'eut pas pitié de cette affreuse désolation, fit un geste qui semblait dire :

— J'attends.

Il lui fallut parler : elle râla.

— Je veux bien vous entendre... discuter vos conditions.

Il arrêta un mouvement de joie, répondit froidement :

— Pas d'autre condition que celle que je vous ai dite.

— Oui, je sais bien... mais tout marché, n'est-ce pas, comporte des clauses... il faut que tout soit bien entendu, que nous sachions l'un et l'autre à quoi nous nous engageons.

— C'est bien simple. Le jour de notre mariage, je dirai à qui de droit ce qui s'est passé ce soir entre M. Valboise et moi ; je vous garantis sa mise en liberté pour ce jour-là.

— Ah !... ce jour-là seulement ?

Il eut le courage de rire :

— Dame, oui ; avant, je ne serais pas sûr...

— C'est bien simple, en effet... Pourtant, vous pouvez vous fier à ma parole lorsque je vous l'aurai donnée.

Elle attendit un peu, et, plus oppressée encore, elle reprit :

— C'est votre dernier mot, n'est-ce pas ; je vous implorerais en vain ?

Richard Steinhann haussa les épaules, dit tranquillement :

— J'ai eu l'honneur de vous demander votre main, il n'y a rien là d'offensant pour vous. Vous êtes libre d'accepter ou de refuser.

— Refuser, c'est la mort lente, affreuse, de celui que j'aime et qui m'aime ; accepter, c'est ma mort... Je n'hésite pas, j'accepte.

Il sourit.

— Je vous suis infiniment reconnaissant, mais je me permets de vous faire remarquer, sans vous le reprocher du reste, que vous avez une façon tragique de dire les choses les plus aimables. Vous parlez de mort quand vous allez seulement commencer à vivre. Jusqu'ici, je le sais, vous n'avez pas été heureuse, je m'efforcerai de vous donner tant de bonheur, je vous aimerai tant, que je vous forcerai à oublier nos tristes fiançailles.

— L'aveu de votre amour sera toujours une insulte pour moi, la même haine nous séparera toujours.

— Rien n'est éternel, tout s'efface.

— Ne comptez pas que je changerai jamais et réfléchissez-y encore, ce mariage que vous m'imposez ne sera, pour vous comme pour moi, qu'une dure épreuve, il vous laissera plus de regrets qu'à moi.

— Je garde votre promesse avec tout ce qu'elle comporte de réticences de votre part, avec tous les espoirs qu'elle éveille en moi.

Pascaline se souleva en chancelant :

— Nous n'avons plus rien à nous dire.

— J'ai votre parole, vous avez la mienne.

Elle fit quelques pas, puis se retourna.

— Qu'allez-vous faire en ce qui concerne M. Valboise ?

— Mais rien, pour le moment du moins.

Elle revint près de lui.

— Comment, rien ? Tout à l'heure, dans l'avenue du château, vous m'avez dit cependant qu'on allait vous interroger. Qu'allez-vous répondre ?

— Maintenant que tout est convenu entre nous, je vais fuir l'interrogatoire. Comme je suis blessé, le major m'accordera la congé que je vais lui demander. Demain, M. Valboise sera conduit à Berlin ; je m'arrangerai pour qu'on ne puisse, étant en congé, m'interroger avant une quinzaine de jours. A ce moment, je pourrai dire la vérité.

— Alors, pendant quinze jours, cet innocent va rester en prison. Ce malheureux, cet honnête homme, attendra votre bon plaisir.

— Que voulez-vous ? Malgré toute la hâte que j'y apporterai, ce délai est nécessaire pour remplir les formalités de notre mariage.

Ce mot éveilla en elle une pensée :

— Mais, pour vous marier, une autorisation est nécessaire, je crois ?

— Soyez tranquille, elle me sera donnée.

— Si on vous la refusait, pourtant ?

— Je m'en passerai.

Elle tourna les talons, se traîna ; il l'arrêta encore :

— Quand vous reverrai-je ?

— Mais pas... pas avant le jour que vous aurez choisi.

— Si !... j'aurai besoin d'avoir de vous quelques renseignements.

— Ah ! oui... Eh bien ! quand... quand vous voudrez.

— Merci.

Il se précipita pour lui ouvrir la porte ; mais déjà elle était sortie et, infiniment heureux, il se laissa choir dans un fauteuil, savourant son bonheur.

Pascaline s'était arrêtée sur le perron, à bout de force, meurtrie, brisée. Défaillante, elle s'était appuyée contre le mur.

C'était donc fini ! La fiancée de Maurice Valboise n'existait pas ; elle s'était promise à un autre.

A quel autre, Seigneur ! A quel être méprisable et vil !

Elle ne raisonnait pas, du reste. Elle souffrait, voilà tout. Et elle était si malheureuse, si triste, si écourée, qu'elle n'avait pas la force ni de pleurer, ni de crier.

Elle se traînait comme un spectre dans les lieux rougeâtres que l'incendie promenait dans le village.

II

PLUS LOIN QUE JAMAIS

Sur le pauvre cerneuil de sapin, la terre gelée, durcie comme de la pierre, était tombée en coups sourds.

Et, agenouillée dans la neige, toute seule dans la désolation de cette journée d'hiver, petite chose recroquevillée et pitoyable perdue parmi tous ces morts, Pascaline, suffoquée par les larmes, demeurait près de cette fosse entr'ouverte encore, sans courage pour se relever, sans courage pour vivre.

C'était un peu d'elle-même qu'elle venait d'ensevelir, c'était toute sa jeunesse, tout son passé qu'on venait d'enterrer là, avec Anna Clauss.

Quel lien attachait ces deux êtres ?

Anna Clauss s'était toujours défendue d'être sa mère, peut-être pensait Pascaline, parce que, dans sa démenée même, elle voulait cacher la faute de sa naissance ; mais elle était bien sa mère tout de même, sinon par le sang, du moins par les soins qu'elle lui avait donnés, par le dévouement qu'elle lui avait témoigné.

Si elle n'avait eu pour l'enfant qu'elle avait élevée ni tendresse ni caresse, son affection s'était toujours manifestée par une fidélité que rien ne pouvait ni corrompre ni laisser, par un attachement que rien ne pouvait briser.

Elle avait donné ce qu'elle avait pu.

En ce moment, du reste, Pascaline ne songeait guère à analyser ses sentiments.

Elle souffrait et elle pleurait parce qu'elle sentait bien qu'elle venait de perdre, dans la pauvre folle, le seul être qui l'aimait ; parce que cette mort, survenant au plus cruel moment de son existence, la terrifiait ; parce qu'elle se trouvait toute seule maintenant, face à face avec le malheur s'acharnant contre elle chaque jour plus cruellement.

Cette mort aussi lui semblait un avertissement.

Si elle avait consenti à tant souffrir, n'était-ce pas un peu pour Anna Clauss ?

Désormais, plus rien ne la retiendrait, plus rien ne la forcerait à vivre.

La démente partait à l'instant précis où, pour sauver Maurice, Pascaline se sacrifiait, comme pour lui permettre, en disparaissant, de se délivrer sans remords et sans regrets.

Dans l'affreuse tristesse qui la poignait, la jeune fille sentait tout cela confusément, et sa détresse était plus grande, son désespoir plus affreux.

Par quel miracle restait-elle debout ! Comment avait-elle pu supporter toutes ces tortures ?

C'était d'abord l'arrestation de Maurice, qu'elle apprenait par la rumeur publique ; c'était, dans l'avenue du château, la vision de ce prisonnier qui lui était si cher et qui, en passant, la méprisait, l'injurait, la mandaisait ; puis l'infâme proposition de Richard Steinhann, le honteux marché qu'elle acceptait, l'échange de sa vie contre la liberté de celui qu'elle aimait. Et enfin, enfin, c'était son retour chez elle, la triste et froide maison où elle se réfugiait, le grabat sur lequel, agonisante, elle se laissait tomber et, tout à coup, dans la nuit, ces pas qui froissaient la neige, ces voix qui chuchotaient, ces points jaunes et tremblotants des lanternes... ce cadavre !...

Ce pauvre corps brisé qu'elle avait aperçu tout d'abord, ce pauvre visage exsangue sur lequel ses lèvres s'étaient posées, s'étaient glacées.

Tout la nuit elle était demeurée seule, anéantie, prostrée, suivant avec terreur les ombres qui se promenaient sur ces joues si creuses, si blêmes ; frissonnante sous le regard de ces yeux vitreux qu'elle ne pouvait fuir, qui se fixait sur elle, toujours, partout.

Le lendemain, Lucienne était venue.

Comme cette visite aurait été douce à Pascaline, comme elle aurait été plus forte, plus courageuse, si elle avait senti autour d'elle un peu d'affection, mais elle compréhait que cette démarche de Mme Valboise n'était dictée que par un sentiment de devoir, de pitié.

Le sort de son fils seul l'intéressait, elle ne pensait qu'à lui, ne s'occupait que de ses souffrances, n'entretint Pascaline que de son innocence.

— Pour vous la prouver, demanda la jeune fille.
— Non, malheureusement.

Pascaline baissa la tête, dit doucement :

— Alors, vous ne pouvez rien faire pour lui ?

— Je le suivrai de prison en prison, d'étape en étape. Je crierai si haut qu'il faudra bien qu'on m'entende.

— Cela ne l'empêchera pas d'être condamné.

Lucienne eut un mouvement de colère, de révolte.

— C'est affreux ce que vous dites là... Condamné pour quoi, le malheureux ; quel mal a-t-il fait, quelle faute a-t-il commise, que peut-on lui reprocher, si ce n'est de vous avoir trop aimée ?

Pascaline se redressa sous cette blessure nouvelle, sa voix sonnait dans les sanglots qu'elle contenait.

— Je ne paierai jamais trop cher ce bonheur qu'il m'a donné, soyez tranquille, madame, je le sauverai.

— Vous ?... Vraiment !... Vous me le promettez ?...

— Oui.

Une immense joie se refléta sur le visage de Lucienne. Elle ne demandait pas à la jeune fille comment elle le sauverait, à quel prix. Peu lui importait ! Son fils serait libre et cela lui suffisait.

Et Pascaline souffrit encore de cet égoïsme, elle se sentait enveloppée d'un grand froid qui pénétrait jusqu'à la moelle de ses os.

Plus que jamais, elle comprenait qu'elle était seule, toute seule au monde.

Elle ne relint pas Mme Valboise, sa joie était trop impatiente de se manifester, son bonheur n'était pas à sa place dans cette maison de deuil.

Puis, dans la même journée, une autre femme vint timidement frapper à la porte de la mesure.

Pascaline la reconnut tout de suite.

C'était l'étrangère qu'elle avait surprise accusant la mère de Maurice. C'était l'étrangère qui avait exigé son premier renoncement, son premier sacrifice, celle qui n'avait pas voulu que son mariage s'accomplisse, celle qui lui avait donné le premier coup.

Parce qu'on lui avait dit que cette étrangère avait veillé Anna Clauss jusqu'à son dernier soupir, elle la laissa entrer, mais elle s'éloigna un peu.

Elle ne voulait pas l'entendre, elle ne voulait pas lui parler.

Elle pensait :

— Je pardonne à tous, à elle comme aux autres, mais celle-là, vraiment, a été trop injuste, trop cruelle... C'est d'elle que sont venus tous mes malheurs, et pourtant je ne la connaissais pas, elle n'avait aucune raison pour me faire souffrir.

Elle se sentait gênée par l'attitude triste de Christiane, elle se sentait troublée par la prière qu'elle lisait dans ces yeux si doux qui la suivaient.

Elle se détourna.

Christiane comprit ; elle s'en alla aussi et Pascaline se retrouva seule.

Seule toute cette journée, seule encore toute cette nuit, presque seule derrière le lugubre convoi.

Lucienne avait suivi son fils qu'on avait transféré à Berlin ; quelques paysannes seulement accompagnaient Anna Clauss à sa dernière demeure, et très loin, très loin en arrière, l'étrangère.

La cérémonie avait été très courte : un hâtif enterrement de pauvre qui s'en va honteusement.

Et maintenant Pascaline n'avait plus la force de s'arracher de ce cimetière.

Partir, pour aller où ?... Pour quoi faire ?... Qui donc l'attendait ?

Autour d'elle, tout était mort, et tout en elle était mort ; il ne lui restait plus que son amour immense pour Maurice, et elle allait le tuer, le sacrifier ; son cher amour ne serait bientôt plus lui-même qu'un cadavre...

Sous la bise d'hiver, les sapins gémissaient ; un grand souffle moriel glissa sous les branches, puis Pascaline, fixée davantage vers la tombe qui l'hypnotisait.

La rafale passa, lui apporta quelques paroles confuses, quelques vagues balbutiements.

Elle releva la tête, reconnut près d'elle celle qu'elle appelait l'étrangère.

C'était Christiane, en effet. De loin, elle avait assisté, impuissante, au martyre de sa fille. Plusieurs fois, elle avait voulu s'approcher, ne l'avait pas osé.

Que lui dirait-elle ?... Quelles consolations lui apporterait-elle ?

Lui répéterait-elle les dernières paroles d'Anna Clauss ? A quoi bon !

Anna Clauss ignorait la mort de Freuse. Pascaline n'avait rien à faire à Saint-Ail, elle n'y trouverait aucun souvenir de son père.

Lui dirait-elle qu'elle était sa mère ? Lui dirait-elle les paroles d'amour que pendant vingt ans elle avait tues et qui, aujourd'hui, débordaient de son cœur ?

Comment pourrait-elle lui dire que celle qui avait passé dans sa vie comme un mauvais génie était sa mère ? Pascaline la repousserait avec horreur.

Non, ce n'était pas l'heure de laisser échapper cet aveu qui, pourtant, lui brûlait les lèvres. Il fallait attendre, attendre encore, réparer le mal qu'elle avait causé, donner un peu de joie à cette enfant en détresse, la conquérir d'abord, avant tout.

Elle ferait pour cela l'impossible, mais elle se rendait compte qu'il lui serait bien difficile de pénétrer dans ce cœur qui lui était obstinément fermé, elle l'avait bien compris la veille.

Elle lui avait fait tant de mal, elle avait tant souffert par sa faute, qu'elle restait là, à quelques pas d'elle, sans oser l'aborder. Invinciblement attirée pourtant, elle avança pas à pas, lentement, insensiblement, jusqu'à la toucher. Elle entendait ses gémissements, elle sanglotait avec sa fille.

Oh ! comme elle aurait voulu la prendre, l'embrasser, sécher ses larmes de ses lèvres, la réchauffer contre elle, l'emporter. Pendant vingt années, elle s'était imaginée la joie qu'elle éprouverait si un jour sa fille lui était rendue ; pendant vingt ans, elle s'était enivrée de sa première étreinte, de sa première caresse.

Et sa fille était là, là près d'elle, la Gillette qu'elle avait tant cherchée était à ses pieds, elle n'avait qu'à étendre la main et ses doigts s'enfoncraient dans l'or de ses cheveux, et elle n'osait faire un mouvement, elle n'osait dire un mot, car elle sentait que cette enfant qu'elle adorait et qui était si près, si près, était encore très loin d'elle, plus loin que jamais.

Elle se pencha pourtant, ses lèvres effleurèrent une mèche blonde, et elle se releva toute pâle, grisée par ce baiser qu'elle avait volé.

Grisée, mais plus confiante aussi, elle rassembla tout son courage, balbutia quelques mots inintelligibles.

Étonnée, Pascaline la regardait.

Que lui voulait donc cette femme, qui était venue chez elle hier, qui avait suivi tout à l'heure le pauvre cercueil, et qui venait maintenant troubler sa douleur ?

De quel droit pénétrait-elle ainsi dans sa vie ? Pourquoi la rencontrait-elle chaque fois que le malheur venait la frapper ? Pourquoi la poursuivait-elle ? Pourquoi, sans raison, s'acharnait-elle après elle ? Hier, elle n'avait pu la mettre dehors, elle s'était contenue ; mais, venir maintenant la chercher, la retrouver près de cette fosse encore béante, c'était un sacrilège qu'elle ne permettrait pas.

Elle demanda :

— Que désirez-vous donc, madame ; quel sacrifice avez-vous encore à m'imposer ?

Christiane s'agenouilla.

— Partout ailleurs, mon enfant, vous pourriez me repousser ; mais je sais qu'ici, par respect pour celle que vous pleurez, vous ne me chasserez pas, et j'en profite pour vous demander pardon, pardon pour tout le mal que, bien involontairement, je vous ai fait.

— Je ne vous en veux pas, je n'ai point de haine pour vous ; passez votre chemin. Laissez-moi pleurer.

— Mon chemin est celui que vous suivez ; laissez-moi prier près de vous.

Pascaline répéta :

— Mon chemin est celui que vous suivez... Que voulez-vous dire, madame ?

Christiane expliqua :

— Par ma faute, vous avez bien souffert, par ma faute peut-être d'autres souffrances vous sont réservées, laissez-moi vous suivre pour essayer d'écarter de vous ces souffrances-là. C'est mon devoir de réparer ; laissez-moi la satisfaction de le remplir.

La jeune fille secoua la tête.

— Je vous remercie, mais vous ne pouvez rien pour moi.

— Si ma présence vous déplaît, vous ne me verrez pas, vous ne m'entendrez pas ; je marcherai dans votre ombre, vous m'ignorerez, mais, moi, je vous verrai, je veillerai sur vous.

Pascaline ne voulait pas discuter ; elle pensa :

— Oh ! n'avoir même pas le droit de pleurer à son aise.

Elle se releva tout à fait, envoya un suprême adieu à celle qui l'avait quittée, laissa là un lambeau de son cœur, s'éloigna sans répondre.

Elle était si faible, ses pas étaient si chancelants, si peu sûrs, que Christiane eut la hardiesse de la suivre.

Elle s'en félicita, car Pascaline n'eut pas la force d'aller bien loin.

Depuis deux jours elle n'avait pris aucune nourriture, depuis deux heures la bise la cinglait sans qu'elle y prit garde, le froid l'engourdissait peu à peu. Puis tant de tristesses étaient venues la miner que sa résistance était à bout.

Il lui semblait que le sol glissait sous ses pas, et que la porte de ce cimetière qu'elle voulait fuir, s'éloignait, s'éloignait toujours davantage.

Elle fut dehors pourtant, fit encore quelques pas.

Ses jambes s'alourdissaient de plus en plus, elle n'arrivait plus à les soulever.

Elle trébucha, glissa, ne se releva pas.

Et Christiane se pressa, courut, la rejoignit.

Pascaline la vit s'approcher, elle ne pouvait parler, mais son regard affolé disait son désir de rester là, de s'endormir là, de mourir là, si doucement.

De même qu'elle ne pouvait parler, il lui était impossible de se défendre contre Christiane, de la repousser. Inerte, elle se laissa soulever, emmener.

Et contre le sien, Christiane sentait avec une joie délirante battre le cœur de sa fille.

Elle l'étreignait, la serrait de toutes ses forces, la porta presque jusque chez elle, la ranima.

Au fur et à mesure que Pascaline renaissait, elle se souvenait, et la présence de cette femme autour d'elle lui était pénible ; elle aurait voulu l'éloigner, et elle ne pouvait maintenant que la remercier des soins qu'elle lui avait prodigués.

Elle murmura avec un accent de reproche :

— Pourquoi m'avoir suivie, pourquoi ne m'avoir pas laissée là-bas, sur la route où j'étais si bien !

— Vous étiez si faible, je n'ai pas voulu vous laisser seule et j'ai bien fait de vous désobéir puisque j'ai pu vous être utile.

— Croyez-vous... Vous m'auriez rendu un plus grand service, allez, en me laissant mourir.

— Lorsqu'on a votre âge on ne doit pas penser à la mort. On a devant soi l'avenir plein de promesses et d'espérances.

Pascaline sourit tristement.

— Oui, les autres peut-être, mais moi... moi...

Christiane s'approcha, lui prit la main.

— Ma pauvre petite, vous voilà désespérée, parce qu'hier l'orage est passé sur vous, mais les beaux jours succèdent toujours à l'orage, bientôt vous sourirez au premier soleil.

Pascaline retira la main que Christiane emprisonnait.

— Dans ma triste vie, le soleil avait lui, mais vous êtes venue, vous m'avez rejetée dans l'ombre, et dans cette ombre aucune espérance ne peut plus pénétrer.

— Oui, je suis venue, il faut que vous sachiez comment...

Elle l'interrompit :

— Peu m'importe, peu m'importe... le mal est fait, il est irréparable.

— Tout ici-bas est réparable. Je vous rendrai le bonheur que je vous ai pris.

— C'est impossible.

Christiane se tordit les doigts avec désespoir.

Oui, elle le sentait bien. Pascaline avait raison ; c'était impossible. Pour lui rendre le bonheur, il fallait lui rendre son fiancé.

Le pouvait-elle ?

D'abord l'idée de ce mariage lui était atroce. Donner sa fille au fils de Lucienne lui semblait monstrueux. Il lui fallait pour cela tout oublier. Toute sa haine, toute sa rancune, toutes ses souffrances, il lui fallait oublier Lucienne Valboise et tout le passé.

Il lui fallait pour cela s'oublier elle-même, ne plus songer qu'à ces deux enfants, honnêtes et droits tous les deux, bons tous les deux ; ne plus songer qu'à leur bonheur, ne plus vouloir autre chose.

Elle aurait eu certainement cette abnégation ; elle aurait tout sacrifié pour rendre sa fille heureuse, pour se faire pardonner, pour se faire un peu aimer d'elle. Mais, aujourd'hui, cette abnégation même devenait inutile.

Quelques jours auparavant, elle aurait pu, d'un mot, ramener la joie dans le cœur de Pascaline ; elle aurait pu lui rendre celui qu'elle aimait ; mais elle avait voulu pousser sa vengeance jusqu'au bout, elle avait voulu le malheur plus grand, plus complet, et elle était torturée, maintenant, par toutes les douleurs qu'elle avait voulues pour les autres.

Elle assistait, impuissante, au désespoir de sa fille ; elle la verrait pleurer et elle ne pourrait rien pour la consoler ; elle ne pourrait arracher Maurice à sa prison pour le lui rendre ; elle la verrait mourir par sa faute, et elle ne pourrait la sauver.

Quelle malédiction pesait donc sur elle !... Quelle fatalité la poursuivait donc ?...

Irréparable, le mal qu'elle avait fait ; irréparable, sa fille venait de le dire.

Quel mot, contre lequel tout son amour et toute sa volonté venaient se briser !

Elle ne voulait pas croire cette chose abominable ; elle ne pouvait pas croire qu'en voulant la venger, elle avait tué sa fille.

Et, pour se faire pardonner, ou, du moins, pour ne pas être maudite par elle, elle disait à Pascaline, par phrases que l'émotion coupait, toutes ses souffrances et tout son désespoir à elle aussi.

— Je ne veux pas que vous gardiez de moi ce souvenir odieux ; je ne veux pas que vous conserviez cette haine que je lis dans vos yeux.

— Je vous ai dit déjà que je n'avais de haine pour personne.

— Si ce n'est pas de la haine, c'est du mépris ; ne me jugez pas si mal, je vous en conjure.

— En quoi mon jugement peut-il vous intéresser ?

Christiane se contenta avec peine.

— En quoi... Mon Dieu ! elle demande pourquoi je tiens à son estime... Plus tard peut-être je vous le dirai, plus tard, vous comprendrez... mais aujourd'hui je ne vous demande qu'une chose : ayez pitié de moi... oui, pitié, pitié, parce que moi aussi j'ai tant souffert... J'avais votre âge... oui, à peu près... et toute ma vie en a été brisée, voyez-vous... On s'est acharné après moi... comme... mon Dieu, comme je me suis acharnée après vous. Mais moi, je ne vous connaissais pas, ce n'est pas vous que je voulais atteindre ; les autres, c'étaient ceux que j'aimais, me frappaient pour le plaisir de me tuer... On ne m'a rien épargné ; j'avais une fille, une petite fille, qu'on m'a volée... et puis tout le reste... Vous le savez déjà, puisque vous avez entendu un jour ma conversation avec Mme Valboise ; vous savez tout, et ce jour-là vous me plaigniez ; ne dites pas non, je l'ai bien vu, je l'ai deviné... Oui, j'ai été cruelle, injuste peut-être, mais on l'avait tant été pour moi... Pendant des années, je n'ai pensé qu'à ma revanche, et je l'ai eue, je l'ai eue plus atroce que je ne l'aurais voulue... Oh ! ne vous vengez pas, vous, ne vous vengez pas, c'est si triste, après !

Emue, Pascaline répondait :

— Me venger ! Oh ! moi, je n'y ai jamais songé. Et

me venger de quoi, du reste, me venger de qui? De vous? Mais vous n'êtes pas coupable, c'est la vie qui est coupable envers moi, c'est la vie qui est cruelle et injuste, ce n'est pas vous. Mais lorsque le poids est trop lourd, la croix trop pesante, on tombe et on se laisse écraser, et c'est pourquoi je vous reprochais tout à l'heure de ne m'avoir pas laissée mourir. C'était si bon cet anéantissement, ce doit être si bon ce repos qu'aucune misère ne vient plus troubler.

— Ne dites pas cela, ne parlez pas ainsi!... Pourquoi ne voulez-vous pas croire en l'avenir?

— Croire, espérer, ce n'est plus possible.

Elle regarda Christiane, reprit :

— Puisque vous êtes passée par les mêmes souffrances que moi, dites-moi donc, vous, en quoi je puis espérer; avez-vous jamais été heureuse, vous?

Lentement, Christiane répondit :

— Qui sait... ma vie n'est pas finie.

Étonnée, Pascaline s'exclama :

— Comment, vous croyez encore au bonheur, vous, après ce que vous venez de me dire?

— J'espère toujours.

— Ah! oui, je sais. Vous aviez une fille, vous, une fille que vous avez toujours cherchée et il vous reste encore cet espoir de la retrouver, oui, je comprends. Il vous restait votre fille, le malheur n'avait pas tout emporté autour de vous, tout ravagé, il vous restait cette enfant, et pour elle vous avez eu le courage de vivre; ah! oui, je comprends. Mais moi ce n'est pas la même chose, je n'ai plus personne, aucun lien ne me rattache plus à l'existence, je suis toute seule.

— N'avez-vous pas votre fiancé?

— Soyez tranquille, je ne l'oublie pas, et ma dernière pensée sera pour lui; mon dernier geste sera un geste d'amour pour lui.

— Mais c'est pour lui que vous devez vivre.

Pascaline pensa : Il devrait en être ainsi, oui, et pourtant c'est pour lui que je vais mourir, et ma mort sera la preuve de mon amour et de ma fidélité.

Puis tout haut, avec un singulier sourire, elle répondit :

— Croyez-vous?

Christiane se méprit; elle insista :

— Oui, je le crois, oui, il faut vivre pour lui. Il vous aime, il est malheureux; que deviendrait-il si vous lui manquiez? Puisque déjà vos cœurs sont unis, vous irez le trouver, vous lui donnerez dans sa souffrance cette immense joie de revenir à lui, vous lui direz que vous l'attendez, vous serez le rayon d'espoir sur lequel ses yeux resteront fixés toujours, et sa peine sera plus légère; voilà votre devoir.

D'une voix plus sourde, Pascaline dit lentement :

— Oh! oui, alléger cette peine qui le tuait, l'arracher à ce tombeau, à cet enfer où vivant on l'a enfermé, dans lequel il doit hurler d'épouvante, oui, le rendre à la lumière du soleil, lui rendre la vie, c'est bien là mon devoir en effet, c'est bien ainsi que je l'ai compris.

Christiane ne pouvait comprendre le sens caché des paroles de sa fille; elle s'écria, à demi triomphante :

— C'est pour cela qu'il faut vivre.

— Je ferai mon devoir.

— Pour celui que vous aimez et aussi pour...

Elle s'arrêta, n'osant achever. Pascaline demanda :

— Pour qui encore?

Infiniment émue, Christiane murmura :

— N'avez-vous jamais songé à... à une autre famille? Anna Clauss prétendait qu'elle n'était pas votre mère.

— Oui, je sais, elle me reniait; c'était sa manie, pauvre femme!

— Elle ne mentait pas.

Indifférente, Pascaline haussa les épaules.

— Comment le savez-vous?

— Je suis restée seule avec elle durant toute son agonie. Ce n'était plus la démente que vous avez connue; elle sentait que c'était fini, la mort l'avait touchée déjà et, dans cette rapide vision qu'ont les mourants, elle établissait le bilan de sa vie; avant d'entrer dans l'éternité, un éclair illuminait tout son passé. Elle avait toute sa raison, je vous le jure; elle m'en a donné des preuves. Elle pensait à vous, la nuit qui l'enveloppait s'était dé-

chirée, et le secret de votre naissance, qu'elle n'avait pu vous dire, elle me le confiait.

Troublée, un peu oppressée, la jeune fille demanda :

— Qui vous dit qu'elle ne se trompait pas?

— Ce n'est pas possible. Les détails qu'elle m'a donnés sont trop précis; ils sont faciles à vérifier, du reste; mais moi, qui l'ai entendue, je ne puis douter de ses paroles.

— Alors... alors vous savez?

— Oui.

Haletante, Christiane attendit.

Pascaline s'était caché le visage de ses doigts noués; elle rêvait.

Elle rêvait à cette famille qu'elle n'avait pas connue, aux caresses d'une mère, à la sollicitude d'un père, à tout ce bonheur qu'elle avait envié si souvent et qui lui avait été refusé. Oh! sentir des bras l'envelopper, la serrer avec tendresse; pleurer sur une épaule; être consolée par des baisers; se réfugier sur un cœur qui est à vous; appartenir à quelqu'un qui vous aime et vous protège; partager les mêmes joies, souffrir les mêmes douleurs; ne pas être l'enfant abandonnée, l'enfant sans nom; avoir une famille comme les autres; ah! elle aurait donné son existence pour connaître une heure cette joie-là.

Et elle songeait aussi que sa vie avait de tristes ironies.

C'était lorsqu'elle ne s'appartenait plus qu'il lui était permis de retrouver ses parents. Elle n'avait qu'une question à poser et son rêve allait se réaliser et elle n'avait pas le droit d'interroger, parce qu'elle n'avait plus le droit de disposer d'elle.

Elle étouffait, des larmes glissaient sur son visage, et, avec un élan d'espoir, Christiane s'approcha, dit doucement :

— Vous pleurez...

Mais elle essuya ses larmes, la repoussa.

— Non, non, taisez-vous, gardez votre secret. A quoi me servirait de connaître mes parents, je ne puis leur apporter aucune joie, ils ne peuvent m'être d'aucun secours. Ils ne me connaissent pas, ils ne m'ont jamais cherchée...

— Qu'en savez-vous?

— Peu importe, du reste, je veux qu'ils me croient morte.

— Mon intention n'était pas de vous répéter aujourd'hui les paroles de celle que vous avez perdue. J'estimais que ce n'était pas le moment de vous parler d'une nouvelle famille, mais je vous ai vue si désespérée à l'idée de rester seule, que j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous apporter cette consolation, de vous dire : Non, vous n'êtes pas seule. Vous avez une mère qui n'a cessé de vous pleurer, qui ne vous connaissait pas et qui vous aimait de toutes les forces de son âme. Vous pouvez être son bonheur et sa joie, vous pouvez, par votre présence, effacer toutes ses souffrances, vous pouvez être le sourire de ses derniers jours, réfugiez-vous près d'elle.

Les sourcils contractés, luttant de toute son énergie contre l'émotion qui l'envahissait, Pascaline dit sèche-

ment : — Taisez-vous, ne cherchez pas à me convaincre, n'augmentez pas ma douleur et mes regrets, je ne veux pas, je ne peux pas, il est trop tard.

— Je ne puis comprendre à quel sentiment vous obéissez.

— Encore une fois, n'insistez pas, ce serait mal, et c'est trop d'avoir éveillé ce mirage. Comment me resterait-il assez de courage pour suivre ma route, si je devais vous entendre plus longtemps?

— La route que vous devez suivre, est celle que je vous ai indiquée.

— Je ne m'éloignerai pas du chemin que j'ai choisi.

— C'est de l'égoïsme.

— Ah! vous croyez. Écoutez : avant-hier, pendant qu'agonisait celle qui m'a élevée, pendant qu'elle vous révélait son secret, à cet instant même, vous entendez, je reniais tout mon passé, toute ma vie croulait misérablement... Vous étiez près d'elle, vous, près de la mourante, là où j'aurais dû être, et moi j'étais à cette auberge, là-bas, de l'autre côté de la place, voyez-vous, chez Carl Wogel...

— Chez Carl Wogel !...
 — Oui. Ah ! la triste soirée, l'affreux souvenir que vous me forcez à rappeler. Il se peut que, plus tard, la rumeur publique vous apprenne quel mobile me forçait à pénétrer chez cet homme que je déteste, et peut-être serez-vous la première à m'accuser, à me mépriser.

— Moi !...
 — Oui, vous, comme les autres ; oui, vous, malgré la sympathie que vous semblez me manifester tout à coup !... Mais qu'est-ce que cela me fait ! Mon jugement seul m'importe ; ceux qui me condamneront ne sauront pas sous quelle détresse j'ai succombé.

Angoissée, effrayée, Christiane répétait d'une voix cassée :

— Chez Carl Wogel !... Chez cette canaille !... Mon Dieu ! ma pauvre enfant, que s'est-il donc passé là de si terrible ?

Elle continuait :
 — Et puis après... après... j'aurai peut-être droit à un peu de pitié de votre part. Tout ce qu'il y a d'obscur dans notre entretien s'éclairera alors, et vous vous expliquerez mon refus de vous entendre ; vous comprendrez qu'il est des hontes qu'on n'apporte pas dans une famille, des taches qu'on cache jusque dans le tombeau.

Elle s'arrêta un instant. Christiane sanglotait :

— Une mère... pardonne tout, Pascaline, une mère... Elle la fit taire :

— Laissez-moi ce qui me reste de courage, j'en ai tant besoin !

Christiane, de ses doigts crispés sur sa bouche, étouffait son secret :

— Pascaline... votre mère... votre mère...
 La jeune fille recula, l'interrompit :

— Ne continuez pas, madame, vous me désobligeriez grandement, et vous me feriez souffrir, je vous le jure, inutilement.

— Et si je vous disais son nom ?

— Je me boucherai les oreilles pour ne pas l'entendre.

— Si vous l'entendiez, pourtant !

— Je me rappellerais, madame, que chaque fois que je vous ai vue, vous m'avez apporté une souffrance nouvelle.

— Ah !...
 — Mais ce nom me poursuivrait-il, tinterait-il jour et nuit à mes oreilles, je ne me détournerais pas, je ne m'arrêtera pas, je suivrais ma destinée.

— Alors... alors... puisque vous le voulez, je me tairai aujourd'hui.

— Le sort en est jeté.

— Mais, plus tard... plus tard?... Vous me permettez de revenir, n'est-ce pas ?

Pascaline calcula :

— Deux longues et atroces journées se sont écoulées, deux journées déjà !... Bien tôt mon bourreau me dira : L'heure du sacrifice est arrivée, et, plus tôt il me rappellera ma promesse, plus tôt Maurice sera libre, plus tôt je serai délivrée. Dieu veuille que je n'attende pas ce jour trop longtemps.

Et elle répondit tout haut :

— A quoi bon, nous n'avons rien à nous dire.

— Je serais si heureuse, si heureuse...
 — Je ne vous fermerai pas ma porte, mais je vous en prie, qu'entre nous, il ne soit plus question...
 — Je vous le promets.

Elle aurait voulu rester encore, rester toujours. Elle aurait voulu, avant de partir, déposer un baiser sur ses joues amaigrées et pâles, mais Pascaline lui tendait la main.

— Adieu, madame.

Elle contint ses sanglots, et, malheureuse, affaissée, courbée, vieille encore, elle s'accrochait de toute la force de son désespoir à une idée fixe :

— Je saurai ce qu'elle a été faire chez Carl Wogel, je le saurai, malgré elle.

Et elle usa à courir tout ce qui lui restait d'énergie, comme si, au bout de sa course, elle avait espéré reconquérir sa fille.

Derrière les vitres embaçées, Pascaline la suivait des yeux.

Elle la vit s'éloigner, s'effacer, disparaître. Avait-elle deviné une partie de la vérité ?

Peut-être.

Elle songeait en tous cas que le dernier bonheur qu'elle aurait pu saisir s'en allait avec cette femme.

Et très triste, plus triste que jamais, mais sans défaillance, elle en faisait le sacrifice pour celui qu'elle aimait.



Journées de deuil pour les uns, journées de joies pour les autres.

Pour Pascaline, les heures s'écoulaient lentes et lugubres ; pour Carl Wogel et pour Hermance, elles sonnaient le bonheur dans leur course rapide.

Tous leurs projets réussissaient, tous leurs souhaits s'exauçaient.

Qu'étaient devenus tous ceux qu'ils avaient poursuivis de leur haine ?

Dispersés, perdus !...

Ils n'avaient plus qu'à suivre la large et courte route qui les conduirait au triomphe. Plus rien ne les gênait, personne ne les arrêterait.

Ils étaient presque riches aujourd'hui, ils le seraient tout à fait demain. Ils regardaient avec orgueil le chemin parcouru, ils voyaient avec extase le but qu'ils allaient atteindre.

Presque riches ! Depuis deux jours Carl Wogel avait vingt fois compté son trésor.

A ses maigres économies étaient venues s'ajouter ce qu'il appelait les épaves de l'incendie. De l'argent vaillamment gagné, songeait-il avec un sourire.

Et tout cela réuni formait une assez jolie somme, qu'il ne se lassait pas de compter.

Riches demain !...

Il ne pouvait plus en douter. Depuis deux jours il s'était promené partout, avait rôdé de tous côtés, questionné habilement ceux qu'il croyait aptes à lui fournir quelque renseignement.

Le hasard de ses promenades l'avait plutôt attiré du côté de l'usine, et par hasard encore, il avait fait la connaissance d'un domestique demeuré là, une sorte de concierge qui habitait un pavillon épargné par l'incendie.

En s'apitoyant sur les malheurs qui venaient de frapper si brutalement la famille Valboise, Carl Wogel avait su habilement interroger cet homme.

Et lui, sans défiance et n'ayant du reste aucune raison pour se taire, lui avait longuement raconté tout ce qu'il savait, le mettant au courant des ordres qu'il recevait.

Le premier jour Carl Wogel n'avait pas su grand-chose. A ses questions, le domestique répondait :

— Ce qu'on va faire ? Qui pourrait le dire ? Madame est encore là ; elle a passé une partie de la nuit ici, dans ce pavillon, et vous pensez bien que je ne lui ai pas demandé ses projets. Du reste, la pauvre femme ne songe guère à l'avenir, allez ; elle est comme une folle, et elle ne pense qu'à son fils. Le reste ne l'intéresse pas, vous pouvez en être sûr, et cela se comprend.

Désappointé, Carl Wogel avait murmuré :

— C'est juste, c'est juste.

Mais il était revenu le lendemain, et, cette fois, le domestique avait été plus précis.

— Madame est partie.

— Ah ! vraiment !

— Oui, elle a suivi son fils là-bas, à Berlin. Suivi, c'est une façon de parler, du reste, car il ne lui a même pas été permis de le voir. C'est malheureux tout de même.

Carl Wogel avait un air navré :

— C'est abominable !

— M. Maurice ! un si gentil garçon, traité comme le dernier des criminels ! C'est un peu de votre faute, car c'est vous qui l'avez accusé.

— Ne me dites pas cela ! J'ai été obligé de dire ce que j'avais vu. J'en ai assez de regret, allez ! Je ne pensais pas que l'affaire irait si loin. Je me disais : Il s'expliquera. Et, quand on est riche, c'est toujours facile de s'expliquer.

— Alors, vous l'avez vu ?

— Hélas ! comme je vous vois. Mais Mme Valboise ?...

— Elle soutient qu'il est innocent.
 — Naturellement, et elle le prouvera bien, allez. Vous disiez qu'elle est partie ?
 — Oui. Comment voulez-vous qu'elle le prouve, puisque vous prétendez qu'il est coupable, et que vous l'avez déjà affirmé au bourgmestre ?
 — La déposition d'un pauvre homme comme moi compte si peu. Elle va sans doute rester là-bas, tout près de lui ?
 — Qui ?
 — Mme Valboise !
 — Ah ! oui. Croyez-vous vraiment qu'elle arrivera à le sauver ?

Carl Vogel pestait ; il aurait volontiers envoyé ce bavard à tous les diables, mais il voulait connaître les projets de Lucienne. Il s'arma de patience, répliqua avec contrition :

— Je l'espère bien. Nous l'espérons tous dans le village. Il sera acquitté, vous verrez, pour notre plus grande joie.
 « Elle attendra toujours sa mise en liberté pour revenir.

— Vous pensez donc qu'ils le relâcheront ?
 — J'en suis sûr, et vous les reverrez ici tous les deux, la mère et le fils.

— Ah ! cela, non ; où voulez-vous qu'ils se logent, maintenant ? Tout est rasé ! Cela flambait-il !... Cela flambait-il !... Les pauvres gens auront eu tous les malheurs dans cette soirée ! Mais comment a-t-il pris, cet incendie ? Comment ?

Carl Vogel ne broncha pas, répondit confidentiellement :

— Ne pensez-vous pas qu'un ouvrier, profitant du désarroi général, aura voulu se venger ?

— Peut-être, et ce fut notre première idée ; mais l'enquête n'a rien trouvé. Le feu semble avoir pris dans le cabinet de M. Maurice ; la bonne avait préparé les lampes comme chaque soir. Est-ce un accident ? On ne le saura jamais. N'empêche que si c'est un crime, quelle qu'en soit la raison, celui qui l'a commis est un misérable.

Carl Vogel approuva :
 — Le dernier des bandits !
 — C'est une lâcheté, et ce sont les innocents qui en souffrent. Ainsi moi, qui vous dit que je ne serai pas victime de toutes ces histoires-là ? Mme Valboise n'a plus besoin de concierge, et elle pourra très bien se passer de mes services.

— Oh ! elle vous occupera autrement.
 — Ce n'est pas sûr. Et qu'est-ce que je deviendrai ? Ce n'est pas commode de trouver une bonne place comme celle que j'avais ici.

— Ne vous désolerez pas ; si vous étiez renvoyé, je vous trouverais quelque chose.
 — Vous ?

— Mais oui, moi. J'ai une nièce qui a beaucoup de relations, vous l'oubliez. Et quelles relations ! Elle ne connaît que des gens riches, très riches, très riches, ma nièce ; vous ne perdrez rien, soyez tranquille.

Du coup Carl Vogel gagna toute l'estime du brave homme, qui se reprocha très sincèrement de l'avoir méconnu. Il balbutia de confus remerciements.

Carl Vogel ramena la conversation au seul point qui l'intéressait :

— Selon vous, Mme Valboise ne reviendrait donc pas à Neustadt ?

— Jamais, je vous en réponds.
 — Vous en êtes bien certain ?

— Aussi sûr qu'on peut l'être. Elle a ce village en horreur. On lui a fait trop de mal aussi, voyez-vous.

— Cela, c'est vrai.
 — Et je puis bien vous répéter ses paroles. Elle m'a dit en partant : « Jamais, mon bon Fritz, je ne remettrai, quoi qu'il arrive, les pieds dans ce pays maudit.

Avec une très profonde et très réelle conviction, Carl Vogel affirma :

— Elle a bien raison.
 — Aussi elle m'a donné des ordres pour lui faire expédier tout ce qui a été sauvé de son mobilier. Dans quatre ou cinq jours, elle n'aura plus rien ici.

— Plus rien, plus rien ! Il lui restera toujours...

Il hésita un instant, puis dit enfin ce mot qui pour lui avait une importance capitale :

— Il restera toujours l'usine.
 Le concierge hocha la tête.

— Non. L'usine, comme le reste, sera vendue, mon bon monsieur, vendue, pour ne pas dire donnée.

Le visage de Carl Vogel s'épanouit. Il ne doutait pas des paroles du domestique ; il insista encore, pourtant :

— Qui vous a dit cela ?
 — C'est Mme Valboise qui m'a dit qu'on allait tout vendre ; mais qui donc voudrait acheter cette usine, après cette grève, après tous ces événements ? Vous verrez que pas un acquéreur ne se présentera. C'est bien la débâche, allez, la grande débâche. Ce n'est pas votre avis ?

Carl Vogel partageait certainement cette opinion, mais, pour la forme, il crut devoir protester, et comme il n'avait plus rien à apprendre, comme il avait hâte d'être seul pour jouir sans contrainte de son bonheur, il quitta le domestique.

Il fit le tour de l'usine, examina avec complaisance les bâtiments.

Son imagination réveilla cette ruche endormie, anima cette solitude.

Il lui semblait entendre le halètement des machines, le bourdonnement des ouvriers. Il pensa :

— Tout cela va se mettre en mouvement, tout cela travaillera pour moi, pour me faire riche, riche.

Il se perdit dans le parc, admira les arbres, les mesura, les caressa, s'extasia devant toutes ses richesses.

Et il eut un sourire, un geste de triomphe :

— Tu m'as jeté à la porte de chez toi, Maurice Valboise ! Tu paies cher ton insolence !

Il tendit le bras vers les ruines fumantes.

— De ton château, voilà ce qu'il reste. S'il te prend la fantaisie, lorsque tu sortiras de prison, de revenir chercher des souvenirs dans ce parc où si souvent tu t'es promené, tu seras chez moi et Carl Vogel pourra te chasser à son tour.

Il se croyait déjà le possesseur de ces biens qu'ils avaient si ardemment convoités, que personne ne viendrait plus lui disputer, et il revint lentement en faisant des projets, en organisant déjà sa vie nouvelle.

Sa jambe de bois frappait plus fortement le sol qu'il avait conquis, il relevait la tête avec orgueil, ceux qui le virent traverser le village durent se dire :

— C'est le maître qui passe.

Et il le pensait lui-même, et cela le flattait.

Pourtant, son triomphe n'était pas complet, sa tâche infâme n'était pas terminée, sa vengeance n'était pas assouvie.

La mort d'Anna Clauss lui avait offert une nouvelle occasion de martyriser Pascaline, de s'acharner après l'innocente. Il n'avait eu garde de la laisser échapper, et, cette fois, la loi s'était faite sa complice.

En s'appuyant sur elle, il pouvait faire chasser l'intruse et ainsi, jusqu'après la mort, jusque dans la tombe, il poursuivrait de sa haine celle que vingt ans auparavant il avait désirée pour femme.

Ne s'était-elle pas toujours défendue d'être la mère de Pascaline, celle-ci n'était donc qu'une étrangère qui ne pouvait prétendre à l'héritage d'Anna Clauss.

Alors, c'était bien simple, on devait la chasser comme une aventurière.

Il avait cru bon de prévenir la justice, de lui exposer cette situation et il avait attendu sans impatience, sachant très bien que tout s'exécuterait comme il l'avait prévu.

Puisque ce n'était pas fait déjà, il se doutait bien qu'après l'enterrement d'Anna Clauss, Pascaline serait expulsée et il avait voulu assister à cette exécution, se repaître de cette dernière torture.

Tout en se promenant, il surveillait la maison où Pascaline avait passé toute sa vie et d'où elle allait être chassée.

Christiane venait de la quitter, et la jeune fille était restée à sa fenêtre, le corps brisé, l'âme absente.

Deux ou trois hommes passèrent devant ses yeux sans qu'elle les vit. Ils entrèrent chez elle ; elle se détourna à peine, les écouta distraitement.

Ils parlèrent pendant quelques instants sans qu'elle comprît.

Un peu embarrassés, un peu gênés, ils disaient des mots qu'elle n'entendait pas :

— La loi... le code... les héritiers... scellés...

Pourquoi venaient-ils lui parler de ces choses qui lui étaient indifférentes.

Puis, une phrase, un mot la surprit ; elle se rendit compte de ce qu'on exigeait, se dressa, bouleversée, répéta :

— Il me faut partir ?

— C'est la loi ; vous n'êtes pas la fille d'Anna Clauss, n'est-ce pas, vous n'êtes pas son héritière ?

— Non, non, je ne suis rien ici.

— Alors...

— Alors, sans pitié, vous me jetez dehors, vous ne vous inquiétez pas de ce que je vais devenir ?

Ils balbutièrent :

— Oui, oui, c'est dur ; mais nous n'y pouvons rien, nous ; la loi nous oblige...

— C'est bien... Ici ou ailleurs, peu importe, du reste. Quand dois-je partir ?

— Mais... nous allons apposer les scellés immédiatement. Seulement, nous pourrions peut-être, pendant quelques jours...

— Merci, non merci ; puisqu'il me faut dire un éternel adieu à toutes ces pauvres choses qui m'étaient chères pourtant, parce que je les connais depuis toujours, que ce soit tout de suite.

— Oh ! vous pouvez emporter ce qui vous appartient. Ils ne comprennent pas, ou ne voulaient pas comprendre.

Elle hésita une minute, puis répondit :

— Non, ce n'est pas la peine, rien du tout, rien que le nécessaire.

— Ce que vous voudrez.

Sous leurs yeux, elle fit un petit paquet des choses indispensables.

Elle agissait machinalement. Elle avait trop souffert pour souffrir encore ; elle avait trop pleuré pour pouvoir pleurer encore ; la source de ses larmes était tarie, et ce déchirement, après tant d'autres, la laissait, en apparence, insensible.

Elle se hâtait, parce qu'elle sentait qu'ils étaient pressés d'en finir.

En quelques instants, elle fut prête, et, sans protester, sans récriminer, elle s'en alla.

Lorsqu'elle se trouva dans la rue, seulement, elle comprit toute l'horreur de sa situation.

La nuit descendait déjà, le froid était vif, le ciel couvert et triste. Quelques lampes allumées piquaient dans la brume leur lueur tremblotante.

Elle enveloppa ce village qui la rejetait, et qu'elle aimait pourtant, d'un long regard de désespoir.

Elle chercha en vain, dans toutes ces maisons serrées les unes contre les autres, celle qui accueillerait sa mère. Certes, il y avait dans ce hameau, comme partout, des âmes compatissantes, elle connaissait plus d'une pauvre femme que son infortune toucherait et qui ouvrirait sa porte pour la recevoir.

Chez ces pauvres gens elle pourrait passer une nuit, mais demain il lui faudrait bien partir, alors à quoi bon ?

Elle eut aussi une pensée pour Christiane

Certainement elle trouverait près d'elle un refuge, elle n'avait que quelques pas à faire, elle serait à l'abri.

Elle ne le voulut pas.

Avec le peu d'argent qu'elle emportait, elle pourrait vivre quelques jours, c'était suffisant.

Sa résolution fut vite prise, elle irait vivre ses derniers jours près de la prison où souffrait celui qu'elle aimait.

Et lentement, courbée par la souffrance, autant que par le paquet que ses bras affaiblis ne pouvaient plus porter, elle se dirigea vers la gare, et son ombre se perdit dans l'ombre grandissante.

Avec une joie féroce, Carl Vogel l'avait vue s'éloigner et devant cette détresse, cette faiblesse, il avait eu le courage de ricaner.

Pourquoi cette joie sauvage ? cette malheureuse, pourtant, ne le gênait guère, semblait-il.

Si, elle le gênait, elle lui était devenue insupportable, parce qu'elle était son innocente victime ; parce qu'elle se dressait devant lui comme un éternel reproche ; parce qu'il tremblait devant elle, comme l'assassin tremble devant le cadavre qu'on le force à regarder.

Jamais elle ne lui avait adressé la parole, mais il lui suffisait de la voir, de sentir se poser sur lui son regard droit et loyal, pour être envahi par un trouble indéfinissable. Il aurait voulu alors se jeter sur elle, la déchirer, la mettre en pièces, cette jeune fille si douce et si frêle, qu'il aurait brisée d'un geste de colère, était devenue, sans qu'il voulût se l'avouer, le cauchemar de sa vie.

Tant qu'elle était là, près de lui, il ne pouvait pas jouir de son bonheur, il ne pouvait pas être heureux, parce qu'elle lui rappelait tout le passé, vingt années de cruautés, d'infamies et de crimes, parce qu'il se sentait auprès d'elle un lâche et méprisable bourreau.

Mais maintenant qu'elle était partie, il se sentait plus à l'aise, il respirait plus facilement.

Il lui semblait qu'avec Pascaline venait de disparaître le dernier souvenir des jours de lutte, une vie nouvelle commençait qu'aucune crainte, aucun remords ne viendrait troubler, il ne restait plus rien pour le faire trembler, plus personne pour le flétrir.

Il se trompait.

Et sa joie fut courte. Il restait quelqu'un qui allait exiger des comptes.

Il restait Christiane.

Christiane, l'inconsciente alliée d'hier, qui, pour sauver le bonheur et la vie de sa fille, allait devenir la plus acharnée des adversaires, la plus redoutable des ennemies.

En quittant Pascaline, elle avait longtemps erré, essayant de rassembler ses idées en déroute.

Un seul point la préoccupait :

— Qu'avait été faire sa fille chez Carl Vogel ?

Elle savait la haine qui les séparait depuis toujours.

Pascaline, si bonne, si douce, si indulgente pour tous, n'avait-elle pas répété tout à l'heure encore que Carl Vogel était un misérable ?

Comment alors s'était-elle décidée à aller chez lui ? Comment avait-il pu l'attirer ? Qu'avait-il pu exiger d'elle ?

Certes, elle en était sûre, sa fille n'avait pu commettre aucune action vile ou honteuse, aucune action dont elle eût à rougir.

Pourquoi, si elle n'avait rien à se reprocher, était-elle compromise au point de vouloir mourir ?

Elle avait dû venir demander un service à Carl Vogel, un service que seul il pouvait lui rendre, et, en échange, il lui avait demandé sa vie, elle la lui avait donnée.

Quel service pouvait se payer d'un tel sacrifice ?

Quel service honteux qu'elle-même voulait cacher ?

Elle chercha dans cet ordre d'idées, sans rien trouver.

Et pourtant elle y mettait toute sa volonté, car il lui semblait que lorsqu'elle aurait pénétré ce secret, sa fille serait sauvée.

Par quel moyen arriverait-elle à déchiffrer cette énigme ?

En demandant l'explication à Carl Vogel, elle n'y songea même pas. C'était se découvrir inutilement.

Et elle demeura dehors longtemps, à chercher un plan de conduite qu'elle n'arrivait pas à mettre debout, longtemps à chercher dans cette nuit un éclair, un indice qui la guiderait dans la voie qu'elle devait suivre.

Elle rentra chez elle harassée, brisée.

Tout de suite, elle gagna sa chambre, s'enferma, et, la tête dans les mains, elle rêva encore.

Toutes ses pensées étaient pour sa fille. A son immense joie de l'avoir retrouvée se mêlait la profonde amertume de la voir tant souffrir, de se voir repoussée par elle.

Mais, maintenant qu'elle l'avait près d'elle, elle saurait bien conquérir son cœur, alléger sa souffrance. Aucun malheur désormais ne l'atteindrait plus, elle veillerait sur elle jalousement, elle la garderait constamment, la défendrait contre tous ceux qui s'acharnaient après elle.

Et toutes les paroles de tendresse et d'amour qui gonflaient son cœur et que tout à l'heure elle n'avait pas osé prononcer, elle les murmurait tout bas, délirante, extasiée.

Sa fille ! cette gracieuse Pascaline, si honnête et si droite, sa fille !

Elle se grisait de ce mot qui lui était si doux, elle ne se lassait pas de le répéter.

— Ma fille ! c'est ma fille !... C'est ma petite Gillette !...

Une pensée la fit sourire.

— Plus tard, songeait-elle, quand elle sera à moi tout à fait, je lui montrerai mes reliques, et je suis sûre qu'elle s'attendrira sur ces objets qu'elle a portés quand elle était si petite et qu'elle retrouvera après tant d'années.

Elle se leva pour les chercher, ces reliques qui ne l'avaient jamais quittée, qu'elle avait conservées religieusement à travers toutes ses misères, qu'elle avait trimballées partout ; pauvres petites choses infimes, qu'elle n'aurait pas données pour un trésor et sur lesquelles, si souvent, elle avait pleuré.

Une mèche de cheveux dorés et fins comme de la soie floche, un ruban qui avait noué ces cheveux, un collier d'ambre que Gillette avait porté, un hochet que ses petits doigts avaient serré de toute leur force.

Pauvres choses, qui n'ont de valeur que pour les mères ; pauvres choses qui font rêver toujours, sangloter parfois hélas !

IV

EN PLEINE DÉTRESSE

Tous les jours, par tous les temps, Lucienne Valboise quittait à la même heure le petit hôtel où elle s'était réfugiée et s'en allait, vieille et affaissée, du même pas lent et lourd, vers la maison de tristesse et de désolation.

Elle avait obtenu à grand-peine, par des démarches répétées, l'autorisation de voir chaque jour son fils. Et c'était, dans son désespoir, la seule consolation qui lui avait été donnée.

Elle partait bien avant l'heure, arrivait chaque jour bien en avance, attendait, en piétinant dans la boue ou dans la neige, qu'on voulût bien lui permettre d'entrer.

Ces quelques jours avaient pesé sur elle comme de longues années ; le chagrin lui avait enlevé tout ce qui lui restait d'élégance et de jeunesse ; elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle était tombée d'un seul coup dans l'hiver de sa vie, et sa chevelure, restée sombre jusqu'alors, s'argentait maintenant de toute la neige de l'hiver. Sous ses yeux meurtris, de larges rides conservaient la trace de tant de larmes, et ses joues tombantes tiraient ses lèvres, donnaient à sa bouche une expression de tristesse infinie.

Et tout son corps aussi s'était alourdi, ses jambes s'ankylosaient. Ce court trajet de sa chambre à la prison, cette angoissante attente devant la grille lui enlevaient chaque jour ce qui lui restait de force.

Elle se redressait pourtant, lorsque la porte s'ouvrait ; elle affermissait sa démarche, elle voulait que Maurice la vît vaillante et confiante, quand elle était vaincue et désespérée.

Elle l'attendait toujours quelques minutes, et elle profitait de cette attente pénible pour composer son visage, pour forcer ses lèvres à sourire ; elle se promettait de surmonter son émotion.

Vains efforts, hélas !

Il lui suffisait d'entendre son pas résonner sur les dalles pour que son sourire disparaît et lorsqu'elle le voyait si changé, lui aussi, la même douleur la jetait contre lui, haletante et éperdue.

Elle essayait bien ensuite de se reprendre.

A quoi bon ?

Tous ses pieux mensonges ne pouvaient le tromper et il comprenait qu'elle ne conservait plus aucun espoir de le sauver ; elle lui apportait l'impression du dehors, on le considérait comme perdu.

Il aurait voulu lui dire :

— Tais-toi, maman, ne mens pas, restons tant que cela nous sera permis l'un près de l'autre, pleurons ensemble, mais tais-toi, tais-toi, je ne peux pas te croire !

Et il l'écoutait par pitié, pour qu'elle se dise, en rentrant chez elle :

— Mon fils souffre moins, puisqu'il espère.

C'était toujours sur Pascaline qu'elle comptait, et, sans prononcer le nom de la jeune fille, c'est à elle qu'elle pensait lorsqu'elle disait à son fils :

— Tu seras sauvé.

Ne l'avait-elle pas promis, là-bas à Neustadt, n'avait-elle pas dit à Lucienne :

— Soyez tranquille, ce n'est qu'une épreuve qui durera peu.

Lucienne l'avait crue ; mais, plusieurs jours s'étaient écoulés, et elle n'avait eu aucune nouvelle de Pascaline. Elle avait voulu l'interroger ; un soir, elle était venue à Neustadt, avait trouvé la porte close.

Elle avait questionné un gamin qui lui avait répondu :

— Pascaline Clauss n'habite plus ici, on a pris la maison, on a pris les meubles, elle n'avait plus rien, alors elle est partie.

— Où cela ?

— On n'en sait rien, elle n'a pas laissé son adresse, demandez à la gare.

Lucienne n'avait rien demandé, elle était rentrée à l'hôtel plus désolée, plus malheureuse, elle restait seule pour défendre Maurice, et elle s'en sentait incapable.

Pourtant le lendemain, lorsqu'elle l'avait vu, elle lui avait affirmé, comme la veille, que sa liberté n'était plus qu'une question de jours.

— Sur quoi te bases-tu pour parler ainsi ? demanda Maurice.

Pour cacher la pauvreté de ses arguments, elle s'emporta :

— Comment peux-tu douter de ce que j'avance ! Quelle force auras-tu pour prouver ton innocence, si toi-même tu n'as pas confiance !

— Et à qui prouverai-je mon innocence ? On ne veut pas m'entendre, c'est maintenant contre moi un autre complot, celui du silence. J'ai été interrogé une fois, depuis on veut m'oublier. J'ai beau protester, réclamer, personne ne m'écoute.

— Le juge fait son enquête, sans doute.

— Oui, c'est cela, on cherche des témoins, on interroge Carl Vogel !... Ah ! l'infâme, celui-là ! Car il sait bien, lui, il assistait à ce duel que j'avais provoqué, certes, mais qui fut loyal.

— Tu as dit cela, tout ce qui s'était passé ?

— Depuis mon arrestation, je n'ai cessé de le répéter ; on hausse les épaules, personne ne me croit ! C'est une histoire, suppose-t-on, que j'invente pour me sauver et on trouve cette défense pitoyable ! Que veux-tu que je dise, moi, que veux-tu que je prouve !... Entre l'affirmation de cet officier lâche et misérable et ma protestation, on ne peut hésiter, c'est lui qu'on croit, c'est moi qu'on condamne !... Tout est contre moi, et tous sont contre moi... Tous, pas un ne se lèvera pour me défendre, tous s'acharneront pour me perdre, et je me demande parfois, avec horreur et épouvante, si celle que j'ai crue, que j'ai aimée pour mon malheur, n'était pas avec eux, contre moi, si elle ne voulait pas, elle aussi, me faire disparaître.

Lucienne protestait, essayait de le faire taire.

— Maurice !... Maurice !...

— Qui sait !... Cet amour qui se cramponnait malgré tout, qui ne voulait pas mourir, qui résistait à toutes les injures, à toutes les ironies, qui la poursuivait malgré elle, pouvait lui être insupportable. Je la gênais, peut-être !

— Malheureux, tu blâmes !

— Oui, c'est affreux, c'est horrible, et pourtant j'en suis là, maman, j'en suis là.

Cette défiance devant elle ne durait qu'un moment ; il se la reprochait ensuite comme une lâcheté.

Il n'avait pas besoin d'ajouter sa douleur à celle de sa mère ; la croix qu'elle portait était trop lourde déjà.

Et il arrivait à étouffer ses plaintes, et tant que durait la visite, plus un mot, plus un geste ne trahissaient son

désespoir ; mais, lorsqu'elle était partie, lorsqu'il se retrouvait seul, il s'affalait dans un coin comme une malheureuse bête persécutée et traquée, il se jetait à terre et, la tête dans les mains, il râlait, il agonisait il se révoltait et maudissait ses bourreaux.

L'innocent pouvait pleurer sans crainte dans l'immense prison ; personne n'entendait ses sanglots. Il pouvait pleurer jusqu'au lever du jour ; personne ne s'intéressait à lui.

Lucienne voyait les jours s'écouler lentement et sa détresse augmentait.

Elle essayait de se persuader que son fils serait acquitté parce qu'il était innocent, mais elle se souvenait, hélas ! que, vingt années auparavant, une innocente aussi avait été traînée devant des juges et qu'elle avait été condamnée. Ce souvenir l'affolait.

Fallait-il donc toutes ces souffrances de son fils pour racheter son crime ?

Les menaces de Christiane tintaient à ses oreilles, la poursuivaient sans trêve, et elle se sauvait, elle se jetait dans la cohue des rues pour fuir cette voix vengeresse qui la harcelait.

Elle courait de la vieille ville à Wilhelmstrasse, elle attendait pendant des heures au ministère de la justice, suppliait, implorait sans obtenir pour son fils le moindre soulagement, sans obtenir une amélioration à sa désolante captivité.

Chaque jour, Maurice la voyait plus basse, plus fatiguée ; il comprenait l'inutilité de ses démarches et chaque jour un peu plus d'amertume emplissait son cœur.

Puis, un matin, il vit dans ses yeux comme une lueur de joie ; elle n'édit jamais parvenue à faire mentir son regard. Cette fois, il y avait du nouveau, il en était sûr.

Il l'interrogea ; elle sourit, mais refusa de lui expliquer ce qui la réjouissait. Elle se contenta de lui répondre :

— Je t'ai toujours dit que j'avais confiance ; j'espère aujourd'hui plus que jamais.

— Pourquoi ?

— Attends quelques jours.

— Tu refuses de me faire partager ton bonheur ?

— Prends-en ta part sans t'inquiéter d'où il vient.

— C'est de moi qu'il s'agit pourtant ; j'ai le droit de te demander...

— Rien. N'insiste pas, j'ai promis le secret.

— A qui ?

— A la personne qui te sauvera.

— Comment as-tu pu trouver quelqu'un qui puisse encore s'intéresser à moi ?

— Tu veux dire quelqu'un qui n'a cessé de s'intéresser à toi.

— Vraiment ?

— Une ombre passa sur son visage.

— Personne, mère, je ne connais personne ; si je ne l'avais pas, je serais seul au monde.

— Tu vois bien que non.

Malgré son insistance, elle ne voulut pas en dire davantage.

Cette journée fut pour lui moins sombre et moins froide.

Il sentait pour la première fois qu'on ne l'avait pas trompé et jusqu'à son âme transie pénétrait un léger mais pourtant très doux rayon d'espoir.

En le quittant, Lucienne avait fait le tour de la prison.

Au lieu de rentrer chez elle comme elle en avait l'habitude, elle s'était engagée dans une rue étroite qui longeait les lourds bâtiments gris.

Elle allait lentement, regardant à droite et à gauche comme si elle cherchait quelqu'un.

Elle s'arrêta un instant, inquiète, murmura tout bas :

— C'est pourtant bien ici qu'elle doit m'attendre.

Puis elle revint sur ses pas, ne sachant plus où aller. Heureusement, une voix derrière elle la fit se retourner. Elle eut une exclamation de soulagement.

— Ah ! vous enfin !... Je vous cherchais, je ne vous voyais pas, je craignais de m'être trompée.

— J'étais au bout de la rue, je vous guettais, et je suis venue à votre rencontre dès que je vous ai aperçue.

— Vous êtes là, et je me sens plus forte, je ne suis

plus seule ; un poids qui m'étouffait s'est enlevé de ma poitrine, il me semble, Pascaline, que vous nous apportez le bonheur.

La jeune fille répéta, d'une voix légèrement assourdie :

— Oui, le bonheur.

Sa taille mince et souple s'inclinait un peu, se courbait sous le lourd chagrin qui l'oppressait.

Elle était tout en noir, en deuil d'Anna Clauss, en deuil de son bonheur, et ces vêtements sombres faisaient ressortir encore la pâleur de son visage, ses lèvres souriaient, mais ses grands yeux bleus, au regard si doux, restaient noyés d'une profonde tristesse.

Lucienne s'était appuyée à son bras et, tout en marchant, elle disait sa surprise de l'avoir rencontrée.

— Je savais bien, moi, que vous ne nous aviez pas abandonnés, j'attendais de vos nouvelles tous les jours. J'ai été à Neustadt, vous savez, j'avais besoin de vous voir, de vous dire mes peines, de vous entendre. Là-bas, on m'a dit que vous étiez partie, et j'en ai éprouvé une grande déception, mais je me disais quand même : « Ce n'est pas possible, elle n'a pu fuir ainsi, elle nous reviendra ! » Et vous voilà, Pascaline !... Tant d'heures passées à attendre inutilement je ne sais quel événement qui devait nous sauver ont pesé sur moi, vous le voyez, de toute leur désespérance. Je suis bien changée, n'est-ce pas ? Je suis très vieille, je puis à peine me traîner, je vais dans la rue, la tête baissée, ne pensant qu'à lui ; c'est pourquoi ce matin je suis passée près de vous, sans vous voir. Il a fallu que vous m'interpelliez ; mais quand je vous ai entendue, Pascaline, vous ne savez pas quelle joie est descendue tout à coup jusqu'au fond de mon cœur !

— Oui, aujourd'hui, je n'ai pas pu y résister, j'avais besoin d'entendre parler de Maurice, et je suis venue à vous.

— Vous me donniez la plus heureuse des surprises.

— Chaque jour, je vous voyais...

Lucienne l'interrompit.

— Comment ! vous êtes donc ici depuis quelque temps ?

— Depuis plus de quinze jours, oui...

— Et vous n'êtes pas venue me trouver plus tôt, oh !...

La jeune fille rougit un peu, dit doucement :

— Je ne le pouvais pas, vraiment... Mais tous les matins, j'étais là, je vous épiais, je vous voyais entrer, j'attendais votre sortie, ma pensée était avec vous continuellement.

Lucienne pensait tout haut :

— Pourquoi donc ne pouviez-vous me parler ? Il faudra me dire cela.

Pascaline baissa la tête :

— Oh ! vous l'apprendrez plus tard... Je voulais attendre encore, mais je viens de vous le dire, je n'ai pu lutter ce matin contre l'angoisse qui m'étreignait, il fallait que j'entende son nom, que je sache ce qu'il disait, ce qu'il pensait... Comme il doit souffrir.

— Oui, énormément, je le trouvais plus affaibli, plus démoralisé à chacune de mes visites, mais aujourd'hui, grâce à vous, il a maintenant un peu de joie, je suis sûre qu'en ce moment il ne pleure plus, il espère.

Le visage de Pascaline s'empourpra de plaisir, elle ne pensa plus qu'à lui, rêva :

— Alors, dans sa prison, sa première joie lui sera venue par moi.

Puis, inquiète tout de suite, elle demanda :

— Vous ne lui avez pas dit que j'étais là, n'est-ce pas ?

— Non, puisque vous me l'aviez défendu, et pourtant, j'en suis sûre, son bonheur aurait été plus grand s'il avait su que vous partagiez nos souffrances.

— En doute-t-il donc ?

Embarrassée, Lucienne répondit :

— Non, non... certainement, mais enfin il ignore où vous êtes, il ne peut supposer que nous sommes là toutes les deux, si près de lui, à parler de lui.

— Il le saura quand l'heure sera venue.

Lucienne la regarda :

— Je sens bien, Pascaline, que vous avez un secret ; ne pouvez-vous me le confier, je ne vous trahirai pas.

— Non, je ne puis pas, maintenant du moins.

— Ce secret intéresse Maurice ?

— Je ne veux que son bonheur, vous le savez bien, le reste m'importe peu.

— Je le sais ; mais son bonheur est-il à la merci d'une indiscretion ?

— Peut-être.

Tout de suite alarmée, Lucienne demanda, la voix tremblante :

— Me fiant à la promesse que vous m'aviez faite jadis, j'ai affirmé à Maurice, tout à l'heure encore, qu'il serait sauvé. Vous le croyez toujours, n'est-ce pas, Pascaline, vous me le promettez toujours ?

— Je le veux aujourd'hui, plus que jamais.

— Quand sera-t-il libre ?

La jeune fille baissa la tête.

Elle était tenue chaque jour au courant des démarches de Richard Stelmann. Un mot de lui venait tous les matins lui rappeler la promesse qu'elle lui avait faite. Il ne reniait pas l'engagement qu'il avait pris. Les conditions du marché restaient telles qu'elles avaient été acceptées de part et d'autre. Pascaline donnait sa vie pour acheter la liberté de Maurice. Aucune nouvelle discussion, du reste, n'avait eu lieu entre elle et l'officier, elle ne l'avait pas revu, n'avait pas essayé de le fléchir, parce qu'elle savait que ses prières seraient inutiles, qu'il resterait inflexible.

Résignée, elle l'avait prévenu qu'elle n'habitait plus Neustadt et qu'elle était à ses ordres.

Il s'était présenté chez elle : elle avait refusé de le recevoir, et ce refus ne l'avait ni rebuté ni découragé, il n'avait montré ni sa déception ni sa colère, lui avait simplement écrit :

Je ne veux pas essayer de forcer votre porte. A quoi bon ? J'ai votre parole comme vous avez la mienne, cela suffit. Mais je vais multiplier les démarches pour que notre mariage soit célébré le plus tôt possible.

Puis, quelque temps après, un petit billet, brutal dans son laconisme :

Toutes les difficultés sont aplanies ; ce sera, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, pour la fin du mois.

L'échéance approchait, l'heure du sacrifice allait sonner.

La question de Lucienne Valbois avait ramené Pascaline à cette triste réalité ; elle songeait :

— Que serai-je devenue, moi, quand il sera libre ?

Et, comme elle ne répondait pas, Lucienne insistait :

— Dites, quand croyez-vous ?

Elle dit doucement :

— Dans peu de temps, les jours passent si vite !

— Oh ! Pascaline !... Songez combien pour lui les heures semblent mortellement longues... Et vous êtes sûre, n'est-ce pas, de réussir, vous êtes sûre qu'au dernier moment aucun événement imprévu ne viendra nous replonger en pleine misère ?... Ce serait trop dur, voyez-vous, maintenant qu'il espère, qu'il a confiance ; une déception le tuerait, il lui reste si peu de force !

Elle était sûre que ni son courage ni sa volonté ne faibliraient ; elle répondit :

— Je suis sûre de moi.

— Ah ! merci ! Nous vous devons tout notre bonheur.

Elle ne se demandait pas comment la jeune fille obtiendrait la mise en liberté de son fils, par quel moyen elle y arriverait.

Elle savait pourtant que Pascaline était aussi incapable qu'elle-même de prouver l'innocence de Maurice.

Elle savait qu'aucune des démarches qu'elle avait faites n'avait abouti ; elle savait toutes les rebuffades qui l'avaient accueillie, toutes les humiliations qui lui avaient été réservées.

Comment Pascaline réussirait-elle, là où elle avait échoué ? Comment était-elle si sûre de vaincre toutes ces difficultés ?

Elle ne s'en inquiétait pas.

Si elle l'avait connu, le sacrifice de Pascaline lui aurait peut-être saublé tout naturel, puisqu'il s'agissait de sauver son fils.

Elle était frappée d'une sorte d'aveuglement et d'inconscience ; elle ne pensait pas, ne réfléchissait pas.

Que Maurice soit sauvé, cela seul lui importait. Et maintenant qu'elle venait d'en recevoir l'assurance formelle, maintenant qu'elle était rassurée, elle songeait seulement à Pascaline.

Elle lui demanda distraitement :

— Qu'avez-vous fait depuis que vous avez quitté Neustadt ?

La jeune fille secoua la tête.

Elle ne pouvait pas dire le désespoir de toutes ces heures de solitude, la torture de chaque instant ; elle eut un triste sourire :

— Rien, j'attendais la délivrance.

C'est encore à son fils que Lucienne pensa ; elle murmura :

— Oui, ce jour-là nous paiera de toutes nos souffrances.

Puis vivement, comme si elle se reprochait de n'y avoir pas songé plus tôt, elle s'informa :

— Mais comment vivez-vous ?

Pascaline eut un geste d'indifférence :

— Oh !

— Pardonnez-moi de cette question, mais j'ai su là-bas, ma pauvre enfant, qu'on vous avait tout pris.

— Cela n'a pas d'importance.

— Pas d'importance !... Ce désintéressement peut être très beau, mais encore faut-il vivre.

— J'ai pu emporter un peu d'argent, et j'ai besoin de si peu de chose.

— C'est justement ce que je craignais. Je veux que vous ne vous imposiez aucune privation, laissez-moi vous aider, puisque cela m'est possible. Cette offre de moi n'a rien, n'est-ce pas, qui puisse vous froisser ?

— Oh ! non, oh ! non... mais je vous remercie. Je vous assure, j'ai tout ce qui m'est nécessaire.

Lucienne eut une minute de réflexion, reprit :

— Bien, bien sûr.

— Mais oui, je ne manque de rien.

— Eh bien, écoutez, faites mieux ; venez près de moi, nous vivrons ensemble, l'une près de l'autre. Faites cela pour moi, Pascaline, je suis si seule, si triste, votre présence me sera douce, et, près de vous, les journées me sembleront moins longues. C'est une charité que je vous demande.

Pascaline ne pouvait accepter cette proposition, elle ne pouvait expliquer son refus. Embarrassée, elle chercha ses mots, dit lentement :

— Non... je ne puis pas... ce n'est pas possible. Dans l'intérêt de Maurice, il ne faut pas.

Elle savait que s'il s'agissait de son fils, Lucienne n'insisterait pas.

En effet, elle se contenta de répondre :

— Oh ! alors, je vous laisse juge, Pascaline.

Elles avaient fait le tour des bâtiments, elles se retrouvaient presque devant l'entrée de la prison, elles s'arrêtaient. Lucienne montra la lourde porte.

— Ne m'accompagnez-vous pas ici un jour ?

Pascaline pâlit, d'un geste machinal elle porta les deux mains à son cœur comme pour en comprimer les battements.

Revoir Maurice, lui parler, l'entendre !... Lui faire comprendre qu'elle n'a jamais cessé de l'aimer, pour que plus tard il ne la condamne pas, il ne le saurait pas !... Etre près de lui, sentir une fois encore, une dernière fois, ses mains dans les siennes, être enveloppée de son regard, s'imaginer que rien n'est venu interrompre leur rêve de bonheur, revivre un peu leur cher passé, une minute, une seconde !

Ah ! pour cet instant d'oubli et d'ivresse, que n'aurait-elle pas donné, la pauvre enfant ! Pour cette halte dans son cauchemar, quel sacrifice nouveau ne se serait-elle pas imposé !

Out, de toute son âme, elle désirait le revoir.

Mais pas aujourd'hui, pas maintenant, parce qu'elle se rendait compte qu'ensuite elle n'aurait plus de courage.

Lorsque son cœur se serait fondu sous la caresse de sa voix, il lui resterait plus de force pour aller jusqu'au bout de son sacrifice.

Plus tard, dans quelques jours, lorsque tout serait irréparable, la veille du jour maudit, du jour infâme, lorsqu'il lui serait impossible de reculer, lorsqu'il ne lui resterait plus qu'un pas à faire, elle viendrait lui dire : Vous êtes libre.

Et elle jouirait de sa joie, de son bonheur. Puis ce serait fini, elle disparaîtrait pour toujours, emportant l'image de son visage radieux.

Lucienne insistait.

— Il me sera facile de vous obtenir l'autorisation nécessaire : c'est la seule chose qu'on a bien voulu m'accorder.

Et elle répondit :

— Oui, un jour, j'entrerai là avec vous, mais seulement quand je pourrai lui dire : C'est fait ; demain, ces portes s'ouvriront pour vous laisser passer ; l'épreuve est terminée.

— Je ne discute pas vos volontés, mais vous me tiendrez au courant.

— Quand le moment sera venu, je vous demanderai de m'obtenir la permission d'entrer.

— Où habitez-vous ?

Pascaline eut un geste vague.

— Par là.

Il ne lui plaisait pas de donner son adresse. Elle ne voulait pas que Lucienne vienne chez elle et apprenne peut-être la décision qu'elle avait prise.

— Mais si j'avais besoin de vous ?

— Si vous le voulez bien, nous nous rencontrerons ici chaque jour.

— Soit.

Elles se quittèrent. L'une s'en allait plus alerte, plus gaie ; l'autre, plus lasse et plus découragée.

Lucienne s'en allait rêvant d'un avenir plus doux, de journées plus heureuses ; Pascaline s'acheminait vers l'inévitable malheur ; elle allait, dans sa triste chambre, retrouver l'angoisse mortelle de chaque heure.

Elle habitait, non loin de la prison, dans une pension de famille, un misérable réduit d'où elle ne sortait jamais ; elle vivait dans l'attente de l'affreuse échéance qu'elle avait acceptée, et nuit et jour elle était torturée par une même pensée : la date que Richard Stelmann avait fixée approchait et rien ne pourrait la sauver.

Régulièrement, un commissionnaire lui apportait un mot de son bourreau. Il lui disait ce qu'il avait fait, ce qu'il préparait, ce qu'il décidait.

Jamais elle ne lui répondait ; elle se laissait emporter par la fatalité, se laissait aller à la dérive, acceptait passivement tout ce qu'on exigeait.

Il s'était procuré les papiers nécessaires, avait tout réglé.

Un matin, il viendrait la chercher, sans souci de son honneur et de son épouvante, sans s'inquiéter de son dégoût et de sa haine ; il l'emmènerait et, machinalement, en pensant à autre chose, un homme les déclarerait unis, et Maurice serait sauvé, et elle serait perdue.

C'était bien simple, horriblement simple...

Quelques jours encore s'écoulèrent, puis, un matin, Richard la prévint :

Tenez-vous prête. Je viendrai vous prendre mardi à dix heures ; à midi, tout sera réglé ; à une heure, nous serons loin de cette ville !

C'était concis et brutal, c'était l'ordre d'un maître, d'un vainqueur devant lequel tout doit céder.

Elle frissonna, laissa tomber la lettre, éclata en sanglots, se tordit les mains désespérément.

Tant que la date n'était pas fixée d'une façon précise, elle pouvait s'imaginer qu'elle serait reculée indéfiniment, qu'un miracle viendrait la délivrer.

Elle ne pouvait plus, maintenant, conserver aucun espoir, si vague soit-il ; rien n'empêcherait cette abomination, cette monstruosité ; mardi, elle serait la femme de Richard Stelmann.

Mardi !... Dans sa détresse, elle répétait en bégayant ce mot qui la terrorisait ;

— Mardi ! mardi !...

Elle compta. On était au samedi, il lui restait trois jours.

Trois jours, rien que trois jours ! le délai qu'on accorde aux condamnés pour signer leur pourvoi.

Elle ne signerait point, elle ; elle ne solliciterait aucune remise, elle était prête.

De tous ses vœux, elle l'avait appelé, ce jour, et maintenant qu'il était arrivé, elle se détournait, épouvantée, mais elle n'éprouva même pas une défaillance : ce ne fut qu'un instant d'affreux dégoût qu'elle surmonta vite.

Elle ferma les yeux, songea à Maurice.

Si elle voulait le voir, elle devait sans tarder avertir Lucienne ; le lendemain était un dimanche, tous les bureaux seraient fermés peut-être. C'est aujourd'hui qu'elle devait demander l'autorisation.

Elle se pressa, courut vers la prison, arriva trop tard. Lucienne était entrée déjà, et elle dut attendre sa sortie, piétina pendant une heure devant la porte.

Enfin, elle l'aperçut. Elle alla à elle, fut accueillie d'un sourire.

— J'étais inquiète, me voilà rassurée... Vous n'êtes pas malade... M'apportez-vous une bonne nouvelle ?

— Celle que vous attendiez, la seule bonne nouvelle que je puisse apporter...

— Maurice ?...

— Je voudrais que vous m'obteniez la permission de le voir lundi.

La joie fit pâlir Lucienne, elle ne voyait pas la détresse de la jeune fille, son bonheur l'enivrait un peu ; elle dit encore, n'osant pas croire la réalité :

— Vous vous rappelez, Pascaline, vous m'avez dit : « Quand je vous demanderai à le voir, c'est que je pourrai lui annoncer... »

— Oui, oui, je sais... sa mise en liberté, oui, je le répète.

— Alors, lundi bien sûr, lundi c'est vrai, oh ! dites ! j'aurai l'emmener ?

— Peut-être pas lundi, mais mardi sûrement... Ce jour-là... tout sera fini.

Elle ne s'arrêtait ni aux paroles, ni au ton douloureux de Pascaline, elle était bien trop joyeuse pour remarquer ces détails, elle ne l'interrogea pas davantage, elle n'en avait pas le temps, du reste, elle voulait tout de suite courir chez le juge, solliciter pour la jeune fille un permis de visite.

Elle la remercia à peine, se sauva heureuse, transfigurée.

Pascaline ne s'offensa pas de cette indifférence à son égard, elle n'en éprouva aucune amertume, elle trouvait très juste, très raisonnable que Lucienne l'oubliait pour ne songer qu'à son fils.

Est-ce qu'il n'était pas, pour elle-même, le pôle vers lequel allaient toutes ses pensées ? Est-ce qu'elle existait devant lui ? Est-ce que tout entière, corps et âme, elle ne lui appartenait pas ?

Si, tout entière, jusqu'à la mort, et elle voulut lui consacrer ses dernières heures, vivre avec lui ces deux jours dont elle pouvait encore disposer.

Elle voulut éloigner de son esprit toutes les misères du présent, toutes les douleurs et toutes les hontes qui la guettaient. Elle ne songea plus qu'au bonheur passé, à la joie que lui promettait la visite du lendemain, à la douceur d'entendre Maurice, de le voir, d'être près de lui, de le tromper ; qu'à cette suprême consolation de le laisser heureux.

Elle s'enferma dans son rêve grisant, et ces deux journées qui auraient dû être navrantes pour elle, passèrent rapidement, comme passent tous les rêves.

Et ce fut le réveil ! Après ces deux journées d'imagination, la réalité.

Elle n'avait pas revu Lucienne le dimanche ; le lundi elle l'attendait bien avant l'heure fixée, émue et tremblante, le cœur gonflé, toute bouleversée par la joie qu'elle attendait depuis si longtemps, et qu'elle allait goûter enfin.

Fébrilement, elle allait et venait, plus impatiente de minute en minute.

Il lui semblait que Lucienne était très en retard, elle regrettait de ne pas connaître son adresse et de ne pou-

voir aller à sa rencontre, mais lorsqu'elle la vit, elle n'alla pas vers elle, elle fit quelques pas, s'arrêta, figée en une sorte de stupeur, le cœur percé tout à coup par une douleur aiguë.

Rien qu'à la voir s'approcher lentement, la tête penchée, rien qu'à chercher en vain son regard qui la fuyait, elle comprit qu'une nouvelle souffrance lui arrivait.

Elle l'attendit, et sur un geste de Lucienne, articula difficilement :

— Je sais... je devine... vous n'avez pu m'obtenir l'autorisation de le voir ?

Génée, Lucienne détourna la tête, hésita, acquiesça :

— Ils n'ont pas voulu... Je croyais bien réussir, pourtant... J'en ai beaucoup de peine...

Pascaline se pencha sur elle, elle la dévisageait, ses yeux plongeaient en elle.

— Oui, je vois, beaucoup de chagrin : moins que moi pourtant, je vous assure.

Elle attendit un instant, essayant de dominer son intense douleur, reprit :

— Pourquoi ? Quelle raison a-t-on pu vous donner ?... Vous n'avez donc pas insisté, prié ?

— Oh ! je vous assure que j'ai fait tout ce qu'il était possible, vous ne pouvez en douter.

La jeune fille eut un mouvement de révolte, ses doigts joints se crispèrent, elle murmura :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... m'en aller ainsi, sans le revoir, je ne le pourrais pas, non, vraiment, c'est trop, c'est trop !

Et, s'adressant à Lucienne, avec plus de force elle ajouta :

— C'est un acte inhumain, c'est une cruauté sans raison que je ne veux pas subir... J'ai encore le temps, Dieu merci ! Il y a aussi des visites l'après-midi ; je vais aller chez ce juge sans pitié, je le supplierai, je vous jure qu'il reviendra sur sa décision.

Plus embarrassée que jamais, Lucienne pâlisait et rougissait tour à tour ; elle balbutia :

— Non, Pascaline, ne faites pas cela... il ne faut pas ; ce serait une démarche inutile, du reste... et puis, et puis...

— Quoi donc ?

— Cette insistance... pourrait indisposer le juge contre nous, contre Maurice... Pour lui, voyez-vous, il ne faut pas.

Pascaline lui avait saisi le bras, elle la forçait brusquement à lui faire face.

— Je ne me trompe pas... Vous mentez !... Pourquoi, dans quel intérêt... dans quel but ?...

— Quelle supposition, mon enfant, mentir !... Vous ne le croyez pas ?

Plus violente, dans une sorte d'exaspération, la jeune fille la bousculait.

— Vous vous défendez mal ! Je suis sûre que vous mentez, et je veux savoir la vérité, vous entendez, je le veux !... Ah ! vous ne répondez pas ! Vous m'entendez, vous voyez mon désespoir, et vous vous taisez !... Vous tremblez, vos yeux fuient les miens ! Ce que vous me cachez est donc bien affreux, bien cruel. Oh ! ne craignez rien, allez, j'ai encore assez de force pour souffrir...

Elle passa la main sur son front brûlant, essaya de raisonner.

— Voyons, cette autorisation, on vous l'a donnée, n'est-ce pas, puisque vous ne voulez pas que j'aie la réclamer ? Oui, vous n'osez plus le nier. Vous l'avez là. Nous n'avons que quelques pas à faire, et nous entrerons toutes les deux. Vous ne le voulez pas... vous ne le voulez pas ! C'est horrible ce que vous faites là !... Pardonnez-moi, mais je ne sais plus, je ne comprends plus, je deviens folle !... Je cherche une raison, je ne trouve pas, je ne trouve rien... Si Maurice était malade, vous me l'auriez dit... Et puis vous allez bien entrer, vous, le voir, et vous me laisserez là, à la porte, et je ne le reverrai pas !... Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez deviner, mais je vous répète que c'est abominable, abominable !... Depuis deux jours, je vis avec cet espoir de l'apercevoir, ne fût-ce qu'un instant, et voilà que d'un seul coup vous m'enlevez cette joie dont j'avais tant be-

soin, vous me prenez toute ma force, vous me brisez sans pitié, vous brisez tout, tout ce qui me restait de vie.

Lucienne s'était mise dans l'encoignure d'un mur qui l'isolait du mouvement de la rue, et elle gémissait.

— Ma pauvre petite, ma pauvre petite, si je pouvais, ah ! je vous assure, je vous conduirais près de lui... Ce n'est pas de ma faute si je n'ai pu faire triompher votre cause... J'avais si peu de temps ! Mais ne vous désespérez pas, tout s'arrangera, je vous le promets, je m'en charge.

Ses grands yeux démesurément ouverts, Pascaline l'écoutait avec un étonnement douloureux.

Un soupçon atroce venait, comme un éclair, de lui traverser l'esprit, mais ce soupçon lui paraissait si monstrueux qu'elle hésitait encore, voulait douter encore ; elle dit, et sa voix subitement était devenue plus rauque :

— Ainsi, le juge me permet de pénétrer dans la prison ; vous ne voyez, vous, aucun inconvénient à me conduire près de votre fils... vous vous êtes mise pour cela à ma disposition. Qui donc alors... qui donc au monde peut s'opposer à notre entrevue ?... Qui, si ce n'est... Oh ! non, n'est-ce pas, ce n'est pas lui qui refuse de me voir !...

Comme si elle était honteuse, Lucienne baissa la tête. Elle ne pouvait plus cacher la vérité, elle essaya de défendre Maurice.

— Ne l'accusez pas, il a tant souffert, de toutes façons ! C'est parce qu'il croyait que vous ne l'aimiez plus qu'il s'est battu avec ce lâche qui l'accuse aujourd'hui. Ici, il a constamment vécu avec cette pensée torturante que vous vous étiez reprise pour vous donner à un autre. Il ne demandait qu'à croire en vous, certes, mais vous vous êtes éloignée de lui. Je savais pourquoi, moi ; il l'ignorait, lui... C'est pourquoi il faut lui pardonner, Pascaline, parce qu'il a tant souffert, et cela l'a rendu injuste peut-être, mais il n'est pas coupable ; la seule coupable, voyez-vous, c'est moi.

Pascaline avait fermé les yeux et s'était appuyée au mur. Elle était glacée, elle était livide, elle avait l'apparence d'une morte.

Effrayée, Lucienne lui prit la main, entourait sa taille.

— Je vous jure, Pascaline, qu'il vous aime toujours autant, plus peut-être, et vous savez bien pourtant que vous étiez sa vie.

D'une voix menue, sans timbre, faible comme un souffle, elle répéta :

— Il refuse de me voir... il refuse de me voir... il me repousse !...

— C'est un mouvement de colère qu'il faut excuser ; demain, il s'agenouillera devant vous et vous demandera pardon, et vous lui pardonnerez.

Ses yeux s'ouvrirent, elle se tourna vers Lucienne, et celle-ci eut un geste de compassion.

Son visage, sous la douleur, s'était décomposé, ses joues s'étaient creusées, ses lèvres blêmes semblaient rentrées, elle parlait avec difficulté.

— Demain... demain, il m'accusera avec plus de justice... il me condamnera avec plus de raison !

— Ne dites pas cela. Je lui dirai tout ce que vous avez fait...

— Il le saura, et c'est pour cela qu'il ne me pardonnera pas !

— Vous le sauvez, vous ne pouvez lui donner une plus grande preuve de votre amour.

— Oui... mais il ne le comprendra pas ainsi... Ecoutez... je voulais le voir, mon Dieu, parce que, avant de partir...

— Comment, avant de partir...

— Oui, laissez-moi dire, ne m'interrompez pas, ne cherchez pas, vous saurez demain. Je vais le sauver, n'est-ce pas ? Alors, avant, j'aurais voulu emporter un de ses regards, un bon regard d'autrefois... C'est pour cela que j'aurais voulu le voir, mais aussi pour lui dire tout mon amour... Un jour, j'ai été forcée de lui dire que je ne l'aimais pas...

— Forcée par ma faute, par mes fautes, mes pauvres enfants.

— ... Je ne devais pas lui dire cela... C'était un mensonge, un blasphème que je ne devais pas proférer...

J'en ai été punie ; mais lui, il ne doit pas croire cette chose abominable, il ne le faut pas, ce ne serait pas juste. Je compte sur vous pour le lui dire.

— Vous m'effrayez, Pascaline. Demain, vous serez ensemble, vous le lui direz vous-même.

— Qui sait ! En tout cas, je vous confie ma... ma défense, mon souvenir... Qu'il ne soit pas souillé par ses soupçons. Quoi qu'il arrive, quand tout serait contre moi, quand tout m'accuserait, promettez-moi, vous, de lui affirmer que je lui suis toujours restée fidèle de corps et d'âme, que pas une minute je n'ai cessé de l'aimer.

— Je vous promets, sans comprendre, aveuglément.

— Aveuglément, oui, c'est ainsi qu'il faudra avoir confiance en moi, quoi qu'il arrive, vous entendez... Demain, il sera libre, vous serez heureux tous les deux, serrés l'un près de l'autre...

— Vous serez avec nous ; nous irons vous chercher, si vous nous fuyez.

— ...Après une aussi douloureuse séparation, être réunis vous semblera meilleur... Je vous demande à tous deux une pensée, non pas une pensée de regret, non pas une pensée de pitié, mais une pensée d'amour. Que je sois unie à vous, un instant, dans votre bonheur.

Lucienne sanglotait ; elle s'accrocha à la jeune fille.

— Je ne sais pourquoi vous parlez ainsi ! Bien ne peut justifier votre désespoir. Je veux que vous soyez ma fille et je ne vous quitterai pas.

Pascaline eut un geste de crainte, mais tout de suite elle se rassura, sourit tristement :

— L'heure s'avance, vous allez avoir à peine le temps de l'embrasser ; courez vite, s'il ne vous voyait pas, il serait inquiet.

Elle essuya ses yeux.

— C'est vrai. Mais je ne resterais pas plus de cinq minutes, vous me promettez de m'attendre ?

— Oui. Dites-lui aujourd'hui mon amour, dites-lui mon amour demain, toujours, pour qu'il ne me maudisse pas.

— Taisez-vous, attendez-moi. C'est convenu, n'est-ce pas ?

— Mais oui, allez donc tranquille... heureuse... satisfaite.

Elle fit quelques pas, se retourna encore, insista encore :

— C'est ici que je vous retrouverai ?

— Mais oui.

Elle s'éloigna et Pascaline la suivit des yeux. C'était la dernière fois qu'elle la voyait.

Son ombre s'engouffra sous la porte. La jeune fille râla :

— Oh ! mon Dieu ! reniée par tous, ensanglantée par toutes les épines ; ah ! cela c'est plus dur que je ne pensais !

Un long moment, elle demeura à la même place, hésitante ; elle avait peur de tomber au premier pas. Il lui fallait partir pourtant. Alors, d'un effort, elle s'arracha au mur sur lequel, mourante, elle s'appuyait et, tête baissée, elle se jeta dans la foule.

Et les passants se retournaient pour regarder avec mépris cette jeune fille blême qui s'en allait en titubant comme un ivrogne.

V

VAINS EFFORTS

Carl Vogel suivait d'un œil mauvais Christiane qui s'en allait pour sa promenade quotidienne.

Mais elle ne savait qu'il n'avait plus rien à craindre d'elle, qu'il n'avait rien à craindre que jamais on ne soupçonnerait ses infamies. Elle était bien tranquille, qu'il se sentait à l'abri de tous les ennuis qu'il avait redoutés, la présence de la fille de cette femme le gênait, l'obsédait, lui était insupportable.

Pourquoi s'occupait-elle à Neustadt ? Que voulait-elle ? Que cherchait-elle ?

Se venger de Pascaline ?

Mais c'est ailleurs, se disait-il, qu'elle devait la chercher et il grommelait :

— Est-ce qu'elle a l'intention de s'incruster chez moi ?

Christiane, d'autre part, avait mal joué le rôle qu'elle s'était imposé, n'avait pu dissimuler son émoi et sa tristesse, et l'aubergiste avait eu la vague intuition que son indignation était feinte, l'exagération de ses serments de vengeance lui avait paru suspecte, il était persuadé que jamais elle ne tenterait rien contre Pascaline. Il lui avait tendu un piège, lui avait dit qu'il allait faire arrêter la jeune fille. Elle s'était emportée de telle façon qu'aucun doute ne pouvait plus lui rester. En sortant de chez elle, il était certain que, malgré toutes ses accusations, jamais Pascaline ne serait inquiétée, et il avait cherché, sans la trouver, la raison de cette sympathie ; il avait cherché, sans le découvrir, le lien qui unissait les deux femmes.

Deux fois Christiane s'était absentée, elle avait passé plusieurs jours à Berlin.

De ces deux voyages elle était rentrée désolée.

Elle n'avait rien trouvé, pas le moindre indice, affirmait-elle tout haut.

Mais lorsqu'elle était dans sa chambre, lorsqu'elle se sentait seule, à l'abri de toute indiscretion, son visage changeait, elle paraissait moins triste.

Quand les portes de l'auberge étaient fermées, quand le dernier client était parti, et qu'on la croyait profondément endormie, il lui arrivait souvent, pour ne pas dire chaque jour, de descendre sans bruit, en évitant le plus petit craquement, le moindre froissement, et, l'oreille collée à la porte de l'escalier, elle espionnait, écoutait.

Pour en arriver à ce rôle de policier il lui avait fallu vaincre bien des hésitations et bien des répugnances, mais la pensée de sa fille la soutenait ; pour la sauver, aucune peine, aucune humiliation ne lui coûtait.

Elle était arrivée de cette façon à pénétrer le mystère qui l'entourait.

Par les conversations d'Hermance Speiser et de Carl Vogel, elle avait appris ce que Pascaline était venue faire à l'auberge, le soir de l'incendie ; elle avait su qu'elle était venue offrir à Richard Stelmann sa vie contre la liberté de son fiancé.

Elle voyait clair maintenant dans toute cette intrigue habilement conduite, elle en suivait tous les fils.

Mais elle savait aussi, hélas, que Pascaline était perdue, que rien ne pourrait empêcher son sacrifice, puisque de l'officier dépendait la vie de Maurice Valboise.

Pendant quelque temps cependant, elle avait conservé un peu d'espoir.

Par une phrase entendue un soir, par un mot surpris le lendemain, elle connaissait tous les projets de l'aubergiste et de sa nièce. Elle n'ignorait pas qu'ils n'accepteraient la mise en liberté de Maurice que lorsqu'ils seraient possesseurs de l'usine et du parc.

Or, pour que Richard Stelmann subisse ainsi leur volonté, leurs exigences, il fallait qu'il soit lié à eux par un secret mystérieux, honteux.

Ce secret n'était pas difficile à deviner, Pascaline l'avait affirmé et maintenant, Christiane en était sûre.

Maurice Valboise était innocent du crime dont il était accusé.

Qui donc l'accusait ?

Ceux qui, mieux que personne, savaient son innocence : Richard Stelmann, Carl Vogel, Hermance Speiser.

Complices tous les trois de la même infamie, voilà le lien qui les unissait.

Tout le plan de Carl Vogel lui était dévoilé d'un seul coup.

Par la volonté de Richard Stelmann, Maurice demeurerait en prison jusqu'à la vente de ses biens, que Carl Vogel désirait ; en échange, l'aubergiste lui livrerait Pascaline, l'innocente qu'il convoitait.

Lorsque, de déduction en déduction, elle fut arrivée à cette certitude, elle eut quelques heures de joie.

La route qu'elle devait suivre lui apparut lumineuse.

Elle n'avait qu'un moyen d'empêcher cet odieux mariage, de sauver sa fille, de lui rendre le bonheur, c'était

de démasquer les coupables, de prouver l'innocence de Maurice.

Après ce qu'elle avait appris déjà, il lui sembla qu'elle touchait au but, qu'elle n'avait plus qu'un pas à faire.

C'est alors qu'elle fit son premier voyage.

Elle voulait connaître l'adresse de sa fille, elle voulait savoir où la prévenir quand l'instant de la délivrance serait arrivé.

A la gare de Neustadt, on lui avait dit que Pascaline avait pris un billet pour Berlin.

C'était donc là qu'elle s'était réfugiée ; mais où la chercher, dans cette ville ?

Christiane n'hésita pas ; elle se fit conduire à la prison, monta la garde devant la porte.

Elle resta là toute une journée ; elle vit venir Lucienne, entrer, sortir ; elle la suivit jusqu'à son hôtel, eut dix fois l'intention de l'aborder, ne l'osa pas, se dit :

— Elle ne comprendrait pas, je ne peux lui expliquer cet intérêt pour Pascaline ; elle refuserait de me répondre ; demain, si je ne vois pas ma fille, il sera temps de m'adresser à elle.

Elle reprit son poste jusqu'au soir, sans apercevoir celle qu'elle cherchait, passa une nuit d'inquiétude et d'angoisse ; mais, le lendemain, elle fut plus heureuse.

En faisant le tour de la prison, elle croisa Pascaline.

Elle ne voulait pas être reconnue, se détourna vivement ; elle avait eu le temps de la voir pourtant et elle en éprouva autant de douleur que de joie.

Elle était si changée, si pâle, si triste ; elle avait l'air si malheureux !

Christiane ne la perdit plus de vue. Elle s'était appuyée à un mur, juste en face la prison.

Lucienne arriva comme la veille, Pascaline la vit, ne lui parla pas. Elle sortit, la jeune fille la regarda s'éloigner et s'en alla de son côté, lentement, songeuse et plus désolée, semblait-il.

Christiane la vit rentrer chez elle, s'installa dans une brasserie voisine de la pension de famille, dans l'espoir de l'apercevoir encore.

Vainement, elle guetta la porte, Pascaline ne sortit pas ; alors, elle rentra à Neustadt, emportant dans son cœur l'image de ce cher visage douloureux.

Cette vision la poursuivit : jour et nuit, elle voyait se poser sur elle ces grands yeux pleins de tristesse, et, au bout de quelques jours, mortellement inquiète, elle repartit.

Cette fois, elle attendit Pascaline à sa pension ; elle l'attendait de très bonne heure, eut un soupir de soulagement en la voyant paraître.

Dieu merci, elle n'était pas malade, comme elle le craignait.

Encore une fois, elle la suivit : encore une fois, elle vit Lucienne. Mais Pascaline ne se dissimula plus ; elle alla droit à la mère de son fiancé, l'embrassa, et les deux femmes causèrent familièrement, affectueusement.

Christiane se sentit rassurée ; sa fille n'était plus seule ; elle avait quelqu'un à qui elle ne pouvait confier ses peines, certes à qui elle ne pouvait laisser soupçonner le martyre qu'elle allait subir, qu'elle subissait ; non, mais quelqu'un tout de même qui pourrait lui tendre la main, si elle tombait sur le chemin de son calvaire.

Elle revint chez Carl Wogel plus calme et plus tranquille, se donna plus entièrement à la tâche qu'elle s'était imposée.

Elle n'avait plus que quelques jours. De grandes affiches annonçaient la vente prochaine des propriétés de Lucienne Valboise, l'heure de l'immolation de sa fille était fixée.

Réussirait-elle d'ici là, en si peu de temps ?

Chaque minute qui s'écoulait lui enlevait un peu de sa confiance.

Elle ne pouvait plus reposer, l'heure de la fatale échéance était toujours devant ses yeux, l'obsédait, la rendait folle.

Elle employait toutes les ruses qu'elle pouvait imaginer, elle épiait, elle guettait, elle questionnait en vain.

Son désespoir, du reste, lui faisait perdre une partie de ses forces et de ses moyens, elle s'en rendait compte, elle en était plus malheureuse.

Si elle ne trouvait rien, qu'arriverait-il ?

Assisterait-elle impuissante à l'agonie de Pascaline, ne tenterait-elle rien pour l'empêcher de mourir ?

Que pouvait-elle faire ? Que pouvait-elle dire ? A qui s'adresser ?

Aller trouver les juges, leur raconter ce qu'elle avait appris ?

Mais ils ne la croiraient pas. Maurice leur avait dit déjà qu'il était innocent, que Richard et Carl Wogel étaient des misérables.

C'était cela qu'il fallait prouver, et son affirmation, que rien ne justifiait, ne compterait pas plus que les protestations de l'accusé.

Aller chez Richard Stelmann, le menacer de crier son infamie ?

Il hausserait les épaules et la ferait jeter dehors. Il dirait qu'elle ne pouvait pas plus le perdre que ne pouvait le faire Pascaline.

Il fallait prendre un parti, la vente était annoncée pour le mardi, elle savait que le mariage devait avoir lieu ce jour-là. Il ne lui restait plus que trois ou quatre journées, et d'ici là, sans doute, aucun miracle ne viendrait les sauver ; alors, que ferait-elle ?

Elle resterait à Neustadt jusqu'à la dernière heure, peut-être que si près du triomphe, les criminels se garderaient moins et qu'elle pourrait surprendre le mot sauveur qu'elle attendait.

Si elle était déçue jusqu'au bout, elle irait trouver sa fille, elle lui dirait tout ce qu'elle savait.

Elle la supplierait d'attendre encore, elle se mettrait à ses genoux, lui apprendrait, même si elle ne voulait pas l'entendre, le secret de sa naissance. Elle la maudirait, peut-être, mais peut-être aussi écouterait-elle sa mère ?

C'était le seul espoir qui lui restait, le seul espoir auquel elle s'accrochait.

Et les jours passèrent, elle vit avec épouvante les heures s'écouler.

Dimanche, lundi, le dernier jour, demain tout serait fini.

Toute la journée elle eut l'intention de partir, mais la crainte de ne pas réussir près de sa fille la retint.

Jusqu'à la dernière heure, se dit-elle, je resterai là sur la brèche, je ne partirai que le soir, puis le soir elle pensa :

... Maintenant ils n'ont plus besoin de prendre aucune précaution, ils sont si sûrs d'eux, et cette nuit sera pour eux une nuit de joie ; si dans cette griserie ils allaient se trahir.

Elle chercha un indicateur ; elle avait un train qui partait de très bonne heure et qui pouvait la mettre à huit heures à Berlin, un autre arrivait une demi-heure plus tard. De toute façon elle arriverait à temps, elle pouvait courir sa dernière chance de salut et remettre son départ au lendemain.

Elle n'avait plus aucune confiance, du reste ; elle se sentait devenir folle, et, dans sa démenace, une idée fixe s'imposait à elle :

— Je ne laisserai pas s'accomplir cette infamie, je ne supporterai pas que ma fille subisse ce martyre... S'il le faut, je renoncerai à elle, elle ne saura jamais que je suis sa mère, mais je la débarrasserai de son bourreau ; demain, je le tueraï. Lorsque je le verrai, ce Richard Stelmann, je me précipiterai sur lui, je le frapperai... Ensuite, il arrivera ce qui voudra... On me tuera aussi, mon Dieu, ce sera une délivrance.

Dès que cette idée se fut imposée à son esprit, elle ne la quitta plus et, peu à peu, elle s'y habitua, se reprocha même de n'y avoir pas songé plus tôt.

C'était le seul moyen de sauver Pascaline, elle n'hésiterait pas à l'employer.

Rien ne pouvait l'empêcher de réussir, rien ne pouvait arrêter son bras. Elle se prépara, bien résolue...

Il lui fallait une arme. Elle y songea un instant.

Elle ne pouvait se procurer qu'un couteau, c'était du reste pour elle l'arme la plus sûre.

Et, tranquillement, comme s'il s'agissait de la chose la plus simple du monde, elle descendit, chercha dans la cuisine.

Elle n'agissait pas machinalement, elle suivait un plan bien arrêté dont elle avait étudié tous les détails.

Sur une table traînait un large couteau à découper, solide et effilé.

Elle s'en empara, l'enveloppa de son mouchoir, le cacha dans son corsage.

Pour rentrer chez elle, elle était obligée de passer dans la salle du café; elle s'y arrêta un instant avec Carl Vogel. Il avait atteint son but, lui; dans quelques heures, les propriétés de Lucienne Valboise seraient à lui. Aussi il était d'excellente humeur, et, comme il était seul, comme il s'ennuyait, il daigna être aimable avec Christiane.

Elle ne resta qu'un instant, rentra chez elle, et il la suivit d'un regard sournois, et sûr de sa victoire, sourit.

Pascaline était sacrée pour elle. C'était bien certain, bien indiscutable, pour une raison ou pour une autre, elle voulait épargner la jeune fille. Elle mentait quand elle disait le contraire.

Alors qu'avaient-ils à craindre? Demain, Pascaline serait la femme du lieutenant Stelmann.

Il pouvait être tranquille.

Toutefois, il s'inquiéta.

Il se promena de long en large, songea encore :

— Demain, nous n'avons rien à craindre, mais d'ici là!

Il ôta ses souliers, et, inquiet, malgré tous ses raisonnements, il monta, s'arrêta sur le palier.

Dans sa chambre, Christiane allait et venait précipitamment. Il entendait des portes s'ouvrir, des couvercles claquer, des clefs grincer. Il pâlit légèrement, murmura :

— J'ai bien fait de venir; un pressentiment me le disait, elle se dispose à partir, elle fait ses malles.

Il descendit, réfléchit assez longtemps, sans rien trouver probablement, car il appela sa nièce, lui demanda :

— C'est bien demain que se marie Stelmann? A quelle heure?

— A dix heures.

Il dit entre ses dents :

— Trop tard peut-être.

Et, comme Hermance le questionnait, il l'entraîna dans une pièce voisine.

Ils restèrent enfermés un quart d'heure à peine; quand ils sortirent, ils souriaient tous les deux, et Carl Vogel cria à sa femme d'un ton joyeux :

— Sers-nous le souper, Catherine, je meurs de faim!

Puis, un peu avant dix heures, Hermance sortit sous un prétexte quelconque et courut vers la gare.

VI

VAINQUE

Dans un petit appartement luxueusement meublé, le lieutenant Richard Stelmann préparait aussi ses bagages.

La demie de neuf heures venait de sonner; il boucha sa dernière valise, la poussa du pied dans un coin, eut un soupir de soulagement.

— Cuf!... Fini, réglé; demain, nous serons loin.

Heureux, il chantonna, alluma une cigarette, s'étendit sur un canapé, rêva. Tout s'arrangeait vraiment au delà de ses desirs.

Il était libre. Pour se marier, il avait dû donner sa démission et il se sentait soulagé d'un poids énorme.

Sa situation au régiment n'était plus tenable; il savait qu'un jour ou l'autre tous ses expédients, toutes ses infamies se découvriraient et qu'on lui en demanderait un compte sévère.

Maintenant il était tranquille; il n'avait plus à craindre l'autorité militaire, et demain il n'aurait plus à craindre personne, il aurait quitté l'Allemagne, il n'y reviendrait plus.

Tout à l'heure, il avait vendu à un usurier les meubles qui garnissaient son appartement et, pour le tout, il avait touché trois mille marks.

Il savait bien qu'il avait été volé de plus de moitié, mais ce marché était tout de même une excellente af-

faire pour lui, car ces meubles, ces gravures, ces tableaux, dont il venait de recevoir le paiement, ne lui appartenaient pas. Tout cela avait été vendu déjà, Richard n'en était plus que le locataire, et il éprouva un moment de joie indicible en songeant à l'effacement de son créancier, quand il viendrait dans quelques jours réclamer une nouvelle dette. Il s'esclaffa :

— Je laisserai sur la porte un écriteau : à louer. Il trouvera tout liquidé, il courra chez le colonel, on lui apprendra que j'ai démissionné, que je suis à l'étranger... Il en aura sûrement la jaunisse.

Puis tout à coup il pensa :

— J'ai autre chose à liquider; quand cela ne nous coûte rien, il faut être honnête et tenir ses engagements.

Sur le bureau traînait une bouteille d'encre et un porte-plume; il chercha une feuille de papier, écrivit :

« Je déclare retirer la plainte que j'ai déposée contre M. Maurice Valboise. J'affirme que toutes ses déclarations sont exactes et que j'ai été blessé par lui dans un duel librement accepté par moi. Aucune charge ne peut donc être relevée contre lui, et c'est bien volontiers que je lui donne cette déclaration pour s'en servir comme il le jugera. »

Il data, signa, murmura :

— Voilà ce qu'on appelle un papier en règle. Ce sera mon cadeau de mariage.

Il le relut, le plia soigneusement, le classa parmi les billets de banque remis en paiement du mobilier qu'on devait enlever le lendemain.

Et il eut un sourire amer.

— Cette déclaration fera un certain bruit, bien des choses se découvriront, et j'entends déjà les bavardages des bons petits camarades; on ne sera pas tendre pour moi.

Il eut un geste d'indifférence :

— Bah!... cela les distraira et cela ne me fera pas grand mal.

Le timbre de la porte sonna; il alla ouvrir lui-même.

Ses amis, les lieutenants Meissner et Lohmann, entrèrent; il les attendait et il les reçut bruyamment, avec de vigoureuses poignées de main.

Tout de suite, ils avaient remarqué les préparatifs de départ et ils s'exclamèrent :

— Comment, déjà prêt!

— Tout préparé, tout bouclé, comme pour un départ en campagne!

Il souriait, les faisait asseoir.

— Oui, je ne compte pas rentrer ici. Après la petite cérémonie pour laquelle, vous et deux de vos amis voulez bien me servir de témoins, nous partirons pour un assez long voyage.

— Veinard! Et où irez-vous?

Richard, qui ne tenait pas à les mettre au courant de ses affaires, répondit vaguement :

— Où l'amour nous poussera, c'est-à-dire du côté du soleil.

— Est-il heureux, ce Stelmann!

Pratique avant tout, Lohmann remarqua :

— Vous avez beau dire, mon cher ami, je considère que vous faites une sottise. Vous avez donné votre démission pour épouser une jeune fille sans fortune, c'est très chevaleresque, mais ce n'est peut-être pas très raisonnable. A notre époque, vous savez, il faut savoir compter.

Richard lui frappa amicalement sur l'épaule.

— Vous êtes un tantinet raseur, mon cher Lohmann, et puis, voulez-vous que je vous dise : cette sottise que vous me reprochez, vous la commettez à votre tour.

— Moi?...

— Mais oui, vous n'êtes pas aussi raisonnable que vous voulez bien le dire et quand elle le voudra, vous entendez, quand elle le désirera, votre maîtresse Hermance Speiser, sera votre femme.

— Ah! cela, par exemple, c'est colossal!

— Oui, oui, protestez, ne vous gênez pas, quand elle est absente.

Suffoqué, le pauvre Lohmann répétait :

— Colossal, assurément !... Du reste, tout est fini entre Hermance et moi.

— Ah ! vraiment ?

— Oui, voilà douze jours que nous avons quitté Neustadt, et je n'ai pas eu de ses nouvelles.

— Vous le regrettez ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Cela se voit à l'œil nu. C'est ce qui vous rend grognon.

Leur conversation fut interrompue par un coup de sonnette énergique.

Ils se regardèrent, Meissmer demanda :

— Vous attendez quelqu'un ?

— Ma foi, non, et je ne vois pas qui peut venir nous déranger aussi tard. J'ai bien envie de ne pas ouvrir.

Mais un second coup de timbre, plus prolongé encore, le faisait se lever, il se dirigea vers la porte, et ses amis restés dans le petit salon, entendirent une exclamation de surprise.

Lohmann avait cru reconnaître la voix d'Hermance Speiser. Il dressa l'oreille, mais il ne distingua plus rien, qu'un léger chuchotement.

C'était bien Hermance en effet. En entrant, elle avait remarqué dans l'antichambre les casques et les sabres et elle avait retenu Richard.

En quelques mots, elle le mit au courant de la situation.

Anxieux, il demanda :

— Que faut-il faire ?

— Une chose bien simple, nous sommes certains, mon oncle et moi, que nous n'aurons plus rien à craindre quand vous serez marié. Pour épargner votre femme, on n'osera pas s'attaquer à vous. Il faut donc vous marier le plus tôt possible.

— Mais il me semble que nous ne courons pas grand danger. Demain, à dix heures...

— Trop tard. Nous avons tout lieu de croire que celle que nous craignons sera ici demain, à huit heures ; il faut qu'à cette heure-là votre mariage soit accompli. Il eut un geste de détresse.

— Ce n'est pas possible ; on ne se marie pas à huit heures. Si vous m'aviez laissé faire, Hermance, tout serait fini depuis longtemps.

— Oh ! ne rériminez pas. Cherchez, trouvez quelque chose, cela vaudra mieux.

— Que voulez-vous que je trouve ? Ce soir, nous ne pouvons faire aucune démarche... Demain matin peut-être, mais nous pourrions gagner une heure, c'est tout.

Elle réfléchit longtemps, le laissant geindre et se plaindre sans répondre ; puis elle se tourna vers lui.

— Ecoutez. Une heure nous suffira, je me chargerai du reste. A une condition pourtant, c'est que vous emmeniez votre fiancée à huit heures.

— Cela, c'est facile ; elle est à mes ordres, je n'ai qu'à la prévenir.

— Vous lui donnerez une raison quelconque. Qui est là ?

— Lohmann et Meissmer.

— Cela va bien. Écrivez à votre fiancée, Lohmann portera votre lettre. Meissmer se chargera de prévenir vos autres témoins. Tout s'arrangera ainsi.

Elle poussa la porte, entra dans le salon, s'exclama :

— Comment, Lohmann, je vous trouve ici en train de rire et de vous amuser, quand depuis douze jours je me désespère et je vois tout en noir parce que je n'ai pas de vos nouvelles !

Touché, il balbutia :

— Hermance, je vous assure... je le disais à l'instant à Stelmann...

— Taisez-vous et remerciez-le, Stelmann. Je voulais partir ; c'est lui qui m'a forcée, non sans mal, à entrer. Allons, demandez-moi pardon.

Il s'avança, contrit et soumis, Richard poussa Meissmer, blagua :

— C'est colossal !... Tout est fini !...

Dans le train qui l'emportait, trop lentement à son gré, Christiane songeait :

— Je vais voir ma fille... Je ne lui parlerai pas du

passé ; elle connaît déjà toutes mes peines. Et puis accuser Lucienne Valboise serait toucher aussi à celui qu'elle aime, et je ne le veux pas. Je ne veux plus qu'elle connaisse autre chose que la joie. Je ne lui dirai rien du tout, je n'en aurais pas la force ; j'entrerais, je la prendrai dans mes bras, je la serrerai contre moi, et, sans lui laisser le temps de questionner, je l'emporterai vers celui qu'elle aime.

Au fur et à mesure qu'elle approchait, son exaltation augmentait.

Elle se jeta, à la gare, dans la première voiture qu'elle rencontra.

Elle arriva, haletante, oppressée, le cœur étreint, les jambes coupées par une émotion indicible.

Elle reconnut la pension de famille, s'arrêta, serra ses mains sur sa poitrine, suffoqua :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Elle est là, elle est à moi, ma chère petite.

Des yeux, elle cherchait quelqu'un qui pourrait la renseigner ; elle fit quelques pas.

Une voix l'interpella.

— Bonjour, madame.

Hermance Speiser était devant elle ; une angoisse lui déchira le cœur ; elle se détourna, essaya de passer, mais, souriante, épanouie, la nièce de Carl Wogel lui barra le chemin, demandait :

— Vous allez sans doute chez Mlle Claus ?

Christiane ne répondit pas.

Hermance ajouta :

— Oh ! ce n'est pas par indiscretion que je vous questionne, c'est pour vous éviter une course inutile. Mlle Pascaline Claus n'est plus ici.

Elle répéta, ne comprenant pas encore :

— Plus ici ?

— Non, je l'ai vue partir tout à l'heure avec son fiancé.

Elle eut un cri de douleur, une longue plainte de bête blessée à mort. Elle essaya de soulever les bras, de s'accrocher à la jeune fille. Dans sa face livide, le mince fil rose de ses lèvres s'ouvrit ; elle râla :

— Tu mens !... Vipère... Tu mens !...

Neuf heures tintaient. Hermance laissa s'éteindre les vibrations, puis elle eut un éclat de rire, la repoussa :

— Si vous voulez courir, vous verrez sortir de l'hôtel de ville Mme Stelmann.

Ce fut comme un poids très lourd qui lui tomba sur le cœur, l'écrasa. Elle vacilla, balbutia des mots incompréhensibles.

Elle voulut courir après Hermance qui s'en allait légère, heureuse. Ses pieds étaient cloués au sol ; alors elle eut un grand geste de désespoir, un geste de folie, un sanglot arracha sa gorge et sur le trottoir boueux, parmi les passants indifférents, elle s'abattit, vaincue.

QUATRIÈME PARTIE

Miséricorde

RÉUNIES

En quittant Pascaline, Lucienne Valboise lui avait dit :

— Dans cinq minutes, je viendrai vous retrouver et je ne vous quitterai plus.

Mais la porte de la prison ne s'était pas refermée sur elle, qu'elle regrettait déjà de l'avoir abandonnée.

Elle l'avait laissée si malheureuse, si accablée, si désespérée, que la crainte d'un malheur irréparable la hantait.

— Dans l'état d'affaissement où elle se trouve, elle est incapable, se disait-elle, de rentrer chez elle. Que va-t-elle devenir pendant ces quelques minutes, seule dans la rue? Ne va-t-elle pas succomber à sa douleur, ne va-t-elle pas sombrer sous toutes les souffrances qui l'accablent et quel flot alors emportera cette chétive épave?

Pascaline lui avait bien dit qu'elle l'attendrait, mais elle n'avait guère confiance en cette promesse qu'elle lui avait arrachée et à la profonde pitié qu'elle éprouvait pour la jeune fille s'ajoutait une autre inquiétude, mortelle aussi. Si Pascaline disparaissait, Maurice, supposait-elle, serait irrémédiablement perdu.

Tous ces tourments l'angoissaient; elle était à peine entrée, qu'elle aurait voulu être partie.

Elle prit à peine le temps d'embrasser son fils, prévit ses questions.

— Un rendez-vous pressé m'oblige à me sauver, c'est pour toi que je travaille; demain, sans doute, je viendrai te chercher.

Il voulut la retenir quelques minutes seulement. Elle eut la force de s'arracher à son étreinte, courut dans les longs couloirs, se trouva dehors.

Près de la grille, sur le trottoir, le concierge de la prison riait avec d'autres personnes. Il se retourna pour la saluer; elle était déjà près du mur où elle avait laissé Pascaline.

La jeune fille ne l'avait pas attendue; elle n'était plus là et Lucienne ressentit un affreux serrement de cœur.

En une seconde, dix pensées douloureuses vinrent à son esprit.

Jamais elle n'avait demandé à Pascaline par quel moyen elle comptait sauver Maurice; elle s'en était tenue à sa parole.

Né l'avait-elle pas trompée, ne s'était-elle pas trompée?

Son atroce désespoir de tout à l'heure ne s'expliquait guère.

Le refus de Maurice de la recevoir ne le justifiait pas, puisque Lucienne lui avait affirmé que son fils n'avait cessé de l'aimer et lui avait assuré qu'elle serait sa fille.

Pourquo, avait-elle refusé toutes les consolations, avait-elle repoussé tout le bonheur qu'on lui promettait; pourquoi s'était-elle enfuie?

Est-ce qu'au dernier moment l'appui sur lequel elle comptait ne lui avait pas manqué? Est-ce que les preuves qu'elle devait apporter pour prouver l'innocence de Maurice ne lui avaient pas fait défaut? Est-ce qu'elle n'avait pas été jouée, est-ce qu'on ne s'était pas moqué d'elle?

Ainsi s'expliqueraient son abattement et sa tristesse, ainsi deviendraient compréhensibles sa profonde lassitude et son immense détresse.

Elle n'avait pas eu le courage d'annoncer à Lucienne la ruine de tous ses rêves; elle avait voulu la quitter confiante, heureuse encore pour quelques jours, et elle était partie.

Et, bouleversée, en proie aux plus cruelles incertitudes, Lucienne répétait :

— C'est mal... Si elle m'a trompée, c'est très mal...

Elle était revenue en arrière, se retrouva près du concierge; il s'était tu à son approche, demeurait à quelques pas d'elle, gêné, embarrassé.

Sans y réfléchir, à tout hasard, elle lui demanda :

— Vous n'avez pas vu une jeune fille en noir qui devait m'attendre ici?

— Celle qui était avec madame... là-bas, tout à l'heure?

— Oui, c'est cela. Où est-elle allée?

— Nous la regardions justement lorsque vous êtes sortie.

Lucienne eut un geste d'ennui, pensa tout haut :

— C'est fini, je ne la retrouverai pas.

Son interlocuteur l'entendit, s'empressa de répon-

dre :

— Oh! vous pourriez la rejoindre facilement, à l'instant! elle tournait au coin de la rue, et elle va très lentement; en vous pressant un peu...

Elle ne le laissa pas achever, elle se sauva, lui cria de loin :

— Merci!.. Cette rue à droite, n'est-ce pas?

Elle n'attendit pas sa réponse, courut tant que ses forces le lui permirent.

Au bout d'une minute, elle s'arrêta, essoufflée. Si Pascaline avait pris une rue transversale, jamais Lucienne ne la retrouverait; mais si elle avait suivi la même voie, elle pourrait peut-être encore la rejoindre.

Haletante, elle reprit sa course, cherchant à droite et à gauche.

D'abord, elle ne la vit pas, et elle sentait qu'elle ne pourrait aller longtemps ainsi. Ses jambes devenaient à chaque pas plus lourdes, et sa respiration plus difficile.

Et, encore une fois, suffoquée, elle dut s'arrêter. Elle s'appuya à une porte, son regard machinalement suivit celui des gens qui la croisaient, et elle fit un pas en avant, se retint pour ne pas crier sa joie.

Sur le trottoir opposé, Pascaline se traînait, s'arrêtait à chaque instant comme pour regarder toutes les boutiques près desquelles elle passait.

Perplexe, Lucienne avançait lentement, comme la jeune fille.

Qu'allait-elle faire? Elle ne savait plus maintenant. Allait-elle aller à elle, l'interroger?

Mais, pas plus que tout à l'heure, Pascaline ne livrait son secret, et n'était-ce pas la mécontenter gravement, elle qui s'était toujours cachée, de lui montrer qu'elle était épiée et suivie?

Pendant quelques minutes, le temps de faire une centaine de mètres, Lucienne hésita. Lorsqu'elle se décida à l'aborder, il n'était plus temps, Pascaline venait d'entrer à son hôtel.

Son hôtel! Lucienne le pensait du moins, elle n'en était pourtant pas sûre.

Elle avisa une femme de chambre :

— C'est bien Mlle Clauss qui vient de rentrer?

— Oui, madame.

— Elle habite ici?

Surprise, la femme de chambre la regarda en pinçant les lèvres.

Lucienne comprit jusqu'à quel point pouvait aller sa discrétion, elle lui glissa une pièce d'or dans la main.

— Tout service se paie, et si vous voulez me servir, vous n'aurez pas à le regretter.

Instantanément, le visage de la soubrette se détendit, et, souriante :

— Madame n'a qu'à dire ce qu'elle désire.

— Oh! rien que de très simple, et, rassurez-vous, en m'obligeant, vous ne nuisez en aucune façon à Mlle Clauss. Elle habite donc chez vous?

— Oui, madame, elle est arrivée il y a à peu près trois semaines et, depuis qu'elle est ici, elle n'a guère quitté sa chambre.

— Elle sort pourtant?

— Si peu!.. Chaque matin une demi-heure, trois quarts d'heure peut-être, c'est tout. Elle se fait monter ses repas, et elle reste là, enfermée toute la journée, toujours silencieuse et triste. Ainsi, la voilà rentrée, en voilà pour jusqu'à demain.

La servante se pencha, baissa la voix :

— On dit qu'elle doit avoir quelqu'un à la prison, c'est de ce côté qu'elle se rend tous les matins.

Lucienne songeait :

— Si Pascaline ne sortait pas, si elle ne faisait aucune démarche, si elle ne recevait personne, comment avait-elle pu préparer la mise en liberté de Maurice?

Il y avait là quelque chose d'obscur qui l'intriguait.

Elle frappa du pied avec impatience, s'éloigna de quelques pas, pensa :

— Ou elle m'a trompée, ou demain, elle tiendra sa promesse, et mon fils sera libre. Dans un cas comme dans l'autre, je saurai où la trouver; elle a cru m'échapper. Je l'ai prévenue, je ne la quitterai plus.

Elle revint près de la femme de chambre.

— Puisque vous voulez bien m'aider, écoutez. Mlle Clauss me semble aujourd'hui plus triste que d'habitude...

— Oh ! c'est bien toujours la même chose, allez, madame.

— N'importe. Je désire qu'aujourd'hui vous ne la quittez pas, que constamment, et sans qu'elle s'en doute, bien entendu, vous la surveillez.

— Ce sera facile, madame peut être tranquille.

— Enfin, je tiens à être renseignée sur ce qu'elle fera. Si, pour une raison ou pour une autre, ce qui n'est pas probable, du reste, elle quittait votre hôtel, je voudrais être prévenue immédiatement. Je vous répète que je saurais récompenser votre zèle. Voici mon adresse. C'est à dix minutes d'ici.

— Bien. Madame peut être certaine que, quoi qu'il arrive, elle sera mise au courant.

— Et qu'elle ne se doute de rien, surtout.

— Oh ! Madame veut rire. Quand il le faut, on sait être discrète.

Lucienne ajouta quelques vagues recommandations et s'en alla, rassurée.

Elle avait fait son devoir envers Pascaline ; elle la protégeait contre tous les malheurs qui pouvaient lui arriver, et elle était certaine de la retrouver pour la remercier ou la maudire.

Elle passa la journée à discuter, partagée entre l'espoir et la crainte, et les heures lui semblèrent lentes et lourdes.

Pour d'autres raisons, elle ne reposa pas plus que ne reposait Christiane, que ne reposait Pascaline, que ne reposait Maurice.

Ce fut pour tous la même nuit angoissante.

Elle guetta le jour tardif, murmura dans une ardente prière :

— Mon Dieu ! est-ce pour aujourd'hui la délivrance ? Aucun renseignement sur Pascaline ne lui était parvenu.

Elle demeurait dans le même doute, la même perplexité.

Elle se prépara avec une hâte fébrile et elle attendit, se disant :

— J'irai comme chaque jour faire ma visite à mon fils, peut-être apprendrai-je là-bas du nouveau, et si on ne me dit rien, je rentrerai, je resterai ici jusqu'au soir, mais le soir, par exemple, si rien ne m'est venu d'elle, il faudra que Pascaline me rende des comptes.

Et la longueur de toute cette journée, qu'elle devrait passer seule, sans rien savoir, l'effrayait.

Elle essaya vainement d'occuper son esprit, de faire des projets ; elle perdit trois quarts d'heure à se lamenter.

Puis, soudain, quelques coups discrets, frappés à sa porte, la firent se dresser en un brusque sursaut.

Elle reconnut la femme de chambre de l'hôtel de Pascaline, remarqua son air ahuri, demanda d'une voix brisée :

— Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous ? Que se passe-t-il ?

Essouffée, la soubrette s'arrêtait après chaque mot.

— Ah ! du nouveau, bien sûr... Je ne sais pas si madame était prévenue, mais tous, à l'hôtel, la patronne comme les autres... nous en avons été surpris.

— Mais dites donc ? Quoi ? Mademoiselle Pascaline ?

— Oui, elle qui paraissait si triste... Eh bien, aujourd'hui elle se marie !

Lucienne la regarda avec une stupéfaction qui fit rire la soubrette.

— Aujourd'hui ! c'est-à-dire que maintenant elle doit être mariée... Croyez-vous, madame ! Qui aurait pu penser cela ?

Lucienne lui prit la main, l'attira, la força à entrer.

— Ah ça, ma fille, vous êtes folle !...

— Je vous garantis bien que non, madame. En y réfléchissant, la chose du reste n'est pas si extraordinaire.

Lucienne la repoussa, répéta encore sèchement :

— Ou vous êtes folle ou vous plaisantez et je vous prie de sortir.

La servante prit un air vexé.

— Madame m'a chargée de la renseigner, je ne puis pourtant lui dire que ce qui est.

— Vous vous trompez, c'est impossible, impossible, vous entendez !

— Je regrette de contredire madame, mais si madame veut venir, elle se rendra compte elle-même. Voici exactement ce qui s'est passé : Contre son habitude Mlle Clauss est sortie hier soir. Elle était souffrante sans doute, car elle a été chez un pharmacien et est rentrée aussitôt. Je lui ai demandé si elle désirait quelque chose, elle m'a répondu que non et m'a dit de ne pas lui monter à souper, qu'elle n'avait pas faim. Je la surveillais comme madame me l'avait recommandé. Vers minuit, un étranger est venu la demander et lui a remis une lettre. J'étais là ; elle a lu cette lettre et a répondu : « Bien je serai prête ». Et quand cet individu a été parti, elle s'est mise à pleurer et a pleuré une partie de la nuit. Elle écrivait et des larmes roulaient sur ses joues et tombaient sur son papier. Et elle écrivait, elle écrivait, elle en avait gros à raconter ; jusqu'au jour, madame, elle a griffonné ainsi. Je suis venue plusieurs fois, elle était toujours penchée sur sa table et les feuilles s'épalaient devant elle. Puis, le matin, elle a enfermé tout cela dans deux enveloppes qu'elle a cachées sur elle.

Lucienne l'écoutait anxieusement, mais rien jusqu'ici ne la surprenait, et elle avait hâte de connaître la suite.

Comme la femme de chambre s'arrêtait une seconde, elle lui ordonna :

— Continuez.

Et la servante reprit, et c'était toute la nuit d'horreur de Pascaline, tous les détails qui avaient précédé son sacrifice, qu'elle racontait :

— Alors, je suis entrée pour lui apporter son déjeuner. Elle tenait le petit flacon qu'elle avait eu la veille chez le pharmacien, et auquel elle n'avait pas touché. Elle l'examinait attentivement. Quand elle me vit, elle le fourra dans sa poche en rougissant et elle se détourna comme si cela l'ennuyait d'avoir été surprise. Puis enfin, elle me dit : Je vais partir. Et sur un geste de moi, elle ajouta : Oh ! pas tout de suite, mais aujourd'hui. Dans quelques minutes, on va venir me chercher, mais je reviendrai pour prendre toutes mes pauvres affaires. Vous direz à votre maîtresse de préparer ma note, je la réglerai en rentrant, dans une heure au plus. Elle insista : Vous entendez, qu'elle soit prête quand je rentrerai, car ensuite j'aurai un tas de choses à faire ici, et cela m'ennuierait d'être dérangée.

— Alors ?

— Alors, madame, ainsi qu'elle l'avait dit, deux voitures sont arrivées, il y avait dans ces voitures quatre officiers et un civil...

Lucienne répéta :

— Des officiers !...

— Oui, madame. Le civil est monté. Mlle Clauss devait descendre déjà, car il n'a pas eu le temps d'aller jusque chez elle. Elle s'est tournée vers la patronne qui la regardait stupéfaite, et lui a dit : C'est bien entendu, n'est-ce pas, tout sera prêt quand je rentrerai. Et en s'engouffrant dans une voiture, elle a ajouté : J'espère que cela ne sera pas long. Il faut croire qu'elle n'aime pas les cérémonies ! Bref, nous étions tous là à regarder partir les voitures et à nous demander ce qui arrivait, quand une femme que nous n'avions pas remarquée, s'approcha de nous et nous dit en riant : Voilà donc Mlle Clauss qui se marie. Qui se marie ? répéta la patronne. Oui, elle épouse M. le lieutenant... Je ne sais plus quel nom elle a dit.

Tremblante, la gorge sèche, Lucienne demanda :

— Vraiment, vous ne vous souvenez pas du nom ?

— Pas du tout. Vous comprenez, je ne pensais qu'à m'échapper pour venir vous prévenir.

Lucienne haletait, une horrible pensée venait de traverser son esprit, elle insista d'une voix rauque :

— Voyons... si je vous aidais...

— Peut-être.

— Ce n'est pas M. le lieutenant... Steimann.

— Si, si, c'est bien cela. Elle a dit ce nom-là en passant, M. le lieutenant Steimann, c'est bien cela.

« Vous étiez donc au courant, madame ?

Lucienne ne répondit pas. Les lèvres décolorées, les

traits convulsés, les yeux hagards, elle s'était laissée tomber sur un fauteuil.

Tout le mystère que depuis deux jours elle avait cherché à pénétrer s'éclairait d'une lumière soudaine.

Elle comprenait tous les désespoirs, tous les écœurements, toutes les réticences de la jeune fille. Elle se rendait compte de son sublime dévouement.

Le lieutenant Stelmann ne refuserait rien à sa femme... Comment ! C'était pis encore, Pascaline devait être le rançon de Maurice.

Son fils serait sauvé, mais à quel prix, Seigneur !...

Elle se rappelait tous les détails de leurs entrevues, elle se souvenait de tous les mots de leur dernière conversation ! Ah ! la malheureuse ! Comme elle avait dû souffrir, comme elle souffrait !... Et quelles tortures lui étaient réservées ! Que deviendrait-elle ?... Que ferait-elle demain ?...

Demain !...

Et tout à coup elle se souvint de ce flacon mystérieux dont avait parlé la servante, de ce flacon qu'elle s'était procuré la veille, qu'elle contemplait le matin et qu'elle avait caché en rougissant.

Elle se souvint de l'insistance avec laquelle elle avait demandé d'être seule à son retour, de n'être dérangée par personne. Toutes ces feuilles écrites la nuit étaient la suprême confession qu'elle adressait à Maurice ; ce flacon, c'était pour elle la délivrance qu'elle allait trouver, la cérémonie accomplie, en rentrant dans sa chambre.

La pauvre enfant n'avait trouvé que ce moyen de s'épargner toute souillure, de s'arracher au misérable qui la tenait comme une proie, de repousser cette coupe d'amertume qui l'écœurait. Elle n'avait trouvé que ce moyen : le poison ! la mort ! !

Pour la première fois, Lucienne oublia son fils. Pour la première fois, elle eut un élan de véritable générosité. L'héroïque sacrifice de la jeune fille, accompli si simplement, la bouleversait, faisait d'elle une autre femme, elle s'écria :

— Non, non, pas cela, pas cela ! Que Maurice soit condamné s'il le faut, mais qu'il ne soit pas sauvé à ce prix ! Non, pas cela !

Une vigueur nouvelle la soutenait, elle se dressa prête à lutter, elle aussi.

Elle n'avait rien fait jusqu'ici. Elle était cause de toutes les souffrances de ces enfants, et elle n'avait rien fait pour eux. C'était trop lâche aussi !

Il était temps qu'elle prenne la place qui lui appartenait.

Si quelqu'un devait être frappé, c'était elle. Elle s'était dérobée trop longtemps aux responsabilités qui lui appartenaient, elle allait les revendiquer.

Elle se dressa, mit son chapeau, bouscula la servante.

— Allons, conduisez-moi.

— Où cela, madame ?

Cette question la rappela aux difficultés qu'il lui faudrait vaincre.

C'est vrai, où allait-elle ? Qu'allait-elle faire ?

Elle demanda :

— A quelle heure, exactement, Mlle Clauss est-elle partie ?

— A huit heures.

Lucienne regarda sa pendule, murmura :

— Huit heures trente-cinq ! C'est fini, j'arriverais trop tard en tous cas.

Elle reprit plus haut :

— Elle vous a dit qu'elle serait absente une heure au plus. Pouvez-vous, si elle n'est pas rentrée, m'introduire dans sa chambre, où je l'attendrai.

La femme de chambre hésita :

— Moi, je le ferais bien, mais la patronne ne vous connaît pas, elle ne vous laissera certainement pas monter.

— Je ne puis pas l'attendre dans la rue, pourtant, et je désire la voir dès son arrivée.

— Alors, voici ce qu'on pourrait faire : madame pourrait attendre dans le salon. Il n'y a jamais personne, à cette heure surtout. Aussitôt que Mlle Clauss rentrera, je prévenirai madame.

— C'est bien, allons vite. Peut-être est-elle déjà chez elle !

Lucienne ne savait pas encore ce qu'elle ferait, mais elle était bien sûre d'une chose, c'est qu'elle empêcherait Pascaline de mourir d'abord, c'est qu'elle la délivrerait de son bourreau, ensuite.

Pour aller plus vite et bien que le trajet fut très court, elle avait pris une voiture, et chaque glissade du cheval sur le pavé humide l'impatientait, la crispait. Elle avait voulu être à l'hôtel déjà.

Et, brusquement, elle se rappela un détail qu'elle avait négligé tout à l'heure ; elle demanda à la bonne qu'elle avait fait monter près d'elle :

— Cette femme qui vous a annoncé le mariage, comment le savait-elle ?

— Ah ! je ne sais pas, madame, et, ma foi, je ne me le suis pas demandé.

— Vous la connaissez, c'est une femme du quartier, une voisine.

— Non, c'est une femme qui a l'air d'attendre quelqu'un de notre côté, car lorsque je suis partie pour venir chez vous, elle se promenait encore devant l'hôtel.

— Ah ! c'est assez étrange...

La voiture s'arrêtait, la servante descendit, puis reculant, elle se pencha, murmura :

— Tenez, elle est encore là, cette femme, la voici. Elle m'a regardé descendre et bien sûr que ce n'est pas moi qu'elle attend, car elle continue sa promenade ; tenez, la voyez-vous, là-bas, celle qui a un manteau de castor ?...

Sans y attacher autrement d'importance Lucienne regarda.

Celle qu'on lui désignait s'éloignait lentement, tournait le dos ; elle la reconnut pourlant du premier coup, eut un haut-le-corps d'étonnement, dit tout bas :

— Hermance Speiser !...

Et tristement elle pensa :

« Tous les loups, toute la bande, tous accourus pour la curée.

Elle profita de cet instant où Hermance ne pouvait la voir pour se glisser hors de la voiture, entrer dans l'hôtel.

La bonne demanda :

— Faut-il régler le cocher ?

De la porte, elle répondit à tout hasard :

— Non, qu'il reste.

Elle aurait voulu guetter l'arrivée de Pascaline. Malheureusement, le salon où on l'avait fait entrer donnait sur la cour et elle en était réduite à compter sur la pendule les minutes qui s'écoulaient, désespérément lentes.

Neuf heures moins le quart, moins dix, moins cinq. Elle pensait :

— Voici que va être écoulée l'heure qu'elle avait fixée ; elle ne peut tarder, maintenant, pourvu que rien ne lui soit arrivé !...

Elle s'imaginait les pires catastrophes ; cette attente lui devenait pénible au delà de toute expression.

Puis, une horloge sonna neuf heures... puis, plus loin, une autre, une troisième...

Elle les écouta l'une après l'autre, attendit un instant, murmura désespérément :

— L'heure est passée.

Et presque aussitôt un brouhaha dans le couloir la fit se rapprocher.

Elle entendait des voix qui expliquaient, discutaient. Son cœur battait à se rompre.

La porte s'ouvrit ; elle s'élança.

— C'est elle ?

Confuse, la servante balbutiait :

— Non, madame, pas encore... mais je viens prévenir madame... parce qu'on va amener ici une pauvre femme qui vient d'avoir dans la rue comme une attaque de nerfs... Alors la patronne a ordonné de la faire entrer au salon pour qu'elle se repose quelques minutes...

Lucienne eut un geste d'impatience. Tout de suite, craignant qu'elle ne fut mécontente, la femme de chambre reprit :

— Oh ! cela ne dérangera guère madame, madame restera ici quand même et je viendrai lui faire signe dès que Mlle Clauss sera de retour.

— C'est bon, allez chercher cette pauvre femme.
Ne voulant pas être dévisagée par tous ceux qui allaient entrer, Lucienne s'en alla au fond de la pièce, se colla contre les vitres de la croisée qui donnait sur la cour.

Elle entendit la porte s'ouvrir, des pas traîner sur le parquet, des voix s'entre-croiser :

— Ici... non, tenez dans ce fauteuil... là, très bien... Cela va mieux? Désirez-vous quelque chose?...

Et faible comme un souffle, brisée, cassée par tous les chagrins et tous les malheurs, étouffée par tant de larmes et tant de sanglots, une petite voix grêle, une voix d'enfant répondit :

— Non... merci, merci, rien... Il va falloir que je parle, du reste... que j'aille...

— C'est bon, c'est bon, il faut d'abord vous reposer. Restez ici, une demi-heure tranquille, après on verra.

— Tranquille!... oui...
— Allons, à tout à l'heure.
La porte se ferma et celle qu'on avait amenée eut un soupir de découragement, profond comme un râle.

Lucienne n'avait pas bougé. Malgré la mortelle inquiétude qui la détachait de tout ce qui se passait autour d'elle, un peu de curiosité pourtant lui fit tourner la tête.

Le fond du salon était trop sombre pour qu'elle y reconnût quelqu'un, elle fit quelques pas.

Et tout à coup, du même regard elles se reconnurent, la même poussée les jeta l'une vers l'autre, elles eurent le même cri de haine :

— Vous!
— Vous!
— Lucienne Valboise!
— Christiane Dangeville.

Lucienne, Christiane, les deux ennemies terrassées par la même souffrance, vaincues par la même douleur, étaient là, l'une près de l'autre, face à face, et elles se regardaient, elles se défiaient, prêtes à se déchirer.

Christiane était debout. La rage, la honte de se retrouver vaincue une fois encore devant Lucienne lui rendaient toutes ses forces.

Ses larmes étaient séchées, ses yeux étaient pleins de colère. Elle s'avança, menaçante, farouche.

— Vous! Vous!! Il faut donc que vous me poursuiviez partout! que je vous retrouve dans toutes mes douleurs. Ah! quand je vous tenais là-bas, à Neustadt, quand vous vous traîniez suppliante à mes pieds, j'aurais dû vous écraser!...

Lucienne prenait toute sa taille, se dressait exaspérée elle aussi, prête à attaquer, elle aussi.

— Vous n'avez plus rien à me reprocher! Si je fus coupable, vous l'êtes aujourd'hui autant que moi, car vous ne vous êtes pas seulement vengée de celle qui vous avait fait souffrir, vous vous êtes acharnée sur des innocents; vous avez brisé, vous avez saccagé la vie de ceux qui étaient justes et bons, de ceux qui vous ignoraient, qui ne vous avaient fait aucun mal! Coupable! oui, vous l'êtes à votre tour. Vous pouviez prendre mon existence, elle était à vous, je vous l'offrais, mais vous n'aviez pas le droit de prendre celle des autres, vous n'aviez pas le droit de tout dévaster, d'accumuler toutes ces ruines.

— Ne vous plaignez pas; dans ce désastre où je succombe, vous restez debout, triomphante encore, orgueilleuse toujours!

— Triomphante! Elle ose dire triomphante! Savez-vous ce que vous avez fait?

« Savez-vous quelle épouvantable catastrophe me tue!
« Mon fils est en prison, il va être condamné injustement!...

Christiane eut un éclat de rire ironique.
— Vous seriez à plaindre vraiment si je ne savais par quelle lâcheté vous avez sauvé votre fils, si je ne savais de quel douloureux sacrifice il va profiter.

— Vous mentez! Vous mentez!!
— Vous avez laissé s'accomplir cet infâme mariage.

— Ah! vous saviez donc qu'il se préparait, vous! C'était donc votre œuvre!... Moi je l'ignorais, mon fils l'ignorait. Je viens de l'apprendre à l'instant et je suis

ici pour arracher à l'abîme celle que vous y avez poussée.

— Vous savez bien qu'il est trop tard. Votre générosité se manifeste après coup.

— Non, il n'est pas trop tard...

Subitement, le ton de Christiane changea :

— Vous dites?...

— Je dis que mon fils restera en prison s'il le faut, mais je sauverai Pascaline Clauss... Je dis que toutes les deux, la fiancée et la mère, serrées l'une contre l'autre, nous attendrons des années peut-être, en pleurant ensemble, la libération de celui qui nous rendra le bonheur. Et vous ne pourrez rien contre ce bonheur-là, vous vous briserez contre lui, parce qu'il sera édifié sur trop d'amour et de confiance, cimenté par trop de larmes pour ne pas résister à toutes vos entreprises et à toutes vos attaques.

Angoissée, Christiane demandait :

— Comment pourrez-vous sauver Pascaline? Où la retrouverez-vous?... Comment pourrez-vous la reprendre, puisqu'elle est à un autre?

Lucienne recula, dédaigneuse :

— Permettez-moi de ne pas vous répondre. Je ne crains rien de vous, moi, mais elle, la pauvre enfant, n'est pas de force à lutter. Je vous l'ai livrée une fois, cela suffit.

Jusqu'ici, leurs phrases s'étaient échangées rapides et aiguës comme des coups de poignard; elles ne songeaient qu'à se blesser, à s'attaquer, à se déchirer, mais l'instant était venu où, foudroyées par le même malheur, guettées par les mêmes souffrances, tirillées par les mêmes angoisses, leur haine de tant d'années devait se fondre, céder pour faire face au danger commun qui menaçait leurs enfants.

Tremblante d'émotion et de joie, Christiane se releva pas les derniers mots de Lucienne, mais ne pensant qu'à sa fille, elle balbutia :

— Alors, c'est vrai, vous voulez la sauver, vous le pouvez encore?

Lucienne Valboise se méprit, répondit, agressive encore :

— Ah! vous voilà moins arrogante... Vous vous réjouissiez trop tôt... Vous pensiez nous avoir terrassés, vaincus, désunis, pour toute la vie. Eh bien non, votre cruelle vengeance nous a rapprochés et Pascaline sera sauvée, il en est temps encore et elle sera sauvée par moi seule.

Ce fut le dernier geste de colère, le dernier ferment de haine.

Christiane disait doucement :

— Écoutez-moi. Depuis trois semaines, moi aussi, je lutte contre vos ennemis...

— Vraiment!...

— Je cherche à arracher à tous ceux qui vous combattent les armes que je leur avais fournies, à panser les blessures dont j'étais la cause...

— Tâche impossible!

— Ne dites pas cela. Je voulais sauver votre fils...

— Allons donc!

— Laissez-moi achever. Et j'avais l'assurance que ceux qui l'accusaient étaient des misérables et des menteurs. Hermance Speiser que j'ai rencontrée...

— C'est donc vous qu'elle attendait!

— ... s'est empressée de me mettre au courant de ce qui se passait... Alors il m'a semblé que tout s'écroulait autour de moi, que tout s'effondrait... et je suis tombée... et on m'a amenée ici.

Impressionnée, bouleversée, Lucienne la regardait, essayait de lire jusqu'au fond de son cœur. Elle demanda :

— Je voudrais vous croire. Mais pourquoi, après vous être acharnée à perdre mon fils, voulez-vous le sauver? Christiane hocha la tête tristement.

— Ah! pourquoi... pourquoi... Parce que la vie déjoue tous nos calculs, qu'elle a de singulières surprises et de cruelles revanches!... Pourquoi? Parce qu'en le sauvant je rendais le bonheur à ma fille.

— A votre fille!...

— Oui, à ma fille, à Gillette, à celle que vous avez fait enlever un soir à Saint-Ail...

Ce souvenir fit pâlir Lucienne, elle baissa la tête.

— Je ne vois pas quel rapport...

— A celle qui a vécu loin de moi et que j'ai retrouvée...
 Lucienne Valboise eut un cri d'étonnement et de joie :
 — Vous avez retrouvé votre fille !!
 — Oui, pour la faire souffrir.
 — Je ne comprends pas.
 — Je suis sûre de sauver votre fils, vous m'affirmiez tout à l'heure que vous étiez sûre de délivrer...
 Lucienne blêmit, recula, murmura :
 — Pascaline...
 — Oui.

Un instant, elles demeurèrent silencieuses. Lucienne se demandait si Christiane était folle et si elle-même perdait la raison. Elle s'écria :

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible !
 — Parce que ?
 — Parce que Pascaline a toujours habité Neustadt.
 — Oui, depuis que, venant de Saint-Ail, Anna Clauss l'a amenée.

— Anna Clauss ?
 — La bonne de Gaston Freuseuse...
 En un geste nerveux et fébrile, Lucienne passait la main sur son front. Rien de ce qu'affirmait Christiane n'était impossible ; elle ne pouvait pas le croire, pourtant. Elle dit encore :

— Si Pascaline était votre fille, est-ce que vous l'auriez fait souffrir ainsi ?
 — C'est que je l'ai su, hélas ! comme il arrive si souvent dans la vie, lorsque l'irréparable est accompli, trop tard !

Comment l'avez-vous appris ? Par qui ? Où ?
 — Le soir de l'incendie de votre château après vous avoir quittée, j'étais revenue sur la pelouse. Tout à coup un cri d'horreur jaillit de toutes les poitrines. Anna Clauss venait de tomber du brasier. On l'emportait, je la suivis, elle vécut quelque temps encore, puis mourut dans mes bras, et c'est elle qui, dans un dernier moment de lucidité, m'apprit qu'elle était la bonne, vous savez, la bonne de Gaston Freuseuse qu'on avait tant cherchée.

— Et quelle preuve vous a-t-elle donnée ?
 — Oh ! personne ici ne connaît ce nom de Freuseuse, son affirmation suffirait donc, mais elle m'a donné tant de détails, des détails si précis, sur cette soirée que vous vous rappelez comme moi, qu'aucun doute ne m'était permis.

Courbée, affaissée, oppressée, Lucienne murmura :
 — Ainsi...
 Et Christiane traduisit sa pensée :
 — Ainsi, ma fille sera la femme de votre fils.
 — Oui... nos deux haines auront abouti à cet amour.
 — Et nos souffrances, espérons-le, seront la rançon de leur bonheur.

Lucienne enveloppa Christiane d'un long regard. Son cœur trop plein débordait, elle ne pouvait plus contenir les sanglots qui la suffoquaient. Elle eut comme une ombre d'hésitation, puis dominée, vaincue, elle se jeta à genoux, et en larmes, supplia :

— Pardonnez-moi... en leur nom, pardonnez-moi...
 Alors Christiane se pencha, releva cette ennemie qui lui avait été si impitoyable et si cruelle, mais qui s'implorait au nom de sa fille. Elle la releva en souriant, et répondit :

— Plus rien n'existe du passé, c'est maintenant vers l'avenir qui nous est commun que nous devons regarder.
 Elle l'entraîna à un fauteuil, s'assit tout près d'elle, et, penchées l'une sur l'autre, elles se raconteront tout ce qui s'était passé depuis quinze jours ; elles se préparèrent pour les dernières luttes qu'elles devaient soutenir.

Elles oublièrent tout ce qui les avait divisées, l'âpre bataille dans laquelle leur cœur avait été déchiré, leur vie avait sombré.

Femmes, le même amour les avait séparées. Mères, le même amour les unissait.

A l'instant précis où elles songaient à son bonheur, Pascaline signait l'acte qui la liait pour toute sa vie à Richard Stelmann.

Elle songea à cet engagement, eut un triste sourire.

Sa vie serait courte. Dieu merci.

Depuis la veille, cette seule pensée l'avait soutenue. Elle savait que, les formalités remplies, elle trouverait la délivrance en rentrant chez elle.

Et machinalement, sans s'inquiéter de ce qui se passait, elle s'était prêtée à tout ce qu'on avait voulu, avait attendu plus d'une heure le bon plaisir de ceux qui devaient les unir, avait répondu ce qu'on lui avait dit, signé ce qu'on lui avait présenté, et elle se retrouvait dans la rue, soulagée d'un poids qui l'écrasait depuis longtemps.

Le plus dur était fait, elle n'avait plus qu'à mourir.

Richard Stelmann serrait la main de ses amis ; elle l'attendit, il revint près d'elle.

— J'ai fait préparer à déjeuner, si vous le voulez bien nous nous rendrons au restaurant avant de prendre le train.

Très calme, elle demanda :

— A quelle heure partons-nous ?

— Je n'avais pas prévu que notre mariage serait avancé ; l'heure de notre départ n'est pas changée, nous serons à la gare à une heure.

Elle eut la force de sourire.

— Ah ! bon ! il nous reste plus de trois heures. Je vous en demande une, est-ce trop ? Il me faut préparer mes bagages. Oh ! ils sont peu importants, mais j'ai aussi plusieurs comptes à régler.

Il s'inclina.

— Prenez le temps qu'il vous faudra, mais j'espère que vous me permettrez de vous accompagner ?

— A quoi bon ?

— Je vous demande pardon de vous le rappeler, mais maintenant j'ai bien quelques droits...

Ses poings se crispèrent, elle ferma les yeux pour qu'il ne vit pas son regard de mépris, ses lèvres tremblèrent.

— Ne me faites pas sentir si tôt que vous êtes le maître.

Il sourit.

— Oh ! c'était une simple prière.

Elle était parvenue à contenir son dégoût, à dompter sa révolte ; elle reprit plus doucement :

— Je veux bien, du reste, que vous m'accompagniez jusqu'à la porte ; mais songez que je suis partie deux heures plus tôt que je ne pensais, j'ai encore bien des petites choses à préparer, c'est pourquoi je désire être seule.

— Je suis à vos ordres.

Il voulut prendre une voiture, elle refusa. Ils s'en allèrent sans presque parler.

Pascaline marchait lentement. Vingt fois, elle retint sur ses lèvres une question qu'elle ne savait comment formuler.

Avant de le quitter, il fallait obtenir de lui la pièce qui prouverait l'innocence de Maurice.

S'il allait la lui refuser !

Elle se disait bien que ce n'était pas possible, puisqu'il comptait partir et l'emmener. Pourtant, son cœur battait violemment quand elle lui demanda d'un ton qu'elle aurait voulu très simple et très naturel :

— En pensant aux comptes que j'ai à régler, il me souvient que nous en avons un, tous les deux.

Il la regarda ironiquement :

— A mon tour de vous dire que vous ne perdez pas de temps pour faire valoir vos droits.

Elle se sentit défaillir, balbutia :

— Je voudrais profiter de l'heure que vous voulez bien m'accorder... pour me... débarrasser...

— Oui, oui, avouez donc votre bonheur de le délivrer.

Elle s'arrêta, le toisa :

— N'oubliez pas, je vous prie, que c'est pour cela que je vous ai épousé.

Il lut dans ses yeux une résolution qu'il ne pourrait vaincre ; il se mordit les lèvres :

— Au surplus, maintenant que, de par la loi, vous m'appartenez, que vous ne pourrez plus m'échapper...

Elle protesta.

— Oh !...

— Je n'ai aucune raison pour ne pas souscrire à la première demande que vous m'adressez.

Il se fouilla. Elle le regardait de côté, mais elle n'aurait pas eu la force de dire un mot tant sa gorge était serrée.

Il ne chercha pas ; tout de suite il prit la feuille qu'il avait préparée, la lui tendit.

Ses doigts tremblaient violemment, et, quand il lui dit :

— Lisez...

Elle put à peine la déplier.

Elle avait jeté les yeux dessus, l'avait parcourue d'un regard, et, dans sa poche, elle la serrait nerveusement, comme si on devait essayer de la lui reprendre.

Elle se disait galement :

— Maintenant, plus rien ne me retient, j'ai ce que je voulais, je puis mourir.

Ils étaient arrivés.

Richard montra la brasserie qui se trouvait en face de l'hôtel.

— Je vous attends ici...

— Oui.

— Une heure, n'est-ce pas ?

— Oui, oui...

Il lui parlait encore, elle ne l'écoutait plus ; elle lui tournait le dos, elle se sauvait, heureuse, de la joie plein le cœur.

La gérante de l'hôtel l'attendait, l'arrêta, hasarda quelques mots de félicitations, que Pascaline n'entendit pas.

Elle était déjà dans l'escalier, elle grimpa rapidement jusqu'à sa chambre, s'enferma.

Et elle eut alors un profond soupir de soulagement ; c'était fini !

Cette heure qu'elle avait tant désirée, cette heure qui allait mettre un terme à toutes ses souffrances, venait de sonner.

Plus rien ne pourrait l'arrêter, plus rien ne la ferait souffrir, elle était chez elle, libre, Maurice était sauvé, elle avait rempli sa tâche, elle allait mourir.

Son mari l'attendrait une heure, c'était plus qu'il ne lui fallait.

Depuis trop longtemps elle pensait à sa fin pour que tous les détails n'en fussent pas réglés.

Depuis trop longtemps elle s'était habituée à cette pensée de la mort pour éprouver, l'instant suprême arrivé, la moindre crainte ou la moindre hésitation.

Le véritable déchirement, la véritable angoisse de l'agonie, elle les avait ressentis cette nuit, quand il lui avait fallu dire adieu à celui qu'elle aimait ; le reste était peu de chose, rien du tout.

Déjà, sur la cheminée, bien en évidence, elle avait déposé ses lettres de la nuit, la lettre que Richard Stelmann venait de lui remettre. Le tout était adressé à Maurice Valboise, c'était pour lui qu'elle mourait, c'était lui seul qui allait souffrir, c'était lui seul qui allait la juger, elle ne voulait rendre des comptes qu'à lui.

Alors, elle jeta un regard autour d'elle. Cette chambre ne lui rappelait que de tristes souvenirs, rien n'y était à elle, pas une pauvre petite chose qu'elle puisse regretter ; étrangère elle avait vécu parmi tous ces objets, et étrangère elle allait les quitter, sans qu'aucun d'eux vint, au dernier moment, lui apporter un peu de la douceur du passé.

Non, rien ne pouvait lui apporter une pensée d'attendrissement, rien ne pouvait la retenir, et ses yeux revinrent vers le lit sur lequel elle allait s'étendre une dernière fois.

Sans émotion, elle vida dans un verre le poison qu'elle s'était procuré.

Elle l'absorberait ainsi plus rapidement, plus facilement.

Et soudain elle se dressa, recula.

On venait de frapper à sa porte.

Tout de suite elle pensa à Richard Stelmann, mais elle se rassura vite.

Que viendrait-il faire ? Il était certain de n'être pas reçu. Et puis il avait donné une heure, et elle l'avait quitté depuis quelques minutes seulement.

On frappait à nouveau ; elle demanda :

— Qui est là ?

Elle reconnut la voix de la servante.

— Mademoiselle, c'est votre note que vous avez demandée.

C'est vrai, elle l'avait oubliée.

Elle versa dans sa main tout ce qui lui restait d'argent, sourit en pensant :

— Elle sera contente, il lui restera un bon pourboire.

Avant d'ouvrir pourtant, elle jeta, par précaution, une serviette sur le verre qu'elle avait préparé, puis elle vint à la porte, tourna la clef et elle eut un geste de désespoir, une exclamation douloureuse.

Mais elle n'eut pas le temps d'interroger ; deux bras l'enveloppaient, l'étreignaient et, sur son épaule, Lucienne sanglotait.

— Ma pauvre Pascaline ! ma pauvre petite !... ma pauvre petite !...

Elle ne se demanda pas comment Lucienne avait eu son adresse ; elle ne pensa qu'à Maurice, murmura angoissée :

— Qu'est-il arrivé ?...

Et Lucienne répondit :

— Il est arrivé que je sais tout ce que vous avez fait pour mon fils. Je sais d'où vous venez, et je ne veux pas, Pascaline, je ne veux pas...

Frissonnante, la jeune fille se dégagea et sa voix chevrotait :

— Alors, si vous savez, laissez-moi.

— Je vous l'ai dit hier que je ne vous quitterai plus. Je viens vous chercher, partons ensemble.

— Trop tard, vous le savez, je ne m'appartiens plus.

— Vous êtes à celui qui vous aime et que vous aimez ; lui seul, par son amour, a des droits sur vous, venez le retrouver.

— Non. C'était le rêve cela, il est fini, je suis à celui dont je porte le nom.

Lucienne eut un cri de colère.

— Ah ! ne parlez pas de cet homme ! C'est un voleur ! Il vous a volée à nous, vous étiez la proie qu'il convoitait, qu'il guettait depuis longtemps et qu'il est parvenu à saisir par force et par ruse. C'est un misérable !

— Peu importe, j'ai accepté ses conditions... librement.

— Librement ! avec le couteau sur la gorge ! Est-ce que cela compte, un pareil engagement !

— Cela compte si bien que tout à l'heure il va venir et qu'il me faudra le suivre.

— Il ne vous trouvera pas, vous ne serez plus là.

Ces mots ramenèrent Pascaline à la réalité.

Non, il ne fallait plus qu'elle soit là, et elle perdait à discuter avec Lucienne Valboise le peu de temps qui lui restait. Il fallait en finir, l'éloigner à tout prix.

Elle crut y avoir réussi par la ruse qu'elle avait employée déjà.

Elle vint à la cheminée, prit les paperasses qu'elle avait préparées, les tendit à Lucienne :

— Tenez, rendez-moi bien heureuse, portez à Maurice sa délivrance, ne lui faites pas perdre une minute de bonheur. Dites-lui ma joie d'avoir pu le sauver, dites-lui que je saurai rester digne de son amour.

Elle avait glissé ses lettres dans la main de Lucienne ; elle la poussait doucement.

— Allez vite, allez vite, pour lui, pour moi.

Et, comme Lucienne la regardait tristement sans bouger, elle ajouta, pour la décider :

— Allez vite, et, s'il croit en moi, il viendra me chercher, je le suivrai.

Des doigts ouverts, les enveloppes s'échappaient. Lettres de Pascaline, lettre de Richard Stelmann, tout cela tomba à terre, et tranquillement Lucienne tira une chaise, s'assit, répondit lentement :

— Par ma longue indifférence, disons le mot, Pascaline, par ma lâcheté, je vous ai donné le droit de me juger sévèrement comme vous le faites, mais vous n'avez pas le droit d'insulter celui que vous aimez ; il refuserait cette grâce que vous lui envoyez comme une aumône, je la repousse en son nom. Il restera en prison, et moi je demeurerai près de vous, puisque vous ne voulez pas me suivre.

Alors, affolée, Pascaline supplia :

— Je vous en conjure, je vous supplie, partez, madame, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir, en demeurant ici, vous me perdez.

— En quoi ?

— Richard Stelmann va venir, je dois le rejoindre ; s'il ne me voit pas, il viendra me chercher...

— Eh bien ! vous partirez ensemble.

— Non, non, vous ne comprenez pas. C'est cela que je ne veux pas, je ne veux plus le revoir, je ne veux plus l'entendre, je ne veux pas, je ne veux pas !

— Alors, ma fille, accompagnez-moi.

— Où que vous me conduisiez, il me retrouvera ; il est le maître, je lui appartiens, je vous l'ai dit ; il peut me poursuivre partout, il en a le droit, il est mon mari. La loi est formelle, on m'obligera à le suivre, on m'y forcera, je serai perdue... Voilà ce que vous voulez...

— Et vous, que voulez-vous ?

— Me réfugier si loin que jamais plus je n'aurai à craindre ses exigences, si loin que je lui échapperai et qu'il ne pourra rien contre moi.

Lucienne demanda d'un air étonné :

— Où cela ?

Insensiblement, Pascaline s'était rapprochée de la table sur laquelle elle avait caché le verre au fond duquel elle trouverait la fin de tous ses tourments, de toutes ses épouvantes, de toutes ses angoisses.

Elle se disait :

— Si je pouvais le saisir, le vider !

Et les yeux brillants et févreux, tous les nerfs tendus, tout le corps palpitant, elle répétait :

— Loin... Loin...

Elle s'était adossée à la table et, sous la serviette, ses mains tâtonnaient, s'allongeaient.

Mais Lucienne aussi s'était approchée et, avant que Pascaline eût pu prévoir son geste, elle avait maladroitement renversé le verre. La jeune fille eut un cri de douleur.

La délivrance à laquelle elle avait rêvé si longtemps, la mort qu'elle avait voulue, le grand repos qu'elle désirait lui échappaient. Elle devait vivre encore, pour souffrir encore.

Elle sanglota :

— Ah ! madame, c'est le plus grand malheur qui pouvait m'arriver !

— Il faudra choisir, maintenant, Pascaline : partir avec lui ou avec moi.

Elle murmura :

— Aucune puissance ne pourra me défendre contre lui. Je suis perdue !

— Qui sait ?

Les larmes l'étranglaient. Elle ne répondit pas et, impitoyable, Lucienne reprit :

— Il faut vous décider, car, vous venez de le dire, il va venir.

Elle se dressa horrifiée.

— C'est vrai qu'il va venir?... C'est vrai ? Et...

— Et il ne nous trouvera pas. Partons, il en est temps encore.

Elle eut un geste de désespoir.

— Nous ne pouvons même pas sortir. Il me garde, il est là, en face. Il veille sur moi, je vous dis. Je vous dis que je suis prisonnière.

Lucienne l'attira.

— Profitons des quelques minutes qui nous restent. Venez, fuyons.

Pascaline n'avait plus la force de résister. Elle se laissa emmener, entraîner.

Elle se disait que, de toutes façons, elle était perdue. Et, à demi morte de frayeur, incapable maintenant de discuter, chancelante, elle suivait Lucienne.

La voiture que Lucienne avait quittée en arrivant attendait toujours ; elles s'y engouffrèrent, et le cocher, qui avait dû recevoir des ordres de Christiane, fouetta son cheval.

Tout étourdie, c'est à peine si Pascaline s'était rendu compte de ce qui se passait ; c'est à peine si elle remarqua la présence d'une femme qui se blottissait dans le fond de la voiture où elle venait d'entrer.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'elle recon-

nut Christiane ; elle la vit sourire à Lucienne, et ce ne fut pas son moindre étonnement.

D'abord Richard Stelmann n'avait prêté aucune attention à cette voiture arrêtée devant l'hôtel où s'était réfugiée sa femme.

Accoudé sur une table de la brasserie, son regard ne quittait pas la porte d'entrée.

Elle allait revenir à lui, déjà elle lui appartenait, bientôt ils seraient loin à l'abri de toute poursuite, de toute surprise.

Il se faisait fort de conquérir son cœur comme il avait conquis sa main.

Il attendrait ce qu'il faudrait, confiant dans le temps qui efface tout, arrange tout, et il ne doutait pas de l'avenir, faisait des projets et ses rêves étaient doux.

Une ombre glissa sur le trottoir, une femme parla au cocher, il se pencha un peu.

Cachée par la voiture, il ne distinguait pas ses traits, mais ce n'était pas Pascaline, cela seul lui importait.

Il lui semblait pourtant avoir vu déjà cette nuque blonde, qui s'inclinait un peu. Un instant, il chercha à se rappeler.

Christiane était dans la voiture, il n'y songea plus.

Et encore il attendit, longtemps.

Il commençait à s'impatienter, regardait fréquemment sa montre.

Et tout à coup, ce fut là-bas, de l'autre côté de la chaussée, Pascaline.

Pascaline et Lucienne.

Il les reconnut, se dressa, d'un bond fut à la porte.

La voiture filait déjà.

Un moment il demeura abasourdi, écrasé, stupéfié. Quand il songea à les suivre, à les rejoindre, il était trop tard, la voiture était loin, disparue.

Alors, il eut un geste de colère. Entre ses dents serrées, un mot siffla :

— Joué ! ! !

Il voulut s'assurer pourtant qu'il ne s'était pas trompé, qu'il n'avait pas rêvé, il courut jusqu'à l'hôtel, se fit confirmer le départ de Pascaline, sortit en chancelant.

Et toutes les angoisses, toutes les peurs de sa fin prochaine l'assaillirent. Il se rendit compte qu'il était à la merci de celles qui fuyaient. Toute cette vie factice qu'il avait créée, qu'il avait voulu croire durable, s'écroulait d'un seul coup. Tout à l'heure, il serait poursuivi, traqué, acculé. Il était perdu !

Puis, à toutes ces frayeurs, s'ajoutait la douleur d'être abandonné par celle qu'il aimait et qu'il avait cru vaincre. Elle lui échappait lorsque déjà il la croyait à lui, il touchait au bonheur, et elle le précipitait en pleine détresse.

Un tremblement de colère parcourut son corps, ses yeux s'emplirent de haine, sa main fouilla dans la poche de sa pelisse, ses doigts se crispèrent sur la crosse de son revolver.

Il lui restait cela du moins. Avant d'être pris, vendu par elle, il lui restait cette vengeance.

Et, farouche, il redressait sa taille de colosse, menaçait :

— Ta trahison se paiera cher, Pascaline. Tu m'as pris ma vie, avant ce soir nos comptes seront réglés, nous serons quittes ! ! !

II

LE RACHAT

Dans la joie d'avoir sauvé Pascaline, dans l'immense bonheur qu'elles éprouvaient à l'emporter, à la garder, à songer que personne ne pouvait la leur reprendre ; dans leur désarroi, dans leur précipitation, dans leur hâte d'être loin, Christiane et Lucienne n'avaient pensé qu'à ce seul refuge : Neustadt.

Dans le pavillon du concierge qui restait seul debout, Lucienne et Pascaline se cacheraient, quelques heures probablement, quelques jours peut-être, puis elles iraient

plus loin, plus loin encore, là où personne ne les découvrirait.

En arrivant à Neustadt, elles s'étaient séparées.

Pour n'être pas remarquées, Lucienne et Pascaline, par un long détour, gagnèrent l'avenue du château, et Christiane accompagna sa fille d'un regard d'orgueil et d'amour.

Elle se disait que bientôt, devant tous, elle pourrait la prendre dans ses bras, la serrer contre elle.

Seule, Lucienne savait son secret, mais demain, aujourd'hui, peut-être, elle n'aurait plus à le cacher. Pascaline connaîtrait toutes ses souffrances, toute sa longue vie de larmes et de misères, et d'un baiser, de ce premier baiser que sa mère avait attendu tant d'années, elle effacerait tout ce passé affreux.

Au tournant d'un sentier, la silhouette que ses yeux suivaient disparut brusquement; alors Christiane s'en alla, heureuse, confiante.

Il lui fallut, dès l'entrée de l'auberge, sentir peser sur elle le regard ironique de Carl Vogel pour se souvenir que la lutte n'était pas finie et se rendre compte que ses ennemis étaient loin d'être vaincus.

En les trouvant tous les deux, l'oncle et la nièce — car Hermance Speiser l'avait devancée — en les trouvant souriants et narquois, Christiane ressentit au cœur un serrement douloureux.

Ils se sentaient donc bien forts pour la narguer ainsi; ils se savaient donc invulnérables.

N'importe, la dernière partie était engagée, elle la jouerait, elle aussi, jusqu'au bout, sans défaillance.

Dans la petite maison vide où elles avaient cherché un abri, Lucienne Valboise et Pascaline attendaient avec impatience le retour de Christiane.

Quelle catastrophe encore l'arrêtait !

Et chaque minute qui s'écoulait augmentait leur inquiétude.

Les minutes leur semblaient très longues; puisque Christiane ne revenait pas, Lucienne irait à elle.

Elle rassura Pascaline, essuya ses larmes de ses caresses, la réconforta.

Et, plus calme, sinon plus tranquille, la jeune fille la laissa partir.

Elle la suivait des yeux, la voyait s'enfoncer sous les arbres couverts de neige. Parfois elle se retournait, lui envoyait un geste de tendresse, et au fur et à mesure qu'elle s'éloignait, Pascaline éprouvait un atroce serrement de cœur. Tant que Lucienne avait été près d'elle, tant qu'elle s'était sentie protégée, elle avait pu lutter contre son découragement. Seule, elle se retrouvait infiniment triste.

Elle avait perdu toute sa vaillance, elle semblait dans la plus affreuse désolation, tout ressort en elle était brisé, ce n'était plus qu'une loque humaine, pitoyable et lamentable.

Et ce malheur qu'elle devinait, qu'elle sentait, était près d'elle, il s'approchait.

Elle eut un petit cri de frayeur, elle se rejeta brusquement en arrière, Richard Stelmann était devant elle, ricanait :

— Quelle surprise !... Vous me feriez croire que déjà vous m'avez oublié.

Elle jetait autour d'elle un regard éperdu. Où se cacher ? Où se sauver ?

Et elle resta là, devant lui, tremblante, terrifiée, glacée.

Il continuait du même ton ironique :

— Vous avez une singulière façon de tenir votre parole ! Je vous attendais à la brasserie, comme c'était convenu, et mon étonnement fut grand lorsque je vous vis partir en voiture. Je dois vous dire tout de suite que je n'ai pas eu un instant d'hésitation, je compris que, bêtement, comme un enfant, je m'étais laissé jouer par vous. Votre petite comédie était bien préparée, elle méritait de réussir, mais on ne pense pas à tout, heureusement ! Comment n'avez-vous pas pensé qu'en vous voyant partir avec Mme Valboise et cette femme qui habite chez Carl Vogel, j'allais me dire : Elle est à Neustadt. Une autre fois il faudra songer à ces petits détails, ils ont leur importance, voyez-vous.

Il se mit à rire.

— Vous dire que votre départ ne m'a pas causé une amère déception serait mentir, mais j'ai le pardon facile et je suis un mari fidèle; puisque vous partez, je devais vous suivre; vous venez à Neustadt, je viendrais vous chercher là... Mon parti fut vite pris et je vous prie de m'excuser si j'arrive si tard, il n'y a pas de ma faute... J'ai eu beau me presser, je n'ai pu vous rejoindre, et quand j'arrivai à la gare, votre train vous emportait. Se fâcher, crier, ne changeait rien à la chose, n'est-ce pas, je dus, bien malgré moi attendre une heure, et j'arrivai ici par le train qui suivait le vôtre.

Elle ne l'écoutait pas, peu lui importait ce qu'il disait, elle ne savait qu'une chose, elle ne comprenait qu'une chose, c'est qu'elle était entre ses griffes et qu'elle n'en sortirait pas.

Il reprenait :

— Vous ne me demandez pas comment, étant à Neustadt depuis si longtemps, je me présente seulement à vous ? Non ? cela ne fait rien, je vais vous le dire tout de même. Je courais après vous, un peu comme un fou, sans réfléchir, j'arrivai tout droit ici, je savais bien que vous ne pouviez être ailleurs, mais j'eus la désagréable surprise de constater que vous n'étiez pas seule. Or, je suis très timide, je n'osais pas entrer, et puis ce que j'avais à vous dire n'intéressait pas Mme Valboise; je pris la résolution de n'entrer que lorsque vous seriez seule, dussé-je, pour cela, passer la nuit dans la neige. Je n'en fus pas réduit à cette extrémité, j'eus la joie de voir s'éloigner cette chère Mme Valboise, votre porte était ouverte comme pour m'accueillir, je n'avais plus à hésiter, me voici.

Il sourit, s'effaça :

— Et puisque la porte est ouverte, je vous en prie, madame, profitons-en. Entrez donc.

De la tête, elle fit signe que non.

— Comment, vous voulez que nous causions ici ?

— Non, non, répétait la pauvre tête livide, non, non, disaient les yeux affolés.

Richard Stelmann eut un geste de colère.

— Oh ! cette fois, je vous le jure, vous ne m'échapperez pas, aucune voiture ne vous emportera, personne ne vous arrachera à moi ! Vous ne voulez pas entrer, soit. Ce que j'ai à vous dire ne sera pas long, du reste, mais ici ou ailleurs, vous l'entendrez.

Lucienne n'était pas allée très loin. En entrant dans Neustadt, elle avait rencontré Christiane qui accourait.

Déjà, elles apercevaient la petite maison où, anxieuse, devait les attendre Pascaline; déjà elles souriaient à son sourire, quand un bruit de voix les arrêta.

Des cris de colère, des menaces, arrivaient à leurs oreilles.

Elles crurent d'abord à une dispute d'ouvriers. Puis faible, brisée, tremblante, ce fut la voix de Pascaline.

Leur fille était en danger. Une force irrésistible les poussa, en un instant elles furent près d'elle.

Richard Stelmann les avait entendues; il se retourna furieux.

Ni l'une ni l'autre ne semblèrent le voir; Lucienne prit la main de Pascaline, dit simplement :

— Viens, ma fille.

Mais Richard Stelmann les arrêta :

— Pardon, madame, je suis le mari de cette femme et j'ai seul le droit de lui donner des ordres.

— Vous vous trompez, monsieur, Pascaline Claus ne peut être votre femme, car elle doit épouser mon fils.

— Je le regrette pour votre fils, mais j'ai épousé Pascaline Claus ce matin et elle me suivra.

— Encore une fois, non monsieur, elle ne vous suivra pas.

— Je serai donc obligé d'employer la force, ce qui me répugne.

Alors, Christiane s'avança.

— Où voulez-vous donc la conduire ? Est-ce en prison, où vous allez coucher ce soir ?

Il haussa les épaules.

— Divagations !..

— Ah ! vraiment ! Divagations, la lâche et monstrueuse accusation que vous avez portée contre Maurice Valboise !... Divagations l'aveu de votre infamie écrit de votre main. Divagations, votre complicité avec Carl Wogel et Hermanne Speiser !... Divagations, les escroqueries pour lesquelles à cette heure vous êtes recherché par la police. Mais si vous ne craignez rien, qu'attendez-vous ? adressez-vous à la justice.

Il eut un geste de rage.

— De quoi vous mêlez-vous ? Quel droit avez-vous sur Pascaline Clauss ? Qui êtes-vous ?

Lentement Lucienne répondit en attirant à elle la jeune fille.

— Un droit sacré... elle est sa mère.

Pascaline jeta un cri, ferma les yeux.

— Mon Dieu ! mon Dieu !... est-ce possible ?

Lucienne la poussa :

— Nous t'expliquerons plus tard ; réfugie-toi près d'elle, elle saura te défendre.

Christiane attendait, les bras ouverts ; elles s'étreignirent avec passion.

Richard Stelmann eut un éclat de rire nerveux.

— C'est vraiment touchant, mais il est temps que cette scène cesse, venez.

Violamment, il avait saisi le poignet de la jeune fille, il l'avait arrachée à l'embrassement de sa mère, il la tirait.

Christiane se dressa, menaçante.

— Lâchez-la, ah ! lâchez-la !

— Pourquoi donc vous obéirais-je ? Je suis un voleur, c'est entendu, un misérable, c'est convenu ; je suis perdu ! Oh ! je ne crains pas de l'avouer, je ne me fais pas d'illusions, mais j'ai ma vengeance et rien n'empêchera votre fille d'être la femme d'un voleur.

Pâle, frémissante, Christiane recula, murmura :

— Peut-être.

Elle s'était détournée, fouillait dans son corsage. Seule, Lucienne la voyait, suivait ses mouvements.

Précipitamment, Christiane retirait de son mouchoir le couteau qu'elle avait pris la veille dans la cuisine de Carl Wogel. Avant qu'elle ait pu prévoir son geste, Lucienne le lui avait arraché, se campait devant Richard Stelmann.

— Vous vous trompez, Pascaline ne sera pas la femme d'un voleur !

Il avait vu l'arme briller dans sa main ; il se rejeta en arrière, avec un cri de rage.

— Vous avez raison, je ne crains pas la mort, et je la préfère à la prison ; mais n'espérez pas vivre heureux, lorsque je ne serai plus là. J'ai eu le malheur d'aimer cette fille, vous me l'arrachez, je ne veux pas qu'elle soit à un autre.

Brusquement, il tira de sa poche son revolver, le tendait vers Pascaline.

— Elle ne sera à personne !...

D'un bond, Lucienne se jeta sur lui, leva le bras.

Trois cris de douleur se confondirent avec la détonation.

Trois cris suivis d'un râle...

Un instant, Richard Stelmann resta debout, les bras tendus la bouche entrouverte, les yeux dilatés, puis d'un seul coup, comme une masse, il s'abattit.

Seulement alors, seulement lorsqu'elle le vit à terre, Lucienne faiblit.

Ses mains montèrent jusqu'à son front, une pâleur mortelle s'éleva sur tous ses traits. Christiane et Pascaline se précipitèrent pour la soutenir.

Sur sa poitrine, une tache rouge qu'elles n'avaient pas encore remarquée s'agrandissait, s'élargissait.

Elles eurent un cri d'étonnement, de douleur. Pascaline sanglota. Lucienne avait encore la force de sourire. Elle murmura en se penchant vers Christiane :

— C'est le rachat !... Je vous avais pris votre fille, je vous le rends, je suis bien heureuse.

Elles se penchèrent sur un lit, puis, affolée, Christiane, encore une fois courut au village.

Elle prévint le bourgmestre, ramena un médecin.

D'un coup d'œil, il constata la mort de Stelmann, exa-

mina la blessure de Lucienne, les rassura ; mais la blessée avait vu son hochement de tête ; elle dit faiblement :

— Docteur, je voudrais vivre quelques jours encore, mon fils est en prison, je voudrais l'embrasser avant de partir, Suls-je trop exigeante ?

Il plaisanta, mais ne la trompa pas ; elle savait que ses heures étaient comptées.

Vers le soir, arriva le juge d'instruction.

Ce fut Christiane qui raconta au juge tout ce qui s'était passé, ce fut elle qui lui fit le récit de toutes leurs misères. Elle n'omit rien, elle n'exagéra rien, et ce fut un long chapelet de douleurs qu'elle égrenait.

L'innocence de Maurice ne faisait aucun doute ; l'infamie de ceux qui l'accusaient était prouvée ; la lettre de Stelmann ne laissait aucun doute.

Le juge n'avait pas besoin de cette preuve ; il promit que, le lendemain matin, Maurice serait près de sa mère. Mais les formalités de levée d'érou demandèrent sans doute plus de temps qu'il n'avait pensé ; il n'arriva que le soir.

Et ce fut seulement en entrant dans la petite maison du concierge, tout ce qui restait du château, qu'il avait quitté, qu'il apprit le nouveau malheur qui le frappait.

Lucienne avait compté toutes les minutes de la journée. Arriverait-il à temps ?

Lorsqu'elle le vit, elle éprouva une grande joie, et longtemps elle le tint embrassé ; puis elle le poussa vers Pascaline.

— Aime-la toujours, de toute ton âme : elle est digne de toi.

Elle disait tout le dévouement, tout le sacrifice de Pascaline ; elle disait aussi toutes ses douleurs et tout son désespoir ; elle n'avait jamais douté de son fiancé, elle ; lui, avait douté d'elle ; c'était à lui de la reconquérir, de se faire pardonner.

Il n'eut pour cela qu'à prononcer son nom ; elle fut dans ses bras.

Il restait à Lucienne une tâche plus lourde, plus pénible à accomplir ; il lui fallait faire à son fils la confession de toute sa vie.

Elle ne voulait pas faillir à ce qu'elle considérait comme un dernier devoir.

— Je ne veux pas, disait-elle en les regardant tous les trois, qu'une gêne reste entre vous. Déjà Pascaline a surpris notre secret ; je veux que mon fils le connaisse. Qu'ai-je à craindre de lui maintenant ? si je fus coupable, j'ai payé, j'ai racheté mes fautes.

Dit-elle tout ? Elle en eut l'intention, certes, mais Christiane lui facilita sa tâche en attendant le plus possible tout ce qui était douloureux dans son récit. Elle ne se ménagea pas, du moins ; elle montra toute cette vie de souffrances qu'avait été, par sa faute, l'existence de Christiane ; toute cette longue vie, de la mort de Gaston Freneuse à ce jour.

Elle était au bout de son récit, au bout de sa vie.

Elle mourait pour leur bonheur, ses yeux imploraient leur pardon, ils se penchèrent sur elle, un baiser effaça tout le passé.

Alors, elle remit son fils à Christiane.

— Fais-lui dans ton cœur une place très large pour qu'elle oublie toutes les douleurs que la mère lui a données.

Maurice suffoquait.

— J'ai bien des raisons pour vous aimer, disait-il, une seule suffisait, vous êtes la mère de Pascaline.

Lucienne était sûre de leur bonheur, elle parlait heureuse.

Dans une de ses mains, elle tenait celles de Christiane dans l'autre elle serrait les doigts réunis de Pascaline et de Maurice.

Ils sentirent glisser sur eux la dernière caresse de son regard.

C'est ainsi qu'elle voulait mourir, pardonnée, aimée.

Carl Vogel ne jouit pas de son acquisition. Condamné avec sa nièce pour faux témoignage, il voulut, sa peine accomplie, revenir à Neustadt. Mais son règne était fini ! Il essaya de lutter encore pourtant, puis un jour, ruiné, misérable, repoussé par tous, il se pendit dans cette usine

qu'il avait tant enviée. Quant à Hermance Speiser, elle demeura à Berlin. Les beaux jours pour elle aussi étaient terminés, et de chute en chute, elle disparut bientôt dans l'immense troupeau de ces malheureuses que la police pourchasse et que l'hôpital guette. Aussitôt que cela lui fut possible, Christiane Dangeville emmena ses enfants, et c'est non loin de Paris, à Marlotte, qu'elle vint cacher son bonheur.

Et cacher est bien le mot qui convient, car la maison qu'elle avait choisie disparaissait sous les grands arbres d'un parc tout fleuri.

C'était bien la véritable maison du bonheur, modeste et discrète.

Christiane l'avait toujours rêvée ainsi : son rêve était réalisé.

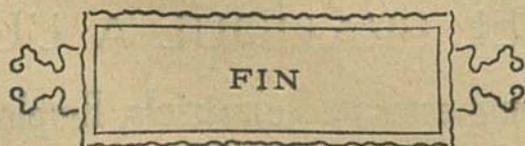
Le bonheur ne se raconte pas, le leur aurait été complet si Lucienne Valboise l'avait partagé. Quant à elle, Christiane, elle trouvait qu'elle n'avait pas payé trop cher celui qui lui était donné.

Parfois, Maurice s'exclamait en riant :

— Cette fois, je suis vraiment le Coq du Village.

C'était la seule allusion qu'ils faisaient au passé, ils jouissaient du présent, et s'il arrivait à Christiane de songer à l'avenir, c'était en souriant.

Quand le grand calme du soir s'étendait sur toute la campagne, quand elle voyait rentrer ses enfants, enlacés, joyeux, chargés des premières fleurs de la saison, elle se disait, heureuse, que sur la longue route qu'ils suivaient la main dans la main, ils auraient bien d'autres fleurs à cueillir, toutes les fleurs de la vie.



Le 1^{er} Juillet paraîtra :

RIVALITÉ D'AMOUR

par

Henri GERMAIN

Le roman complet : 30 centimes

Vient de Paraître

LÉON PARISOT

Auteur de " L'AVOCAT-CONSEIL "

Ancien Secrétaire d'Arbitre-Rapporteur près le Tribunal de Commerce de la Seine

CE QUE TOUT COMMERÇANT DOIT SAVOIR

**MANUEL PRATIQUE A L'USAGE
des Négociants, Commerçants, Industriels, Employés de Commerce
Voyageurs, Représentants, Placiers et Comptables**

CONTENANT

les formules des actes usuels en matière commerciale avec l'indication des droits d'enregistrement ; tous les renseignements commerciaux d'une application journalière, et de très nombreuses citations de la jurisprudence la plus récente

■

SI VOUS VOULEZ être exactement et entièrement renseignés sur les ventes et nantissements de fonds, sur la comptabilité, sur les rapports juridiques des patrons et employés, sur les usages commerciaux, brevets d'invention, marques de fabrique, sur la concurrence déloyale, les faillites et liquidations judiciaires ;

SI VOUS VOULEZ connaître les textes relatifs aux fraudes, tromperies et falsifications, aux patentes et aux poids et mesures ; savoir comment on établit son prix de revient et son bénéfice ;

SI VOUS VOULEZ connaître les droits et devoirs des tireurs, endosseurs et porteurs d'effets de commerce, les règles du gage commercial, les opérations de banque, escompte, comptes-courants ; si vous voulez être fixés sur les chèques, warrants, warrants-hôteliers, sur les sociétés ;

SI VOUS VOULEZ savoir comment exercer vos droits contre les Compagnies de chemins de fer et les voituriers pour retards, avaries ou manquants ; connaître la procédure devant les tribunaux de commerce, les conseils de prud'hommes, les justices de paix ;

SI VOUS VOULEZ enfin rédiger tous vos actes et réclamations vous-mêmes et sans frais, être exactement documentés sur tous les actes de votre vie commerciale, éviter les difficultés et les procès ;

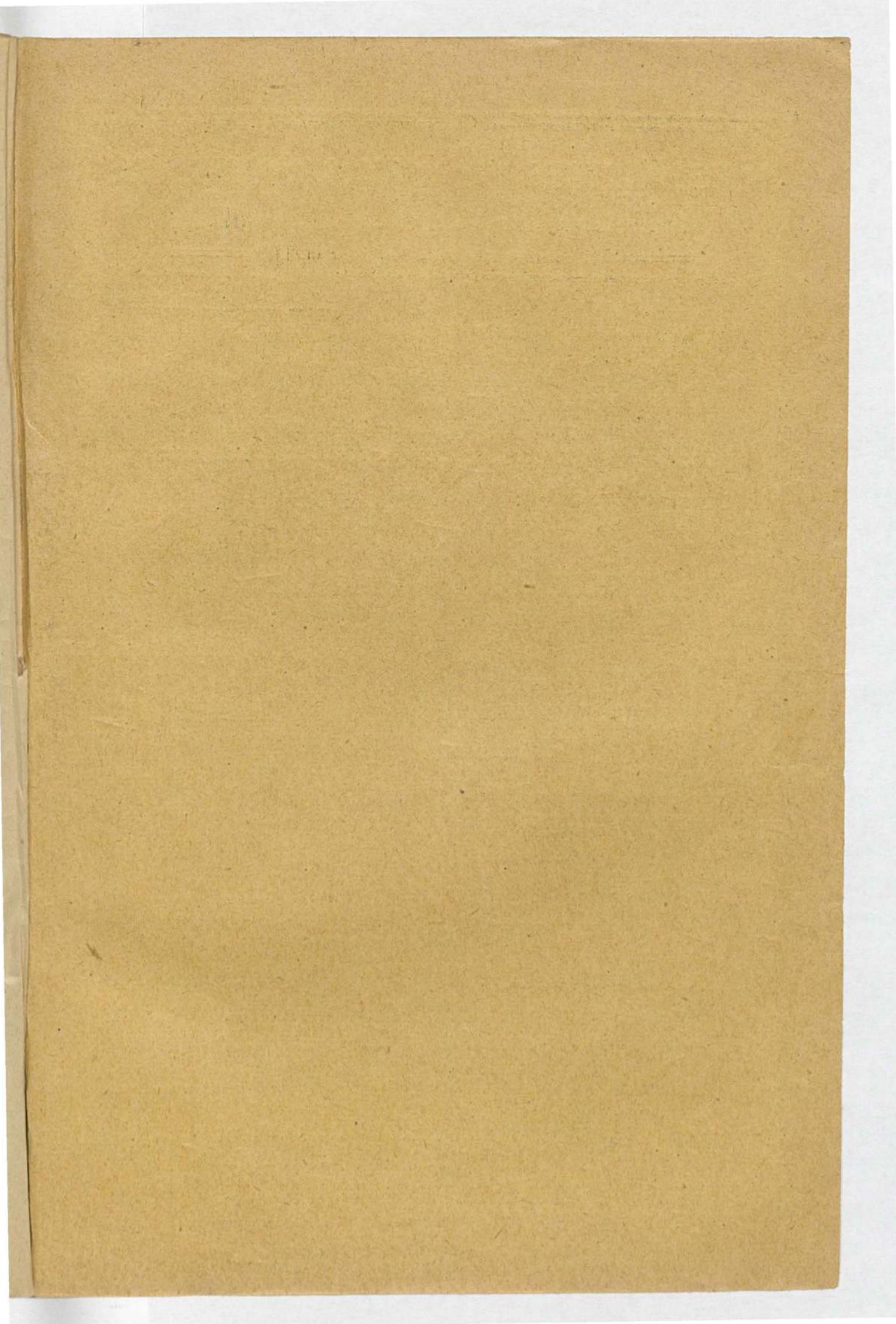
Achetez

CE QUE TOUT COMMERÇANT DOIT SAVOIR

Ouvrage de 912 pages, par l'auteur de « L'Avocat-Conseil », ancien secrétaire d'arbitre-rapporteur près le Tribunal de Commerce de la Seine.

Le volume broché 4 fr., relié 5 fr.

Envoi franco contre mandat-poste adressé à MM. A. FAYARD & C^{ie},
Éditeurs, rue du Saint-Gothard, 18-20 -- PARIS (14^e)



LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

Nouvelle Collection à **30** centimes le **VOLUME**

paraissant le **15** de chaque mois

Le 15 Mai paraîtra :

PRINCESSE ET FILLE DU PEUPLE

ROMAN INÉDIT

PAR MAXIME LA TOUR

Le Roman Complet : 30 centimes

Volumes déjà parus :

GRINGALETTE

PAR JULES MARY

L'ENFANT D'UNE VIERGE

PAR PIERRE SALES

UNE NUIT DE NOCES

PAR CHARLES MÉROUVEL

LA DAME AUX VIOLETTES

PAR MICHEL MORPHY

CHAÎNE MORTELLE

PAR GEORGES MALDAGUE

LA NUIT ROUGE

PAR JULES DE GASTYNE

LE CORPS D'ÉLISA

PAR A. MATTHEY

LE FILS DE JACQUES

PAR RENÉ DE PONT-JEST

LE COQ DU VILLAGE

PAR LÉON MALICET

RIVALITÉ D'AMOUR

PAR HENRI GERMAIN

MARIÉE A SON PATRON

PAR MAXIME LA TOUR

L'AMOUR ET L'ARGENT

PAR EDMOND LADoucETTE

CALVAIRE D'AMANTE

PAR JEAN ROCHON

FLORAISON D'AMOURS

PAR FERNAND-LAFARGUE

AMANT ET JUGE

PAR CHARLES ESQUIER

MOINS FORT QUE L'AMOUR !

PAR PIERRE SALES

POUR L'HONNEUR D'UNE MÈRE !

PAR JULES DE GASTYNE

Chaque Volume : 30 centimes

Le volume franco par la poste : 40 centimes. — Union Postale : 50 centimes.
Abonnement pour DIX volumes : France : 4 francs ; Union Postale : 5 francs.
A. FAYARD et C^e éditeurs, 18-20 rue du Saint-Gothard, PARIS (XIV^e).